This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 5264.3

Harvard College Library

FROM THE

BRIGHT LEGACY

One half the income from this Legacy, which was received in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Massachusetts, is to be expended for books for the College Library. The other half of the income is devoted to scholarships in Harvard University for the benefit of descendants of

HENRY BRIGHT, JR.,

who died at Watertown, Massachusetts, in 1686. In the absence of such descendants, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.

VOYAGES

DANS

LES PAMPAS

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Le pilote, remontant dans sa chaloupe, nous souhaitait une heureuse traversée. (P. 12.)

VOYAGES

DANS

LES PAMPAS

DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

PAR

LE Dr H. ARMAIGNAC

LAURÉAT DE LA FACULTÉ ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS
SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE
DE BORDEAUX

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC LXXXIII

(1)

SA5264.3

HARVARD COLLEGE
JUL 7 1905
LIBRARY.
Bequest fund.

PRÉFACE

Comme la toile mobile d'un panorama qui passe sous nos yeux, se déroule l'histoire de ces jeunes peuples d'Amérique, dont l'activité fébrile fait le désespoir de tous ceux qui cherchent à tenir les lecteurs au courant de ce qui se passe dans le nouveau monde autrement que par un journal quotidien. Dans les pages qu'on va lire, j'avais cherché à donner une idée générale et aussi exacte que possible de la république Argentine telle que je l'ai connue il y a dix ans; mais je me suis bientôt aperçu que je faisais presque de l'histoire ancienne, tant il était survenu d'événements importants depuis cette époque. Aussi ai-je dû remanier plusieurs chapitres de mon manuscrit, en ajouter quelques-uns, et insérer quelques notes qui, tout en tenant le lecteur au courant de ce qui se passait autrefois, lui indiquassent aussi ce qui existe maintenant.

Malgré les relations suivies que j'ai conservées avec la Plata, je n'étais pas sans une certaine défiance de moi-

même, et, avant de livrer mon ouvrage au public, je n'étais pas fâché d'en soumettre les épreuves à une personne compétente. Le hasard m'a servi à souhait, car j'ai eu la bonne fortune, il y a quelques semaines, de recevoir la visite de M. le docteur José Luro, un de mes anciens amis d'Amérique, avec lequel j'ai fait jadis de nombreuses excursions dans les pampas, et qui venait de débarquer en France. M. Luro s'est mis gracieusement à ma disposition, et, après avoir lu mon travail, il m'a adressé la lettre qui suit, en même temps qu'un remarquable exposé de la situation actuelle de la république Argentine, que je suis heureux de publier, et qu'on trouvera à la fin de ce volume.

Je saisis avec empressement l'occasion qui se présente dans cette préface pour offrir à mon excellent et savant ami mes remerciements les plus sincères pour ce nouveau témoignage de son affection.

H. ARMAIGNAC.

Bordeaux, le 10 septembre 1882.

A MONSIEUR LE DOCTEUR ARMAIGNAC

Mon cher ami,

Je viens de recevoir les épreuves de votre livre sur " *Les Pampas* " en même temps que votre lettre dans laquelle vous me rappelez la promesse que je vous ai faite, il y a quelques jours, de vous donner à la fois mon opinion sur votre nouvel ouvrage et un exposé succinct des derniers événements survenus dans mon pays, et que j'ai trouvés très fidèlement résumés dans votre excellent volume.

Je ne vous cache pas que mon engagement envers vous est un grand compromis qu'excuse seule l'amitié plutôt que ma compétence pour un semblable travail, lequel est d'autant plus difficile pour moi que je suis privé ici d'un grand nombre de documents qui me seraient fort nécessaires. De plus, je me trouve, comme vous savez, en villégiature dans les Pyrénées, c'est-à-dire dans les plus mauvaises conditions pour me livrer aux travaux de l'esprit. En effet, le soleil du midi et l'action débilitante des eaux prédisposent plutôt à la *sieste* qu'au travail intellectuel.

Cependant, pour faire preuve de bonne volonté et vous manifester toute ma reconnaissance pour m'avoir donné l'occasion de vous être agréable et d'être utile en même

temps à ma patrie en faisant connaître les glorieux événements dont elle vient d'être le théâtre, je vous écris à la hâte ces quelques lignes, et vous réclame toute votre indulgence.

Un nouveau livre lancé dans la circulation, quelque modeste que soit son titre, est un nouvel hôte qui prend place dans la région lumineuse des idées; c'est un nouveau tributaire de ce grand fleuve qu'on appelle le progrès, et qui, chaque jour, voit s'accroître le volume de ses eaux par l'incorporation de ces petits ruisseaux qui l'alimentent et forment plus tard l'océan de la civilisation humaine, océan au milieu duquel se déchaînent tant de furieuses tempêtes qui, semblables à de véritables cataclysmes, font souvent remonter les courants vers leur source, effaçant même parfois jusqu'à la trace de leur passage. C'est ainsi que les Grecs et les Romains, après avoir atteint un si haut degré de civilisation, ont été plongés dans la barbarie; mais dans ces ténèbres il était resté un petit foyer lumineux, foyer qui pouvait servir, et qui a servi, en effet, de point de départ pour reprendre le chemin perdu. Ce foyer, c'est le livre qui rayonne toujours avec son éternelle resplendeur, parce que, œuvre de l'esprit, il est d'essence divine. Le vôtre, mon cher ami, sera pour mon pays un puissant moyen de se faire connaître sous son véritable jour, dans cette vieille Europe qui le connaît si peu et le juge si mal. Vous l'avez écrit avec sincérité, et ce seul titre, qui est cependant un des moindres de l'ouvrage, suffirait à le recommander à nos nationaux comme aux étrangers.

Pour écrire avec exactitude sur un pays, il ne suffit pas, comme le font beaucoup d'auteurs, de s'installer commodément dans sa capitale, de s'entourer de livres et de documents relatifs à son histoire, de notes statistiques sur son mouvement commercial, etc.; il faut encore s'identifier avec ses coutumes, se mêler à la foule

du peuple, et vivre de sa vie propre. Or la république Argentine a une physionomie propre, originale, qui se reflète sur ses habitants, ses pampas, ses rivières, ses forêts vierges, majestueuses et impénétrables. Il est impossible de l'étudier seulement à la lumière de sa civilisation, il faut encore l'étudier dans la pénombre de sa barbarie. C'est en agissant ainsi que le génie fécond de Sarmiento a pu mettre en relief cette grande vérité dans les pages immortelles de son ouvrage intitulé : *Civilisation et Barbarie.*

Vous êtes, vous, un de ces rares étrangers instruits arrivés dans notre pays, qui aient pu se rendre un compte exact de certains faits qui choquent à première vue, mais qui, bien étudiés, ne sont sinon la conséquence logique de notre état pathologique, si on peut l'appeler ainsi. Vous avez vécu en contact journalier avec le gaucho de la pampa, qui est, comme vous le dites si bien, l'expression la plus fidèle du caractère chevaleresque des anciens Espagnols, mais agissant sur un théâtre spécial qui lui imprime un cachet spécial aussi.

La hauteur, la fierté, l'indépendance, l'intelligence, la conscience de sa propre valeur et de sa propre force, sont ici réunies dans ce type unique en son genre, et qui est le moule grossier et rude, mais puissant et énergique, dans lequel a été coulée la civilisation de mon pays.

Le gaucho n'a pas surgi comme une plante exotique au milieu du désert, non; il s'est élaboré peu à peu, s'harmonisant avec le milieu où il était né, où il devait vivre, et en prenant, pour ainsi dire, toutes les teintes et toutes les nuances. Si dans la pampa il n'y avait pas eu de gauchos, nous aurions vu se réaliser le phénomène de la génération spontanée, parce qu'on ne saurait comprendre une chose sans l'autre; de même on ne

saurait se figurer les déserts de l'Afrique sans leurs autruches, et notre pampa sans ses *nandus*.

Dernièrement, pendant un voyage que j'ai fait dans la région du Rio Colorado, territoire qui récemment encore était au pouvoir des tribus indiennes, je me demandais : Qu'est-ce que c'est que la pampa? et j'entendais cette réponse : Interrogez les Indiens qui l'habitent, et ils vous répondront avec leurs clameurs sauvages; pénétrez au sein de ce désert et interrogez son sol, ses pâturages, ses dunes, ses troupeaux d'autruches vagabondes et de guanacos fugitifs, son horizon sans bornes, et le désert vous répondra avec le souffle ininterrompu et la rumeur monotone de ses vents.

Aucun arbre à l'ombre duquel puisse se reposer le voyageur fatigué, aucune trace de ville, aucun monument qui rappelle dans la plaine immense la trace d'une civilisation éteinte, rien! Partout le silence, la solitude, le vide!

Mais quelle poésie dans ce paysage sauvage! quelle majesté dans ce silence terrifiant! quelle grandeur dans ses teintes admirables! L'homme se sent impressionné; il ne peut se soustraire à une émotion indescriptible; un fluide mystérieux agite ses artères; le souffle de la pampa, comme un courant de sève puissante et régénératrice, fait palpiter son cœur avec une nouvelle force et fait sentir sur son cerveau sa bienfaisante influence. Les idées s'illuminent, la pensée prend librement son vol vers les régions les plus lointaines de l'intelligence. C'est qu'en posant le pied dans la pampa on se sent en pleine puissance de la nature; l'homme cherche à se mettre de niveau avec ce qui l'entoure, aspiration innée de l'âme qui tend toujours vers cette union sublime qui est l'éternelle harmonie de la création.

On ne peut pas dire de la pampa, comme de beaucoup d'autres parties du globe, que la barbarie la sub-

jugue, non; l'Indien qui l'habite ne laisse, pour ainsi dire, aucune trace perceptible; son pied ne fait pas d'empreinte plus durable que celle que laisse le guanaco, et qui disparaît au premier souffle du vent, à la première rosée. Là Dieu seul règne avec toute sa puissance souveraine; on y aspire l'oxygène de la vie avec la pureté primitive : c'est une page inédite de la création.

Le tableau de la pampa est donc unique en son genre; dès lors l'homme qui l'habite est obligé de subir les modifications que cette dernière lui impose. Dès sa naissance, le gaucho n'a devant ses yeux d'autre paysage que la plaine sans limites, tapissée d'une variété infinie de plantes. La rudesse des vents, qu'aucun obstacle ne retient, tanne sa peau bronzée par le soleil. Comme accidents de terrain, à peine voit-il quelques petites lagunes clairsemées dans le désert, à de grandes distances les unes des autres, et semblables à des larmes tombées du ciel, dans lesquelles les oiseaux aquatiques viennent se baigner et les chevaux apaiser leur soif.

La voûte sereine et resplendissante du firmament, la plaine incommensurable qui s'étend à perte de vue autour de lui, impriment sur son front un air de mélancolie en même temps qu'une teinte de sauvage grandeur. Son école, c'est celle du jeune cheval qu'il dompte et qu'il domine avec une incroyable habileté. Stoïque par nature, il joue sa vie par pur amour du danger; généreux par sentiment, il est incapable d'une vilenie. Jaloux de sa dignité, mais docile en même temps à la raison, il est accessible à tout ce qui peut élever l'homme et l'ennoblir.

Tels sont, en résumé, les traits principaux qui caractérisent l'habitant des pampas ou de la campagne, comme on dit là-bas, et ce sont ces qualités qui ont eu une si grande influence dans les perturbations trop

nombreuses qu'a déjà éprouvées le pays dans sa courte vie politique.

Aujourd'hui le capital et l'industrie, qui envahissent tout, sont en train de changer l'aspect des pampas; les champs de blé se substituent aux pâturages naturels; les arbres remplacent la nudité primitive du sol; les champs s'entourent de fossés et de clôtures en fil de fer au lieu de rester ouverts, et le gaucho, devant ces changements que subit le sol natal, se transforme lui-même peu à peu, et perd les traits caractéristiques qui lui donnaient jadis une physionomie si spéciale et si étrange.

Le gaucho disparu, le moule dans lequel avait été coulée notre civilisation se brise, et le pays renaît à une nouvelle vie exempte du péché originel de la première, que nous avons lavé, hélas! avec des torrents de sang dans les fonts baptismaux de nos révolutions.

J. Luro.

Luchon, 1er septembre 1882.

VOYAGES

DANS

LES PAMPAS

CHAPITRE I

I. Voyage de Bordeaux à Buenos-Ayres à bord du navire à voile *le Saint-Jacques*. Un convoi d'émigrants. — II. Les signaux télégraphiques en mer. — III. Une tempête. La phosphorescence de la mer. La pêche à bord. — IV. Un enterrement en pleine mer. Le poisson pilote. Les poissons volants. La dorade des tropiques. — V. Le pot au noir. Une partie de chasse à bord. La ligne. Le baptême du tropique. — VI. Le phare de Maldonado. Le Rio de la Plata. La rade de Buenos-Ayres. Singulière façon de débarquer. Le mal de terre.

I

Le 7 novembre 1868, je m'embarquais à Bordeaux en qualité de médecin à bord du trois-mâts *le Saint-Jacques*, qui devait transporter à Buenos-Ayres un convoi de trois cents émigrants. La plupart des passagers étaient déjà arrivés depuis la veille, et seulement quelques retardataires avaient manqué à un

premier appel et se hâtaient de rejoindre leurs camarades. Je me rendis à bord avec le capitaine et l'armateur, qui venaient présider aux derniers préparatifs du voyage et à l'emménagement des passagers. Ce n'était pas peu de chose, en effet, que de loger tant de monde sur un navire marchand de huit cents tonneaux, et de donner à chacun non seulement une couchette, mais encore le nombre de mètres cubes d'espace exigé par le règlement.

Le navire offrait en ce moment un spectacle des plus curieux : le pont était encombré de malles et de paquets de toutes formes et de toutes dimensions ; c'était un va-et-vient continuel et une agitation incessante ; des explications d'un côté, des réclamations de l'autre ; des conversations en français, en basque, en béarnais, en espagnol ; enfin une vraie tour de Babel. Il y avait deux cent soixante passagers d'entrepont, et le capitaine faisait de vains efforts pour établir l'ordre au milieu d'une population si hétérogène et si peu habituée à l'obéissance et à la discipline.

Tout le monde néanmoins paraissait content et semblait quitter sans regret sa patrie. Ici c'était un jeune couple avec un petit enfant frais et rose, là une famille déjà nombreuse, là une vieille femme de soixante à soixante-dix ans. Plus loin des Espagnols au teint bruni, aux noirs cheveux soigneusement peignés et enveloppés d'un foulard de soie d'une propreté douteuse, regardaient tranquillement leurs compagnons et formaient déjà un groupe à part.

A trois heures, le commissaire de l'émigration vint passer la revue des logements et contrôler le nombre des passagers. Après s'être assuré que chacun avait bien sa place et le nombre de mètres cubes d'espace exigé par le règlement, il nous signa notre passeport. L'heure étant trop avancée pour partir, nous restâmes à l'ancre jusqu'au lendemain.

Quoique mon lit et ma cabine fussent très confortables, je ne pus dormir de toute la nuit. L'émotion inséparable d'un si long voyage, le désir de voir appareiller le matin, empêchèrent le sommeil de me venir, et dès le point du jour j'étais sur le pont. Le bateau à vapeur qui devait nous remorquer était déjà sous pression et lançait par sa cheminée de noirs tourbillons de fumée. A huit heures il s'approcha de nous, nous jeta une amarre pour prendre notre grelin de remorque, et bientôt on entendit le bruit des chaînes d'ancre et le clicclic du guindeau que les matelots manœuvraient en cadence. Quelques instants après nous quittions la rade, et nous faisions nos derniers adieux à nos amis qui étaient venus nous voir en canot. Dès que le navire commença à s'ébranler, le rivage retentit de cris bruyants, et l'on vit s'agiter en l'air de nombreux mouchoirs : c'étaient les parents et les amis de nos passagers qui leur souhaitaient un bon voyage.

Le pilote, debout sur le gaillard d'avant, commande au timonier, et le *Saint-Jacques*, semblable à un prisonnier honteux et couvert de chaînes, se

laisse docilement conduire au gré du remorqueur et suit avec obéissance tous les tours et détours qu'il plaît à celui-ci de lui faire parcourir au milieu des navires dont la rade est encombrée. Mais laissez-le faire; il sent qu'il n'est pas dans son élément et qu'un fleuve comme la Garonne ne suffit pas à ses majestueux mouvements. Il faut que ses flancs soient éperonnés par les vagues salées de l'Océan pour que son ardeur se réveille; il faut qu'il soit libre pour nous apparaître avec sa gracieuse allure et dans toute sa fierté.

A bord, la joie est peinte sur les tous visages; les rivages retentissent des chants des passagers. Les *guitarreros* espagnols, rangés en cercle dans l'entrepont, sous le grand panneau, pincent de leur instrument et fredonnent des refrains interminables, et toujours sur le même ton: complément indispensable des danses espagnoles, auxquelles elles donnent un cachet d'originalité tout particulier. Une vieille femme tient de la main gauche un tambour de basque, et de la droite lui imprime des vibrations cadencées. Plusieurs groupes de danseurs et de danseuses suivent cette étrange musique, et semblent quitter avec plaisir le pays qui les a vus naître, pour aller vers cette contrée aux montagnes d'or qu'ils ont entrevue dans leurs rêves et où beaucoup d'entre eux, peut-être, éprouveront de cruelles déceptions. Les danses se prolongent jusqu'à Pauillac, et là notre pilote est relevé par un autre qui prend le commandement du

navire. Mais bientôt notre remorqueur, alléguant qu'il n'a plus de charbon, refuse de nous conduire plus loin, et un moment après, sans nous prévenir, il largue la remorque et nous laisse là, se hâtant de gagner le large au plus vite et fuyant à toute vapeur. Notre capitaine a beau crier et se fâcher, il faut en passer par là; et comme il est trop tard pour appareiller et prendre la mer, on jette l'ancre.

Les chants et la danse se sont cependant ralentis; quelques légers mouvements de roulis et de tangage ont frappé d'inertie un certain nombre de passagers. Quelques-uns même ressentent déjà les premiers symptômes du mal de mer et font, à l'insu les uns des autres et en cherchant à dissimuler leurs mouvements, des grimaces plus ou moins accentuées, que des effets plus prononcés encore suivent de près.

Toute la nuit se passe ainsi; la maladie semble se communiquer des uns aux autres, et bientôt on entend partout des bruits peu harmonieux qui, à force de se répéter, finissent par vaincre les estomacs les plus réfractaires, et me rappellent involontairement l'aspect d'un *vomitorum* après une orgie romaine.

Avant le jour nous avions déjà appareillé, et, dès les premières lueurs de l'aurore, nous levions l'ancre et nous cinglions vers le Verdon, poussés par une bonne brise. Entrés dans la passe du Nord après avoir pris un troisième pilote, nous laissions à notre gauche le phare de Cordouan, et nous voyions s'effa-

cer peu à peu derrière nous les côtes de la Saintonge. Vers deux heures de l'après-midi, nous étions au delà des passes de la Gironde; le pilote, remontant dans sa chaloupe, nous souhaitait une bonne traversée et emportait nos dernières lettres. C'était, en effet, la dernière levée, et nous allions désormais nous trouver isolés du monde entier pendant de longues semaines, et peut-être même de longs mois. Malgré le désir que j'avais de voir l'Océan, j'avoue que cet adieu du pilote me toucha le cœur, et je dissimulai comme je pus une fugitive larme. Je ne tardai pas à ressentir moi-même les effets d'un premier voyage au long cours, et je dus, comme les autres, payer mon tribut à la mer.

Deux jours après, tout le monde était à peu près remis de son émotion ; les danses avaient recommencé; la terre avait disparu, et tout autour de nous nous ne voyions plus que la mer encadrée d'un magnifique horizon bleu. Une brise favorable nous poussait rapidement vers la haute mer.

II

Nous étions partis depuis quatre jours lorsque, un matin, il me prit fantaisie de voir lever le soleil sur l'Océan. Je montai de bonne heure sur la dunette; mais le temps était sombre et couvert, et le soleil se

montrait comme un immense disque rouge et sans rayons. La mer était à la fois houleuse et clapoteuse; de tous côtés on n'apercevait que des vagues blanches qui se brisaient les unes contre les autres et projetaient en l'air de gros flocons d'écume; le *Saint-Jacques* tanguait et roulait violemment.

A huit heures, trois voiles se montrèrent à l'horizon, et, quelques heures après, quatre autres apparurent encore dans diverses directions. L'un de ces navires, portant pavillon anglais, se dirigeait vers le golfe de Gascogne et passa à environ trois cents mètres de nous. Nous hissâmes les pavillons signaux et nous pûmes ainsi échanger quelques phrases. Nous nous fîmes connaître mutuellement notre nom, notre nationalité, notre lieu de départ, notre destination et notre état sanitaire. Nous priâmes, en outre, notre interlocuteur de signaler notre rencontre à son arrivée à Bordeaux, et, après les saluts d'usage, il ne tarda pas à disparaître rapidement.

On se demandera peut-être comment il est possible de se comprendre ainsi à distance, et aussi rapidement, au moyen de pavillons. La chose est bien simple, et tout aussi facile avec des compatriotes qu'avec des étrangers, quelle que soit la langue qu'ils parlent. Voici le moyen. A bord de tous les navires, il existe un livre qui a été traduit dans toutes les langues, et qui contient un nombre considérable de phrases par demandes et par réponses applicables à toutes les situations qui peuvent se présenter en mer. Ces

phrases sont classées par lettre alphabétique et par nature d'objets, et portent chacune un numéro différent, ou numéro d'ordre, et un numéro de série qui permet d'en augmenter considérablement la quantité sans être obligé d'employer un numéro supérieur à 9,999. Chaque navire possédant son livre dans sa langue n'a qu'à chercher d'avance les demandes qu'il se propose d'adresser au navire qui est en vue, et à lui télégraphier le numéro de série et le numéro d'ordre de chacune de ces phrases. L'autre navire regarde immédiatement dans son livre, et il trouve au numéro correspondant la même phrase dans sa langue. Ce livre contient en outre la liste complète des noms de tous les navires classés qui existent dans les pays civilisés, et dont chacun porte un numéro différent. Il suffit donc de signaler ce numéro pour que l'on sache immédiatement le nom du navire. Le système de pavillons-signaux se compose essentiellement de dix drapeaux de couleurs ou de formes différentes, mais analogues chez tous les peuples, et dont chacun désigne un des dix chiffres de la numération. Ces drapeaux combinés entre eux et posés les uns au-dessus des autres, sur une même drisse, peuvent donc figurer tel nombre que l'on voudra. Cependant, pour agir plus rapidement, il convenait d'employer le moins de pavillons possible, et c'est pour cela qu'on ne dépasse pas le nombre de quatre, avec lequel on peut figurer tous les nombres depuis 1 jusqu'à 9,999. Mais, ce nombre étant insuf-

fisant, on a imaginé de faire plusieurs séries, dont chacune comprend 9,999 demandes ou réponses et est désignée par un nombre de série depuis 1 jusqu'à 5, ce qui fournit près de 50,000 numéros. Maintenant, pour télégraphier ou *signaler* un nombre, on arbore d'abord le numéro de série désigné par une longue banderole étroite appelée flamme, et, au-dessous, les pavillons formant le numéro de la phrase et qui se lit de haut en bas. Si les navires sont suffisamment rapprochés, on lit facilement le nombre à l'œil nu, surtout si le vent fait flotter les pavillons; si, au contraire, les navires sont éloignés l'un de l'autre, on se sert de la longue-vue. De cette manière on peut télégraphier à plusieurs milles de distance. Une fois les pavillons hissés, on attend pour les amener que l'autre navire ait arboré un pavillon spécial qui signifie *aperçu*, après quoi on continue de la même façon que précédemment. Avec ce système de signaux, les navires peuvent non seulement correspondre entre eux, mais encore avec les sémaphores placés le long des côtes et reliés par un fil électrique aux grands réseaux télégraphiques. C'est ainsi qu'à peine un navire est-il en vue dans le golfe de Gascogne que déjà nous savons à Bordeaux son nom et tous les principaux détails qui peuvent intéresser le commerce. Les signaux servent encore, dans certaines occasions, pour demander un pilote ou des secours, ou bien pour annoncer que le navire est en détresse. On peut même télégraphier pendant la nuit :

on se sert alors de fanaux blancs ou colorés, que l'on place d'une certaine façon, de manière à représenter des nombres comme avec les pavillons. On comprend sans peine les immenses avantages que l'on retire de ce moyen de communication, et en même temps le plaisir que l'on éprouve de pouvoir s'entretenir avec ses semblables au milieu de la mer, surtout lorsqu'on se trouve à bord d'un voilier et qu'on a perdu de vue la terre depuis longtemps.

Notre capitaine, M. Hiriart, un brave marin et en même temps un excellent ami, ne perdait jamais une occasion de *signaler*, et, sachant que cela me faisait plaisir, il y mettait toujours la meilleure volonté. Ce jour-là fut un vrai jour de fête pour les passagers. Ils étaient tous sur le pont ou sur les haubans, agitant leurs mouchoirs et poussant des cris d'allégresse, lorsque le navire anglais passait à côté de nous. Pour mon compte, j'avoue que le spectacle en valait la peine, et, quoique nous fussions nous-mêmes en pleine mer, nous n'avions pas une idée des mouvements si gracieux, et si majestueux en même temps, d'un navire qui court grand largue avec toutes ses voiles dehors et sur une mer un peu agitée.

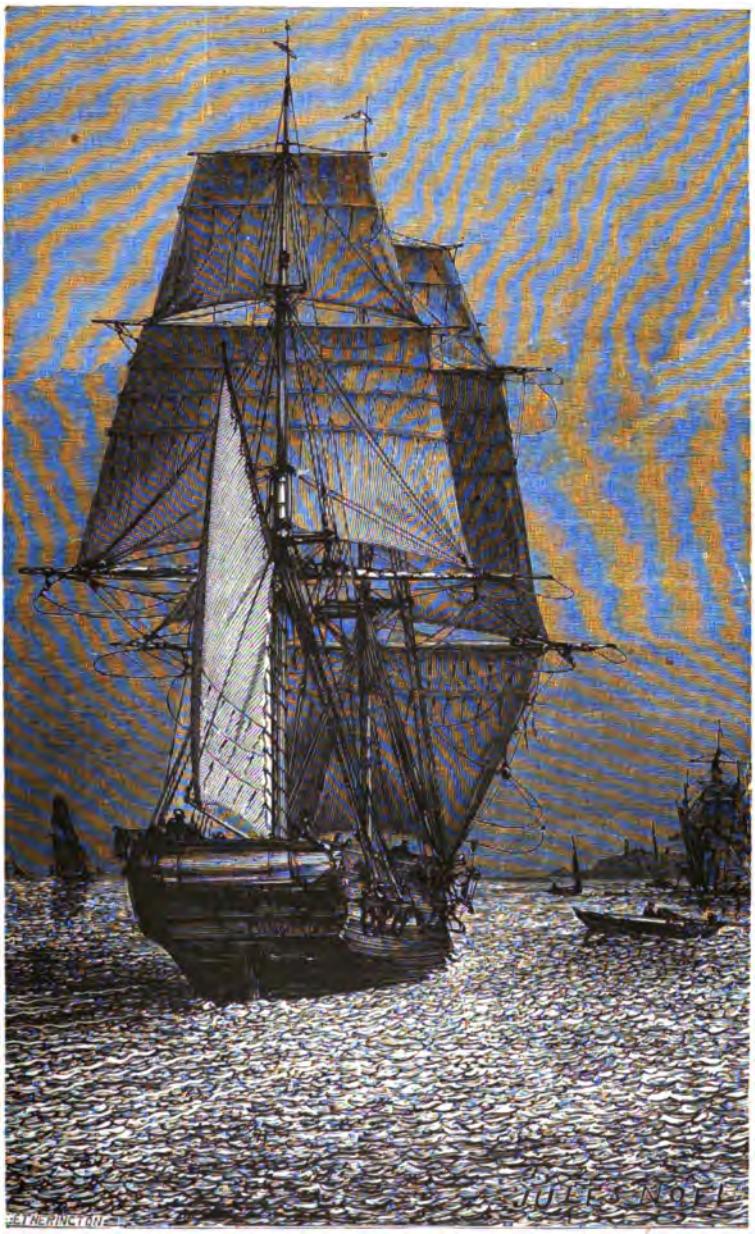
III

Le lendemain, vendredi 13 novembre (c'était un 13 et un vendredi!), les coqs, dont le chant matinal

me réveillait tous les matins, et qui, la veille, n'avaient cessé de chanter toute la journée, étaient muets et tristes dans leurs cages ; le ciel était couvert de nuages noirs ; le temps était sombre, et la mer houleuse et très agitée ; le baromètre baissait et se rapprochait déjà beaucoup de *tempête*. L'atmosphère était calme, et cependant la mer grossissait toujours, et d'immenses vagues roulaient à sa surface comme des montagnes mobiles. Tout cela était peu rassurant, et il était facile de deviner que nous allions avoir du mauvais temps. Vers neuf heures du soir, le vent commença à souffler avec violence ; la mer devint horrible, et l'obscurité de la nuit vint encore ajouter à l'horreur du tableau. On avait serré presque toutes les voiles : nous n'avions plus que les huniers dehors, et, malgré cela, nous marchions avec une rapidité vertigineuse. La mer grondait au loin avec furie, et, de temps en temps, les lames venaient déferler sur le pont. Le vent sifflait dans les cordages ; on entendait des craquements dans la mâture et dans la carcasse du navire ; le gouvernail criait sur ses gonds et raidissait violemment ses chaînes. Les malles des passagers étaient renversées, la vaisselle s'entre-choquait, et la nuit devenait de plus en plus sombre et lugubre. Les passagers d'entrepont avaient été consignés afin qu'ils ne gênassent pas les matelots pour la manœuvre et qu'ils ne s'exposassent pas imprudemment au danger. On entendait de tous côtés les cris des enfants, les lamentations des passagers et les prières

de quelques Espagnols qui, se croyant à leur dernière heure, se recommandaient à Dieu et à la Vierge. Quant à moi, je n'étais nullement rassuré; mais j'affectais d'avoir du courage, et je cherchais à épier les conversations des matelots afin de savoir si nous étions sérieusement en danger. Aucune phrase heureusement ne vint m'alarmer, et, au contraire, mes craintes cessèrent presque complètement lorsque je vis la sérénité de l'officier de quart, qui chantait sur la dunette en fumant sa pipe. Néanmoins je ne pus dormir de toute la nuit, et, à quatre heures du matin, lorsque le capitaine vint m'inviter à prendre le thé, je ne me fis pas prier pour me lever. M. Hiriart était de très bonne humeur et paraissait fort satisfait. Avant que je lui en eusse demandé le motif, il se hâta de m'expliquer sa joie : « Je suis content, me dit-il : à midi nous aurons fait quatre-vingts lieues depuis hier, et je n'ai pas la moindre avarie. » Voilà le marin ; en mer tout son bonheur consiste à faire beaucoup de chemin.

A six heures, lorsque le jour commença à poindre, je montai sur la dunette et je pus jouir alors du spectacle le plus sublime et le plus grandiose qu'on puisse imaginer. La tempête avait cessé; le soleil se montrait radieux à l'horizon et jetait des flots de lumière sur l'Océan immense. La mer était majestueuse; nulle barrière ne s'opposait à la libre expansion de ses ondes; des montagnes d'eau aux crêtes blanchissantes d'écume roulaient les unes sur les autres ou



Mer phosphorescente.

se heurtaient avec fracas. Une forte brise enflait nos voiles, et le *Saint-Jacques* semblait glisser à la surface des eaux, dont il suivait toutes les ondulations, tantôt gravissant le plan incliné d'une vague, puis planant au sommet, comme pour prendre haleine, et se précipitant bientôt au fond d'un abîme ouvert par une vague et aussitôt comblé par une autre. Il glissait sur le flanc, se relevait, fendait la lame qui se retirait en grondant, glissait encore et semblait se jouer avec les flots et braver leur fureur. Peu à peu le vent fléchit, la mer devint plus tranquille; les passagers purent sortir de l'entrepont, et le soir nous avions un calme plat qui dura jusqu'à dix heures.

Le jour suivant était un dimanche. Il fit un temps superbe. Les passagers et les passagères revêtirent leurs habits de fête, et, sous la direction de quelques curés carlistes, qui avaient quitté la soutane et qui voyageaient en troisième classe comme les plus humbles des mortels, ils commencèrent dès le matin à chanter la messe et des cantiques. Lorsque la nuit arriva, les chants duraient encore, et les voix fraîches des jeunes filles, chantant en basque des cantiques sacrés ou des chansons nationales, rompaient agréablement la monotonie du voyage. Ce soir-là j'admirai pour la première fois ce qu'on appelle la phosphorescence de la mer. Des milliers de feux apparaissaient dans le sillage du navire: on aurait dit que les eaux étaient couvertes de vers luisants. On

sait que ce singulier phénomène est produit par la présence dans l'eau de la mer de petits animaux microscopiques nommés *noctiluca miliaris*, qui, dans certaines conditions qu'on ne connaît pas très bien, ont la propriété de dégager de la lumière.

Le 17, nous eûmes un calme plat toute la journée. La mer était unie comme une glace; pas le moindre souffle de vent ne venait enfler nos voiles. Nous paraissions immobiles; mais le courant nous reportait en arrière avec une vitesse de trois à quatre milles. Le capitaine était inabordable et d'une humeur affreuse; il eut beau faire déboucher du champagne à déjeuner et à dîner pour faire souffler le vent, Éole demeura inflexible. Alors quelques hommes de l'équipage, n'ayant rien à faire, prirent le parti de se baigner en pleine mer, et on les vit pendant quelques instants, semblables à des tritons, nager et plonger autour du navire. Quant à nous, nous jouissions d'un repos absolu comme si nous avions été à l'ancre, et nous pouvions enfin manger avec une tranquillité parfaite. Ce n'était pas comme les jours précédents, où nous étions obligés de nous servir de tables à roulis et mettre notre assiette, notre verre et les bouteilles dans de petits casiers de bois, et où, malgré toutes ces précautions, nous voyions notre potage se renverser sur nos genoux ou sur notre poitrine au moment où nous nous apprêtions à le boire, et les bouteilles courir avec les verres le long de la table. Il commençait à faire chaud, et, la nuit, quelques

passagers transportaient leurs couchettes sur la dunette pour dormir plus commodément.

Le calme dura trois longs jours, puis nous eûmes de la pluie et un vent contraire. Le samedi cependant nous pûmes reprendre notre route, et un petit incident vint seul rompre la monotonie de cette journée. Dans la matinée, le timonier, chargé de diriger la route, et en même temps du soin de veiller à la ligne de pêche qui était attachée à l'arrière du navire, à côté du gouvernail, cria : « Un poisson! un poisson! » Aussitôt les marins et quelques passagers accoururent, et l'on commença à haler la ligne. Le capitaine lui-même se tenait penché sur le bord du navire, une *fouine*[1] à la main, et prêt à harponner le poisson dès qu'il serait à sa portée. On halait toujours; la résistance semblait peu considérable cependant, et le matelot disait déjà que le poisson s'était échappé. Lorsque l'hameçon ne fut plus qu'à quelques mètres, on vit ce qui avait mordu; mais, ô déception! c'était... devinez quoi?... la pantoufle du capitaine, qui, la veille, était tombée à la mer lorsque nous marchions à reculons, et que nous venions de repêcher en passant par le même chemin! M. Hiriart ne fut pas le moins surpris, et ne put s'empêcher de rire en se voyant avec une fouine à la main, tandis que l'hameçon n'avait accroché qu'une vieille chaussure.

[1] La fouine est une espèce de trident.

IV

La journée suivante commença par une triste cérémonie. A trois heures du matin, l'équipage et quelques passagers rendaient les derniers devoirs à un de leurs camarades, le maître charpentier, qui était mort presque subitement, la veille, d'une attaque d'apoplexie.

C'est une cérémonie à la fois simple et imposante qu'un *enterrement* à la mer. Le corps est cousu dans un sac de toile à voile, portant à l'une de ses extrémités un lourd morceau de fer pour l'empêcher de surnager. On le place sur une planche à bascule, au sabord de l'avant, à tribord s'il s'agit d'un officier, à bâbord s'il s'agit d'un simple matelot. Tout le monde se découvre et se met à genoux; on récite une courte prière, on fait le signe de la croix sur le mort, puis la planche bascule, le cadavre plonge au fond de la mer, le navire passe par-dessus, et tout est fini.

Comme le dimanche précédent, les passagers chantèrent la messe et les vêpres, et, dans la soirée, ils organisèrent un grand bal, qui ne manquait pas d'un certain cachet d'originalité. Chaque nation formait un ou plusieurs groupes distincts et exécutait les danses populaires de son pays : les Espagnols dansaient le fandango; les Basques et les Français, la polka, la valse et quelques autres danses dont je ne connais pas le nom, et qui paraissaient d'origine

bien moins moderne. La musique, sans doute, laissait beaucoup à désirer, et quelques mauvaises guitares, des tambours de basque, un violon et un fifre formaient tout l'orchestre; néanmoins les danseurs et les danseuses paraissaient prendre beaucoup de plaisir à ce divertissement, et s'accommodaient fort bien de ces virtuoses dont la bonne volonté et la complaisance surpassaient considérablement le talent musical.

Les trois jours suivants ne présentèrent rien de remarquable; cependant je ne puis m'empêcher de parler de quelques poissons que je vis pour la première fois, et qui excitèrent beaucoup ma curiosité. Le premier fut un *pilote*, qui nous suivit pendant deux jours, justifiant ainsi le nom que les marins lui ont donné. C'est un petit poisson de vingt à vingt-cinq centimètres de longueur, et fort joli. Il porte de chaque côté du corps des bandes alternativement bleues et noires, d'un demi-centimètre de largeur, et du plus bel effet. Le pilote a l'habitude de suivre les navires; il se place généralement sur les côtés, un peu à l'arrière, et à quelques décimètres de profondeur. Lorsque le temps est beau et que la mer est calme, on le voit, parfois pendant plusieurs jours et même plusieurs semaines, accompagner le navire et rester à la même place par rapport à ce dernier.

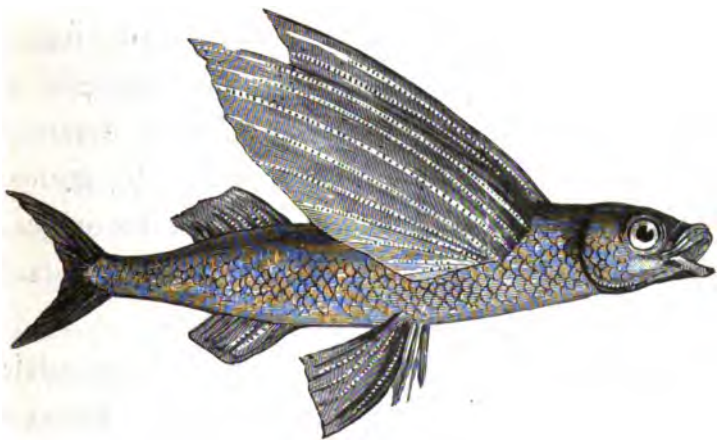
Les deux autres poissons dont il me reste à parler sont la *dorade* et le *poisson volant*. Le premier est réellement le plus bel habitant de la mer. Tout ce

que Buffon a dit de l'oiseau-mouche comme couleur peut s'appliquer à la dorade, et encore la description est bien au-dessous de la vérité. La première que je vis venait d'être pêchée à la ligne, et je ne pus retenir un cri d'admiration lorsque je l'aperçus vivante sur le pont et sortant de la mer. Pendant les quelques minutes qu'elle resta en vie, mes yeux furent éblouis de l'éclat incomparable de ses écailles : c'était un mélange d'or, d'argent, de bronze, de couleurs inimitables enfin. Le poisson était resplendissant, et il semblait, dans son agonie, jeter des feux multicolores dont aucune comparaison ne pourrait donner une idée même approximative. Ajoutez à cela que cette dorade pesait au moins vingt-cinq livres. La forme de ce poisson est des plus gracieuses. Sa chair n'est pas très délicate; et comme nous avions tous les jours une abondante provision d'autres poissons meilleurs, nous nous contentions du plaisir de la pêche, et l'équipage pouvait ainsi ajouter un plat à son menu quotidien, presque invariablement composé de lard et de sardines, ou de morue.

Nous nous trouvions en ce moment entre les tropiques, c'est-à-dire dans la zone torride. Il faut dire, cependant, que cette épithète ne s'applique guère qu'à terre, car sur mer il y a presque toujours du vent dans ces régions, et, d'un autre côté, l'eau ne s'échauffant pas comme la terre, la température est en général très supportable.

Des nuées considérables de poissons volants sor-

taient à chaque instant de la mer, rasaient la surface des eaux, plongeaient, puis ressortaient de nouveau, et continuaient ainsi leur vol sur une longueur de plusieurs centaines de mètres. Je les prenais d'abord pour des oiseaux; mais je ne tardai pas à revenir de mon erreur lorsqu'un de ces intéressants animaux, ayant rencontré notre grande voile sur sa route, vint



Exocet volant.

tomber tout vivant sur le pont. Je pus alors l'examiner à l'aise, et je vis que le vol de ce poisson peut très facilement s'expliquer par le développement extraordinaire de ses deux nageoires pectorales, dont la longueur atteint presque celle du corps tout entier, et dont la surface a plus d'un décimètre carré pour un poisson de vingt centimètres de longueur. Le poisson volant a une chair très délicate, et c'est sans doute pour échapper à ses ennemis qu'il prend le vol et franchit ainsi rapidement d'assez grandes distances.

V

Le 30 novembre, nous nous trouvions par 7° de latitude nord, c'est-à-dire à la limite septentrionale du *Pot au noir*. On désigne sous ce nom une région parallèle à l'équateur, ayant environ cent vingt à cent trente lieues de largeur, et dans laquelle le temps est constamment variable. C'est la demeure éternelle et perpétuelle des calmes plats, des grains, de la pluie, des coups de vent imprévus, des orages, des tempêtes, des trombes; tout cela se succédant parfois dans l'espace de quelques heures.

Ce jour-là, nous eûmes de l'orage et une pluie torrentielle qui nous permit de remplir nos pièces à eau déjà à moitié vides. Nous aperçûmes aussi une grande quantité d'oiseaux de mer et de poissons volants. Une forte brise se leva enfin, et nous poussa rapidement vers l'équateur. Dans la soirée, le temps devint affreux; les éclairs se succédaient si rapidement que toute la mer semblait illuminée à la lumière électrique. Un coup de vent inattendu nous brisa le mât de flèche et son galhauban. Ce temps dura ainsi jusqu'à quatre heures du matin, et, chose singulière, la mer ne cessa pas un seul instant d'être belle et sans la moindre houle. Il arrive très fréquemment, en effet, que la mer est calme avec un vent très fort,

et que des lames énormes coïncident avec une tranquillité parfaite de l'atmosphère.

Deux voiles se montrèrent à l'horizon, mais à une distance trop grande pour que nous pussions échanger des signaux. La pluie continua; mais, en revanche, nous eûmes le plaisir de pouvoir nous livrer à la pêche et à la chasse; non pas à la chasse aux poules dans nos volières, comme on serait peut-être tenté de le croire, mais bien à une véritable chasse aux petits oiseaux, ce qui paraît au moins singulier, attendu que nous étions à une distance de plusieurs centaines de lieues de la côte. Un grand nombre de ces petites bêtes, parmi lesquelles se trouvaient quelques serins et un épervier, s'abattirent sur le *Saint-Jacques*, harassés de fatigue et mourant de faim. Ces oiseaux avaient dû probablement s'échapper de quelque navire qui était passé par là, ou bien avaient été emportés au large par une tempête. Nous réussîmes à en prendre quelques-uns avec la main; les autres tombèrent dans la mer. L'épervier, qui s'était reposé sur la hune, fut saisi par un matelot pendant la nuit, et figura le lendemain sur notre table comme gibier. J'avoue qu'il n'était pas bien appétissant; mais la singularité de sa capture lui donnait une valeur tout à fait conventionnelle.

Nous n'étions plus qu'à quelques lieues de l'équateur, et les calculs de route indiquaient que vers quatre heures du matin nous passerions la ligne. Un grand nombre de passagers se levèrent de très grand

matin, pensant voir quelque chose de nouveau et d'extraordinaire, car ces mots : « passer la ligne, » avaient singulièrement excité leur curiosité, et quelques ignorants assez crédules ajoutèrent foi aux affirmations du quartier-maître, qui leur avait promis de leur faire voir la fameuse ligne.

A l'heure indiquée, ayant pris la longue-vue, dans l'intérieur de laquelle il avait eu soin de placer un fil noir transversalement, il fit semblant de chercher un instant à l'horizon devant le navire; puis, s'arrêtant tout à coup, il s'écria : « Voilà la ligne! » Ayant fixé la lunette, il recommanda de ne pas la remuer, et alors chaque curieux, mettant à tour de rôle son œil à l'oculaire, put distinctement voir le phénomène. Mais bientôt, au moment où tous les curieux tenaient leur regard fixé vers l'horizon où se trouvait la *ligne*, qu'on ne voyait qu'avec la longue-vue, une avalanche d'eau salée inonda ces crédules passagers, en même temps que de grands éclats de rire partaient de la mâture. C'étaient les marins qui fêtaient le bonhomme Tropique et baptisaient à grands seaux d'eau ces néophytes de trop bonne foi. Toute la journée se passa en réjouissances. L'équipage eut double ration de vin et d'eau-de-vie, et les passagers eux-mêmes eurent leur part de libéralités. A la chambre le champagne coula à flots, et l'on mit à contribution les plus fines conserves et le talent culinaire de notre *coq* (c'est ainsi que les marins appellent le cuisinier). Nous avions fait un peu plus de la moitié de la route, et,

si le temps continuait à être favorable, la traversée allait être très courte, et l'armement réaliserait de sérieuses économies de vivres, puisque chaque jour de gagné représentait près de six cents rations.

Entraînés vers l'ouest par les courants et les vents défavorables, nous pûmes, le 5 décembre, apercevoir les côtes d'Amérique, qui ressemblaient à un nuage grisâtre. Je ne saurais exprimer le plaisir que cette vue me causa; mais bientôt, le vent ayant changé, nous reprîmes notre route vers le sud et nous ne tardâmes pas à perdre de vue la terre. Nous pêchâmes ce jour-là un magnifique dauphin pesant plus de trente livres. Ce poisson, qui ressemble assez à la dorade, est peut-être encore plus beau que cette dernière comme couleur. Il n'y a que les eaux chaudes sans fond et le soleil des tropiques qui soient capables de créer et d'entretenir un éclat si incomparable.

Dans la soirée, un navire anglais allant à contre-bord passa très près de nous, et nous pûmes faire des signaux. Il nous promit de signaler notre rencontre à son premier port d'arrivée, et, nous ayant souhaité un bon voyage, il ne tarda pas à disparaître.

Pendant la nuit nous aperçûmes devant nous trois navires, dont deux suivaient la même route que nous, et le troisième filait dans la direction du cap Horn. Quoique la nuit fût très obscure, nous reconnûmes leur direction à leurs feux de position. Le *Saint-Jacques*, s'étant un peu dévié pour éviter un abordage

et marchant avec une vitesse de onze nœuds et demi, les eut bientôt atteints et dépassés; quelques minutes après on ne les voyait déjà plus.

A partir de ce moment nous ne passâmes plus un seul jour, pour ainsi dire, sans rencontrer plusieurs navires et sans échanger nos couleurs. Le temps était magnifique; la nuit, le ciel était resplendissant d'étoiles, et la constellation de la *Croix du sud*, qui se trouve très près du pôle du même nom, nous indiquait depuis longtemps que nous étions dans l'hémisphère austral, et que nous avions changé de ciel.

Le 15 décembre, nous eûmes un calme plat toute la journée. Pendant le déjeuner, le maître d'équipage vint dire au capitaine qu'on apercevait une épave sur la mer, et manifesta le désir de profiter du calme pour aller la reconnaître. M. Hiriart s'y prêta de fort bonne grâce. Bientôt un canot fut mis à la mer, et les cinq hommes qui le montaient se dirigèrent à force de rames vers l'épave, qui n'était qu'à quelques centaines de brasses du navire. Ce fut un événement à bord. Les passagers couvrirent le pont et la dunette, ou montèrent dans les haubans pour mieux voir revenir le canot. Chacun le suivait des yeux avec anxiété, et, lorsque les marins atteignirent l'objet et le mirent dans l'embarcation, tout le monde poussa un grand cri de satisfaction. De tous côtés on n'entendait parler que de naufrage; on faisait mille conjectures; les uns croyaient que c'était un cadavre, d'autres avaient cru reconnaître une malle et

supputaient déjà les richesses qu'on allait y trouver renfermées. L'intérêt allait grandissant à mesure que le canot approchait; mais les marins avaient si bien dissimulé leur capture, que ce fut seulement au moment où ils étaient le long du bord qu'ils firent voir leur trouvaille. Quel ne fut pas notre désappointement lorsqu'une passagère reconnut dans l'épave si impatiemment attendue son oreiller de plume, qu'elle avait laissé tomber à la mer par mégarde pendant la nuit précédente! Les matelots hissèrent en maugréant le canot au portemanteau, et se hâtèrent de s'esquiver pour échapper aux railleries des passagers.

Il y avait juste un mois que nous avions jeté notre pauvre charpentier à la mer; depuis lors, l'état sanitaire avait été excellent, et nous avions le regret d'arriver avec un passager de moins, lorsqu'un nouvel hôte vint se joindre à nous. C'était un superbe garçon qui, désireux de garder sa nationalité de Français et d'être enregistré comme Parisien, s'était hâté de venir au monde avant de toucher au continent américain, dont nous n'étions plus séparés que par une distance de cent cinquante lieues.

De bleues qu'elles étaient auparavant, les eaux étaient devenues d'un vert émeraude très prononcé, et telles que les peintres ont l'habitude de les représenter dans leurs tableaux. Ce changement de couleur tient à la diminution de profondeur de la mer et à la nature du fond. Toute la journée, des oiseaux de

terre et de mer volaient autour du navire ou se laissaient bercer par les flots. Quelques loups marins commençaient à se montrer, et annonçaient que nous n'étions pas loin de Montevideo, où ils abondent. Ces animaux sont fort jolis et ont de grands yeux qui leur donnent un air très intelligent. La tête ressemble un peu à une tête de chien, et tout le corps est couvert d'une peau garnie d'un poil ras soyeux. On s'en sert pour faire des porte-monnaie, des sacs de voyage et quelques autres petits objets de fantaisie.

VI

Le 21 décembre, au soir, le capitaine me dit que nous verrions pendant la nuit le phare de Maldonado. Je le priai alors de me faire réveiller à ce moment. Vers deux heures du matin, il vint lui-même dans ma cabine m'annoncer la bonne nouvelle. M'étant couché tout habillé, je ne fis qu'un bond et j'accourus sur la dunette. La nuit était superbe, et la clarté rougeâtre du phare se détachait nettement devant nous et paraissait presque raser la surface de l'eau. J'attendis le jour avec impatience; les heures me parurent bien longues, et, dès les premières lueurs de l'aurore, lorsque je vis la côte qui se dessinait à l'horizon comme une bande de nuages

bleuâtres, je ne pus contenir ma joie. Les passagers aussi bondissaient de bonheur et manifestaient leur allégresse de toutes les façons, en criant, en chantant et en dansant. Ils la voyaient enfin cette terre promise, où devaient se réaliser les beaux rêves qu'ils avaient faits durant les quarante-quatre jours qu'avait duré la traversée.

Favorisés par une bonne brise, nous arrivions vers deux heures de l'après-midi en face de Montevideo, où nous jetions l'ancre pour débarquer les quatre-vingts passagers qui devaient s'arrêter dans ce port. À six heures du soir nous prenions un pilote qui devait nous conduire jusqu'à Buenos-Ayres, distant de quarante lieues de cette dernière ville. Nous rencontrâmes un grand nombre de navires qui suivaient la même route que le *Saint-Jacques*, et nous les laissâmes bientôt derrière nous successivement les uns après les autres. Quelques heures après notre départ, nous perdions encore de vue la terre, car le fleuve de la Plata a, en ce point, plus de quatre-vingt-dix kilomètres de largeur. Ce ne fut que dans la matinée du jour suivant que nous commençâmes à voir avec la longue-vue les arbres de la côte; puis la ville de Buenos-Ayres nous apparut à travers les mâts des nombreux navires qui étaient mouillés dans la rade. Après avoir navigué pendant quelques instants au milieu de ces navires, nous arrivions à notre destination, et, au cri de : *Mouille!* l'ancre tombait tout à coup au fond de l'eau. Les dernières voiles étaient

amenées, les passagers s'empressaient de mettre leurs affaires en ordre et de recueillir leurs bagages pour débarquer. A cause du peu de profondeur de la Plata, nous avions dû mouiller à sept milles au large; aussi nous ne tardâmes pas à être entourés de petits bateaux appelés baleinières, et montés la plupart par des Napolitains qui venaient nous offrir leurs services. Nous affrétâmes autant de ces bateaux qu'il nous en fallait pour contenir nos passagers, et nous nous entassâmes, pour ainsi dire, pêle-mêle avec des colis et des bagages de toute sorte. Il nous fallut assez de temps pour franchir la distance qui nous séparait de la terre; et comme l'eau était fort basse et que les bateaux ne pouvaient pas accoster au débarcadère, on dut encore nous transborder dans des tombereaux montés sur d'immenses roues, et attelés de chevaux vigoureux qui, pour arriver jusqu'à nous, devaient s'enfoncer dans l'eau jusqu'à la croupe. De tous côtés, on voyait un nombre considérable de ces attelages servant au chargement ou au déchargement des navires, et transportant, les uns des balles de laine, les autres des caisses contenant des produits européens. C'était un spectacle vraiment curieux, ou tout au moins étrange, que de voir ces chars circuler dans l'eau, souvent à plus d'un mille du rivage, ou sortir tout ruisselants du fleuve. Les chevaux affectés à ce service doivent être d'une docilité et d'une vigueur remarquables; car, d'un côté, il suffirait parfois d'un pas de plus pour perdre pied et partir à la dé-

Pont de débarquement à Buenos-Ayres

rive, tandis que, d'un autre côté, ils sont obligés de passer dans l'eau une grande partie de la journée, et d'y entrer tout en sueur, après avoir fait souvent une longue et pénible course. Il est très difficile d'habituer les chevaux à ce régime, et un grand nombre de ces animaux meurent au commencement de leur carrière. Parfois aussi on a à enregistrer de terribles accidents, et une de ces calamités, dont on a gardé pendant longtemps le pénible souvenir, vint, il y a quelques années, jeter le deuil et la désolation dans un grand nombre de familles : les eaux étant très basses, parce que le vent venait de terre, beaucoup de tombereaux se trouvaient au large à une assez grande distance; tout d'un coup, le vent venant à changer de direction, il se produisit une ascension brusque et rapide dans le niveau des eaux. Plus de deux cents tombereaux furent bientôt emportés par le courant, et, avant que les secours arrivassent, un grand nombre d'hommes et de chevaux avaient péri.

Quant à nous, nous n'avions rien à craindre, car nous n'étions qu'à quelques centaines de mètres du long débarcadère que l'on aperçoit au milieu de la rade de Buenos-Ayres, et qui sert, pour ainsi dire, de trait d'union entre la terre et la mer. Ce gigantesque appontement est construit, à une hauteur de plusieurs mètres, avec de grosses poutres enfoncées dans le sol et solidement unies entre elles par des traverses et des bandes de fer. Il s'étend sur une longueur de cinq cents mètres au moins, et présente de

loin en loin des escaliers et des canots de sauvetage, suspendus à des palans, et prêts à être mis à l'eau en cas de besoin. Dans la soirée c'est un lieu de promenade, et de nombreux piétons viennent y respirer l'air frais de la mer jusqu'à une heure assez avancée.

Il était environ six heures lorsque nous accostâmes. Je ne me fis pas prier pour descendre, et je m'élançai sur le ponton. Je ne saurais décrire la sensation de bonheur que j'éprouvai en mettant le pied sur ce plancher, qui me servait, pour ainsi dire, de transition entre le navire et la terre ferme. J'avais beau être sûr que le ponton était immobile, j'éprouvais comme une espèce de vertige; je le sentais se mouvoir sous mes pieds, et la tête me tournait comme si j'allais avoir le mal de mer. On pourrait appeler cela le *mal de terre*, car le corps, étant habitué à une mobilité continuelle par une longue traversée, éprouve, en passant à l'état de repos, absolument le même effet qu'il avait éprouvé en passant de l'état de repos à l'état de mouvement. Le débarcadère me parut bien long, et, lorsque je pus enfin marcher sur la vraie terre ferme, je fus tout d'un coup comme soulagé d'un grand poids. Je ne sentais pas le sol que je foulais; il me semblait que j'étais devenu d'une légèreté extrême; mon cœur palpitait de bonheur; je croyais rêver, tant il me paraissait étrange de voir devant moi une grande ville, après être resté quarante-cinq jours sans voir autre chose que le ciel et l'eau. Je touchais enfin cette Amérique, dont le nom seul avait souvent

embelli les rêves de mon enfance. Je dévorais des yeux tout ce qui se présentait autour de moi; je m'arrêtais au moindre insecte, à la plus insignifiante touffe d'herbe, car je me figurais que je n'allais rencontrer que des choses inconnues, que tout allait être surprise et imprévu.

CHAPITRE II

I. — Débarquement à Buenos-Ayres. Un vol audacieux. Les *serenos*. — II. Coup d'œil général sur la république Argentine; orographie et hydrographie. — III. Buenos-Ayres; mœurs et coutumes des habitants; le *mate*. — IV. Excursion à Belgrano, au Tigre et aux îles du Parana; les moustiques. — V. Barracas; les *saladeros*.

I

Quelle ne fut pas ma surprise, en débarquant, de voir des rues et des maisons comme en France! Je m'étais figuré qu'en Amérique toutes les constructions étaient en bois, et j'étais loin de soupçonner que dans ces pays il pouvait y avoir autant de luxe et de confortable que dans nos grandes villes d'Europe. Le capitaine et moi nous nous rendîmes dans un hôtel de la rue 25 de Mayo (25 Mai), où nous arrêtâmes une vaste chambre située au rez-de-chaussée et donnant accès sur une terrasse qui dominait la rade, et d'où l'on pouvait voir le *Saint-Jacques* avec une longue-vue. Cette situation exceptionnelle attirait à

l'hôtel une clientèle de capitaines qui, depuis leur chambre ou la terrasse, pouvaient voir chaque jour leur navire et lire les signaux que l'on faisait à bord. De cette façon, tout en restant à terre, le capitaine savait ce qui se passait sur son navire, et, au moyen de quelques pavillons de convention, lorsque les phrases ne se trouvaient pas dans le livre de signaux, son second le tenait au courant du débarquement ou de l'embarquement des marchandises, et lui faisait ses demandes de provisions ou de fournitures.

La chambre que nous avions louée avait deux lits; et comme c'était la seule qu'il y eût de disponible en ce moment, et que nous ne voulions pas nous séparer, le capitaine et moi nous nous en accommodâmes. Après avoir dîné, nous allâmes faire quelques visites, et nous passâmes la soirée au café Colon, où je trouvai une société d'élite et d'excellentes consommations. Une chose cependant me parut singulière et un peu différente de nos usages de France, c'est que là, comme dans tous les autres établissements du pays, du reste, on ne taxait pas le sucre, et l'on servait à chaque client un sucrier plein de *cassonade* blanche. Nous jouâmes au billard, nous prîmes quelques glaces, et nous rentrâmes à l'hôtel à une heure assez avancée. Il était minuit; l'atmosphère était fraîche, le ciel resplendissant d'étoiles, et les veilleurs de nuit, ou *serenos*, parcouraient les rues, s'assurant que toutes les portes des maisons étaient

bien fermées, et criant à tue-tête : *Las doce han dado ! Tiempo sereno!* (Il est minuit ! Le temps est serein !) Toutes les heures de la nuit furent ainsi successivement annoncées; le temps resta serein, et ces *horloges-baromètres* ambulants me réveillèrent à plusieurs reprises et ne cessèrent de crier qu'au grand jour. Aujourd'hui les serenos sont muets et se contentent de parcourir les rues avec une petite lanterne à la main, ou suspendue devant la poitrine. Ils sont tous munis d'un sifflet d'alarme qui leur sert de signal de ralliement lorsqu'ils ont besoin d'aide pour arrêter des malfaiteurs ou secourir quelque blessé. Leurs cris d'autrefois étaient souvent fort désagréables, car quelques-uns de ces veilleurs semblaient prendre un certain plaisir à réveiller ceux qui dormaient; c'était pour le public, il est vrai, un gage de sécurité, car de cette façon on était sûr que ceux qui devaient vous protéger pendant votre sommeil ne dormaient pas eux-mêmes. Du reste, avec le temps, on s'habituait à ces cris nocturnes comme le meunier s'habitue au tic tac de son moulin; j'ajouterai même que, me trouvant à Buenos-Ayres la première nuit où les serenos cessèrent de crier, cela me parut tout singulier, et la ville, devenue par ce fait morne et silencieuse, perdit tout d'un coup son ancienne physionomie.

Le lendemain de mon arrivée j'achetai un plan-album de Buenos-Ayres, et je me mis à parcourir la ville dans toutes les directions. J'allai visiter quelques

familles françaises pour lesquelles j'avais des lettres de recommandation, et, grâce à l'obligeance de mes nouveaux amis, je fus à même de bien étudier le pays, et d'être initié en peu de jours tant à la vie intime qu'à la vie publique de ses habitants. Je ne donnerai pas ici de grands détails; mon livre n'est, pour ainsi dire, qu'un carnet de voyageur, et je dois me borner à quelques notes qui fourniront une idée générale d'une ville dont les mœurs ressemblent beaucoup aux mœurs françaises, mitigées tant soit peu par un reste de traditions et de vieilles coutumes espagnoles. Ce n'est pas cependant d'après ma première impression que j'écrirai ce chapitre délicat. Un long séjour dans le pays m'a fait modifier bien souvent mes appréciations antérieures, et je ne veux pas que le lecteur m'accuse d'injustice ni de partialité. Du reste, depuis dix ans, Buenos-Ayres a subi une série d'améliorations et de transformations, et je ne crains pas de dire, sans crainte d'être démenti, qu'à l'heure actuelle cette ville peut être considérée comme une des plus belles de l'Amérique du Sud. Avant de traiter la question de topographie et d'ethnographie, qu'on me permette de raconter une petite anecdote dont nous fûmes les héros, le capitaine et moi, quoiqu'elle semble peu propre à donner une idée favorable d'un pays que j'ai tant aimé depuis.

Le surlendemain de notre arrivée, nous étions allés au théâtre, et, comme la nuit était très chaude, en rentrant chez nous nous avions laissé notre porte

ouverte pour avoir un peu plus d'air. Le matin, quand nous voulûmes nous lever, nous cherchâmes en vain nos vêtements : tout, jusqu'à notre chapeau, avait disparu. M. Hiriart crut d'abord à quelque plaisanterie de la part d'un de ses amis qui habitait le même hôtel; mais bientôt il fallut se rendre à l'évidence et se résigner à constater que nous avions été audacieusement volés par un habile filou. Nous achetâmes des vêtements neufs à un marchand de confection qui restait dans la maison, et nous portâmes notre plainte au commissaire de police; mais toutes les investigations furent inutiles, et on ne put découvrir le voleur. Heureusement pour moi je n'avais emporté de France ni montre ni chaîne, et je n'avais pas encore touché mes appointements. J'en fus quitte à bon marché; mais il n'en fut pas de même pour mon compagnon, à qui on avait enlevé un superbe chronomètre avec chaîne et médaillon, et une somme d'argent relativement assez forte.

Le jour suivant, nous eûmes le soin de bien fermer notre porte; mais, quatre ou cinq jours après, étant rentrés assez tard et trouvant notre chambre très chaude, nous laissâmes la porte entre-bâillée, en prenant seulement la précaution de placer une chaise en travers pour l'empêcher de s'ouvrir davantage. Nous pensions que les voleurs ne se hasarderaient pas à revenir une seconde fois, et que, dans le cas où ils reviendraient, ils feraient en entrant assez de bruit pour nous donner l'éveil. Mais, hélas! nous nous

étions endormis dans une fallacieuse confiance, et le lendemain, à notre réveil, nous constations, pour la seconde fois, la disparition de nos effets. Cette fois cependant le voleur avait eu plus de scrupule : il s'était contenté de vider nos poches, car il avait laissé nos habits dans le corridor.

Outrés de tant d'audace, nous résolûmes de nous faire justice nous-mêmes, et nous laissâmes exprès notre porte entr'ouverte. Pendant quatre ou cinq nuits nous fîmes le quart à tour de rôle, le capitaine et moi; jusqu'à deux ou trois heures du matin cachés derrière un paravent, et un révolver à la main, nous attendîmes le voleur; mais il ne revint plus. Peu disposés à continuer plus longtemps un rôle si désagréable, nous prîmes le parti de changer d'hôtel et de bien fermer notre porte.

Il ne faudrait pas croire, d'après ce que je viens de raconter, que Buenos-Ayres fût alors une ville de pillards et de voleurs, et que la police y fût mal faite. Certainement, nous nous étions mis dans d'excellentes conditions pour nous faire voler, et nous ne devions nous en prendre qu'à notre imprudence et à l'oubli des précautions les plus élémentaires.

A cette époque, la police était peut-être un peu insuffisante et assez mal dirigée; mais, quelque temps après, on plaça à la tête de cet important service un homme d'une capacité remarquable, nommé M. O'Gorman, qui, rompant avec tous les usages et toutes les traditions en vigueur jusqu'alors, donna à

la ville une sécurité qu'elle n'avait pas connue depuis les plus beaux jours de la dictature du tyran Rosas. Depuis, ses successeurs ont suivi son exemple, et aujourd'hui Buenos-Ayres ne laisse absolument rien à désirer sous ce rapport, malgré le nombre de voleurs de tous les pays qui se donnent rendez-vous dans cette ville.

Avant de donner une description de Buenos-Ayres, qu'on me permette de jeter un coup d'œil rapide sur le vaste pays dont cette ville n'est que la capitale. Cette courte étude géographique ne sera pas inutile pour expliquer certains contrastes que nous observerons plus tard, et en même temps pour donner une idée générale de cette partie de l'Amérique du Sud si intéressante, et cependant si peu connue en France.

II

La république Argentine est située, comme on sait, au sud-est de l'Amérique australe, entre l'océan Atlantique occidental et la Cordillère des Andes, la Bolivie, le Brésil et l'Uruguay. Cet État commence au 20e parallèle et s'étend jusqu'au 56e; sa longueur est donc de 4,000 kilomètres. Sa largeur est très variable et atteint jusqu'à 1,500 kilomètres. Sa superficie est de 4,195,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire huit fois environ l'étendue de la France. Malgré cela,

sa population ne dépasse pas 2,300,000 habitants, y compris les Indiens, qui figurent dans ce nombre pour une centaine de mille environ. Il résulte de ces chiffres qu'il y a à peu près 18,239 hectares de terrain par habitant; mais il faut savoir aussi que les neuf dixièmes de cette immense contrée sont à peu près complètement inhabités. Au nord, nous trouvons les territoires du *Grand-Chaco*, du *Vermejo* et du *Pilcomayo*, qu'aucun explorateur n'a encore pu traverser et sur lesquels nous n'avons que des données assez vagues et incertaines. Au sud et à l'ouest s'étendent les vastes plateaux de la *Patagonie*, du *Chubut*, du *Rio-Negro*, et les interminables plaines de la *Pampa* proprement dite. Cette région est moins inaccessible que celle dont j'ai parlé tout à l'heure; elle est limitrophe avec la partie habitée, et dans ces derniers temps a été parcourue, du nord au sud et de l'est à l'ouest, par les nombreuses expéditions qui, parties de la ligne de frontière, se sont avancées à une grande distance dans l'intérieur du désert, et ont exploré soigneusement tout le pays situé à l'est et au nord du Rio-Negro, jusqu'à la Cordillère des Andes et à la frontière du Chili. Il en résulte que cette partie de la république Argentine est déjà entièrement connue, et que la plupart des points ont pu avec certitude être relevés sur la carte qui a été dressée par les soins de l'armée expéditionnaire.

Je ne veux ici qu'esquisser à grands traits la topographie et l'ethnographie de ce vaste territoire. Une

description détaillée m'entraînerait beaucoup trop loin, et cependant, malgré mon désir d'être bref, je me vois forcé de diviser cette étude en deux parties: dans la première, je me bornerai à donner quelques détails généraux sur les provinces du nord; tandis que, dans la seconde, j'étudierai la Pampa avec sa flore, sa faune, sa constitution géologique et ses habitants.

Tout à fait au nord, on trouve la province de *Jujuy;* puis viennent successivement, en descendant vers le sud, les provinces de *Salta*, *Tucuman*, *Catamarca*, *la Rioja*, etc. L'aspect de cette vaste contrée est très variable; tantôt aride et montagneuse, elle n'offre aux regards du voyageur que des gorges escarpées et des champs stériles; mais là cependant, et comme si la nature avait pris le soin de cacher ses trésors, on rencontre à chaque pas de précieux minéraux que le défaut de bras et de moyens de communication empêchent seuls d'exploiter. L'or, l'argent, le cuivre, le mercure, le platine, le sel gemme, l'alun s'y trouvent à fleur de terre et seront plus tard une source inépuisable de richesses. Tantôt, au contraire, le sol est d'une extrême fertilité. De délicieuses vallées, arrosées par les nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes, succèdent à de vastes plaines couvertes de forêts. La chaleur et l'humidité, jointes à la richesse du sol, provoquent le développement d'une luxuriante végétation : les arbres y atteignent des proportions colossales, et la variété des

essences n'est pas moins remarquable. Le grenadillo, l'ébène, l'acajou et une foule d'autres bois précieux, alternent avec des forêts d'orangers, de citronniers qui invitent l'homme à venir y passer une vie de paix et de bonheur. Toutes les plantes tropicales peuvent être cultivées dans ce pays privilégié, dont la température est assez douce pour permettre à la plupart de nos plantes d'Europe, telles que la vigne, l'olivier, le blé, le maïs, de vivre côte à côte avec le caféier, le coton, le cacaoyer, la canne à sucre. Mais, comme je l'ai déjà dit, l'absence de routes ou de voies navigables ne permet qu'une exportation extrêmement restreinte, et la production est limitée à peu près à ce qui peut être consommé sur place. L'élève du bétail y est aussi très répandue. Dans la province de Salta, en particulier, à part les bœufs, les chevaux, les moutons et les mules, on rencontre des troupeaux immenses de vigognes, de lamas et d'alpacas; ils fournissent des laines très estimées dont les habitants se servent pour fabriquer des *ponchos* et des châles d'une finesse remarquable.

On rencontre fort peu d'Européens dans ces provinces ; la plupart des habitants, excepté toutefois dans la province de Tucuman, sont descendants d'Indiens, et, dans les campagnes, la langue espagnole est peu connue. On y parle *aïmara* ou *quichoua*, et même *guarani*, dans la province de *Corrientes*, par exemple, qui touche le Paraguay.

A mesure qu'on descend vers le sud, le climat

change et devient plus tempéré ; mais néanmoins la température est généralement comprise entre neuf et trente degrés centigrades. Les montagnes et les forêts deviennent plus rares, le pays est plus plat, et de vastes lagunes ou *esteros,* couvrant souvent plusieurs centaines de lieues carrées, surtout dans la saison des pluies, occupent les bas-fonds, et tantôt donnent naissance à de nombreux cours d'eau, tantôt sont elles-mêmes produites par regorgement de l'eau des rivières ou des ruisseaux. Dans les parties montagneuses de toutes ces provinces on trouve de nombreuses mines, tandis que les plaines sont couvertes d'innombrables troupeaux, de riches moissons ou d'arbres fruitiers. Il y a quelques villes assez importantes, soit dans l'intérieur des terres, soit sur le bord des fleuves, et parmi elles *Cordova* a joui jadis d'une grande célébrité, et possède encore des établissements scientifiques et littéraires de premier ordre, ainsi que de nombreuses églises parfaitement construites.

Les contrées voisines des Cordillères sont fréquemment sujettes aux tremblements de terre, qui, à plusieurs reprises, ont occasionné d'immenses désastres. Des villes et des villages ont été engloutis ou transformés en monceaux de ruines, et *Mendoza,* entre autres, gardera longtemps le souvenir de l'horrible catastrophe qui, en 1861, détruisit cette ville ; plusieurs milliers de ses habitants restèrent ensevelis sous les décombres ou périrent au milieu des flammes.

On dit souvent que la république Argentine est arrosée par le Rio de la Plata. Si l'on veut conserver les dénominations géographiques existant actuellement, rien n'est plus faux; car c'est à peine si une petite partie de la côte est *baignée* par ce fleuve, auquel quelques géographes refusent même de donner ce nom, préférant le remplacer par celui d'estuaire. Mais ce n'est là, il faut bien le dire, qu'une querelle de mots; car, si l'on fait commencer la Plata au point où elle reçoit les deux grands affluents dont je parlerai tout à l'heure, ce n'est pas un fleuve proprement dit, mais bien un *confluent*, comme la Gironde par rapport à la Garonne et à la Dordogne, par exemple.

Il est rationnel toutefois de donner un nom unique à un cours d'eau, depuis sa source principale jusqu'à son embouchure, et, dans le cas actuel, on peut dire que le *Parana* est le fleuve principal qui arrose la république Argentine et qui reçoit sur son parcours un certain nombre de rivières plus ou moins importantes, telles que l'*Uruguay*, le *Paraguay*, le *Vermejo*, etc. etc.

Ces explications étant données, et pour me conformer aux usages établis, je décrirai le Rio de la Plata d'abord, et ensuite ses deux principaux affluents.

Le voyageur non prévenu, ou peu au courant de la disposition géographique de cette partie du continent américain dont je m'occupe en ce moment, croirait, en quittant Montevideo, prendre de nouveau la mer pour se rendre à Buenos-Ayres.

Après avoir perdu de vue derrière lui le *Cerro* ou la côte de l'Uruguay, il navigue encore pendant plusieurs heures s'il est sur un vapeur, près d'une journée s'il se trouve à bord d'un voilier, sans voir autre chose que le ciel et l'eau. Il est dans un fleuve cependant, mais un fleuve si vaste que les rives ne paraissent pas. Le Rio de la Plata, en effet, a 90 kilomètres de largeur à son embouchure; en face de Buenos-Ayres, c'est-à-dire à 200 kilomètres en amont de Montevideo, il a encore 50 kilomètres.

Douze lieues plus haut, ce fleuve, sans rien avoir perdu de son importance, reçoit deux affluents dont l'un, l'Uruguay, se dirige presque directement vers le nord, entre la république de même nom, le Brésil et les provinces d'*Entre-Rios* et de *Corrientes,* qui appartiennent à la république Argentine. L'autre affluent, qui peut être considéré comme la continuation du Rio de la Plata, c'est le Parana, mot guarani qui signifie grand comme la mer. C'est, en effet, un des fleuves les plus considérables du globe. Son parcours du nord au sud est de plus de cinq cents lieues, et, d'après d'Azara, le volume de ses eaux égalerait celui de tous les fleuves d'Europe réunis.

Le Parana se forme de la réunion de deux grandes rivières brésiliennes, le *Rio-Grande* et le *Paranahiba,* dont l'origine au nord se confond avec celle de certains affluents de l'*Amazone.* A partir du point de jonction de ces deux rivières, le Parana se dirige vers le sud-ouest, reçoit de nombreux affluents, rencontre

le Paraguay, prend de là sa direction vers le sud, et baigne les frontières de ce pays sur une longueur de 500 kilomètres. Arrivé aux *Missiones Correntinas,* il se contourne vers l'ouest, pour aller à cent lieues plus loin recevoir les eaux du fleuve Paraguay. A partir de là le Parana présente un aspect grandiose et majestueux. En face de la ville de Corrientes, située quelques lieues plus bas, ce fleuve a déjà plus de trois kilomètres de largeur, mais il continue à s'accroître. Ses eaux se divisent en plusieurs canaux secondaires, qui ne tardent pas à se réunir pour se séparer encore et se réunir de nouveau, donnant ainsi naissance sur tout leur parcours à une multitude d'îles et d'îlots couverts de joncs, de saules, de sang-dragon et de *ceibos,* dont les belles grappes de fleurs d'un rouge éclatant tranchent agréablement sur un fond de verdure et semblent se mirer dans l'eau. Quelques-unes de ces îles, plus élevées que les autres et plus rapprochées de Buenos-Ayres, offrent souvent une superficie de plusieurs lieues carrées et sont couvertes de pêchers, d'orangers, de citronniers, de saules et de peupliers. Enfin, après un parcours de 1,500 kilomètres, à partir de Corrientes, le Parana va se jeter par neuf embouchures dans le Rio de la Plata, où il unit ses eaux à celles du fleuve Uruguay, comme nous l'avons vu tout à l'heure.

Le Rio de la Plata a été découvert en 1516 par Juan Diaz de Solis, qui toucha aux îles de Saint-Gabriel et de Martin-Garcia, et entra dans une petite

rivière, appelée alors San-Juan, située à dix milles plus haut. Ayant débarqué, il fut assailli par les indigènes et massacré avec tous ses compagnons, à l'exception d'un seul, comme on le sut onze ans plus tard.

Un de ses lieutenants, Diego Garcia, revint en Espagne et en repartit en 1526, à peu près en même temps que le Vénitien Sebastian Gaboto. Le premier devait aller prendre possession des territoires situés sur les bords du fleuve *Solis*, aujourd'hui la Plata, et sur la côte de la mer au sud des possessions portugaises; tandis que le second avait mission de passer le détroit de Magellan, découvert six ans auparavant par le grand navigateur portugais, et aller par cette voie aux Indes Orientales.

Arrivé le premier à l'île de *los Patos*, aujourd'hui *Santa-Catalina*, Gaboto apprit, par les colons qui étaient établis là depuis le voyage de Solis, qu'au dire des Indiens on trouvait de grandes quantités d'argent en remontant le fleuve où Solis avait navigué. La perspective de ces richesses l'engagea à changer son itinéraire, et, au lieu de se diriger vers la côte de Patagonie, il remonta le Parana et arriva jusqu'au Rio Paraguay, où il fut rejoint par Garcia, qui lui réclama l'abandon de ses conquêtes. Des discussions s'ensuivirent; les deux capitaines revinrent en Espagne après avoir pris possession du pays et construit des forts; mais à son retour à Séville, en 1530, Gaboto fut jeté en prison comme coupable d'insu-

bordination et d'usurpation de conquêtes qu'il n'était pas chargé de faire. Le Rio de Solis fut désigné, quelques années après, sous le nom de Rio de la Plata (fleuve de l'argent), à cause du voyage et des exagérations de Gaboto.

En 1534, un gentilhomme espagnol, Pedro de Mendoza, fit avec le roi un arrangement en vertu duquel il devait, à ses frais, faire une expédition à la Plata, mais à condition d'être nommé gouverneur général de tous les pays déjà découverts ou à découvrir. Au commencement de 1535, Mendoza débarqua sur la côte occidentale de la Plata à un endroit qu'il appela *Santissima-Trinidad*, tandis qu'il désigna le port sous le nom de *Santa-Maria de Buenos-Ayres*. Un mois après il jetait les fondements de la ville.

Il serait trop long de raconter les événements qui eurent lieu dans ce pays après la mort de Mendoza. Plusieurs gouverneurs se succédèrent. Des expéditions partirent par terre du Pérou et s'avancèrent dans l'intérieur du pays de la Plata, où elles fondèrent des villes nouvelles, telles que *Santiago del Estero*, *Tucuman*, *Cordova*, *Salta*, *Rioja*, *Jujuy*. Toutes ces contrées dépendirent du Pérou jusqu'en 1778, époque à laquelle la république Argentine fut érigée par l'Espagne en vice-royauté; mais, lorsque les colonies espagnoles se soulevèrent pour conquérir leur indépendance, celle de Buenos-Ayres fut affranchie l'une des premières, et, en 1810, elle se proclama libre. Ce ne fut cependant que cinq ans après qu'elle fut

définitivement constituée, et qu'elle prit le nom de Provinces-Unies du Rio de la Plata, puis celui de république Argentine, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Plus tard, les divers États qui la composaient, et qui étaient au nombre de quatorze, ont été érigés en provinces formant une confédération, ayant chacune son gouvernement particulier appelé gouvernement provincial, mais relevant jusqu'à un certain point du gouvernement national qui a son siège à Buenos-Ayres. La plupart de ces provinces se sont soulevées à plusieurs reprises pour reconquérir leur indépendance absolue, et sont encore assez souvent une cause de guerre civile, au grand détriment de leur prospérité.

Je n'entreprendrai pas ici de les décrire; cela m'entraînerait beaucoup trop loin, et je serais forcé de faire de trop fréquents emprunts aux auteurs qui ont déjà traité ce sujet. Je ne parlerai donc que de la province de Buenos-Ayres et de son immense territoire, qui est à lui seul plus de trois fois grand comme la France. Commençons par la capitale.

III

La ville de Buenos-Ayres, capitale de la république Argentine, est située sur la rive droite du Rio de la Plata, à quarante lieues environ de son embou-

chure. Cet immense fleuve a sur tout ce trajet, ainsi que nous l'avons déjà vu, une largeur moyenne de 50 kilomètres ; c'est comme une mer, car on n'aperçoit que bien rarement la rive opposée, et les tempêtes y sont fréquentes et redoutées des marins. J'ai dit ailleurs que le peu de profondeur des eaux oblige les navires à rester au large, et d'autant plus loin qu'ils sont d'un plus fort tonnage : le *Saint-Jacques,* qui jaugeait 800 tonneaux, était mouillé à sept milles du rivage, et le steamer *la France,* sur lequel je m'embarquai cinq ans plus tard pour retourner dans mon pays, et qui jauge 5,000 tonneaux, devait rester à une distance quatre fois plus grande ; c'était à peine si de la côte on pouvait apercevoir l'extrémité des mâts.

Depuis longtemps il est question de creuser un port ; les études sont faites, les travaux commencés, et dans peu d'années peut-être les plus grands navires pourront venir s'amarrer bord à quai. En attendant, on a fait des travaux importants de canalisation sur une petite rivière, appelée *Riachuelo,* qui vient se jeter dans la Plata aux portes de Buenos-Ayres.

Ce cours d'eau, après avoir charrié pendant longtemps des vases et des monceaux de débris animaux provenant des *saladeros de Barracas*, a été complètement assaini depuis que ces établissements ont été transportés ailleurs. Son embouchure , appelée *la Boca,* creusée et élargie, est devenue un port très

important, dans lequel peuvent entrer d'assez grands navires lorsque la marée est favorable.

Ce qui frappe tout d'abord le voyageur qui arrive à Buenos-Ayres, c'est la régularité de la ville, le

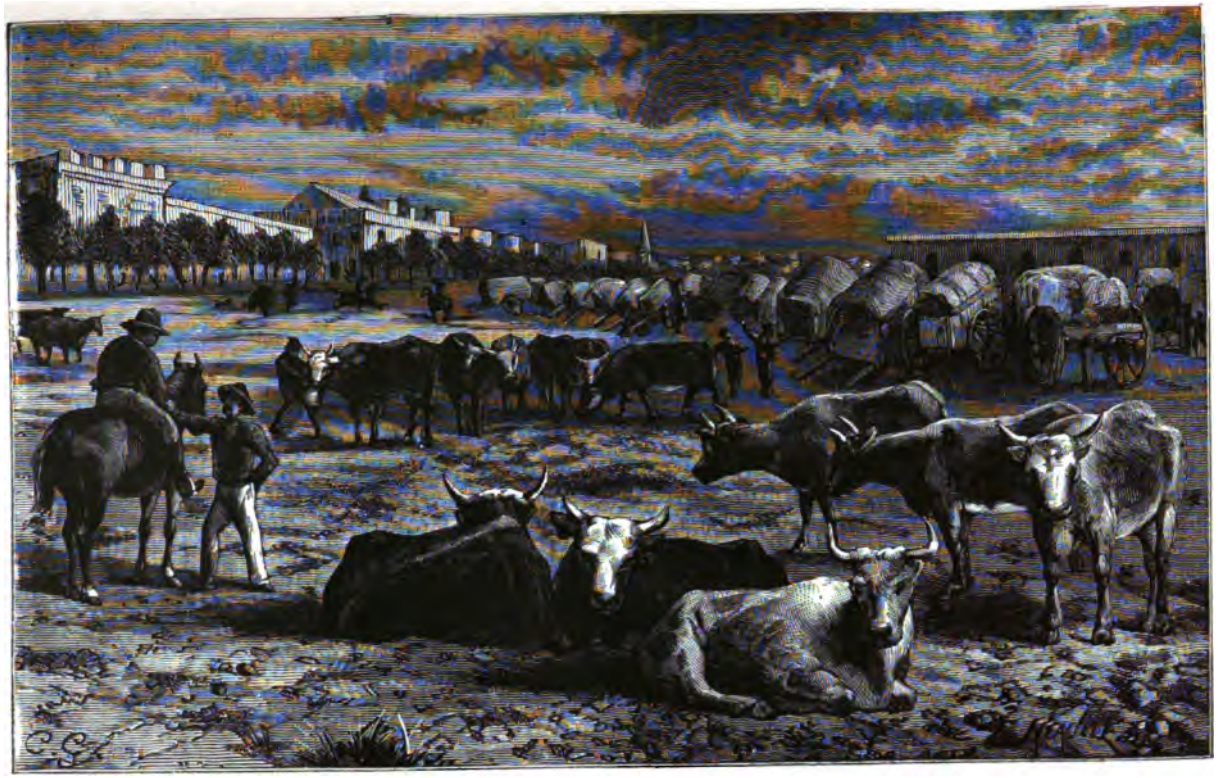
Place de la Victoire à Buenos-Ayres.

luxe et le confortable de ses habitations, les belles manières, la distinction et l'élégance de ses habitants et surtout de ses habitantes. « Si vous voulez, dit Arsène Isabelle, vous faire une idée exacte du plan de Buenos-Ayres, prenez plusieurs damiers, réunissez-les et figurez-vous que les lignes séparant chacune des cases sont des rues. Vous aurez ainsi un certain nombre de rues, toutes égales en longueur et en largeur, laissant entre elles un carré de maisons,

appelé *cuadra*, ou une place publique : ce sera Buenos-Ayres. » Chaque cuadra a 125 mètres de côté et 10 à 12 mètres environ de largeur. Le plan actuel de la ville comprend trente rues parallèles au fleuve et trente-six rues perpendiculaires aux premières. Ces soixante-six rues circonscrivent mille quatre-vingts cuadras, dont six cents environ sont déjà bâties. La rue la plus longue est la rue *Rivadavia*, qui forme l'artère centrale, et dont un grand nombre de maisons portent des numéros supérieurs au nombre 1,000. Il y a quatorze places publiques disséminées sur ce vaste damier; quelques-unes sont plantées d'arbres et forment des squares magnifiques, comme la *Plaza del Parque*, par exemple.

D'autres servent de marché ou bien de stationnement pour les charrettes qui arrivent de la campagne chargées de laines et de cuirs, et qui, après avoir opéré leur déchargement, s'en retournent avec des approvisionnements de toute sorte pour les maisons de commerce et les habitants des campagnes. La place du Onze-Septembre, que nous représentons ici, est bien connue des *estancieros* et des négociants.

Buenos-Ayres fut fondée en 1535 par don Pedro de Mendoza; mais les Indiens ne tardèrent pas à la détruire, et ce ne fut qu'en 1580 que don Juan de Garay en posa de nouveau les fondements, et d'une manière définitive cette fois. Un historique trop détaillé serait sans intérêt pour la plupart de mes lecteurs. Qu'il me suffise de dire qu'après être restée



Place du Onze-Septembre (Buenos-Ayres).

pendant deux cent trente ans sous la domination espagnole, Buenos-Ayres n'avait encore qu'une importance assez médiocre, et les événements qui survinrent plus tard ne contribuèrent pas beaucoup à sa prospérité. Pendant vingt ans les guerres de l'indépendance ou la guerre civile ne cessèrent de désoler le pays. Puis en 1829, pour comble de malheur, Juan Manuel Rosas fut élu gouverneur de la province de Buenos-Ayres avec des pouvoirs extraordinaires. Six ans plus tard, en 1835, on lui conféra la dictature absolue, et à partir de ce jour Buenos-Ayres dut subir le plus affreux despotisme et les plus atroces cruautés de ce tyran, dont le nom restera à jamais écrit en caractères de sang dans l'histoire de ce pays. Enfin, en 1852, le général Justo José de Urquiza, gouverneur de la province d'Entre-Rios, parvint à renverser le tyran. Celui-ci se réfugia sur un navire de guerre anglais mouillé dans les eaux de la Plata, et s'enfuit en Angleterre, où il a vécu jusqu'en 1877 ou 1878.

La capitale de la confédération Argentine fut alors transférée à Parana, capitale de la province d'Entre-Rios, et ce ne fut que dix ans plus tard, en 1862, que Buenos-Ayres fut de nouveau déclarée capitale provisoire de la république[1].

La population de Buenos-Ayres doit dépasser actuellement 240,000 habitants, comprenant environ

[1] Aujourd'hui Buenos-Ayres est définitivement la capitale de la république Argentine.

25,000 Français, 50,000 Italiens, 10,000 Espagnols et 30,000 Anglais, Allemands et autres étrangers. Depuis quarante ans, la population a triplé, malgré les guerres civiles, malgré les dictatures, malgré l'anarchie, malgré le choléra, malgré la fièvre jaune. Le commerce a augmenté dans de semblables proportions. Son mouvement d'exportation et d'importation s'élève annuellement au chiffre de 500 millions de francs. Trente paquebots transatlantiques arrivent à la Plata ou en partent tous les mois; des flottes nombreuses entrent tous les ans dans le port, chargées de produits manufacturés, et s'en retournent avec des millions de balles de laines ou de peaux, avec des montagnes de viande salée, de suif, de graisse, d'os, de cornes et d'huile.

Buenos-Ayres tient le premier rang parmi les villes de Sud-Amérique par ses établissements littéraires; il y a une université, une école de droit, une école de médecine, un lycée, un observatoire, une école militaire. De nombreux journaux politiques et littéraires se publient chaque jour; la bibliothèque passe pour la plus importante de l'Amérique méridionale, et le musée d'histoire naturelle jouit d'une grande réputation, justement méritée.

Buenos-Ayres ne possède pas de carrières de pierres; aussi toutes les maisons sont bâties en briques solidement reliées par du ciment. Les façades sont souvent recouvertes jusqu'au premier étage de plaques de marbre blanc poli, et il n'est pas rare de

voir les chambranles, les seuils et les cintres des portes et des fenêtres taillés dans ce précieux calcaire. Presque tous les escaliers des maisons confortables sont également en marbre blanc. La richesse des meubles répond à la magnificence des habitations, et tous les raffinements du luxe moderne et du confortable en rendent le séjour fort agréable aux favorisés de la fortune.

Autrefois presque toutes les maisons n'avaient qu'un rez-de-chaussée ou un premier étage; mais aujourd'hui, dans les quartiers du centre, on s'est mis à bâtir à l'européenne, et on y rencontre fréquemment des maisons à trois et même à quatre étages. Les habitations particulières sont très confortables et construites avec beaucoup de goût. Il règne partout une extrême propreté. Les appartements sont très vastes, très élevés, et de nombreuses portes à persiennes s'ouvrent sur des cours pavées de marbre et remplies de plantes rares aux parfums les plus exquis. Une vaste citerne souterraine, contenant parfois plus de deux cents barriques, sert à recueillir les eaux pluviales; sa margelle de marbre, richement sculptée, au-dessus de laquelle pend un seau bien luisant, s'élève au centre de la cour et produit un très bel effet au milieu de la verdure et des fleurs.

Autrefois ces réservoirs d'eau potable étaient indispensables; mais aujourd'hui on y supplée souvent par les eaux courantes dont on a doté la ville depuis une quinzaine d'années, et la citerne ne sert guère qu'à

fournir l'eau de table et pour rafraîchir les boissons. Toutes les maisons sont couvertes d'une terrasse sur laquelle on peut aller, le soir, prendre le frais après les chaudes journées de décembre et de janvier. Il est à peine utile de dire que, la ville de Buenos-Ayres étant dans l'hémisphère austral, son été coïncide avec notre hiver; il en est de même pour les autres saisons.

On se fait généralement une fausse idée de son climat: quoique située sous le 35e parallèle, la chaleur de l'été est très supportable et ne dépasse pas celle du mois d'août dans le midi de la France; mais l'hiver y est beaucoup plus doux, et le thermomètre descend rarement au-dessous de cinq ou six degrés de chaleur. La neige y est inconnue, et le froid ne dure guère que deux mois. Beaucoup de maisons n'ont que des cheminées simulées, car la nécessité de faire du feu pour chauffer les appartements ne se fait presque jamais sentir. Une conséquence d'un climat si tempéré, c'est que la plupart de nos plantes potagères et de nos fruits de France sont cultivés avec succès à Buenos-Ayres ou dans les environs, et qu'un certain nombre d'autres que nous sommes obligés d'abriter ici pendant l'hiver vivent là-bas en pleine terre.

Lorsque je débarquai, un contraste choquant m'affecta désagréablement : tandis que des maisons superbes et construites à grands frais se voyaient de toutes parts, les rues étaient dans un état pitoyable.

Pavées de grosses pierres de toute forme et de toutes dimensions, remplies de trous et d'ornières, elles offraient aux voitures un sol tellement accidenté que ces véhicules exigeaient une construction spéciale et des conditions exceptionnelles de solidité. Il fallait une certaine habitude pour voyager en voiture fermée, car à un cahotement continuel se joignait une espèce de frémissement et de roulement insupportable qui ne tardait pas à occasionner des maux de tête. Les piétons toutefois étaient assez favorisés, les trottoirs étant presque partout formés de dalles de granit parfaitement jointes et unies, comme on le voit dans la plupart des rues de Paris où ils ne sont pas bitumés. Il n'y avait alors à Buenos-Ayres ni égouts ni eaux courantes, de sorte que le nettoyage des rues était fort difficile et laissait souvent beaucoup à désirer, malgré tout le soin que l'on pouvait y mettre pour les tenir propres. Mais cet état de choses ne devait pas durer longtemps, et une révolution radicale s'accomplit avec une merveilleuse rapidité. Les eaux courantes ne tardèrent pas à étendre sur toute la ville leurs innombrables réseaux, et dès l'année 1869 coulèrent abondamment dans les rues matin et soir. On put de la sorte arroser fréquemment et facilement les voies publiques ainsi que les squares et les jardins, qui offrirent bientôt une fraîcheur et une végétation inconnues jusqu'alors. On a dit avec raison que l'on peut juger de l'état de civilisation d'un peuple par la quantité d'eau qu'il consomme. Quoique la distribu-

tion ne fût pas tout à fait régulière ni suffisamment abondante dès le commencement de l'installation, on eût dit que la ville était transformée et considérablement embellie.

Presque en même temps que l'établissement des eaux courantes eurent lieu les concessions de lignes de tramways dans les principales rues. Les concessionnaires étaient tenus, par les clauses du cahier des charges, de paver régulièrement et d'entretenir la partie de la chaussée comprise entre les rails. Ils employèrent pour cela de petits pavés rectangulaires en granit, exactement semblables à ceux dont on se sert actuellement en France. C'était déjà une grande amélioration. Tous ceux qui avaient des voitures s'empressèrent de faire mettre les essieux à la dimension de la voie, et bientôt tous les véhicules suspendus roulèrent sur les rails, pourvus d'une rainure longitudinale et placés au niveau du sol. Les chevaux ne tardèrent pas à rechercher spontanément la voie ferrée, et la locomotion devint extrêmement douce et agréable.

Les premières lignes de tramways ayant parfaitement réussi, la municipalité devint plus exigeante, et les nouveaux concessionnaires durent paver et entretenir régulièrement toute la largeur de la chaussée.

Les concessions ayant été nombreuses et les lignes rapidement établies, la plupart des principales rues se trouvèrent pavées sans qu'il en coûtât un centime à la ville, qui retira en outre de fortes contributions

et imposa aux compagnies de lourdes conditions. Aujourd'hui plus de vingt lignes de tramways sillonnent Buenos-Ayres en tous sens, et se rendent dans tous les villages circonvoisins, qui ont vû s'ouvrir ainsi une ère nouvelle de richesse et de prospérité. Des champs incultes se sont transformés presque subitement en magnifiques villas, et d'immenses plantations d'eucalyptus ont couvert de verdure ces grandes plaines naguère nues et brûlées par le soleil. Grâce aux tramways et à la modicité du prix des places, les communications sont devenues extrêmement faciles, et les jolis villages de *Flores*, de *Belgrano*, de *Barracas*, offrent un délicieux séjour d'été à toutes les familles aisées de Buenos-Ayres, qui vont y goûter le repos et les douceurs de la campagne, sans négliger pour cela leur commerce et leurs affaires.

A l'époque dont je parle, Buenos-Ayres n'ayant pas encore d'égouts, chaque maison était pourvue d'une citerne non cimentée dans laquelle on versait toutes les eaux ménagères et où s'accumulaient, à la longue, de grandes quantités de résidus infects et de matières putrides, qui filtraient parfois jusque dans les citernes d'eau potable en mauvais état d'entretien.

Le pavage des rues eut cette conséquence fâcheuse d'activer considérablement le cours des eaux pluviales, qui inondèrent à plusieurs reprises les bas quartiers, et occasionnèrent assez souvent de grands dégâts. En effet, toutes les rues étaient inclinées vers

un certain nombre d'autres appelées *terceros*, dont la chaussée, souvent en contre-bas de deux à trois mètres, servait d'égout collecteur dans les temps de pluie. De loin en loin il y avait des ponts d'un trottoir à l'autre, afin que les piétons pussent traverser la rue sans faire un trop long détour lorsque l'eau couvrait la chaussée. Depuis quatre à cinq ans on a commencé à creuser un immense réseau de canaux souterrains, et un système complet d'égouts ne tardera pas à fonctionner régulièrement.

Depuis très longtemps la ville est éclairée au gaz, et dans presque tous les appartements on n'emploie pas d'autre éclairage; à la campagne même, dans les petits villages et dans les maisons particulières, on trouve des appareils très simples et très ingénieux qui produisent du gaz au moyen d'huile minérale.

Buenos-Ayres possède un grand nombre de monuments publics, dont quelques-uns sont très remarquables. Je citerai surtout la douane, bâtie sur le bord de l'eau, et qui était autrefois une forteresse considérable; le théâtre Colon, la cathédrale, la banque, le palais du gouvernement et la poste, la gare centrale des chemins de fer, le château-d'eau de la place Lorea, et enfin la plupart des églises.

J'ai déjà dit que la population de Buenos-Ayres comprenait un grand nombre d'étrangers ayant chacun leurs mœurs et leurs habitudes particulières; cependant il existe toujours un certain degré de fusion avec les usages du pays, et si les parents

conservent encore quelques restes de traditions nationales, les enfants, qu'ils soient fils d'Anglais, d'Allemands, d'Italiens, de Français ou d'Espagnols, sont avant tout Argentins, et, comme tels, zélés partisans de toutes les institutions locales. Les jeunes gens ont une réputation bien méritée d'élégance et de bonnes manières. Ils sont en général intelligents, très spirituels, et fort aimables pour les étrangers. Les femmes occupent une large place dans la société, et là-bas, comme partout ailleurs, on peut dire avec raison que, si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. Elles sont souvent jolies, toujours piquantes, pleines d'esprit, et d'une grâce charmante, sans affectation et sans pruderie. Élevées dès leur jeunesse au milieu du monde et des plaisirs, en société elles sont toujours à l'aise, sans timidité comme sans gaucherie. Les jeunes filles ne quittent presque jamais leur famille; et si elles n'ont pas de professeur particulier, elles se contentent d'aller trois à quatre heures par jour à la pension. Leurs études classiques sont la plupart du temps assez négligées, mais elles suppléent à la science par le charme de leur conversation, leur esprit, leur amabilité et la distinction de leurs manières.

Les relations sont très faciles, les distractions nombreuses. On se visite beaucoup à Buenos-Ayres, et les jeunes gens, au lieu de déserter la famille et d'aller perdre leur argent et leur santé dans les cafés, passent souvent leurs soirées chez leurs amis. On se

réunit sans façon, sans apprêt; on fait de la musique; on cause en prenant le thé ou le *mate*, et on se sépare le cœur content, emportant souvent avec soi la douce impression d'un regard ou le souvenir d'un sourire. Pendant l'hiver, et à l'époque du carnaval, tous les clubs donnent une série de bals magnifiques, où les dames rivalisent de luxe et d'élégance, et les jeunes gens de prévenances et d'amabilité.

Buenos-Ayres tend à devenir de plus en plus française. Les modes parisiennes sont les seules adoptées; la langue française est la langue à la mode, et généralement tout ce qui vient de France jouit d'une faveur spéciale. Cependant il y a encore quelques vieilles habitudes espagnoles et quelques coutumes locales qu'il ne sera pas inutile de signaler.

Les églises sont construites avec beaucoup de luxe et renferment de grandes richesses, mais elles manquent d'un meuble qui nous semblerait à nous bien indispensable : je veux parler des chaises. On s'agenouille, il est vrai, sur de beaux tapis, mais on s'assied sur ses talons. Il était d'usage autrefois que chaque dame fût suivie à l'église par sa négresse, chargée d'apporter un petit tapis et un tabouret.

Le mariage civil n'existe pas encore, et le mariage religieux est seul valable et reconnu légitime.

Toutes les œuvres de bienfaisance que nous avons en France existent à Buenos-Ayres. Le peuple est généreux et très charitable, quoique dans certains cas la charité ait pour mobile un intérêt non dissi-

mulé. C'est ainsi qu'un grand nombre de familles élèvent des orphelins ou des orphelines, mais dans le but d'avoir en eux des domestiques de confiance qui ne coûtent que la nourriture et l'entretien, et qui soient d'une fidélité et d'une soumission à toute épreuve.

Un usage répandu dans la plupart des États de l'Amérique du Sud, mais surtout dans la république Argentine et l'Uruguay, c'est l'emploi du mate, dont j'ai parlé tout à l'heure. Disons d'abord que le mot mate manque un peu de précision et signifie plusieurs choses concourant, il est vrai, au même but : c'est ainsi qu'on dit un mate pour désigner une petite courge percée d'un orifice, et dans laquelle on met de la *yerba* (appelée aussi *yerba mate*) et de l'eau bouillante, qu'on suce à la ronde avec un petit tuyau de métal en fer-blanc, en argent ou même en or, terminé en pomme d'arrosoir à l'extrémité qui plonge dans le liquide. On dit *verser* le mate, *prendre* le mate, pour parler de cette infusion [1]. C'est quelquefois la maîtresse de maison ou bien les demoiselles qui servent le mate; d'autres fois c'est la domestique. Après avoir mis dans la calebasse une certaine quantité de yerba, on achève de la remplir avec de l'eau bouillante et on

[1] On sait que le mate, ou yerba mate, ou *thé du Paraguay,* est fourni par les feuilles et les branches torréfiées et pulvérisées d'une plante qui croît au Paraguay, au Brésil, et même dans quelques provinces de la république Argentine, et qu'on appelle en botanique *ilex paraguayensis.*

suce doucement pour amorcer le tuyau ou *bombilla,* jusqu'à ce qu'il ne passe plus de poudre de yerba par les orifices de la pomme d'arrosoir. On achève alors de remplir bien exactement le mate, que l'on offre d'abord à la personne que l'on considère le plus parmi la société. On aspire doucement et peu à peu, pour ne pas se brûler la bouche, l'infusion aromatique; et lorsque le glouglou caractéristique annonce que le marc est à sec, on rend la petite courge à la personne chargée de servir une nouvelle dose d'eau bouillante, ou même un certain nombre de doses, à chacune des personnes présentes. Il serait de très mauvais ton de ne pas accepter ce breuvage, et on vous offre le mate jusqu'à ce que vous disiez : Merci; de sorte que, si vous ignorez cette coutume, vous êtes exposé à n'avoir qu'une ration ou bien à en absorber un nombre illimité, suivant que vous voulez être poli ou que vous ne connaissez pas cette formalité. Dans les familles du pays, et même chez la plupart des étrangers, on prend souvent le mate, soit pour passer le temps, soit pour entretenir les visites, et cela pendant des heures entières; aussi la consommation de cette substance se chiffre par plusieurs millions de kilogrammes dans la république Argentine seulement. Le mate, tel que je viens de le décrire, est le mate vulgaire ou *simarun,* le mate des vrais amateurs; mais les dames ont apporté quelques modifications à cette préparation soi-disant stomachique, et souvent on le sert sucré ou bien avec du

lait au lieu d'eau. Quoique le goût de cette boisson ne soit pas trop désagréable et qu'on puisse trouver un certain plaisir à sucer le *calumet* après une personne qui ne vous déplaît pas, il arrive fort souvent aussi que c'est une affreuse négresse qui a amorcé le tuyau avant de vous l'offrir. Il est vrai qu'avec l'habitude on surmonte le dégoût qu'on éprouve au premier abord; mais cela n'a pas toujours autant de charme pour nous que les Américains veulent bien le dire. Avec l'introduction des habitudes françaises, l'usage du mate s'est singulièrement restreint à Buenos-Ayres; dans beaucoup de familles, on l'y remplace avantageusement, à mon avis, par une tasse de thé ou un petit verre de liqueur. Mais à la campagne cela est tellement passé dans les mœurs, que le mate est une des nécessités les plus impérieuses de la vie, et que beaucoup de *gauchos* (on appelle ainsi les pâtres qui habitent dans l'intérieur des terres) aimeraient mieux se passer de manger que de prendre le mate. Un seul homme consomme en moyenne dix livres de yerba par mois; il est rare toutefois qu'il n'ait pas un certain nombre de passants ou de camarades pour l'aider. En effet, les mates *coup sur coup,* comme on est forcé de les prendre quand on est seul, sont bien moins savoureux que ceux qui sont séparés par un certain intervalle, et le plaisir dure moins longtemps.

Avant de sortir de Buenos-Ayres j'ai encore à dire quelques mots de certaines habitudes qui donnent à cette ville un cachet tout particulier.

Bien que la chaleur ne soit pas excessive, et qu'on ne se lève pas en général de très bonne heure, après le déjeuner tout le monde a coutume de dormir la sieste, de sorte que de midi à trois heures toutes les affaires sont interrompues; il est même très peu convenable de faire des visites pendant cette période de la journée. C'est de trois à six heures que se traitent les affaires commerciales, qu'on fait les recouvrements, qu'on rend les visites et qu'on va acheter dans les magasins. Après le dîner, les dames ont l'habitude d'aller se promener, soit à pied, soit en voiture, et d'aller faire leurs achats, ou plutôt visiter les magasins, *ir à las tiendas*, comme elles disent. En effet, elles ne se contentent pas de regarder les étalages, elles entrent dans les boutiques sans aucune envie d'acheter, font déployer les étoffes les plus nouvelles, vantent ou critiquent la marchandise, et, après avoir tout examiné, tout bouleversé, elles sortent en demandant un échantillon. Les employés sont admirables de patience. Ils font assaut de gentillesse, de prévenances et d'amabilité pour tâcher de séduire leurs clientes, et bien souvent ils finissent par faire une vente importante à telle ou telle dame qui n'avait, en entrant, aucune envie ou aucun besoin d'acheter. Pour être commis dans un magasin de nouveautés il faut des qualités toutes spéciales, et les bons vendeurs sont toujours très recherchés. Dans tous les cas, que les dames entrent pour acheter ou simplement pour visiter, elles sont l'objet

des mêmes attentions, des mêmes égards, des mêmes politesse.

Les dames qui ne vont pas à la promenade ou au spectacle restent chez elles et reçoivent les visites intimes. Rangées en demi-cercle derrière la grille de leurs fenêtres, et en costume de soirée, elles prennent le mate en regardant passer le monde dans la rue. Les fenêtres sont placées presque au ras du sol, de sorte qu'en se promenant sur le trottoir il suffit de regarder à travers les grilles pour voir à chaque pas de ravissantes toilettes, et de grands yeux noirs qui lancent des éclairs dans la demi-obscurité, derrière un éventail doucement agité par une main nonchalante. Parfois aussi les salons sont éclairés, et, tout en marchant dans la rue, on peut contempler sans indiscrétion les appartements somptueux et les riches meubles des privilégiés de la fortune.

La rue de la Florida, avec ses splendides magasins inondés de lumière, est à peu près la seule rue fréquentée par les promeneurs; mais il y a presque toujours foule, et les trottoirs sont encombrés d'élégantes dames et de gracieux gentlemen, en même temps que la chaussée est sillonnée de riches équipages et de brillants cavaliers.

Les dimanches et les jours de fête, les tramways qui font le service de la banlieue regorgent de monde. On se rend en foule à la campagne et surtout à Belgrano, au Tigre, à Flores et à Barracas. Toutes ces localités, placées à quelques kilomètres de Buenos-

Ayres, sont autant de villes d'été où les gens riches de la capitale ont des habitations de campagne fort commodes pendant la saison chaude, à cause des ombrages délicieux qui en rendent le séjour on ne peut plus agréable. De magnifiques plantes que nous cultivons ici avec beaucoup de soin dans nos serres vivent là-bas en pleine terre; les jasmins, les *gardenias*, embaument l'air de leurs exquises senteurs, et les oiseaux-mouches viennent sans cesse voltiger autour des fleurs de *biricuyà* (fleur de la Passion), dans lesquelles ils plongent leurs longs becs effilés pour en sucer le nectar sucré.

IV

Quelques jours après mon arrivée à Buenos-Ayres, j'avais visité les villes de Flores et de Belgrano, dont je viens de donner un aperçu; mais il me restait encore à voir deux localités très remarquables: la première au point de vue pittoresque, le Tigre et les îles du Parana; la seconde au point de vue industriel, Barracas. Nous commencerons notre excursion par la première.

J'avais fait depuis quelques jours la connaissance du docteur Évariste Pineda, médecin à Buenos-Ayres, et le plus charmant homme que j'aie jamais rencontré. Je suis heureux de pouvoir ici le remercier pour

tous les services qu'il m'a rendus et pour les témoignages de la plus sincère amitié qu'il n'a cessé de me témoigner pendant tout le temps de mon séjour en Amérique. Le docteur Pineda était un vieux garçon d'une cinquantaine d'années, fort intelligent, et de l'humeur la plus joviale que l'on puisse imaginer. Jouissant d'une belle fortune, d'une nombreuse clientèle et d'excellentes relations tant à Buenos-Ayres que dans les environs, je pus, grâce à lui, étudier le pays par moi-même et me procurer facilement tous les moyens d'investigation dont je pouvais avoir besoin. Lorsque nous devions partir pour une excursion de quelques jours, il faisait annoncer par les journaux que son cabinet serait fermé de telle date à telle autre, et dès lors il se croyait libre et indépendant vis-à-vis de ses malades, et pouvait entièrement se consacrer à ses amis.

Grand amateur de physique et de météorologie, on voyait dans son cabinet une foule d'instruments divers, et son jardin était encombré de pluviomètres, de thermomètres, de baromètres, d'hygromètres, d'ozonomètres, d'anémomètres, etc. Pendant son absence, son domestique, qu'il avait familiarisé avec tous ces appareils, notait les variations de température, de pression atmosphérique, etc., et remplissait soigneusement les tableaux d'observations météorologiques. Quant à lui, il n'avait pas de plus grand plaisir que de pouvoir rendre service à quelqu'un, et jamais on ne le trouvait à court de moyens. Grand

gastronome, fin gourmet, il se croyait le premier cuisinier de l'Amérique du Sud, tout comme Lamartine se croyait grand architecte et savant viticulteur. Je le vois encore vêtu d'un superbe costume de batiste blanche que le couvent des Orphelines, dont il était le médecin depuis vingt ans, lui avait donné pour sa fête; ses couteaux à manche d'ivoire à la ceinture, et son bonnet blanc sur la tête, faisant les préparatifs d'un déjeuner, ou surveillant la cuisson d'un jambon d'York qui digérait lentement depuis douze heures dans du vin de Xérès, son vin de prédilection, dont il absorbait de temps en temps quelques petits verres sous prétexte de s'assurer qu'il était de bonne qualité.

C'est en compagnie d'un si aimable guide, et de deux dames de ses parentes, que, par une belle matinée du mois de janvier, nous prîmes le chemin de fer pour nous rendre au Tigre, où nous devions faire notre première étape. Le voyage ne présenta rien de bien intéressant jusque-là; nous côtoyâmes le bord de la Plata pendant une heure ou une heure et demie, et bientôt nous arrivâmes dans une charmante localité embellie de superbes villas, de magnifiques jardins plantés de pêchers, de poiriers et d'orangers. Le terrain étant très bas et très humide, la végétation y acquiert une force surprenante. La plupart des propriétés sont entourées de larges fossés bordés de saules et de peupliers, et çà et là quelques palmiers gigantesques embellissent encore le paysage

et abritent d'élégants chalets sous leurs immenses feuilles, dont la longueur atteint parfois plus de quatre mètres. J'admirais toutes ces merveilles avec des yeux étonnés; je parcourais avec bonheur ces petits sentiers ombragés par des saules dont le feuillage était impénétrable aux rayons du soleil, et je pensais au bonheur que devaient éprouver les habitants de cet éden. Mais bientôt je fus troublé dans ma rêverie par un petit sifflement aigu que je reconnus immédiatement. En même temps je me sentis piqué sur diverses parties du corps, et, regardant en l'air, je m'aperçus que j'étais au milieu d'un nuage de moustiques. J'essayai de chasser de mon mieux ces insectes bruyants et incommodes, mais j'y perdis mon temps; quand je n'étais pas piqué aux mains je l'étais au visage ou au cou, ou ailleurs; car ces suceurs insatiables traversaient même les vêtements avec leur longue trompe, et les piqûres étaient suivies d'une démangeaison et d'une cuisson insupportables que rien ne pouvait calmer. C'était le revers de la médaille, et autant j'avais envié le bonheur des paisibles habitants de ces jardins enchantés, autant je commençais à les plaindre. On eut beau me dire que ce n'était qu'une affaire d'habitude et que les cousins s'acharnaient surtout sur les nouveaux débarqués, je ne pus me décider à le croire, et lorsque notre *cicerone* donna le signal du départ, je quittai sans regret les frais ombrages, les palmiers et les bois d'orangers.

Nous avions fait la première partie de notre excursion en chemin de fer; nous allions faire la seconde par eau. Le docteur Pineda possédait là un gentil petit bateau qu'il avait fait préparer depuis la veille, et sur lequel nous nous embarquâmes, munis d'abondantes provisions de bouche et de fusils. En homme prévoyant, notre compagnon n'avait rien négligé pour que la partie fût le plus agréable possible et remplie d'incidents imprévus. Deux petites caisses soigneusement cadenassées furent embarquées sur le bateau, ainsi qu'un grand panier d'osier, ouvert celui-ci, et contenant du pain, des gâteaux, du vin, du café froid, des sandwichs, de l'eau de Seltz, de la limonade gazeuse, de la bière et du champagne. Notre bateau était tout pavoisé; un superbe tapis brodé, garni de pierres fausses et d'une frange dorée, couvrait le gaillard d'arrière et retombait sur les bords. Une tente avait été dressée pour nous abriter du soleil. Le docteur Pineda se mit à la barre, le marin hissa la voile latine, et une douce brise ne tarda pas à nous emporter vers les îles du Parana.

Nous voguions depuis une demi-heure, lorsque nous vîmes venir derrière nous le bateau à vapeur qui fait le service du haut du fleuve. Quelques minutes après, il nous avait rejoints. Notre timonier, me confiant la barre, se leva et se mit à héler le vapeur, dont le commandant parut bientôt sur le pont. C'était un ami du docteur Pineda. Après quelques paroles échangées en anglais, le commandant fit stopper et nous lança

une amarre. Sur ses instances nous montâmes à bord, où nous fûmes parfaitement reçus. On venait de servir le déjeuner, et nous dûmes nous mettre à table et accepter la gracieuse hospitalité de l'Anglais, à qui nous offrîmes le champagne en échange de son aimable invitation.

Le vapeur nous traîna à la remorque pendant une couple d'heures. C'était un voyage charmant. Nous naviguions dans d'étroits canaux, au milieu d'un archipel de petites îles couvertes de saules dont les branches formaient parfois au-dessus de nous une voûte de verdure. Les rives étaient cachées sous une luxuriante végétation, au milieu de laquelle apparaissaient les *seibos* (*erythrina crista galli*) avec leurs belles grappes de fleurs rouges.

Revenus à bord de notre bateau, nous continuâmes notre route à l'aviron, et bientôt nous accostâmes une île inhabitée et un peu plus élevée que les autres. Après avoir amarré notre bateau dans une petite anse ombragée de saules pleureurs, nous mîmes pied à terre et nous débarquâmes les provisions et les deux caisses qui nous avaient tant intrigués pendant le voyage. Le docteur Pineda consentit enfin à satisfaire notre curiosité et ouvrit religieusement les deux caisses. De la première il sortit deux fourneaux, l'un à esprit de vin, l'autre à charbon; un jeu complet de casseroles, des plats, un gril, des passoires, une théière, une cafetière, enfin toute une batterie de cuisine luisante comme de l'argent. Les

queues des casseroles se démontaient; les petites entraient dans les grandes; toutes les pièces étaient construites de telle sorte qu'elles occupaient le moins de place possible et s'arrimaient dans la caisse sans qu'il y eût le moindre recoin de perdu. La seconde caisse contenait la vaisselle, l'argenterie et des serviettes pour six personnes. Enfin, pour comble de commodité, les caisses elles-mêmes pouvaient former une petite table. Quant aux chaises, elles étaient remplacées par de petits pliants que nous avions à bord. Pour compléter notre menu, nous amorçâmes les lignes de pêche que notre capitaine avait eu soin de porter, et nous ne tardâmes pas à avoir une provision de poissons plus que suffisante. Alors, prenant les fusils, nous pénétrâmes dans les bois, et abattre une douzaine d'oiseaux fut l'affaire de quelques instants.

Grand amateur de chasse, le docteur Pineda avait une collection complète d'armes à feu de tout calibre et de tout système. Comme l'heure de préparer le dîner n'était pas encore arrivée, il proposa d'installer une cible pour passer le temps, et, à cet effet, il cloua un morceau de planche contre un énorme tronc de saule. Nous avions déjà tiré chacun un certain nombre de balles avec plus ou moins de succès, lorsque notre compagnon, sans nous avertir, tira son dernier coup de fusil. Presque aussitôt après la détonation, la cible vola en éclats avec un fracas épouvantable, et le saule lui-même fut fortement endommagé. Lui ayant demandé la cause d'un effet aussi

insolite, il nous répondit tout tranquillement qu'il avait voulu nous surprendre et qu'il venait d'essayer un nouveau genre de balles explosibles qu'on lui avait envoyées de Paris. L'exercice à feu étant terminé, il fallut songer à préparer le dîner, et notre joyeux compagnon s'en acquitta avec une habileté remarquable. Rien ne manqua au festin, ni les entrées, ni les hors-d'œuvre, ni les entremets, ni le dessert, ni les bons vins, et il est inutile d'ajouter que la plus franche gaieté n'en fut pas exclue.

Après le festin il fallut songer au retour; il était déjà tard, et nous n'avions pas de vapeur pour nous remorquer; mais en revanche nous avions le courant et, au sortir des îles, une bonne brise. Le voyage s'effectua dans les meilleures conditions. Notre bateau glissait rapidement entre les îles, sous les frais ombrages des saules, et, lorsque nous fûmes sortis de l'archipel, on hissa la voile latine et le foc. La nuit était magnifique, le vent favorable; néanmoins il était plus de neuf heures lorsque nous arrivâmes au Tigre. Nous passâmes la nuit dans un hôtel, et, pour mon compte, je ne manquai pas cette fois de demander un lit muni d'un *moustiquaire*, afin de ne pas être dévoré par les cousins. Quelques intrus vinrent bien me bourdonner à l'oreille, mais je n'eus pas de peine à m'en débarrasser et je passai une très bonne nuit. Le lendemain, nous employâmes notre journée à chasser le canard et l'alouette, et le soir nous retournâmes à Buenos-Ayres.

V

Quelques jours après mon retour de cette excursion, un de mes amis m'offrit de m'accompagner à Barracas et de me faire visiter les saladeros. J'acceptai avec empressement, et le lendemain nous prenions le chemin de fer du sud, qui devait nous y conduire. Barracas n'est qu'à quelques kilomètres de Buenos-Ayres. A l'époque dont je parle, la plupart des saladeros, c'est-à-dire les établissements dans lesquels on sale la viande de bœuf pour l'exportation, et un certain nombre de *mataderos,* c'est-à-dire d'établissements dans lesquels on tue les moutons et les juments pour en extraire le suif, la graisse ou l'huile, étaient situés dans cette localité.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : de magnifiques villas ont remplacé les baraques en planches qui servaient autrefois de magasins ou d'entrepôts de viande salée, ou de cuirs; des habitations élégantes et confortables s'élèvent à la place des chaumières qui abritaient naguère les nombreux ouvriers occupés dans ces immenses boucheries. La translation au *Tuyu,* sur les bords de l'Océan, des saladeros et des mataderos; l'établissement d'une ligne de tramways qui dessert Barracas, ont suffi pour opérer cette transformation d'une ville essentiellement et uniquement industrielle en une ville d'agrément.

Le trajet de Buenos-Ayres à Barracas n'offrait alors rien d'intéressant; le paysage était assez monotone, car on ne rencontrait guère que des champs incultes, des maisons construites en torchis ou en briques séchées au soleil et recouvertes d'un toit de chaume. Nous arrivâmes bientôt au milieu d'une ville aux rues fangeuses, bordées de petites maisons mal bâties et mal aérées. Quelques affreux cabarets décorés du nom de café ou d'hôtel se trouvaient çà et là; on y voyait, assis et en train de boire du vin, des hommes à demi nus, couverts de sang, et parlant basque. Une odeur, tantôt de corne brûlée, tantôt de cadavre en putréfaction, nous saisissait l'odorat; il faisait une chaleur accablante. L'air était rempli de mouches immondes qui nous couvraient les vêtements, la figure et les mains, et nous ne pouvions ouvrir la bouche sans mettre les doigts au-devant, de crainte d'avaler quelques-uns de ces affreux insectes. Nous nous arrêtâmes devant un café qui avait moins mauvaise mine que les autres, et nous demandâmes un rafraîchissement; mais à peine le liquide fut-il versé qu'il nous fallut déjà retirer quelques mouches de notre verre, dont nous dûmes avaler rapidement le contenu ou bien le recouvrir avec la soucoupe pour éviter de nouvelles noyades.

Nous pénétrâmes dans un saladero, et je fus témoin d'un spectacle qui restera longtemps gravé dans mon souvenir : dans un petit enclos ou *corral*, entouré d'une forte palissade formée de troncs d'arbres

plantés en terre et solidement unis par des bandes de fer, se trouvaient entassés un certain nombre de bœufs attendant leur tour d'être égorgés. Un homme monté sur une espèce d'estrade lançait un fort lazo ou nœud coulant autour des cornes de ces animaux. La corde passait dans une poulie, et l'extrémité était assujettie à la selle d'un vigoureux cheval sur lequel était monté un cavalier. Malgré tous ses efforts pour fuir, le bœuf était forcé d'entrer dans une espèce de corridor séparé du parc par une solide porte qui se refermait derrière lui. Un homme posté là lui sectionnait la moelle épinière au niveau du bulbe, derrière la tête, au moyen d'un poignard à lame triangulaire, et l'animal tombait foudroyé. Traîné aussitôt sur la *plage*, il était saigné, et en quelques minutes des hommes vigoureux l'avaient dépouillé de sa peau et dépecé en tranches minces, qu'on portait à pleines brouettes sur d'immenses tas où on les empilait après les avoir salées. Tout cela était l'affaire de quelques instants.

On ne voyait partout que des mares ou des ruisseaux de sang, et des débris d'animaux offrant aux habitants de l'air dont j'ai parlé tout à l'heure une abondante pâture. Des centaines d'hommes couverts de sang, les pantalons relevés jusqu'à mi-cuisse, s'agitaient au milieu de ces affreuses tueries ou piétinaient sur des monceaux de viande sanglante.

Après avoir vu ce que je viens de décrire, nous entrâmes dans un matadero en pleine activité; on

Un saladero.

était en train de tuer un troupeau de douze à quinze cents moutons. Des hommes saisissaient ces pauvres bêtes, les couchaient par terre et leur liaient les jambes; aussitôt des enfants de dix à douze ans, munis d'un grand coutelas, leur faisaient sous le tendon du jarret une large boutonnière. D'autres hommes vigoureux prenaient les moutons et les suspendaient tout vivants par cette boutonnière à des crocs en fer, disposés en longues files, à environ cinq pieds de hauteur. Un boucher passait et égorgeait successivement ces animaux l'un après l'autre; un second leur enlevait la peau, un troisième les intestins; et un quatrième les coupait en quatre morceaux qu'on emportait tout pantelants dans de vastes chaudières, pour en extraire la graisse et le suif, et tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

A cette époque, il y avait à Barracas, je crois, une quinzaine de saladeros dans chacun desquels on tuait environ trente à quarante mille bœufs, quatre à cinq mille juments et cent mille moutons. Malgré l'utilisation, soit pour l'industrie, soit comme combustible, de la plupart des résidus de ces établissements, il y en avait cependant une grande quantité dont on ne savait que faire et que l'on jetait chaque jour dans un ruisseau peu large et peu profond, appelé *Riachuelo,* qui vient déboucher dans la Plata presque aux portes de Buenos-Ayres. Par suite de ces opérations, l'eau de ce ruisseau, sujet au flux et au reflux, tenait en suspension une grande quantité de matières

organiques animales qui se déposaient peu à peu et formaient des bancs de plusieurs pieds d'épaisseur, incessamment remués par le courant ou les bateaux[1].

Ce spectacle si nouveau pour moi, auquel je venais d'assister, m'avait profondément impressionné. Il me tardait de quitter ces abattoirs où venaient cependant se transformer en espèces sonnantes tous les produits d'un vaste et riche pays. J'avais hâte de respirer un air plus pur, et je me rendis à la gare afin de partir par le premier train.

Il est à peine utile d'ajouter que toute la richesse de la république Argentine consiste dans le produit des troupeaux. Les bœufs fournissent les cuirs, la corne, les os, la graisse, le suif et la viande, qui, une fois salée et séchée, est expédiée sous le nom de *tasajo* au Brésil et aux Antilles. Les moutons fournissent également des peaux, du suif, de la graisse et de la laine; les juments donnent de l'huile, des peaux et du crin.

La plupart des autres produits du pays sont consommés sur place, mais ils sont peu nombreux; cependant à la liste précédente il convient d'ajouter la plume de *nandou* (autruche d'Amérique, *rhea americana*), les peaux de loutre et quelques tapis indiens en peau de *guanaco*, qui sont l'objet de transactions assez importantes.

[1] Aujourd'hui le *Riachuelo*, élargi, dragué et parfaitement nettoyé, est en train de devenir un port dans lequel entrent déjà des navires de fort tonnage.

CHAPITRE III

I. Le carnaval à Buenos-Ayres. — II. Départ pour le Moro; la *viscacha*. — III. Chascomus; le grand lac; la pêche miraculeuse; départ pour Dolorès; la *galera;* le lazo; les relais; la *pulperia*. — IV. Le Rio Salado; passage à gué d'une grande rivière; les hôtelleries. — V. Aspect du pays; la sierra; arrivée à Santa-Cruz del Moro.

I

Dès mon arrivée à Buenos-Ayres j'avais pu constater que les divertissements y étaient nombreux et variés. Le grand théâtre de Colon possédait une excellente troupe dramatique, et réunissait tous les soirs dans sa magnifique salle l'élite de la société bonnaerense, qui venait y faire assaut de luxe et d'élégance. Un certain nombre de cercles, ou clubs, donnaient de temps en temps des soirées magnifiques pour lesquelles rien n'était épargné, et où les belles *porteñas* venaient, au milieu des fleurs et des riches tentures, montrer à la fois leurs ravissantes toilettes, l'éclat de leur beauté et la vivacité de leur esprit.

Depuis quelques semaines surtout la ville était en liesse. On était au carnaval, le mardi gras approchait, et on préparait pour ce jour-là de grandes réjouissances publiques.

Enfin le 9 février arriva. Dès le lundi, les principales rues de la ville avaient été décorées de guirlandes de feuillage, et des portiques de verdure avaient été élevés sur les places publiques et dans un grand nombre de carrefours. Le lendemain, dans la matinée, toutes les façades des maisons se couvrirent d'oriflammes, de draperies et de fleurs; les balcons et les fenêtres étaient ornés de plantes rares, et le sol disparaissait sous une épaisse couche de verdure. Vers une heure de l'après-midi un coup de canon retentit. Aussitôt des essaims de jeunes filles et de jeunes gens apparurent sur les balcons; les terrasses des maisons se couvrirent de monde, et alors commença le *jeu de carnaval,* c'est-à-dire l'inondation.

Toutes les mains étaient armées de tubes en étain, remplis d'eaux parfumées, sur lesquels il suffisait de presser pour en faire jaillir le liquide à une assez grande distance. Des corbeilles pleines d'œufs, dont on avait remplacé le contenu par de l'eau, étaient là toutes prêtes et à portée de la main. Toutes les cuvettes, tous les baquets de la maison avaient été soigneusement remplis d'eau depuis la veille, et disposés sur les balcons ou sur les terrasses.

Le jeu de carnaval se fait entre les personnes des deux sexes, de tout âge et de toute condition, et con-

siste à se mouiller mutuellement et à inonder les passants pris au dépourvu dans la rue, et qui n'ont pu rentrer chez eux avant le coup de canon. C'était une vraie bataille entre les deux sexes. Le combat commençait par quelques timides escarmouches, c'est-à-dire par le jet inoffensif des petits *pomitos* d'étain. On se battait d'abord à distance, puis on se rapprochait, et enfin on tirait à bout portant. La mêlée était générale; les vêtements, les bras et le visage étaient tout ruisselants, et l'atmosphère était parfumée par le jet incessant et acharné des pomitos. Vainqueurs et vaincus étaient à peu près dans le même état. Les chemises empesées et les redingotes des hommes n'avaient rien à envier, sous le rapport de l'humidité, aux robes de mousseline des dames; et si dans certains endroits on faisait la paix faute de munitions, dans d'autres la bataille n'en était que plus acharnée : on prenait d'assaut les maisons et les terrasses, et une fois les pomitos épuisés, ou même sans y avoir eu recours, on faisait jouer la grosse artillerie. Les œufs tombaient dru comme les balles d'un feu de peloton; les cuvettes et les baquets se vidaient en un clin d'œil, et, une fois les vêtements mouillés, rien n'arrêtait plus l'ardeur des combattants.

Les jeunes gens, vainqueurs ou vaincus sur un point, attaquaient une nouvelle forteresse et se rendaient successivement chez leurs amis où se trouvaient des jeunes filles, et où ils avaient à essuyer de nouveau une pluie abondante, parfumée ou non, et

de nombreux projectiles. Quelques voitures découvertes, dans lesquelles avaient pris place des jeunes gens ou des jeunes dames, munis de grands ballons en caoutchouc remplis d'eau, circulaient aussi dans les rues et recevaient de tous les balcons et de toutes les fenêtres de copieuses averses, auxquelles il n'était guère facile de répondre d'une façon avantageuse, bien qu'on eût soin de renouveler de temps en temps sa provision d'eau. Une liberté presque sans limites régnait partout; tous ceux qui ne s'étaient pas renfermés chez eux étaient exposés à être mouillés, et on n'avait nullement le droit de se fâcher. On voyait même en plusieurs endroits de vieilles négresses postées aux fenêtres et inondant à qui mieux mieux les quelques passants qui se trouvaient à leur portée.

Les jeux se continuèrent jusqu'au soir, et se prolongèrent même dans plusieurs maisons une grande partie de la nuit. Il fallut changer de toilette un certain nombre de fois, et se préparer bientôt pour les bals qui devaient avoir lieu dans les cercles ou dans les familles.

Plusieurs accidents se produisirent : quelques personnes même se tuèrent en tombant du haut des terrasses ou des balcons; d'autres eurent un œil crevé par un œuf mal dirigé; un grand nombre y gagnèrent une bronchite ou une autre maladie plus grave; mais personne ne se plaignit. Pendant plusieurs jours les exploits du mardi gras servirent de thème à la plupart des conversations; chacun se donna rendez-

vous pour l'année suivante, et les marchands comptèrent avec satisfaction les recettes que leur avait procurées le commerce des pomitos, dont la vente atteignit plusieurs centaines de mille, représentant au moins une centaine de mille francs.

Il y avait déjà deux mois que j'avais débarqué à Buenos-Ayres. Le *Saint-Jacques* était prêt à partir. Il revenait en France avec un chargement de produits du pays, et moi-même j'avais annoncé à ma famille l'époque présumée de mon arrivée à Bordeaux. La plupart des personnes avec lesquelles j'avais noué des relations étaient Françaises ou descendantes de Français, de sorte que, n'ayant presque pas besoin de la langue du pays, je ne m'étais pas donné la peine de l'étudier. J'avais grande envie, il est vrai, de revoir la France; cependant je partais avec le regret de ne pas avoir vu la pampa, dont j'avais tant entendu parler. Les quelques excursions que j'avais faites dans les environs de la ville m'avaient soudain donné le goût des voyages, et je cherchais une occasion favorable pour pénétrer dans l'intérieur des terres.

Cette occasion ne se fit pas longtemps attendre. Depuis quelques jours j'avais fait la connaissance d'un colon basque, nommé M. Pradère, qui habitait dans l'intérieur de la pampa, à 600 kilomètres environ de Buenos-Ayres, et qui était venu passer quelques semaines en ville pour ses affaires. M. Pradère se mit gracieusement à ma disposition et m'offrit sa maison

pour aller y passer quelques mois. J'acceptai avec empressement son invitation, et je me hâtai de faire part de mes projets au capitaine Hiriart. Comme il n'y avait pas de passagers pour le retour, celui-ci me laissa libre de rester, me promettant de me rapatrier à son prochain voyage. Tout allait donc au gré de mes désirs, et je ne rêvais déjà qu'expéditions lointaines, chasses aux animaux féroces, combats avec les Indiens et aventures de toute sorte. M. Pradère m'avait dit qu'il m'accompagnerait au Moro, où il restait, et qu'il partirait dans quelques jours. Je ne lui avais pas demandé plus d'explications, et je pensais que le Moro devait être une petite ville ou tout au moins un village.

Au moment de partir, mon compagnon fut retenu par ses affaires; mais il me recommanda au conducteur de la diligence, qui devait me conduire depuis Buenos-Ayres jusqu'au Moro même et pourvoir à tous mes besoins pendant le voyage.

II

Le 24 février 1869, vers deux heures de l'après-midi, nous prenions le chemin de fer du Sud et nous nous dirigions vers Chascomus, où nous devions passer la nuit. La distance à franchir était d'environ 100 kilomètres.

Jusqu'à Barracas, nous avons vu déjà que le paysage était assez animé, quoique vulgaire; la végétation n'offrait rien d'extraordinaire; et à part quelques rares propriétés d'agrément ornées de fleurs, de treilles chargées de raisins, d'*ombus*, d'arbres du paradis et de quelques essences étrangères, on ne voyait guère que des prairies, des saules et des peupliers. Cependant ce qui attira un instant mon attention, ce fut la quantité prodigieuse de plantes grasses qu'on y rencontrait: les clôtures des jardins ou des propriétés étaient presque exclusivement formées d'*agaves* (vulgairement appelés aloès), aux longues feuilles raides, pointues et armées de piquants, entremêlés de trois ou quatre espèces de cactus, dont une, le figuier de Barbarie, fournit un fruit sucré comestible; et dont l'autre est remarquable par ses longues tiges droites, cannelées et garnies d'épines. Ces plantes forment des haies impénétrables et croissent avec autant de vigueur que de rapidité. Çà et là on voyait quelques agaves fleuris. On a coutume de dire que cette plante ne fleurit que tous les cent ans, et que l'épanouissement de la fleur est accompagné d'un bruit semblable à une détonation d'arme à feu. Ce qui a donné lieu à cette fable, c'est probablement la rareté de la floraison de cette plante dans nos climats; cependant, pour mon compte, je me rappelle fort bien d'avoir vu pendant plusieurs semaines, au jardin des Plantes de Bordeaux, il y a seize ou dix-sept ans, un agave orné d'une fleur gigantesque. Ce

qualificatif de gigantesque n'est pas exagéré; car je crois que cette fleur est la plus grande que fournisse le règne végétal. Qu'on se figure, en effet, une tige verticale parfaitement droite, de dix centimètres de diamètre, s'élevant du centre de la plante à trois ou quatre mètres de hauteur; puis se subdivisant en une multitude de branches, de rameaux et de ramuscules garnis de fleurs, et étendus horizontalement sur une surface de plus de trois mètres carrés. Souvent l'agave, après avoir fourni tant de sève à une fleur si colossale, meurt dès que la graine est formée.

Après avoir traversé le Riachuelo sur un pont métallique, la voie ferrée s'étendait à perte de vue en ligne droite au milieu d'une immense plaine verdoyante, dont la monotonie triste et silencieuse n'était interrompue qu'à de rares intervalles par quelque cabane de berger, appelée *rancho*, seule et isolée au milieu de la pampa, ou bien entourée de quelques saules et de quelques peupliers, ou bien encore abritée par un ombu plusieurs fois séculaire. Des vaches, des chevaux, des troupeaux de moutons paissaient l'herbe et regardaient tranquillement passer le train, qui ne s'arrêtait qu'à de très rares intervalles.

Quant à moi, je me trouvais dans un compartiment avec le conducteur de la diligence qui devait nous prendre à Chascomus, et deux ou trois indigènes qui de temps en temps m'adressaient la parole en espagnol et causaient beaucoup entre eux. Lorsque je croyais les comprendre, je me hasardais par-

fois à répondre : « Si, Señor » ou « No, Señor ; » mais je ne tardai pas à m'apercevoir que l'un d'entre eux surtout semblait abuser de mon ignorance et riait aux éclats lorsque j'avais répondu d'une façon malencontreuse. J'appris plus tard, par exemple, qu'il m'avait demandé si ma grand'mère avait eu des enfants, et que j'avais répondu très sérieusement : « No, Señor ».

Parmi les voyageurs de notre compartiment, il y avait un vieil *estanciero*, c'est-à-dire un propriétaire rural, qui ne cessa pendant tout le voyage de me donner des nausées. Il parlait peu, mais d'une façon sentencieuse, et il avait soin d'interrompre ses périodes par un certain mouvement du larynx suivi d'un bruit guttural que, par respect pour mes lecteurs, je renonce à préciser davantage. Plus tard, lorsque je vécus dans le désert, je vis que cette habitude, d'origine espagnole, paraît-il, était presque générale chez les paysans et semblait indispensable pour agrémenter la conversation.

Voyant que je ne pouvais réussir à me faire comprendre et que mes interlocuteurs se trouvaient dans le même cas, je pris le parti de me taire et je me mis à regarder à la fenêtre. J'avais lu que les Indiens de l'Amérique du Nord arrêtaient parfois les convois de chemin de fer, et que des troupeaux de buffles, engagés sur la voie, opposaient souvent un sérieux obstacle à la marche des trains. Je ne désirais pas sans doute être témoin d'un pareil incident ; mais, le cas échéant, il faudrait bien en passer par là et ne

pas paraître moins courageux qu'un autre. Une personne de Buenos-Ayres m'avait fait de la pampa un tableau assez peu rassurant : à chaque instant, m'avait-elle dit, on rencontre des tigres ou des Indiens; il faut toujours être bien armé pour ne pas être surpris à l'improviste. Aussi, d'après ses conseils, j'avais eu la précaution d'acheter un revolver avec une bonne provision de cartouches, et une large ceinture de cuir appelée *tirador*, pour loger mon arme et mes munitions. Ce qui me faisait encore croire qu'on m'avait dit la vérité, c'est que tous les autres voyageurs étaient armés comme moi.

Il y avait déjà plusieurs heures que nous étions en route ; le panorama était toujours le même ; c'était une prairie sans fin qui s'étendait autour de nous. Le silence du désert n'était interrompu de temps en temps que par le cri strident des mouettes qui s'envolaient à notre approche. Lorsque nous passions près de quelque habitation, ce qui nous arrivait assez rarement, nous trouvions presque toujours des troupeaux de brebis, comprenant souvent plus de deux et même trois mille têtes, et qui, à notre approche, se mettaient à fuir en poussant des bêlements assourdissants. D'autres fois, c'était un pâtre à cheval qui les conduisait vers le *corral,* espèce d'enclos en plein air où ils devaient passer la nuit. Le jour commençait à baisser, le ciel se couvrait d'étoiles, et un magnifique clair de lune ne tarda pas à remplacer la clarté du soleil, qui disparaissait à l'horizon et éclai-

rait encore de ses derniers rayons les régions lointaines de l'immense prairie qui s'étendait à perte de vue tout autour de nous.

J'avais déjà remarqué pendant le jour que de loin en loin la terre semblait remuée et creusée de terriers, et que tout autour, dans un rayon d'une vingtaine de mètres, il n'y avait pas le moindre brin d'herbe. Cela m'avait un peu intrigué, et j'étais à me demander quels animaux pouvaient vivre là en communauté ; car pour un seul le terrier était bien vaste, et je voyais un grand nombre d'orifices. Dès que la nuit fut venue, j'aperçus plusieurs masses noires de la grosseur d'un gros lapin, courant vers les terriers et s'arrêtant habituellement à l'entrée des souterrains. C'étaient des *viscachas* (*lagostomus trichodactylus*), espèce de rongeurs ressemblant un peu au lapin par leur pelage, plus fin et plus soyeux cependant, mais en différant par la forme de la tête et la présence d'une moustache formée de longues soies raides comme celle du chat. Cet animal vit en communauté dans de vastes souterrains communiquant les uns avec les autres, et renfermant parfois plus de cinquante individus. La chair de la viscache a le même goût que celle du lapin ; cependant les gens du pays et même les étrangers n'en mangent presque jamais ; et si l'on chasse cet animal, c'est tout simplement pour le détruire et l'empêcher de brouter l'herbe, qui est utile pour les troupeaux.

Il y a plusieurs moyens de faire cette chasse, et il

existe même des entrepreneurs qui détruisent les terriers à forfait. Le moyen le plus simple, et aussi le plus employé, consiste à inonder les souterrains en faisant venir l'eau des petites lagunes qui se forment dans les environs lorsqu'il pleut. Au préalable on a eu soin de bien boucher tous les orifices, à l'exception d'un ou deux; et dès que l'eau, après avoir rempli les parties les plus déclives, arrive aux galeries supérieures, les viscaches commencent à fuir. On les assomme à leur sortie avec de gros bâtons, et celles qui échappent sont saisies par les chiens, qui se précipitent sur elles avec fureur; mais parfois la lutte est terrible, et j'ai vu de pauvres chiens affreusement mutilés par les griffes et les dents de ces rongeurs. Un autre moyen de les détruire consiste à enflammer dans les terriers du sulfure de carbone et à fermer aussitôt les orifices. Le gaz sulfureux, qui se produit en assez grande quantité, et qui pénètre dans toutes les galeries, ne tarde pas à asphyxier ces animaux; mais ce moyen est coûteux, et assez souvent insuffisant; aussi est-il généralement délaissé ou employé seulement lorsque les *viscacheras*, ou terriers, sont situées dans des endroits qui ne permettent pas de les inonder, comme sur les hauteurs.

III

Il faisait déjà nuit lorsque nous arrivâmes à Chascomus. Nous descendîmes dans un hôtel très confortable tenu par un Français, et on nous servit un excellent dîner. A cette époque, le chemin de fer n'allait pas plus loin, et c'est de ce point que partaient la plupart des diligences qui desservaient la région du sud et du sud-est.

N'ayant pas pu nous mettre en route le lendemain, je profitai de cette journée pour visiter la ville et les environs. La ville elle-même n'offre rien d'intéressant et ressemble un peu à un de nos gros bourgs de trois à quatre mille habitants. Comme toutes les autres villes du pays, celle-ci est bâtie en briques; les maisons sont peu élevées, couvertes de tuiles plates ou de terrasses, et les façades sont blanchies à la chaux. Les rues ne sont pas pavées, de sorte qu'il y a toujours de la boue ou de la poussière.

Dans les environs de Chascomus, on rencontre quelques champs cultivés où l'on récolte du blé ou du maïs, des pommes de terre et d'autres légumes; mais ce que l'on voit surtout ce sont de vastes enclos appelés *potreros*, entourés de fossés et de clôtures en fil de fer et servant à faire pacager soit les bœufs des charretiers, soit les troupeaux de bétail qui se vendent aux saladeros de la capitale, ou bien

ceux des propriétaires du terrain. A quelques centaines de mètres de la ville, on trouve un vaste lac de 25 à 30 kilomètres carrés de superficie, aux eaux tranquilles et peu profondes, et très poissonneux. Quatre ou cinq pêcheurs napolitains l'exploitent et expédient journellement à Buenos-Ayres plusieurs quintaux de *peje-rey*. On désigne sous ce nom, qui signifie poisson-roi, une espèce de poisson à chair blanche et très délicate qui existe dans ce lac en quantité considérable. La pêche se fait au moyen de filets de 100 à 150 mètres de long, garnis de liège sur un bord et de plomb sur l'autre, de manière qu'ils se tiennent verticalement. Le soir on les tend sur le lac, et le lendemain on les ramasse. Les poissons s'engagent dans les mailles et ne peuvent plus en sortir.

Dans les années de sécheresse, le lac diminue considérablement d'étendue; on l'a même vu complètement à sec sans que, au retour des eaux, le poisson fût moins abondant qu'auparavant, et cela au bout de très peu de temps. En revanche, dans les années pluvieuses, le lac couvre une vaste étendue de terres et communique avec la rivière du Salado. On a même vu un bateau à vapeur, parti de Buenos-Ayres, venir charger à Chascomus. Il est vrai qu'à son retour il faillit rester à sec au milieu de la pampa.

On fait quelquefois dans le lac de Chascomus des pêches presque miraculeuses, et alors le poisson est

si abondant qu'il se vend à vil prix. Je me rappelle qu'un certain jour, deux ans après l'époque dont je parle, me trouvant à passer par là, j'allai voir pêcher. La nuit précédente, pendant que les filets étaient tendus, une violente tempête s'était déchaînée sur le lac : l'agitation des eaux avait roulé les filets comme une corde, et tout le poisson avait été ainsi broyé et déchiqueté. Je trouvai les pêcheurs occupés à détordre leurs filets, que le mauvais temps avait fort maltraités. C'était un bien triste spectacle : des quantités énormes de poissons étaient amoncelés sur la plage; on en chargeait des tombereaux et on allait les enfouir à une certaine distance, afin d'éviter les dangers qu'aurait pu occasionner la putréfaction à l'air libre. On ne trouva presque aucun peje-rey en état d'être vendu; les filets furent mis en pièces, et les pêcheurs passèrent trois jours pour les détordre et les démêler.

Le surlendemain de mon arrivée à Chascomus, c'est-à-dire le 26 février, on vint nous réveiller de grand matin et nous prîmes place dans une immense voiture appelée *galera*, qui se trouvait déjà attelée dans la cour de l'hôtel. Deux chevaux étaient au timon, et six autres étaient attachés deux par deux à une longue chaîne solidement fixée à l'avant-train de la diligence. Chaque paire avait un postillon monté sur le cheval de gauche. Au signal du conducteur, les postillons firent claquer leurs fouets en lanières de cuir de bœuf, et les huit chevaux partirent comme

un trait. Nous traversâmes rapidement la ville en suivant des chemins boueux et défoncés, et nous ne tardâmes pas à nous trouver au milieu de la pampa, laissant au loin derrière nous les dernières maisons de Chascomus, que nous perdîmes bientôt de vue. Les chevaux allaient toujours au grand galop, et la galera, violemment secouée par les inégalités de la route, semblait menacer à chaque instant de se disloquer ou de s'écraser sous l'énorme poids des lourds colis qu'on avait entassés sur la galerie. Dans la pampa il n'y a pas de chemins à proprement parler; il y a seulement des ornières creusées par les roues des diligences ou des charrettes qui passent fréquemment au même endroit. Tant que la voiture suit l'ornière, le cahotement est supportable; mais il arrive souvent que les chevaux, d'ordinaire assez indociles, dévient de la route et entraînent le véhicule sur un sol très inégal; d'autres fois il faut traverser des cours d'eau plus ou moins profonds, et, comme il n'y a pas de ponts et qu'il faut passer à gué, on comprend que la secousse doit être forte au moment où la diligence plonge dans les ruisseaux et remonte sur la rive opposée. Afin de profiter de la vitesse acquise, on a soin de lancer les chevaux au grand galop pour franchir ces passages difficiles et périlleux. Il arrive même quelquefois que, la chaîne venant à se rompre, ou l'effort de l'attelage étant insuffisant, la voiture reste dans la fondrière; il faut alors dégager les roues, aplanir la rive, et

même aller chercher des bœufs pour pouvoir continuer sa route.

Il y avait à peu près une heure ou une heure et demie que nous étions partis. Nous avions traversé

Gaucho lançant le lazo.

plusieurs petits cours d'eau et des lagunes marécageuses; les chevaux, couverts de sueur et ruisselant de sang, étaient arrivés au premier relais, harassés de fatigue et le corps labouré par les longues pointes des éperons ou la lanière des fouets. On les détacha et on les mit en liberté. Ces pauvres animaux s'éloignèrent tristement, battirent des flancs pendant quelques minutes, et se mirent à paître. Cela faisait

pitié à voir, et mon cœur se soulevait en présence d'un spectacle si lamentable, et d'une rigueur sans exemple dans nos pays, exercée contre des animaux si utiles. Il est vrai qu'on ne peut pas faire autrement et qu'on n'attelle à la galera que les chevaux encore indomptés ou vicieux, ou impropres à tout autre service; mais la première fois qu'on est témoin de ces traitements si durs, on ne peut s'empêcher de plaindre le sort de ces pauvres bêtes.

On ne tarda pas à amener une troupe de chevaux qu'on enferma dans un corral, et nos postillons se mirent en devoir d'en saisir huit pour refaire l'attelage. Mais ces animaux, à demi sauvages et déjà épouvantés sans doute par la diligence qu'ils avaient dû traîner bien des fois, ne se laissaient pas prendre à la main, et il fallait leur jeter un lazo autour du cou et même leur attacher quelquefois les pieds pour pouvoir les seller. Le lazo se compose d'une longue tresse ronde de quinze à vingt mètres de longueur, formée de quatre lanières de cuir de taureau, et munie d'un anneau de fer à une de ses extrémités. On y fait un nœud coulant en passant la tresse dans l'anneau, et on le lance autour du cou de l'animal qu'on veut saisir. Si l'on est à pied, on tient l'autre extrémité du lazo à la main; si l'on est à cheval, cette même extrémité est attachée à la selle. Il est certain que cette tresse, grosse comme le doigt, ne résisterait pas à une traction excessivement intense ou à un contre-coup; et cependant un homme habile

peut, avec cet engin, maintenir le taureau le plus fort et le plus sauvage : il suffit, comme on dit proverbialement dans le pays, de *ganar el tiron*, c'est-à-dire de prévenir la secousse et de faire en sorte que jamais l'animal ne tire directement dans le sens de la corde tendue, mais toujours plus ou moins obliquement. On obtient cette condition en ayant soin de se placer toujours par côté de l'animal et jamais par derrière.

Après avoir fait une quinzaine de kilomètres, nous changeâmes encore de chevaux de la même façon que précédemment, et sans perdre de temps nous repartîmes au galop.

Quoique nous fussions déjà au milieu de la pampa, on voyait cependant que le pays était habité par des gens jouissant d'une certaine fortune, car les maisons étaient bien bâties et paraissaient fort commodes. La plupart étaient construites en briques et blanchies à la chaux; quelques-unes étaient couvertes de tuiles plates ou surmontées d'une terrasse; d'autres n'avaient qu'un toit de paille.

On voyait partout de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis qui paissaient dans ces riches pâturages.

Quoique ces champs fussent habités, ce n'était guère que tous les quatre à cinq kilomètres qu'on rencontrait soit une estancia entourée de saules et de peupliers ou abritée par un ombu, soit une cabane en torchis couverte en chaume.

Vers midi nous arrivâmes près d'une grande maison dans laquelle nous entrâmes pour déjeuner. C'était une *pulperia*, c'est-à-dire un bazar comme on en trouve dans toute la campagne habitée, et dans lequel on peut se procurer tout ce dont on peut avoir besoin. On y vend du vin, des liqueurs, du fromage, des conserves, des fruits secs, du biscuit, du pain, de la yerba, du sucre, etc. etc. On y trouve également des vêtements confectionnés pour hommes et pour dames, de la lingerie, des chapeaux, des chaussures, de la mercerie, de la quincaillerie, des armes et une foule d'autres choses; de plus on y *sert à boire et à manger, et on y loge à cheval ou en voiture*. L'aspect du magasin me fit une certaine impression : il était divisé dans toute sa longueur par une grille en fer reposant sur un long comptoir, et c'était à travers les barreaux qu'on servait les clients. D'un côté de la grille étaient les marchandises et les marchands, de l'autre les consommateurs. Cela ressemblait beaucoup à un parloir de prison. Les clients étaient des gauchos, c'est-à-dire des habitants de la campagne, dont le costume pittoresque mérite quelques mots de description. Ils étaient vêtus d'un *poncho* et d'un *chiripa*, et portaient autour du corps une large ceinture en cuir appelée tirador, ornée, en guise de boutons, de pièces d'argent ou d'or, auxquelles on avait fait souder des queues pour pouvoir les attacher. La plupart avaient la tête enveloppée dans un foulard de soie rouge noué sous le menton, et couverte d'un

chapeau de feutre mou à larges bords. Quelques-uns avaient des bottes en cuir, d'autres des bottes de *potro*[1]. Quoique le costume fût à peu près le même pour tous, il était bien facile cependant de distinguer deux catégories : les riches et les pauvres. Les premiers avaient des vêtements plus propres et de meilleure qualité que les seconds, des bottes à l'écuyère vernies au lieu de bottes en peau de cheval. Mais ce qui établissait surtout la différence, c'étaient les éperons, le fouet ou *rebenque*, et le tirador. En effet, tandis que les pauvres avaient de mauvais éperons en fer, les autres faisaient résonner sur le sol, en marchant, les gigantesques molettes de leurs riches éperons d'argent. Il ne faudrait pas croire que cet objet soit d'une médiocre importance : j'ai vu bien souvent des éperons en argent massif qui pesaient plus de cinq livres et valaient plus de six cents francs. La même différence existait aussi dans le fouet et dans le tirador. Le rebenque du pauvre se composait tout simplement d'une lanière de cuir de taureau assujettie à un manche, formé lui-même d'une peau de queue de vache dans laquelle on avait mis un morceau de bois rond; le fouet du riche avait un manche en argent ou en bois fin garni de larges viroles de ce métal. Enfin le tirador du pauvre était le plus souvent retenu par une ou deux paires de boutons faits avec des

1 Dans un paragraphe spécial consacré au gaucho je reviendrai sur tous ces détails; je ne fais que les signaler en passant afin de suivre l'ordre des faits.

patacons (pièce d'argent d'une valeur de 5 francs), reliés par une petite chaîne. Celui du riche avait des onces d'or (pièce de 80 francs) au lieu de patacons, et une belle plaque d'argent rehaussée d'or; il était souvent entouré d'une garniture complète de petits boutons d'argent faits avec des pièces de monnaie espagnole. J'oubliais même un dernier objet auquel les gauchos tiennent beaucoup et qui leur est, du reste, absolument indispensable : c'est le couteau. Il y en a de toute forme, de toute grandeur et de tout prix. La plupart du temps, même chez les gens les plus pauvres, ce couteau a le manche et le fourreau en argent. La longueur varie de trente à soixante-dix centimètres, et dans ce dernier cas c'est un grand poignard ou *facon*. Le couteau sert non seulement pour manger, mais encore pour tuer les animaux, les peler et les dépecer. Il sert aussi et trop souvent pour se battre, et il est rare qu'un gaucho, porteur d'un long facon surtout, n'ait pas sur la figure ou sur le corps un certain nombre de balafres attestant ses instincts belliqueux. Lorsqu'on est surpris par la nuit ou qu'on voyage dans des contrées peu habitées, et qu'on a sa monture fatiguée, le couteau sert aussi quelquefois de piquet pour attacher son cheval et lui permettre de brouter pendant que le cavalier dort. Pour cela, on creuse un trou dans la terre; on y enfonce obliquement le couteau, auquel on attache l'extrémité du licou; puis on referme le trou avec de la terre. Le plus souvent cependant, si c'est pendant le

jour, le couteau est remplacé dans ce cas par un os d'animal qu'on peut facilement se procurer. Le gaucho est très joueur; il pourra perdre son argent, ses boutons de tirador, ses éperons, son poncho, mais il jouera bien rarement son couteau, et s'il le fait, ce sera à condition de pouvoir le reprendre en en remboursant la valeur.

J'ai dit tout à l'heure que nous étions entrés dans la pulperia pour déjeuner. On ne tarda pas à nous servir sur une table assez propre des sardines à l'huile, du bœuf rôti, des biftecks à la poêle, du fromage de Gruyère, des raisins secs, des amandes et du vin. Nous avions tous très bon appétit, et, quoique le menu ne fût pas irréprochable, nous fîmes un excellent déjeuner. On se mit ensuite à prendre le mate pendant que les postillons sellaient les chevaux.

IV

Bientôt on donna le signal du départ, et nous remontâmes en voiture. Quelques minutes après, nous arrivions au bord d'une belle rivière appelée *Salado*, large de 150 mètres au moins, et qu'il s'agissait de traverser. Je n'apercevais cependant ni pont ni bac; j'étais fort inquiet de savoir comment nous allions effectuer ce passage, car la rivière paraissait pro-

fonde. Mon anxiété fut de courte durée. On commença par détacher les chevaux de la voiture, et les postillons les poussèrent vers la rivière, qu'ils passèrent à gué, ayant de l'eau dans certains endroits jusque par-dessus le dos. On amena alors quatre paires de bœufs, et on les attacha au timon de la diligence et à la longue chaîne qui servait auparavant pour les chevaux. Avec une docilité parfaite, ces animaux se mirent à l'eau entraînant à leur suite notre véhicule. C'était un spectacle tout à fait inattendu pour moi et qui ne manquait pas de charme. En effet, il ne paraissait pas y avoir de danger; l'eau n'atteignait pas tout à fait le niveau des banquettes, et les bœufs tiraient toujours avec beaucoup de calme et de douceur notre lourde voiture, qui roulait sur un sol rocailleux et inégal. Nous arrivâmes sans accident à la rive opposée; on remplaça les bœufs par les chevaux, et la galera se remit en route. Tout près de là existait alors un bac, sur lequel j'ai passé depuis; mais alors l'eau était basse, et il était probablement plus économique de passer à gué avec des bœufs. Aujourd'hui, le chemin de fer du Sud va beaucoup plus loin que Chascomus, et traverse le Salado sur un magnifique pont métallique, qui sert aussi, je crois, pour les piétons et pour les voitures. Durant le reste de la journée il ne survint aucun incident remarquable; nous traversâmes plusieurs marais et quelques ruisseaux étroits et peu profonds.

Dans la soirée, les habitations devinrent moins

rares; nous aperçûmes des arbres dans le lointain avec quelques maisons blanches, et enfin nous arrivâmes à Dolores. C'était une ville de quatre à cinq mille habitants, située à 100 kilomètres environ au sud de Chascomus. Nous descendîmes dans un hôtel assez confortable, tenu par un Français, et nous trouvâmes là une excellente table et de bons lits.

Le lendemain, de grand matin, il fallut se remettre en route. La galera vint nous prendre à la porte de l'hôtel, et quelques instants après nous laissions la ville derrière nous. Le pays avait repris le même aspect que la veille; c'était toujours la vaste plaine qui semblait se dérouler indéfiniment devant nous et autour de nous.

Après avoir franchi une douzaine de kilomètres, on fit halte un instant pour changer les chevaux, et la galera repartit de nouveau avec une rapidité vertigineuse. Le sol était dur, et aucun obstacle ne s'opposait à cette course effrénée. Au bout d'un moment on laissa souffler les chevaux; mais le terrain ne tarda pas à devenir marécageux, et nous nous engageâmes dans une espèce de lac qui paraissait s'étendre à une grande distance, et qu'on désigne dans le pays sous le nom de « bañado ». De loin en loin, la terre émergeait au-dessus de l'eau et formait des îles plus ou moins étendues, sur lesquelles on pouvait s'arrêter pour laisser reposer l'attelage, et sans crainte de voir la voiture s'enfoncer trop profondément dans la vase. La lagune n'était pas profonde, et c'était à peine

s'il y avait quelques pouces d'eau. Néanmoins le spectacle n'en était pas moins curieux pour moi, et je craignais à chaque instant que la galera ne restât embourbée, et que nous ne pussions sortir de ce bañado. Après une couple de haltes, je vis que les postillons fouettaient plus violemment les chevaux; puis tout d'un coup les deux qui étaient en devant s'enfoncèrent dans l'eau jusqu'à la croupe. J'avoue qu'en ce moment un frisson me parcourut tout le corps, et je crus que c'en était fait de l'attelage et de la voiture; mais presque aussitôt les chevaux reparurent sur la rive opposée du ruisseau; ceux qui venaient après s'enfoncèrent et remontèrent comme les précédents, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter la voiture suivit le même chemin. Nous éprouvâmes une violente secousse, et l'eau entra dans le véhicule par la portière; mais heureusement le danger était passé, et j'en étais quitte pour la peur.

Après ce coup de collier, on laissa reposer un instant les pauvres bêtes haletantes et essoufflées; puis la diligence se mit de nouveau en marche, quoique lentement, à travers le marais. Le cours d'eau que nous venions de traverser était le *Vecino*, ruisseau bourbeux formé par l'écoulement des eaux pluviales, qui, en raison de la disposition du terrain absolument plat et encaissé à cette place-là, séjournent fort longtemps sur les champs environnants et, dans les années pluvieuses, couvrent de vastes espaces. Dans les années sans pluie, au contraire, tous

ces terrains sont à sec, et le Vecino lui-même se réduit à un petit filet d'eau.

Arrivés à l'autre relais, nous changeâmes de chevaux comme la première fois. Le pays ne variait pas beaucoup d'aspect : c'était toujours la même prairie, tantôt verdoyante et émaillée de fleurs, tantôt entrecoupée de bañados dans lesquels il ne croissait que du jonc ou du *durasnillo*, petit arbrisseau de la famille des solanées, qui s'élève à la hauteur de cinq à six pieds et croît dans les lieux humides. La fleur ressemble beaucoup pour la forme et pour la couleur à celle de la pomme de terre, et le fruit est une baie noirâtre dont quelques oiseaux paraissent très friands.

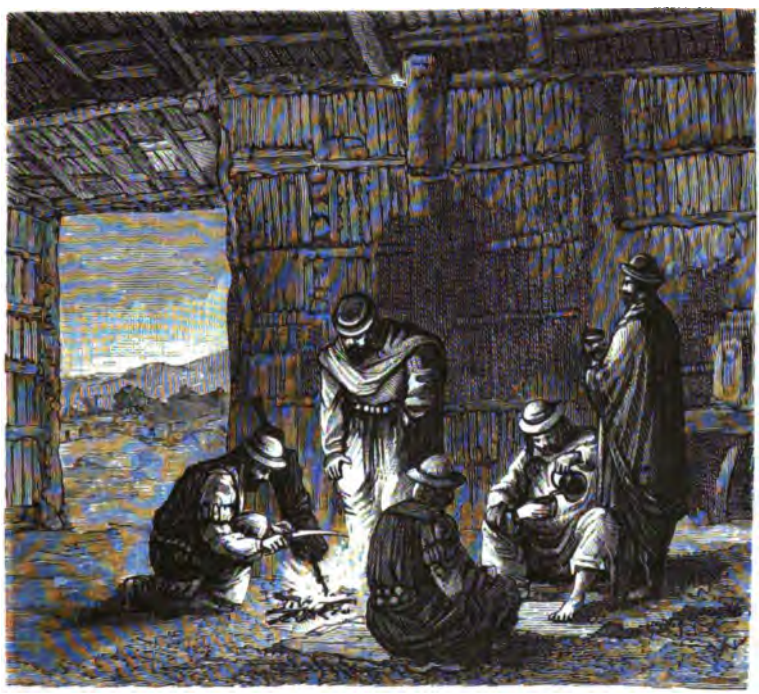
Notre voyage continua toute la journée dans les mêmes conditions. Nous fîmes un grand nombre de haltes, nous traversâmes encore plusieurs petits ruisseaux et plusieurs marais; et à diverses reprises, pour rompre un peu la monotonie du voyage et pour réconforter nos estomacs, nous eûmes recours aux provisions que nous avions emportées de Dolores.

Ce ne fut qu'assez tard que nous arrivâmes à une pulperia, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. L'hôtellerie me paraissait bien peu confortable, et je me demandais déjà comment on allait nous y traiter. Je ne voyais qu'une petite maison basse, bâtie en torchis, couverte en jonc, et divisée en deux parties. L'une était occupée par le magasin, l'autre devait être une chambre; il y avait aussi une petite cuisine

au milieu de la cour, et tout à côté un parc ou corral dans lequel était enfermé un troupeau de brebis. Je suivis les autres voyageurs, qui étaient fort complaisants pour moi, et nous nous rendîmes à la cuisine, qui sert de salon de compagnie et de salle à manger à la campagne.

C'était une petite pièce de quatre mètres de long sur autant de large, percée de deux portes, l'une au nord, l'autre au sud, et sans aucun meuble. Au mur et à la toiture étaient suspendus quelques objets de sellerie, des freins, des sangles, des *boleadoras* et un *lazo*. Dans un coin, il y avait un seau d'eau, et tout autour quelques caisses en bois, de mauvais escabeaux, et deux ou trois squelettes de têtes de chevaux servant de siège. Au milieu de la pièce brûlait un feu assez vif, dégageant beaucoup de fumée et répandant une assez mauvaise odeur. Je m'approchai et je vis que le brasier était entretenu avec des ossements de charogne et du suif. Il y avait aussi quelques briquettes de fumier de brebis desséché. Nos voyageurs s'installèrent autour du feu, firent chauffer de l'eau dans une petite bouilloire, et se mirent à prendre le mate. De peur d'être invité et de ne savoir refuser, je sortis de la cuisine et j'allai me promener dans la cour; je n'y pouvais plus tenir; la mauvaise odeur de corne brûlée qui impressionnait fort désagréablement mon odorat, et la fumée épaisse qui remplissait la cuisine et irritait mes yeux, commençaient à devenir insupportables. Dehors je trouvai des hommes occupés à tuer

un mouton. Bientôt ils eurent fini leur besogne, et toute une moitié de la bête, à l'exception du gigot, fut embrochée dans une tige en fer qu'on planta un peu obliquement dans le sol, devant le feu de la cui-



Gauchos faisant leur repas.

sine. On ajouta quelques ossements au brasier, on répandit par-dessus un peu de suif, et bientôt une belle flamme jaune et ardente commença à briller dans l'âtre.

Le rôti, doré par le feu, fut retourné une ou deux fois, puis salé avec du sel fondu dans de l'eau, et finalement étendu à plat sur les charbons pour compléter la cuisson. Lorsqu'il fut bien à point, on dressa

de nouveau la broche, qu'on planta verticalement dans le sol, et le rôti fut divisé en morceaux qu'un homme prenait avec ses doigts et mettait dans un grand plat de fer-blanc. Pendant que le rôti cuisait, le bouillon se faisait aussi. On avait mis dans une grande marmite en fer des morceaux de mouton, des pommes de terre et du riz, et en moins d'une heure le pot-au-feu était fait.

On dressa la table dans l'arrière-boutique, et on servit d'abord le rôti. J'avoue que je n'étais pas sans quelque appréhension. La nature du combustible ne m'avait pas paru devoir donner beaucoup de bouquet à la grillade, et ce ne fut qu'en hésitant que je portai à la bouche le premier morceau. Heureusement mes craintes se dissipèrent aussitôt, et je trouvai le rôti exquis et sans la moindre odeur désagréable; au contraire, la viande dégageait un petit fumet inconnu dans nos cuisines et que ne sauraient lui donner nos fourneaux perfectionnés.

La viande était abondante; il y en avait à discrétion, il y en avait même de reste, mais le pain était rare. On avait coupé deux petites galettes d'une livre en douze ou quatorze morceaux, et on en mangeait comme du pain bénit. Quelques-uns des convives même n'en mangeaient pas du tout et se contentaient de viande seule. Après le rôti, on servit la viande bouillie avec le riz et les pommes de terre, et enfin on apporta le bouillon dans de petites tasses en fer-blanc; le dessert vint après, mais quelques-uns pré-

férèrent le prendre avant le bouillon. Je n'étais pas encore habitué à une telle transposition de services; mais comme j'avais faim, et qu'en somme les aliments n'étaient pas mauvais, je suivis l'exemple de mes compagnons, et je fis comme les autres. En guise de café à la tasse, on le servit dans une courge comme la yerba, et chacun à son tour dut sucer le calumet. J'aimais beaucoup le café, mais je n'étais pas encore assez Américain pour le prendre de cette manière, et, à mon grand regret, je fus obligé de m'en passer.

Nous avions dîné tant bien que mal; mais il fallait se coucher, et je ne voyais pas de lit. Comme il y avait des femmes parmi les passagers, je pensais qu'on allait leur donner la petite chambre dont j'ai déjà parlé, et qui devait sûrement être une chambre à coucher. Mais alors où allait-on nous placer? J'étais en train de faire ces réflexions, lorsque je vis arriver dans l'arrière-boutique le garçon de magasin avec deux lits de sangle, deux matelas, des draps, des oreillers et des couvertures. Les couches n'étaient pas mauvaises, mais il n'y avait que deux lits et nous étions six. Allait-on, pensais-je, nous faire coucher ensemble trois par trois? Cette idée ne me souriait nullement, car parmi mes compagnons je n'en voyais aucun avec lequel j'aurais consenti volontairement à partager mon lit. Quand tout fut prêt, on nous fit sortir; les dames entrèrent, et la porte se referma. On nous conduisit alors vers la chambre où se trouvaient mes

dernières espérances; mais en entrant je ne pus m'empêcher de manifester un certain mécontentement, car la chambre à coucher n'était autre chose qu'une salle de billard! On avait dressé là deux lits de sangle; une troisième couche avait été préparée par terre, sur des peaux de mouton en guise de matelas; et enfin le billard lui-même était transformé en un vaste lit de camp. En qualité d'étranger on me donna un des lits de sangle, où je ne me trouvai pas trop mal, bien que les draps fussent remplacés par des couvertures de laine. Les autres voyageurs s'arrangèrent comme ils purent sur l'autre lit, la couchette et le billard.

Depuis Buenos-Ayres, le confortable allait en diminuant; et comme le voyage devait durer encore deux jours, je me disais que si la progression décroissante continuait, nous serions loin d'être à l'aise dans la dernière poste.

V

Le lendemain, nous nous mîmes en route comme la veille. Rien de remarquable ne s'offrit à ma vue, si ce n'est une grande abondance de cette verveine rouge, blanche ou violette que nous cultivons dans nos jardins. Dans certains endroits, la terre en était couverte sur une étendue de plusieurs centaines de mètres, et il s'en exhalait une odeur très agréable.

Le soir, nous fîmes halte chez un de nos voyageurs. Il nous fallut pour cela dévier un peu de notre route; mais le confortable que nous y trouvâmes nous dédommagea complètement de cette petite perte de temps.

Nous en étions déjà à notre cinquième jour de voyage, et je commençais à trouver le temps long. La pampa s'étendait toujours devant nous plane et monotone, sans qu'aucun accident de terrain vînt en rompre l'uniformité. Dans l'après-midi, cependant, nous aperçûmes à l'horizon, vers le sud, une ligne grisâtre ressemblant à des nuages. J'entendis les voyageurs dire que c'était la sierra, et bien que j'ignorasse complètement qu'il y eût là des montagnes, attendu que je ne les avais jamais vues figurées sur les cartes géographiques, je compris que le pays allait bientôt changer d'aspect, et je redoublai d'impatience pour les atteindre. A mesure que nous avancions, elles devenaient de plus en plus distinctes, et enfin dans la soirée nous n'en étions plus qu'à un ou deux kilomètres. Le terrain était devenu onduleux; c'était une suite de coteaux peu élevés, mais très étendus; néanmoins la plaine n'avait pas complètement disparu, et au pied de ces coteaux elle paraissait se prolonger jusqu'au delà des montagnes. La végétation avait aussi complètement changé. Au lieu de trèfle sauvage et d'autres herbes tendres, on ne trouvait plus qu'une petite herbe desséchée et dure et des touffes d'une autre graminée plus dure encore, absolument

impropre à la nourriture des bestiaux et appelée *paja brava*. Une autre plante que je n'avais pas encore vue, un véritable arbre cette fois, ou au moins un arbuste, faisait son apparition : c'était une espèce d'ajonc dont toutes les feuilles étaient terminées par une épine, et dont le tronc, d'un volume variable, atteignait parfois la grosseur du bras. Cette plante, qui porte encore dans le pays le nom indien de *kourou mamouel*, est, je crois, le *colletia cruciata*, et sert pour se chauffer et faire cuire les aliments. Ce bois est fort difficile à manier à cause des épines dont il est couvert, et c'est pour cette raison qu'on y met souvent le feu avant de le couper, de façon qu'il ne reste plus que les troncs et les plus grosses branches. Le kourou mamouel est très résineux et brûle parfaitement, quoique vert; mais alors il dégage une fumée abondante et fort désagréable. Il croît dans toute la région montagneuse en grande quantité, et forme des bouquets de verdure souvent très rapprochés les uns des autres.

Quand la nuit arriva nous n'étions qu'à quelques centaines de mètres de la sierra, et nous apercevions très distinctement son sommet et ses flancs de granit dénudés, réfléchissant encore les derniers rayons du soleil couchant. Nous ne pouvions pas aller plus loin, parce que l'heure était trop avancée; il fallut encore s'arrêter dans une pulperia et y passer la nuit.

J'étais dans la cuisine, assis à côté du feu depuis

quelques instants et regardant les préparatifs du souper, qui semblait devoir être appétissant, lorsque je vis s'avancer vers nous cinq ou six grands oiseaux grisâtres, munis d'un long cou et de longues pattes. Je les pris d'abord pour des oies, auxquelles ils ressemblaient passablement; mais mes compagnons me dirent que c'étaient des *avestruces*. Cherchant aussitôt ce mot dans mon petit dictionnaire de poche, je vis qu'il signifiait autruche. C'étaient, en effet, des autruches d'Amérique, appelées *nandu* (*rhea americana*) en histoire naturelle, et dont les plumes servent à faire les plumeaux qu'on trouve dans le commerce sous le nom de plumeaux de vautour. Ces autruches étaient encore toutes jeunes et parfaitement apprivoisées. Plus tard, dans tout le pays où il y avait des autruches, je vis de ces animaux à l'état domestique dans la plupart des maisons, et, pour mon compte, j'en apprivoisai un certain nombre. Dans un autre chapitre je ferai l'histoire complète de cet intéressant animal, lorsque je parlerai de la chasse.

Dans la pulperia qui nous servait d'auberge, il y avait déjà plusieurs personnes, de sorte que pour nous mettre à table il fallut nous serrer un peu. Le couvert était mis, mais il n'y avait pas de vaisselle pour tout le monde; la moitié des assiettes étaient cassées, et il n'y avait que trois ou quatre verres en tout, encore ne les apporta-t-on que lorsque nous avions commencé à dîner, et que trois ou quatre personnes avaient déjà bu à la bouteille. Ce sans-façon ou ce commu-

nisme, qu'on l'appelle comme on voudra, n'était pas, on le voit, du meilleur ton, et je dus faire un grand sacrifice d'amour-propre pour me soumettre à une coutume si peu en harmonie avec mes habitudes européennes; mais j'avais soif, et que je busse du vin ou de l'eau, il me fallait quand même me servir du verre de mon voisin. J'eus soin toutefois de regarder quel côté avaient touché ses lèvres, et je bus par le côté opposé. Après avoir mangé le rôti, on nous servit un ragoût de viande mêlée avec des pommes de terre et du potiron; mais comme la vaisselle manquait, on ne changea pas les assiettes; ou plutôt, je me trompe, on les changea, mais de la manière suivante : celui qui servait à table mit du ragoût dans sa propre assiette et la passa à son voisin, dont il prit l'assiette pour la donner au suivant, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Cette petite manœuvre ne me répugna pas trop; car, en définitive, les assiettes n'étaient pas bien sales et n'avaient touché que du rôti; mais quand vint le tour du bouillon, qu'on servit le dernier, ce fut encore la même répétition, et je n'ai pas besoin de dire que je me passai de potage. La privation, il est vrai, n'était pas bien grande, car cela venait après dîner.

Nous passâmes une assez bonne nuit, mais je ne dormis guère. Il me tardait trop de voir de près ces montagnes qui étaient là, à quelques pas de nous; il me semblait que j'allais découvrir un pays nouveau; je n'aurais plus tout autour de moi cet horizon circulaire, et mes yeux pourraient se reposer agréable-

ment sur ces immenses rochers, dont les sommets blanchis et dénudés semblaient couverts de neige.

A la pointe du jour je sortis et j'allai me promener; mais le temps ne me permit pas d'aller bien loin, car j'étais à pied, et mes yeux m'avaient un peu trompé sur l'évaluation de la distance à laquelle se trouvaient les montagnes.

Dès que la voiture fut attelée, nous remontâmes dans le véhicule, qui se dirigea vers une partie de la sierra où les montagnes laissaient un passage libre de quelques centaines de mètres de largeur. Pendant près d'une heure nous cheminâmes ainsi, contournant les mamelons pour éviter les côtes; puis la pampa se déroula de nouveau devant nous, et quelques heures après nous ne voyions plus au nord que la silhouette des montagnes qui semblaient s'étendre indéfiniment vers l'est. Enfin, après un certain nombre de relais, nous aperçûmes devant nous un bouquet d'arbres au milieu duquel se trouvait une petite maison en briques couverte en chaume; le conducteur me fit comprendre que c'était là la demeure de M. Pradère et le terme de notre voyage. En effet, quelques minutes après nous étions arrivés, et je recevais de mon nouvel hôte l'accueil le plus cordial. On m'installa comme un ami de la maison, on me combla de prévenances, et tant de bontés me firent bientôt oublier les fatigues du voyage et les petits désagréments que j'avais eu à supporter depuis mon départ de Buenos-Ayres.

CHAPITRE IV

I. La pampa; sa flore et sa faune; l'ombu. — II. Une *estancia*. L'élevage des chevaux et des bestiaux. Origine et accroissement des troupeaux dans la république Argentine. La marque. L'*asado con cuero*. — III. Mon installation à Santa-Cruz del Moro. Une grande panique. — IV. Excursion au bord de la mer. Chasse au tatou. Les chevaux, les bœufs et les chiens sauvages. Les dunes. Les ossements de baleines. L'autruche d'Amérique; ses mœurs. — V. Le *Rio Quequen-Grande*.

I

On désigne sous le nom de pampa de vastes plaines couvertes d'herbes, entrecoupées de marais, de lagunes d'eau douce ou d'eau salée, parcourues par des ruisseaux ou des rivières plus ou moins importantes, et présentant çà et là quelques rares forêts de caroubiers rabougris ou d'autres arbres de petites dimensions, quelques montagnes et de nombreuses collines ou ondulations de terrain à pente douce et plus ou moins élevées.

La plus grande partie des pampas de la république

Argentine se trouve contenue dans la province de Buenos-Ayres; cependant plusieurs autres provinces, celles d'Entre-Rios, de Corrientes, de Santa-Fé, de San-Luis, de Cordova, etc., renferment aussi d'immenses plaines; mais ce sont plutôt des vallées d'une étendue considérable que des pampas proprement dites, excepté toutefois dans les parties qui bordent la province de Buenos-Ayres.

Il n'existe pas de limites bien précises pour la pampa, d'abord parce que certaines régions n'ont pas encore été explorées, et ensuite parce que la transition entre cette formation géologique et celles qui l'entourent a lieu insensiblement et par degrés. Néanmoins on peut dire que la région pampéenne, ou la pampa, est comprise entre les derniers contreforts des *Andes* à l'ouest; le *Rio Colorado* au sud; l'Océan atlantique, le Rio de la Plata et le Parana à l'est; les provinces de *Mendoza*, de *San-Luis de Cordova* et de *Santa-Fé* au nord. Son étendue est d'environ 700,000 kilomètres carrés.

Les observations barométriques et les nivellements exécutés dans ces dernières années ont démontré que les plaines argentines sont inclinées du nord-ouest au sud-est. Ainsi le village de *Copacabana*, situé au pied et à l'est de la Cordillère, a une altitude de 1168 mètres au-dessus du niveau de la mer; la ville de Mendoza est placée à 772 mètres d'altitude; *Rio Cuarto*, situé à peu près à mi-chemin entre Mendoza et Buenos-Ayres, a 414 mètres d'élévation. Buenos-

Ayres n'a guère qu'une dizaine de mètres; et, d'après le capitaine Page, le niveau de la Plata ne serait en ce point qu'à dix pieds au-dessus du niveau de la mer. Malgré l'inclinaison générale de la pampa vers l'Océan, il ne faudrait pas croire que la pente soit régulière; on trouve, en effet, des hauteurs et des dépressions fort nombreuses et souvent très accentuées.

Le voyageur qui n'aurait parcouru qu'une portion limitée de la pampa se ferait une idée bien fausse et bien incomplète de cette dernière; car son aspect change entièrement selon les régions où l'on se trouve, et l'époque de l'année pendant laquelle on l'examine. Ce dernier point a même une très grande importance, et il sera facile de s'en convaincre lorsque j'aurai dit qu'après quelques mois de sécheresse on trouve de vastes étendues de terre absolument dépourvue de toute végétation, et que le vent soulève en tourbillons de poussière. Alors les lagunes sont desséchées; la vase est couverte dans certains endroits d'efflorescences salines ou même de sel cristallisé; les petits ruisseaux ont suspendu leur cours; quelques rares animaux amaigris et mourant de faim et de soif parcourent encore ces plaines mornes et poudreuses, et creusent la terre pour y chercher quelque racine dure et coriace destinée plutôt à tromper qu'à apaiser leur faim.

Vient-il à pleuvoir : qu'on revienne huit à quinze jours après, et l'on verra que le tableau a complète-

ment changé. Alors de riantes prairies s'étendent à perte de vue; la terre a disparu sous un épais manteau de verdure; les ruisseaux coulent à pleins bords; d'immenses lagunes, couvertes d'oiseaux aquatiques, remplissent les bas-fonds; les animaux que la famine avait chassés sont revenus et engraissent à vue d'œil: tout respire maintenant la gaieté et l'abondance.

Pendant les cinq années que j'ai passées au milieu des pampas, j'ai parcouru en divers sens et à différentes époques plus de 50,000 kilomètres carrés. Ce n'est que le douzième environ de cette vaste région dont je parle en ce moment; mais on conviendra néanmoins que c'est une étendue suffisante pour avoir une opinion personnelle et pour pouvoir parler de ce pays avec connaissance de cause.

Pour bien décrire la pampa il me faudrait faire un grand nombre de divisions et de subdivisions; mais cela m'entraînerait beaucoup trop loin, et ce serait sans intérêt pour la plupart de mes lecteurs. Aussi vais-je me borner à donner une description générale, tout en mentionnant les particularités sur lesquelles je désire appeler l'attention.

La première chose qui frappe l'observateur, c'est la différence tranchée qui existe entre la pampa habitée et la pampa non habitée, ou habitée seulement par les Indiens. La première a totalement perdu sa physionomie primitive; la main de l'homme, le soc de la charrue, les troupeaux d'animaux domestiques, ont bouleversé ce sol, qui n'était jadis foulé que par les

pieds agiles du cerf ou de l'autruche vagabonde. La végétation s'est profondément modifiée; certaines plantes indigènes qui régnaient jadis en souveraines ont disparu peu à peu, détruites par l'homme ou étouffées par d'autres plantes indigènes ou exotiques qui, trouvant dans un sol modifié de nouvelles conditions de vitalité plus favorables qu'auparavant, ont tout à coup pris un accroissement considérable. La lutte pour l'existence a subi une nouvelle phase, et les opprimés d'hier sont devenus les oppresseurs d'aujourd'hui. A mesure qu'on passe des régions cultivées aux régions simplement habitées, et que de là on arrive au désert, la transition se fait insensiblement, et la nature effectue peu à peu son œuvre de transformation. Dans le court espace de quelques années on peut suivre la marche envahissante de certaines plantes exotiques, dont la graine a été apportée peut-être par le hasard, et qui couvrent aujourd'hui de vastes étendues lesquelles vont sans cesse en augmentant. Comme exemple frappant de ce que je viens de dire, je citerai le *chardon de Castille*, espèce d'artichaut sauvage dont les feuilles et le fruit, comestibles au besoin, sont remplis de piquants, et qui forme dans les plaines du sud des forêts presque impénétrables pendant deux à trois mois de l'année. Dans les temps de sécheresse, cette plante fournit aux bestiaux un aliment excellent.

La seconde chose qui frappe le voyageur c'est l'absence à peu près complète d'arbres ou d'arbustes

indigènes. On peut parcourir plusieurs milliers de lieues carrées sans rencontrer un seul végétal ligneux, à moins qu'on ne considère comme tel cette petite plante de la famille des solanées appelée *durasmillo*, dont j'ai déjà parlé.

Je dois dire cependant, pour être exact, que sur le bord de la mer, entre *Dolores* et l'Océan, on rencontre de grandes forêts formées de deux ou trois espèces d'arbres tels que le tala (*celtis tala*), l'*espinillo* (*acacia cavenia*) et le *coronillo*. Au nord et à l'ouest on trouve également quelques forêts de *caroubiers* (*prosopis*) de différentes espèces, des « chañares » (*gurliaca decorticans*), des *piquillins*, etc. etc. Enfin, dans les montagnes qui traversent la région du sud, depuis la *Laguna de los Padres* jusqu'à la sierra de *Quillalauquen*, on voit des fourrés épais et parfois impénétrables de *curu-mamoel* (*colletia cruciata*).

En partant de Buenos-Ayres et en se dirigeant vers le sud, on rencontre de loin en loin, souvent à plus de cent kilomètres les uns des autres, des arbres énormes appelés *ombus* (*pircunia dioica*), dont l'origine est absolument inconnue.

L'ombu est un arbre toujours vert. La feuille ressemble un peu à celle du laurier-cerise; elle est seulement plus petite, moins luisante, et d'un vert plus foncé. La fleur a quelque analogie, je crois, avec celle du marronnier. Le tronc est tortueux, à écorce grisâtre et luisante, et s'élève seulement à quelques mètres; puis il se subdivise en branches et

en rameaux, qui s'étendent horizontalement et couvrent parfois un vaste espace. A mesure que l'arbre vieillit, les racines font saillie de plus en plus et s'élèvent de telle sorte au-dessus du niveau du sol, qu'elles finissent par former une espèce de cabane dans laquelle plusieurs personnes peuvent trouver place. Cet arbre peut atteindre des proportions énormes; sa durée est indéfinie : on n'en a jamais vu mourir aucun, et il est à peu près impossible de le détruire si on ne l'arrache pas avec toutes ses racines. Si on se contente de le couper, il repousse bientôt avec une nouvelle vigueur, et acquiert en quelques années une grosseur considérable. Si on n'a jamais vu mourir d'ombu, on n'en a jamais vu naître non plus; la graine semble stérile, et ce n'est que par le bourgeonnement des racines que se fait la reproduction. Les gros arbres qui existent, on les a toujours vus; ils semblent indestructibles et bravent le temps et les tempêtes. Quelques-uns doivent, en effet, être un grand nombre de fois séculaires, car leur tronc mesure parfois plus de trois mètres de diamètre à sa base. Ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans l'histoire de l'ombu, c'est sa dissémination et son isolement. Tandis que les autres arbres forment des bosquets, des massifs ou des forêts, celui-ci est presque toujours solitaire. Hiver comme été, son vert feuillage se détache au milieu des solitudes de la pampa, et de loin avertit le voyageur fatigué qu'il trouvera la fraîcheur sous son ombrage,

et tout près de là un *rancho* habité. Dans les environs de Buenos-Ayres on rencontre un nombre considérable d'ombus assez voisins les uns des autres; mais à mesure qu'on s'éloigne de la ville ces arbres deviennent de plus en plus rares, et à quelques lieues de la capitale ils sont eux-mêmes déjà à plusieurs lieues les uns des autres. Enfin, plus au sud, on ne trouve guère d'individu séparé de son semblable par une distance moindre de trente à quarante kilomètres, et vers le trente-sixième degré de latitude on n'en rencontre plus du tout, probablement parce que la température n'y est pas assez élevée en hiver.

Comment expliquer maintenant cette dissémination et cet isolement, au milieu de la pampa, d'un arbre qui ne peut se reproduire ni de graine ni de bouture? Est-ce qu'il aurait existé là autrefois de vastes forêts peu à peu détruites par les colons ou par les Indiens? Ce n'est guère probable, car l'histoire n'en fait pas mention, et j'ai déjà dit combien il était difficile de détruire les ombus déjà existant. Les gens du pays auxquels j'ai posé cette question n'ont jamais pu la résoudre, et pour moi je ne chercherai pas à le faire. Les propriétés spéciales de l'ombu sont très peu nombreuses. Les feuilles servent à faire une infusion que les naturels emploient dans certaines maladies avec un succès au moins douteux. L'écorce est tellement amère qu'aucun animal ne cherche à la ronger. Quant au bois, il n'est *même pas bon pour le feu*, comme disent les gens du pays.

Employé comme bois de construction, il n'a aucune solidité et se pourrit très vite. Jeté au feu, il ne fait pas de flamme et se carbonise lentement en dégageant beaucoup de fumée. Il ne sert donc utilement qu'à une seule chose, à projeter de l'ombre. La difficulté avec laquelle il brûle a même donné lieu à une petite anecdote que la tradition a conservée dans le pays. On raconte qu'à l'époque où les missionnaires cherchaient à civiliser les Indiens, un petit village fut mis à feu par ces derniers, qui, étant revenus quelques jours après, trouvèrent au milieu des décombres carbonisés une croix de bois encore debout et intacte. A cette vue ils furent saisis de frayeur, et dans la suite respectèrent cette religion, dont le symbole avait des vertus si extraordinaires. La croix échappa miraculeusement à l'incendie, disent les uns; elle était en bois d'ombu, disent les autres.

Après cette digression, un peu longue peut-être, revenons à la description générale de la pampa.

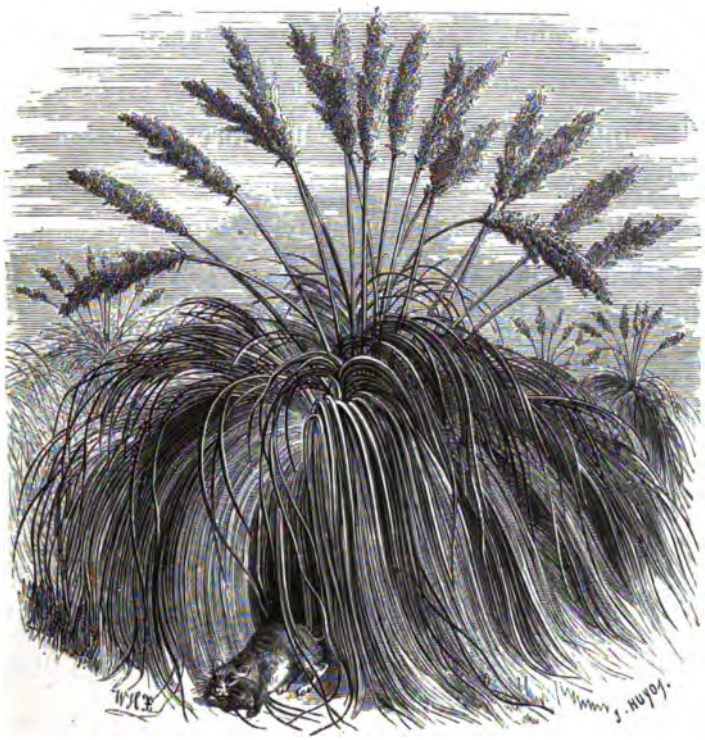
A part les modifications que la présence de l'homme ou des troupeaux a apportées dans l'aspect extérieur des pampas, la physionomie de ces dernières, ai-je dit, est extrêmement variable d'une région à une autre. Tantôt ce sont de vertes prairies émaillées de fleurs de toutes sortes, entrecoupées de lagunes et parcourues par de nombreux ruisseaux ou par des rivières d'une certaine importance. Quelques lacs d'eau douce, ayant quelquefois plusieurs kilomètres carrés de superficie, se rencontrent même çà et là, et un

des plus remarquables peut-être est celui de *Chascomus*, dont j'ai déjà parlé. D'autres lacs bien plus importants encore, et appelés *salinas*, sont disséminés dans la pampa du nord au sud. Ce sont en général des marais plutôt que des lacs véritables, et ce n'est que pendant la saison des pluies que l'eau peut atteindre une hauteur de quelques pieds dans les parties les plus déclives. Lorsque la sécheresse survient, l'eau s'évapore, et il reste sur la vase une couche de sel cristallisé d'une épaisseur variable, et qui couvre de vastes espaces.

Rien n'est plus étrange que de se trouver tout à coup en présence d'une *salina*, qui, au premier aspect, ressemble à une immense plaine couverte de neige et réfléchissant les rayons du soleil. Le sol, stérile, est dépourvu de toute végétation herbacée; à peine trouve-t-on là deux ou trois plantes spéciales à ces terrains, le *jume* (*salicornia herbacea*, *fructicosa*) et le *matorro*, de la famille des *synanthérées*. A la saison des pluies, le sel est dissous, et il se forme de nouveau des lacs salés plus ou moins étendus.

L'origine de ces salines, ainsi isolées au milieu des terres, est encore un problème : les uns pensent que la pampa a dû être couverte pendant la période diluvienne par les eaux de la mer, qui en se retirant auraient laissé les dépressions du sol remplies d'eau salée. Partout où le sous-sol de nature argileuse a opposé une barrière infranchissable à la filtration, le sel est resté dans les couches superficielles, tandis

qu'ailleurs il a pénétré peu à peu dans les couches inférieures, ou a été entraîné par les eaux courantes. D'autres naturalistes croient que les lacs salés sont alimentés par des dépôts de sel gemme qui se trou-



Herbe des pampas (*gynerium argenteum*).

vent dans les sédiments des sierras pampéennes, et qui sont dissous peu à peu par les ruisseaux qui coulent des montagnes. Un grand nombre de ces ruisseaux sont salés, en effet, et dans la Cordillère on trouve des dépôts de sel à une hauteur que les eaux du déluge n'ont jamais dû atteindre.

Dans d'autres régions, la pampa se présente sous

l'aspect d'une plaine uniforme, couverte de hautes herbes vertes ou desséchées appelées *paja brava* et absolument impropres à la nourriture des animaux. L'eau y fait souvent complètement défaut, et l'on peut parcourir plus de cent kilomètres sans rencontrer la moindre lagune, surtout pendant la saison sèche.

Ailleurs, ce sont des terrains bas, en général humides, qui disparaissent sous une forêt de *cortaderas*, espèce de *gynerium* analogue, je crois, à celui que nous cultivons dans nos jardins, et qui est connu en botanique sous le nom de *gynerium argenteum*.

Plus loin la pampa est formée par une succession de collines à pente très douce, tantôt argilo-calcaires, tantôt sablonneuses; ces dernières sont incontestablement d'anciennes dunes qui se sont peu à peu couvertes de végétation. Sur les bords de la mer, à quelques kilomètres de la côte, j'ai pu bien souvent suivre l'évolution de ce phénomène et passer sans transition sensible des dunes de sable pur et mouvant aux dunes couvertes de végétation.

Enfin, vers le sud, la pampa est parcourue par une chaîne de montagnes qui, partant du rivage de la mer, où elle forme le cap *Corrientes*, près de la *Laguna de los Padres*, et à quatre-vingts lieues de Buenos-Ayres, se dirige du sud-est au nord-ouest vers le *Tandil* et l'*Azul*, et se continue encore plus loin dans l'intérieur du désert. Une seconde chaîne de montagnes parallèle à la première, et située à quarante lieues plus au sud, part des environs de *Bahia-Blanca*

et traverse, avec quelques interruptions, une grande partie de la pampa pour aller se continuer avec la sierra de *San-Luis*, dans la province de ce nom.

Ces sierras sont formées de montagnes en général peu élevées; quelques pics cependant peuvent atteindre sept à huit cents mètres, mais la plupart restent bien au-dessous de ce chiffre. Elles sont formées en général de roches granitiques, de gneiss, de schistes et de micaschistes.

Les plaines pampéennes appartiennent aux terrains tertiaires et quaternaires, à ces derniers surtout. Dans certaines localités, sur les bords escarpés du Parana, de Quequen-Grande ou du Rio-Negro, par exemple, il est facile d'observer la superposition des diverses couches de terrain, et d'étudier les fossiles qui s'y rencontrent à une profondeur de plus de trente mètres quelquefois. On trouve là de grandes quantités de coquilles d'huîtres fossiles (*ostrea patagonica*) parfaitement conservées; des bancs de sable, de calcaire grossier appelé *tosca* dans le pays, des coquillages d'eau douce ou d'eau salée, et enfin des dents, des ossements et des carapaces de mammifères terrestres aujourd'hui disparus, tels que l'*anaplotherium*, le *paleotherium*, le *megatherium*, le *toxodon*, etc., dont on voit une très belle collection au musée de Buenos-Ayres. On rencontre également dans ces mêmes terrains des squelettes de *mastodontes* et de *glyptodons*, gigantesques contemporains du *mammouth* (*elephas primigenius*) d'Europe, qui appartient lui-même au

terrain quaternaire ou diluvien. Ceci nous fait supposer que la formation de la pampa a eu lieu à la même époque que celle du terrain diluvien de Nord-Amérique et d'Europe.

Je passe maintenant à la flore pampéenne.

J'ai déjà dit que ces immenses plaines étaient surtout caractérisées par l'absence complète de plantes ligneuses indigènes, et j'ai parlé des rares exceptions que subissait cette règle par la présence d'arbustes épineux dans les montagnes du Tandil, et de forêts de chañares, d'espinillo, de tala et de coronillo dans les environs de Dolores, ou même tout à fait dans l'intérieur de la pampa, du côté de *Salinas Grandes*, par exemple. Quant à la flore herbacée, bien qu'on ait souvent dit le contraire, je puis affirmer qu'elle est assez riche et qu'il ne serait pas difficile, en cherchant bien et en voyageant beaucoup, de réunir plus de mille à douze cents espèces de plantes différentes, représentant au moins une centaine de familles. L'énumération même très incomplète des principales plantes m'entraînerait trop loin; cependant je ne puis m'empêcher d'en signaler quelques-unes des plus intéressantes.

Le *gynerium* s'étend souvent sur de vastes espaces; les *salicornes* occupent le sol aride des marais salants; le *trèfle* forme de magnifiques prairies dans les terrains gras et humides; la *verveine* embaume l'air de son parfum et couvre de grandes étendues avec ses millions de fleurs rouges, blanches ou violettes; la *colo-*

quinte fleurit et mûrit à côté du *piment sauvage* ou de la *cuscute;* des champignons de toute sorte et de toute forme, parmi lesquels le bolet commun, croissent au milieu des *ombellifères*, des *graminées*, des *solanées*, des *malvacées*, des *euphorbiacées*, des *composées*, des *zygophyllées* et de cent autres familles encore. Si nous pénétrons maintenant dans la région des montagnes, nous trouvons une flore spéciale et extrêmement variée : des *cactus* ou plantes grasses s'y présentent sous diverses formes plus ou moins étranges et élégantes; les *iridées* et les *légumineuses* se montrent entre les pierres; les fougères et les mousses végètent à l'ombre des cavernes ou au fond des ravins; les lichens et les *fleurs de l'air* (*epiphytes tillandsia*) tapissent la cime nue des rochers; le *romerillo*, bravant la sécheresse et l'aridité du sol, mêle ses belles touffes vertes aux maigres pâturages des coteaux. Les chevaux, les moutons ou les bœufs qui ne connaissent pas cette plante perfide, séduits par son apparence trompeuse en mangent quelquefois et ne tardent pas à succomber, après en avoir brouté seulement quelques feuilles. Les animaux élevés dans les localités où croît le *romerillo*, dont je n'ai pu trouver nulle part le nom botanique, se gardent bien d'y toucher; mais les troupeaux de passage sont souvent victimes de l'imprudence des conducteurs qui n'ont pas eu le soin d'examiner le terrain avant de faire halte pour laisser reposer ou paître leurs chevaux ou leurs bestiaux.

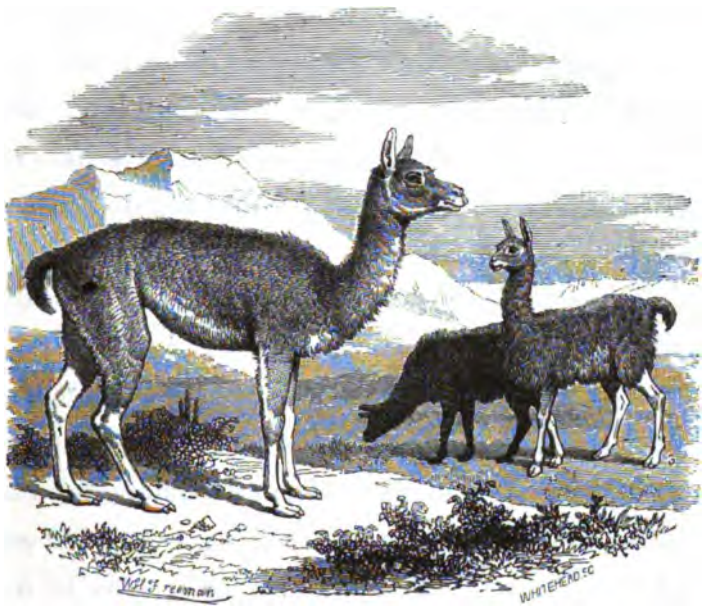
Si cependant le botaniste peut se plaindre avec

raison de la pauvreté relative de la flore des pampas, le zoologiste, en revanche, trouve là une faune aussi riche que variée. Aucune contrée du globe, en effet, ne possède une plus grande variété d'animaux sur un espace égal de terrain, et la plupart des grandes familles du règne animal y sont représentées par un nombre d'espèces souvent considérable. Tous nos animaux domestiques d'Europe existent là-bas; mais un grand nombre d'animaux sauvages inconnus dans nos pays peuplent les vastes plaines de la pampa. Des nuées d'oiseaux de toute espèce et de toute grosseur, depuis l'oiseau-mouche ou le roitelet jusqu'à l'autruche ou l'oie sauvage, voltigent ou courent dans les prairies, ou bien nagent à la surface des ruisseaux et des lagunes. Des myriades d'insectes charment les yeux par la richesse et la multiplicité de leurs couleurs, et servent d'aliment aux immondes crapauds qui, pendant l'été, se rencontrent sous chaque touffe d'herbe, et à leur tour deviennent la proie des couleuvres et des vipères qui abondent dans certains parages.

Les ruisseaux, les grands lacs et les rivières renferment des quantités énormes de poissons, et les rivages en sont fréquentés par les loutres et les tortues. Des baleines gigantesques suivent les côtes de l'Océan et viennent souvent s'échouer sur le sable de la plage. Les habitants de la contrée utilisent les squelettes de ce cétacé et se servent des côtes pour construire des palissades; les vertèbres leur fournis-

sent des sièges à la fois commodes, solides et légers.

Malgré mon désir d'être bref, cette étude serait trop incomplète si je ne parlais pas des principaux mammifères qu'on rencontre dans les pampas, et dont quelques espèces sont tout à fait spéciales à ces



Huanaco, Lama, Vigogne.

vastes plaines. Parmi les carnivores nous trouvons d'abord le tigre d'Amérique ou *jaguar* (*felis onça*), le lion d'Amérique (*felis concolor*) et le chat sauvage ou *gato montes* (*felis Geoffroyi*); le chacal et plusieurs autres espèces de renards (*canis gracilis*, *Azaræ*, *magellanicus*), le furet (*galictis vittata*), le *skunk* ou *zorrino* (*mephitis patagonicus*), dont la fourrure est très estimée lorsque l'animal est tué avec son pelage d'hiver.

Les principaux herbivores sont le cerf des pampas (*cervus paludosus*), le daim ou *gama* (*cervus campestris*) et le *venado* (*cervus rufus*), qu'on rencontre par troupes nombreuses dans toute l'étendue des pampas. A l'ouest, dans le voisinage de la Cordillère, on trouve deux espèces de *lamas* : le *huanaco* (*auchenia lama*) et la vigogne (*auchenia vicuna*). Ces animaux, susceptibles d'être domestiqués, sont employés dans le Pérou comme bêtes de somme. A l'état sauvage ils forment souvent des troupeaux de plusieurs centaines d'individus. Les Indiens en détruisent un grand nombre et utilisent la peau pour faire des vêtements, et la toison pour fabriquer des étoffes. La laine de vigogne surtout est très recherchée, et, dans la province de Catamarca principalement, on en fait des châles et des ponchos (vêtement d'homme) d'une grande finesse. Une variété de vigogne appelée *paca* existe en Bolivie à l'état domestique, sous le nom d'*alpaca*, et fournit la laine dont on fait les véritables étoffes de ce nom, ou *alpagas*, comme nous disons en français. Il est vrai que bien peu de ces tissus entrent dans le commerce, et que la totalité ou à peu près de nos alpagas sont fabriqués avec du poil de chèvre ou de mouton.

En Bolivie on tient tellement au monopole de ces animaux que jusqu'à ces derniers temps il était défendu, sous peine de mort, de faire sortir un seul animal vivant du pays.

L'ordre des rongeurs a dans la pampa d'assez

nombreux représentants; le plus remarquable est la *viscacha*, ou lapin de la pampa, dont j'ai déjà parlé. Tout à fait dans l'intérieur du désert, et loin des parages habités, on rencontre une espèce de lièvre gris à queue blanche (*lagidium Cuvieri*), et un gros rat sans queue, appelé *tucutu* (*cenomys brasiliensis*), à cause du cri qu'il pousse lorsqu'il est poursuivi.

Sur les bords de la plupart des rivières, des ruisseaux ou même des lagunes, on trouve une espèce de loutre qui fournit une fourrure assez estimée. Enfin sur les rives du Parana et de ses affluents il existe encore un autre rongeur, d'une très grande taille, appelé *carpincho* (*hydrochærus capybara*), dont la peau, tannée, est très employée dans le pays pour recouvrir la selle ou *recado* dont se servent les *gauchos* (habitants de la campagne).

Pour terminer cette longue nomenclature, il me reste encore à parler de l'ordre des *édentés*, dont quelques représentants antédiluviens gisent à l'état de fossiles, depuis des milliers de siècles, au milieu des plaines pampéennes, et étonnent aujourd'hui par leurs gigantesques proportions. Les animaux de cet ordre qui existent encore à l'heure actuelle ne sont, il est vrai, qu'un bien pâle reflet des générations éteintes, quoiqu'ils aient conservé à peu près la même forme, et leur taille dépasse rarement celle d'un lapin ou d'un hérisson. On leur donne en histoire naturelle le nom générique de *tatous*, mais on en distingue plusieurs espèces appartenant aux genres *dasypus* et

proapus, et qu'on connaît dans le pays sous les noms de *mataco* (*dasypus conurus*), de *peludo* (*dasypus villosus*), de *quirquincho* (*dasypus minutus*) et de *mulita* ou *piche* (*proapus hybridus*). Tous ces animaux ont la tête, la queue et le dos recouverts d'une carapace formée de divers segments reliés entre eux par des bandelettes de peau. Ils vivent dans des terriers et se nourrissent exclusivement d'insectes, de vers, d'œufs ou d'animaux morts. Toutes les espèces sont comestibles; mais le mataco et la mulita sont surtout recherchés pour la délicatesse de leur chair; aussi tendent-ils à disparaître peu à peu dans les endroits habités. Il faut aller à une grande distance dans l'intérieur des terres, du côté du sud ou de l'ouest, pour faire une chasse productive; et choisir l'heure convenable, car les mulitas surtout ne sortent guère de leur retraite qu'à certains moments de la journée.

Les quelques détails dans lesquels j'ai cru devoir entrer m'ont un peu éloigné de mon sujet; aussi je me hâte de poursuivre ma narration dans l'ordre des faits que je me suis proposé de raconter.

II

En arrivant au Moro je venais d'avoir une déception à laquelle je ne m'attendais pas. On m'avait dit à Buenos-Ayres que le Moro était une petite ville, ou au moins un village, et je ne voyais qu'une seule

maison bâtie en briques et couverte en jonc. Je distinguais bien deux autres maisonnettes à quelque cinq cents mètres de là, et à la même distance l'une de l'autre; mais tout cela était loin de constituer le moindre village. En revanche, je voyais là beaucoup plus de confortable et de commodités que je n'en avais rencontré durant tout le voyage depuis Dolores. Pour cette raison, j'augurai assez bien de l'avenir, et l'existence ne me parut pas devoir y être trop malheureuse.

Je commençai par prendre connaissance de la position, et j'appris alors que le Moro n'était pas, à proprement parler, un lieu déterminé, mais plutôt une région qui tirait son nom d'un ruisseau appelé Moro, qui la traversait. Le Moro venait de la sierra, passait à trois cents mètres de notre maison, et allait se jeter dans la mer, ou plutôt dans une grande lagune voisine de la mer, à environ cinq lieues de là.

L'établissement, ou *estancia*, dans lequel je me trouvais portait le nom de *Santa-Cruz del Moro*, et se composait d'un grand rectangle de trois cents mètres de long sur deux cents de large, entouré d'un fossé profond. La plus grande partie de ce terrain était consacrée à la culture ; le reste comprenait quelques massifs de saules et d'acacias, des allées de peupliers d'Italie, puis une grande cour autour de laquelle étaient bâtis deux corps de logis dont l'un était la maison d'habitation et l'autre la cuisine. La maison d'habitation comprenait quatre pièces assez

vastes, trois chambres à coucher et une salle à manger, toutes blanchies à la chaux, pavées de briques et sans plafond. La cuisine formait deux pièces : l'une était la cuisine proprement dite, semblable à celles que j'avais rencontrées en route; l'autre servait de chambre à coucher aux domestiques. Un puits situé dans la cour fournissait une eau très bonne et très abondante. Le jardin, ou *quinta*, était divisé par des allées de peupliers en un certain nombre de carrés affectés à diverses cultures. Les uns renfermaient des pommes de terre, d'autres du maïs, d'autres des pois, des fèves, des haricots, des citrouilles, des carottes, des radis, etc. ; il y avait même un carré de fraisiers et un autre de chicorée sauvage, ainsi qu'une grande luzernière.

A la vue de tout cela j'éprouvai un moment de satisfaction. Quoique je me trouvasse au milieu du désert, il y avait là une petite oasis dont nous tirerions parti pour varier un peu notre régime alimentaire. Il y avait même des friandises, et de plus je voyais dans la cour des pigeons, des poules, des dindes et des canards. Il y avait aussi dans les champs beaucoup de gibier qui me promettait une chasse aussi facile qu'abondante.

Pleinement rassuré quant à la vie matérielle et trouvant dans la famille Pradère la même affection que j'aurais pu trouver dans la mienne, je commençais à croire que ce séjour ne me déplairait pas trop. Cependant une chose me gênait encore beaucoup :

CARTE
DE LA
RÉPUBLIQUE ARGENTINE
dressée et dessinée
par
LE Dr H. ARMAIGNAC
1882
Légende
Limites d'Etat
Ligne de Frontière
Chemins de fer
Echelle de 19.200.000
150 0 150 300 450 600 750
Kilomètres
BOLIVIE
PARAGUAY
BRÉSIL
URUGUAY
CHACO ARGENTIN
GRAND CHACO
LES MISSIONS
ENTRE-RIOS
PAMPA
PATAGONIE
ILES MALOUINES
Terre de Feu
Cap Horn
Asuncion
Corrientes
Goya
Salta
Tucuman
Santiago del Estero
Catamarca
Rioja
Cordoba
San Juan
Mendoza
S. Luis
Santiago
VALPARAISO
Sta Fe
Parana
ROSARIO
BUENOS-AYRES
Montevideo
Cap Corrientes
Bahia Blanca
Bais de St Mathias
Golfe de St Georges
Port Ste Croix
Cap Horn
Lac de Nahuel Huapi
I. de Chiloé
Pén. de Taitao
Détroit de Magellan
Cap St Esprit
Cap des Vierges
C. des Etats
Pte Desiré
Pt Shiolien
Rio Negro
Rio Chubut
Rio Santa Cruz
Rio Deseado
Rio Colorado
Rio Cuarto
Rio Tercero
Rio Salado
Rio Pilcomayo
Rio Vermejo
Rio Paraguay
Rio Parana
Rio Uruguay
Rio Negro
Rio de la Plata
Rio Grande
Rio Pasaje
Rio Bermejo
Rio Dulce
Rio Paraná
Rio Tercero
Rio Cuarto
Rio Quinto
Rio Colorado
Rio Negro
Rio Chubut
Rio Santa Cruz
Rio Deseado
Rio Pinto
Rio Chico
Rio Gallegos
Rio Pilcomayo
Rio Vermejo
Rio Salado
Rio Paraná

c'était d'abord de me faire comprendre, et ensuite de comprendre moi-même ce qu'on me disait. En effet, dans la maison on ne parlait que basque ou espagnol, et ces deux langues m'étaient aussi inconnues l'une que l'autre. J'avais bien appris quelques mots isolés, mais il m'était impossible de faire une phrase sans chercher les mots un par un dans le petit dictionnaire de poche que j'avais toujours sur moi. Il me fallait réellement beaucoup de patience et de persévérance pour ne pas me rebuter, et seulement ceux qui se sont trouvés dans le même cas que moi pourront apprécier tous les ennuis que j'ai éprouvés. D'un autre côté, c'est sans doute à cette circonstance que j'ai dû de me familiariser si rapidement avec la langue espagnole, car au bout de deux à trois mois je la parlais déjà très couramment et je comprenais tout ce qu'on me disait.

L'estancia de Santa-Cruz était comme une petite île au milieu de la pampa. Néanmoins la vue était bornée au nord par la sierra, dont les pics se détachaient très nettement sur le ciel, surtout le matin, et au sud par une ligne jaunâtre et découpée, qu'on me dit être formée par les dunes du bord de la mer, qui n'était éloignée que de quatre à cinq lieues, et dont on entendait très distinctement le mugissement lorsque le vent venait de ce côté. Ayant rencontré une carte de la région, je *fis mon point* et je trouvai que Santa-Cruz était située à peu près par 38°21' de latitude sud, et 58°16' de longitude ouest du méri-

dien de Greenwich, à dix lieues de la sierra, et à quatre à cinq lieues de la mer. Cette proximité des montagnes et de la mer me souriait beaucoup, et je me promettais de faire des excursions dès que j'aurais appris à monter à cheval. Il me fallait, en effet, commencer par là, car dans ce pays il n'existe pas d'autre moyen de locomotion, et il serait extrêmement ridicule et même dangereux d'aller à pied.

Les chevaux n'ont presque pas de valeur, et le gaucho le plus pauvre en possède au moins deux ou trois. Les distances étant très grandes et les troupeaux vivant en liberté dans les champs, les animaux même les plus doux, tels que les brebis, sont un peu sauvages et fuient constamment devant l'homme. C'est à cheval qu'on garde les troupeaux; c'est à cheval qu'on les ramène pour les enfermer dans le *corral;* c'est à cheval qu'on va chercher dans les champs le bœuf ou le mouton destiné à fournir la viande qui forme presque exclusivement l'alimentation à la campagne. Les chevaux même dont on se sert tous les jours, et quel que soit leur degré de docilité, cherchent à s'échapper dès qu'ils voient qu'on veut les saisir, et au milieu de la pampa il est presque impossible de les prendre à la main, si on n'emploie pas certains artifices dont je parlerai tout à l'heure. Il semble que l'immensité illimitée du désert inspire aux animaux eux-mêmes des idées d'indépendance et leur fasse chérir davantage la liberté. Et cependant, au milieu de cette immense plaine sans barrières et sans limites

distinctes, les bœufs et les chevaux ont une telle prédilection pour l'endroit où ils sont nés et où ils ont passé les premiers temps de leur existence, que, dans les années de disette, ils ne s'en éloignent que poussés par la faim et lorsqu'ils ont dévoré l'herbe ou les chardons jusqu'à la racine.

Les propriétés sont en général très grandes; les plus petites estancias ont au moins vingt-cinq kilomètres carrés, et sur un tel espace on peut nourrir, lorsque le terrain est bon, 1,500 ou 2,000 vaches, 500 juments et 20,000 brebis. Il paraîtra étrange peut-être de m'entendre parler presque toujours de vaches et de juments, et rarement de bœufs ou de chevaux; mais la raison en est bien simple : c'est que les troupeaux ne servant qu'à la reproduction, les animaux mâles y sont relativement peu nombreux, et on n'emploie qu'un nombre très restreint de bœufs et de chevaux, les premiers pour les charrettes et la charrue, les seconds pour la voiture ou la selle. Du reste, on ne donne là-bas le nom de bœufs, *bueyes*, qu'à ceux qui sont apprivoisés et dressés au travail. Ceux-là on les laisse vieillir et on ne les engraisse pour les tuer que lorsqu'ils ne peuvent plus travailler. Quant aux autres, ce sont ou des taureaux, ou des *novillos*, c'est-à-dire de jeunes bœufs qui ont toujours vécu en liberté dans les champs, et qui n'ont été attachés que le jour où ils ont été marqués au fer rouge. Dès que ces animaux atteignent l'âge de deux ans et demi ou trois ans, on les envoie aux saladeros.

Dans les estancias, on a presque toujours aussi des vaches laitières apprivoisées, et quelques familles fabriquent du beurre et du fromage dont elles tirent facilement parti. Ce sont les femmes ou les enfants qui sont chargés de cette besogne ; mais pour traire les vaches il faut les avoir sous la main, et, comme on ne peut les nourrir avec du fourrage, on est obligé de les laisser libres dans les champs, afin qu'elles puissent comme les autres se chercher elles-mêmes leur nourriture. On a cependant un moyen fort simple de forcer ces bêtes à venir près de la maison ; ce moyen consiste à tenir le veau attaché. Lorsque la mère vient pour le faire teter, on la saisit et on la garrotte ; alors seulement il est possible de la traire. Pendant la nuit, on la maintient attachée à une assez grande distance de sa jeune progéniture, afin que, le matin, elle puisse fournir une abondante provision de lait.

Élevé ainsi en liberté dans les champs, le bétail est en général exempt de maladies. Cependant, à plusieurs reprises, on a vu sévir des épizooties très meurtrières, qui ont fait périr un grand nombre d'animaux. Quelquefois aussi le manque d'eau et la disette d'herbe ont contribué à augmenter cette mortalité. Enfin les inondations, qui s'étendent parfois dans les plaines sur plusieurs centaines de lieues carrées, mais qui sont heureusement fort rares, causent d'immenses désastres en noyant les animaux.

Une dernière cause de mortalité, peu fréquente il est vrai, et n'atteignant qu'un nombre restreint d'in-

dividus, c'est la foudre. Lorsqu'un troupeau est frappé par le fluide, il y a presque toujours plusieurs animaux tués, et, par une sorte de sélection singulière et encore inexplicable, ce sont généralement ceux qui ont le pelage blanc.

Étant donnée l'immense étendue de terrain occupée par les bestiaux, on se demandera peut-être d'où ont pu provenir tous ces animaux, dont le nombre atteint aujourd'hui plusieurs dizaines de millions.

En 1535, lorsque don Pedro de Mendoza débarqua sur le territoire argentin, il ne rencontra là que des Indiens sauvages et barbares, couverts d'or et d'argent, mais mourant de faim. L'agriculture était à peu près inconnue chez eux, et l'on n'y trouvait aucun de nos animaux domestiques. D'après les documents relatifs à l'Amérique qui existent dans les archives de Séville, il résulte que ce fut le même don Pedro de Mendoza qui apporta dans ce pays les premiers animaux d'Europe. En effet, il débarqua, dit l'histoire, 16 vaches, 2 taureaux, 32 chevaux ou juments, 20 chèvres, 46 moutons et 18 chiens. Ayola et Martinez de Irala, les chefs de l'expédition, emportèrent une partie de ces animaux dans l'intérieur; le reste fut laissé près de l'endroit où allait être bâtie Buenos-Ayres, dans les environs du village qui porte aujourd'hui le nom de *San-Fernando*. Mais bientôt la faim ravagea la colonie naissante, et les colons se virent dans la nécessité de manger tout le bétail qu'ils avaient gardé.

Quelque temps après, Goës, accompagné de Cabeza de Vaca, arriva du Paraguay, amenant avec lui *dix vaches et un taureau*. C'est de ces onze animaux que sont descendus les innombrables troupeaux qui peuplèrent plus tard les vastes plaines argentines. Les chevaux, les moutons et les chèvres se sont multipliés dans les mêmes proportions. La république Argentine possède aujourd'hui au moins 4 millions de chevaux ou juments, 58 millions de moutons, 14 millions de vaches, et 3 millions de chèvres. On y trouve également plus de 300,000 mules ou mulets, 250,000 porcs et une grande quantité d'oiseaux de basse-cour.

Les premiers chevaux, ai-je dit, furent introduits lors de l'expédition dirigée par Mendoza en 1535. Au siècle suivant, et grâce à l'abondance des pâturages, des troupeaux erraient à l'état sauvage dans une grande étendue des pampas.

A cette époque aussi les pâturages n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. Un grand nombre de plantes européennes y ont été transportées, soit à dessein, soit par hasard, et s'y sont multipliées avec une rapidité prodigieuse dont on peut encore suivre la marche. Comme exemple je citerai entre autres plantes le *chardon de Castille*, qui, dans le Sud, envahit chaque année de vastes espaces.

Pour la selle et la voiture on n'emploie absolument que les chevaux. Les juments sont exclues de tout travail et ne servent que pour la reproduction. Elles

vivent toujours en troupes plus ou moins nombreuses. Pour être exact il faut dire aussi que les juments servent de *madrinas,* ou marraines, emploi extrêmement important et qu'aucun autre animal ne pourrait remplir. Voici ce que c'est qu'une jument marraine. Les chevaux possèdent à un très haut degré l'instinct de la sociabilité; ceux de la même troupe se reconnaissent parfaitement entre eux, même de très loin, et ont un certain attachement les uns pour les autres; néanmoins cet attachement ne suffirait pas à maintenir l'intégrité du troupeau, et quelques-uns de ces animaux pourraient s'en séparer s'il n'y avait pas une jument marraine pour laquelle tous les chevaux manifestent un grand attachement, et dont ils ne s'éloignent presque jamais.

On prend pour *madrina* une jument aussi apprivoisée et aussi docile que possible, et se laissant très facilement prendre à la main en plein champ. Quand on veut former une troupe de chevaux, car ces derniers vivent toujours séparés des juments, on commence par les attacher, un par un ou deux par deux, au cou de la marraine, au moyen d'un double collier en cuir, et d'une longe assez courte. Au bout d'une couple de mois on peut les séparer, et ils ne se quittent déjà plus. On peut en faire autant pour de nouveaux chevaux, et ainsi de suite, en ayant soin également de les attacher ensemble pour qu'ils s'habituent à vivre en communauté. Mais la madrina ne sert pas seulement à empêcher les chevaux de se disperser: quand

on part pour un voyage et qu'on ne veut emmener qu'un certain nombre de chevaux, il faut toujours que la marraine soit avec ces derniers; sans cela il serait impossible non seulement de les conduire, mais encore de les attraper en plein champ lorsque le besoin s'en ferait sentir, et on serait ainsi fort embarrassé pour changer de monture. Avec la marraine, au contraire, on n'éprouve aucune difficulté. Dès qu'on a mis pied à terre, la jument s'arrête et se laisse facilement saisir et mettre les entraves. Les chevaux se groupent autour d'elle, et on peut les prendre sans beaucoup de difficultés. Pendant la nuit on remet les entraves à la jument pour l'empêcher de trop s'éloigner, et on laisse les chevaux paître en liberté ou bien attachés deux par deux.

J'ai déjà dit que les bœufs et les chevaux avaient un grand attachement pour l'endroit où ils étaient nés et où ils avaient longtemps vécu. Pour les derniers surtout cet attachement est tel que, quelle que soit la distance à laquelle on les amène, ils reviennent immédiatement à la *querencia* (le gîte) dès qu'on les met en liberté. Oubliant la faim et la fatigue, et guidés par un merveilleux instinct, on les voit au milieu de la nuit la plus obscure se diriger en droite ligne vers leurs compagnons, et pousser des hennissements joyeux dès qu'ils ont reconnu leur voisinage. J'ai vu des chevaux qui avaient été volés et amenés à plus de deux cents lieues, arriver un beau jour à la querencia après plusieurs mois d'absence. Il arrive aussi parfois

qu'un cavalier voyageant seul et étant désarçonné n'a pas le temps de rattraper sa monture, et reste à pied au milieu du désert parce que son cheval se hâte de fuir vers la *querencia* dès qu'il se sent en liberté.

Si les juments passent leur vie dans une douce et longue oisiveté, jusqu'au jour, du moins, où elles vont dans les mataderos se transformer en barriques d'huile, les chevaux, en revanche, sont l'objet de bien peu de sollicitude. Dès l'âge de deux ans et demi ou trois ans on commence à les dompter. On les fait galoper d'abord pendant quelques minutes, puis pendant plusieurs heures, et enfin toute la journée. Du matin jusqu'au soir ils restent sans manger, avec la selle sur le dos, et ce n'est qu'à la nuit qu'on les lâche dans la pampa et qu'on leur permet de se chercher une nourriture souvent très rare et très insuffisante. Soumis à un régime si dur et à un travail si pénible, ces animaux acquièrent une grande énergie, mais sont vite usés si on n'a pas le soin de les ménager. Ces chevaux sont loin d'être tous bons; sur la quantité, il s'en trouve quelques-uns d'une valeur exceptionnelle, capables de faire, par exemple, plus de cent kilomètres en une demi-journée; mais le plus grand nombre fournissent à peine la moitié de cette carrière; aussi le prix n'en est pas bien élevé, et pour 50 à 60 francs on peut acheter un assez bon cheval.

Les meilleurs animaux sont dressés pour la chasse ou la course, et cette distraction a toujours le privi-

lège de passionner beaucoup les gauchos, qui jouent souvent non seulement de grosses sommes, mais encore leurs chevaux, leurs étriers d'argent, leurs éperons, leurs rênes, et jusqu'à leurs propres vêtements. Les courses se font au trot ou au galop, et toujours sans selle : une simple couverture de laine pliée en quatre la remplace; mais le poids des coureurs est réglementé par des dispositions spéciales, particulières à chaque course et souvent à chaque coureur.

Lorsqu'on travaille à cheval ou qu'on voyage, l'allure ordinaire c'est le petit galop, à raison de quinze kilomètres à l'heure; mais certains travaux, tels que la marque des veaux et des poulains, la formation des troupes de vaches pour les saladeros, ne peuvent se faire qu'au grand galop, et dans une seule journée on est obligé de changer plusieurs fois de cheval. Quelquefois même il y en a quelques-uns d'éventrés par les cornes des vaches ou des taureaux, mais cela est très rare.

Quoique les animaux vivent en liberté dans les champs et se nourrissent seulement de l'herbe qu'ils peuvent brouter, l'élevage du bétail exige néanmoins des connaissances spéciales, et l'emploi d'un personnel exercé dès l'enfance à ce dur métier. Pour être bon *estanciero*, il faut beaucoup d'activité, de soins et de vigilance. Il faut que le maître veille incessamment et à tout; qu'il se multiplie, pour ainsi dire, et qu'il inspecte par lui-même tous les

coins de son domaine. Il faut surtout qu'il se promène beaucoup, pour voir, par exemple, s'il n'y a pas, dans les champs, des animaux morts dont on ait oublié ou négligé d'enlever la peau; pour examiner si les abreuvoirs sont en bon état et si les lagunes ne sont pas desséchées; si un endroit n'est pas trop chargé de troupeaux, etc. etc. Un riche estanciero de mes amis me disait que chaque fois qu'il montait à cheval il gagnait une pièce de dix francs, et ce n'était pas exagéré.

Afin que les pâturages soient utilisés d'une manière uniforme, on a soin de diviser le bétail en un certain nombre de troupeaux répartis sur les divers points de la propriété et confiés chacun à un gardien spécial, chargé de les faire paître dans un endroit donné et de les empêcher de s'en trop éloigner. Chacun de ces troupeaux, lorsqu'il est composé de vaches, s'appelle dans le pays une *hacienda* ou un *rodeo;* ce dernier mot signifie *circuit*, et tire son nom de cette habitude qu'a le bétail de venir tous les soirs coucher au même endroit, dans un espace de terrain à peu près circulaire, qui est le rodeo proprement dit.

Les veaux et les génisses, dès l'âge d'un ou de deux mois, reçoivent sur la hanche l'empreinte au fer rouge de la marque du maître, et cette opération, qui a lieu une ou deux fois par an, est généralement un prétexte pour se réunir et donner de petites fêtes de famille, où ne manquent ni la gaieté, ni l'entrain, ni la bonne chère. C'est alors surtout qu'on prépare

le fameux *asado con cuero* (rôti avec la peau), dont les gauchos sont si friands.

Pour cela on choisit une belle génisse de deux à trois ans au plus, bien grasse et bien saine. On la tue, on la coupe en quatre quartiers, sans ôter la peau; puis on forme un immense bûcher avec de vieux ossements auxquels on met le feu; on place au milieu du brasier les quartiers de viande tout recouverts de leur peau, et, dès qu'il s'est formé à la surface une couche carbonisée, on rassemble les tisons, on ensevelit la viande sous une couche de cendre brûlante et d'os enflammés, et on laisse le feu se consumer lentement. Au bout de quelques heures, lorsque le brasier est éteint et la viande refroidie, on débarrasse les morceaux de la couche carbonisée qui les recouvre, et on commence le festin. On ne s'en tient pas, bien entendu, à ce seul plat, il y a aussi du rôti chaud, des gâteaux, des vol-au-vent, du fromage, des fruits à l'eau-de-vie, du vin et des liqueurs, et surtout beaucoup de mate. Après le repas, et même pendant le repas, ont lieu des danses qui sont pour le gaucho le complément indispensable de toute fête, et dont je donnerai plus loin une description détaillée.

III

Il y avait déjà quelques jours que j'étais au Moro; j'apprenais à monter à cheval et je passais mon temps à me promener dans les environs de la maison, et à accompagner M. Pradère chez les bergers qui gardaient ses troupeaux. Je regardais tous les matins tuer la vache qui devait nous fournir la viande de la journée, et qu'on amenait près de la maison au moyen d'un lazo qu'on lui avait passé autour des cornes. J'assistais en simple spectateur à cette boucherie quotidienne, et je pensais souvent à tous les malheureux qui, en France, auraient fait un véritable festin avec seulement ce qu'on donnait là-bas aux chiens, ou ce qu'on abandonnait aux oiseaux de proie. Les meilleurs morceaux, à mon avis, étaient précisément ceux qu'on ne mangeait pas, et le filet, par exemple, était l'objet du plus profond dédain : c'était trop maigre, disait-on. Cependant de temps en temps nous en faisions d'excellents biftecks, qu'on faisait cuire à la poêle, faute de braise. Mon hôte, rompant assez souvent avec les traditions et les habitudes du pays, aimait beaucoup la variété dans les mets et poussait même parfois le sybaritisme jusqu'à faire préparer des cervelles en sauce aux câpres, du gras-double, des petits oiseaux ou des perroquets que nous avions

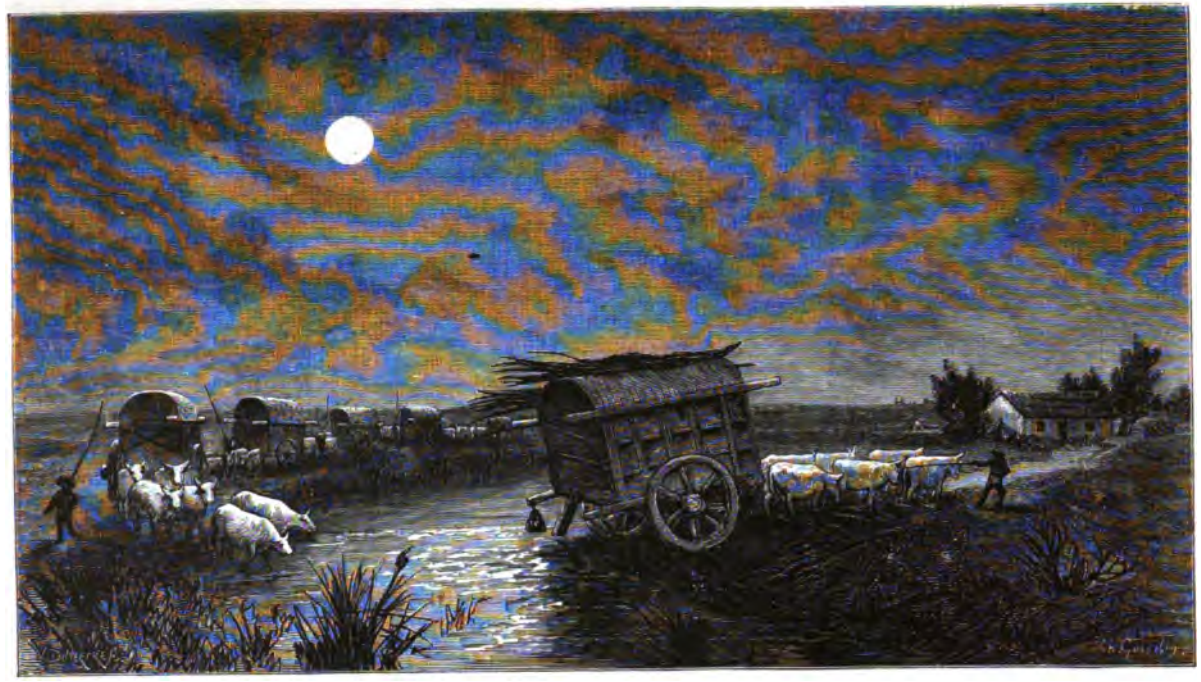
tués au fusil, et une foule d'autres petits plats. Il avait en outre une bonne provision de conserves à l'huile, et savait tirer un merveilleux parti de tous les légumes qui poussaient dans le jardin. Il avait même découvert, je crois, les propriétés alimentaires de deux plantes peu usitées en cuisine dans notre pays, et que nous trouvions excellentes à l'époque où nous n'en avions pas d'autres : il s'agit des jeunes pousses d'orties ou de luzerne. On faisait bouillir ces plantes, puis on les hachait avec de la viande, et on préparait de la sorte un plat qui n'était pas désagréable. En somme, nous avions de bonne viande, d'excellentes conserves, presque toujours des légumes frais, du bon vin d'Espagne; mais il me manquait la chose la plus importante et dont la privation me fut bien pénible dans les premiers temps de mon séjour au Moro : je veux parler du pain. On le remplaçait, il est vrai, par de petits biscuits ronds, excessivement durs, et qu'on servait sur la table dans une assiette, après les avoir brisés avec un marteau; mais c'était bien loin de ressembler à notre bon pain français, et c'était bien fade.

Il y avait une huitaine de jours environ que j'étais arrivé au Moro; je m'étais couché le soir comme d'habitude, lorsque tout à coup, regardant en l'air, et voyant la paille du toit que la moindre étincelle aurait suffi à enflammer, je me mis à penser aux Indiens dont on m'avait tant parlé à Buenos-Ayres. Cette idée prit dans mon esprit de telles proportions que,

lorsque j'eus éteint ma chandelle, je ne cessai d'y penser et je ne pus m'endormir. Il me semblait toujours les voir arriver, cerner la maison, y mettre le feu et nous faire rôtir tout vivants. Le sommeil, l'obscurité et l'imagination aidant, je commençais à avoir réellement peur, et je prêtais l'oreille au moindre bruit. Un chat qui passait sur le toit me faisait l'effet d'un homme; les aboiements des chiens me paraissaient absolument significatifs d'une invasion, et déjà je me repentais d'être venu si loin courir des aventures et m'exposer au danger sans avoir même la perspective de pouvoir me défendre. Il y avait bien quelques vieux fusils dans la maison, mais à quoi nous serviraient-ils si on nous prenait à l'improviste et si on mettait le feu à l'habitation? Tout semblait se réunir, en effet, pour augmenter mes craintes, car en ce moment je me rappelai que l'estancia du Moro, qui se trouvait à une lieue de là, était construite toute en fer, murs et toiture, entourée de fossés profonds et munie de deux pièces de canon. Il faut bien qu'il y ait du danger, me disais-je en moi-même, puisque nos voisins ont pris de semblables précautions. Quand on commence à avoir peur, il est bien difficile de reprendre courage, surtout quand on n'a personne pour vous remonter le moral. Quant à moi, j'avoue sincèrement que j'étais loin d'être rassuré, et dans ce moment mon enthousiasme pour les expéditions aventureuses semblait diminuer singulièrement. Une sueur froide couvrait mon corps, mon cœur battait

avec violence, ma tête semblait étreinte par un cercle de fer, mon ouïe était devenue d'une sensibilité extrême. Au moindre bruit que j'entendais je retenais ma respiration pour mieux écouter, et chaque fois que les chiens aboyaient je sautais à bas du lit, j'entre-bâillais la porte et je regardais ce qui se passait dehors. La plupart du temps c'était un cheval ou une vache qui s'approchait de la maison et cherchait à entrer dans la *quinta*. La nuit était superbe; des millions d'étoiles brillaient au firmament et, de concert avec la lune, éclairaient les vastes plaines de la pampa, où régnait un silence profond, presque solennel.

Plusieurs heures s'étaient déjà écoulées avec une désespérante lenteur, et je commençais à m'assoupir, lorsque tout à coup je fus réveillé en sursaut par un bruit extraordinaire qui venait du dehors. C'étaient des cris humains, des aboiements de chiens et d'horribles grincements semblables à ceux que produiraient les roues d'une multitude de charrettes mal graissées. Ce bruit se ralentissait par instants, puis redoublait avec une nouvelle intensité pour se calmer de nouveau. Cette fois je n'y tins plus; j'ouvris la porte et je dirigeai mon regard du côté d'où venaient ces clameurs. A une distance de quatre à cinq cents mètres, j'aperçus une masse noire très longue, puis un cavalier qui se dirigeait vers notre maison et que nos chiens entouraient en aboyant. Plus de doute, c'étaient les Indiens; l'incendiaire s'approchait, et dans un instant



Passage du gué par les charrettes.

nos toits de jonc allaient devenir la proie des flammes. Je refermai précipitamment la porte, et je me mis à appeler : « Don Pancho ! don Pancho ! los Indios ! » Mais don Pancho (c'était le prénom de M. Pradère) dormait profondément. Ce ne fut qu'au bout d'un instant qu'il parvint à se réveiller, et que, me croyant malade, il vint dans ma chambre pour me demander ce que j'avais. « Los Indios ! los Indios ! » m'écriai-je de nouveau en saisissant mon revolver, que j'avais soin de placer tous les soirs sous mon oreiller. Je suivis M. Pradère dans la cour. Voyant mon effroi, il chercha tout de suite à me rassurer, car il vit immédiatement de quoi il s'agissait : c'était tout simplement une troupe de charrettes qui passait par là et qui venait de traverser le ruisseau du Moro. Comme il n'y avait pas de pont, que le ruisseau était assez profond et les charrettes lourdement chargées, on avait dû doubler les attelages pour franchir cet obstacle, et mettre six paires de bœufs à chaque charrette. L'opération recommençant pour chaque véhicule, et les bouviers criant après leurs bœufs pour les stimuler, voilà ce qui produisait ces recrudescences de bruit qui m'avaient tant fait peur tout à l'heure. Revenu de mon effroi et un peu confus de la fausse alerte que je venais de donner, je me hâtai de me recoucher, et je dormis profondément jusqu'au grand jour. A mon réveil, et plus tard chaque fois que l'occasion se présenta, on ne manqua pas de me railler sur cette petite aventure, et c'est pour expier ce mo-

ment de faiblesse que j'en fais aujourd'hui publiquement l'aveu. Je suis certain néanmoins que beaucoup de mes lecteurs n'auraient pas voulu se trouver à ma place.

IV

Je commençais déjà à savoir monter à cheval, et il me tardait de pouvoir explorer la sierra et les bords de la mer. J'avais aussi grande envie d'assister à une chasse à l'autruche et d'aller chercher des œufs, dont on trouvait, me disait-on, de grandes quantités au milieu des dunes. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Un de mes amis de Buenos-Ayres, M. Jose Luro, qui était venu passer quelques jours dans une de ses estancias située à deux lieues de Santa-Cruz, et qui connaissait parfaitement tous ces parages, m'offrit de m'accompagner.

Nous partîmes donc tous les deux un matin de bonne heure, montés sur d'excellents chevaux, et nous nous dirigeâmes vers la *laguna del Moro* et un peu à droite de cette lagune.

Pendant une heure et demie nous galopâmes à travers des prairies semblables à celles dont j'ai déjà parlé et sans rencontrer rien de bien intéressant. Nous vîmes cependant plusieurs bandes d'autruches et de daims qui prenaient la fuite dès que nous étions en vue. Nous trouvâmes aussi quelques œufs d'autruche

semés çà et là dans le désert; mais la saison était trop avancée pour qu'on pût rencontrer des nids, ou plutôt ceux que nous rencontrâmes étaient vides depuis longtemps. En revanche, nous nous emparâmes de plusieurs *mulitas* (tatous), espèce de mammifère de l'ordre des édentés, dont le corps est recouvert d'une cuirasse imbriquée, et qui fournit une chair assez délicate, quoique la digestion en soit difficile. Les gens du pays font rôtir la mulita dans sa carapace, après l'avoir soigneusement dépouillée de ses intestins, et la mangent chaude ou froide. Nous avions emporté des besaces pour loger le produit de notre chasse; mais dès que nous eûmes tué un certain nombre de mulitas, nous nous contentâmes de saisir les autres, puis de les lâcher après leur avoir fait aux oreilles la marque que portaient les moutons de M. José Luro.

A mesure que nous avancions, les dunes devenaient de plus en plus distinctes, et bientôt nos chevaux piétinèrent dans le sable disposé tout le long de la mer en crêtes ou en mamelons élevés de dix à quinze mètres, dépourvus de toute végétation, ou contenant quelques rares spécimens de plantes que je n'avais pas encore rencontrées. Je me hâtai de gravir la première colline, espérant découvrir de cette hauteur ce vaste Océan que j'avais traversé quelques mois auparavant; mais je fus déçu dans mon attente, et au lieu de la mer je vis devant moi une série d'autres dunes qui paraissaient s'étendre sur une largeur de plusieurs kilomètres.

Quelques années auparavant, cette région était peuplée de bœufs sauvages, qui se réfugiaient dans les dunes dès qu'on cherchait à les poursuivre, et se mettaient ainsi à l'abri du lazo et de la boleadora. Il y avait aussi un grand nombre de chevaux également sauvages, qui ne servaient à rien, si ce n'est à disperser les animaux apprivoisés et à leur donner des habitudes d'indocilité. Si on parvenait à en saisir quelques-uns, il était à peu près impossible de les dompter : la plupart mouraient ou se blessaient; les autres étaient craintifs, indociles et vicieux. Ces animaux sauvages, bœufs et chevaux, provenaient des anciens troupeaux domestiques que les guerres, les invasions d'Indiens et l'incurie des propriétaires avaient laissés devenir sauvages et qui s'étaient multipliés considérablement dans ces champs déserts ou inaccessibles. Toutefois, depuis un certain nombre d'années, la reproduction s'en était beaucoup ralentie, et on ne voyait guère plus que de vieux animaux; les jeunes étaient presque tous dévorés par les chiens sauvages, qui s'étaient émancipés naguère à la même époque peut-être que les troupeaux, et avaient formé bientôt des bandes nombreuses. Elles tendaient à se multiplier de plus en plus, n'étant soumises, pour ainsi dire, à aucune cause de destruction. Parfois même les chiens s'attaquaient aux juments, lorsque les poulains faisaient défaut, et, au nombre de trente à quarante, ils poursuivaient les troupes de juments et finissaient toujours par en saisir une et la dévorer.

Quoique d'ordinaire ces chiens n'attaquassent pas l'homme, il n'eût pas été prudent de s'y exposer lorsqu'ils étaient pressés par la faim, et des gens du pays m'ont raconté qu'un Basque qui s'était aventuré seul dans ces parages avait été dévoré par les chiens. Quelque temps après sa disparition, des gauchos, en chassant l'autruche, trouvèrent son squelette, dont les membres avaient été arrachés et transportés à une assez grande distance; les jambes étaient encore dans les bottes, et portaient de nombreuses empreintes faites par la dent des carnivores. Les vaches et les taureaux, doués par la nature de moyens de défense que les juments n'avaient pas, se défendaient avec leurs cornes et protégeaient plus facilement leur progéniture. Depuis quelques années cependant, les gens de la localité avaient détruit un grand nombre de chiens sauvages. Pour cela, on tuait une jument, on la pelait et on saupoudrait la viande de strychnine. Tous les animaux qui venaient en manger étaient empoisonnés, et tout autour de la charogne on trouvait le lendemain de nombreux cadavres de chiens, de renards, de mouettes et de corbeaux.

Dans les dunes du Moro, on ne voit aujourd'hui que très exceptionnellement quelque taureau sauvage; mais, il y a vingt-cinq à trente ans, des troupeaux de plusieurs milliers de ces animaux paissaient tranquillement l'herbe des prairies, et trouvaient un refuge assuré au milieu des montagnes de sable qui bordent la mer, dès que l'homme cherchait à les

capturer. Les estancieros de la localité s'étaient plusieurs fois réunis et avaient essayé de chasser ce bétail, dont la peau seule représentait une grande valeur; mais leurs efforts avaient été vains, et les bénéfices ne parvenaient pas à couvrir les frais.

Ce fut alors que le père de mon compagnon, M. Pedro Luro, qui, quoique Basque, avait acquis dans le pays une longue pratique, se mit à étudier les habitudes des bœufs sauvages. Doué d'un grand esprit d'observation et connaissant à fond la disposition du terrain, il ne tarda pas à remarquer que les troupeaux, dès qu'ils étaient poursuivis, passaient toujours dans une espèce de défilé situé entre deux longues collines et aboutissant à une sorte de cirque ouvert à deux endroits seulement. L'ouverture de sortie conduisait au milieu des dunes, où les animaux se trouvaient à l'abri de toute attaque, car le sable était trop mouvant pour permettre aux cavaliers de galoper longtemps et de les poursuivre avec quelque espoir de les atteindre. M. Luro traita alors à forfait avec les propriétaires du terrain, et, moyennant un prix stipulé d'avance qu'il devait leur payer, il s'engagea à détruire toute la *hacienda alzada* (troupeaux sauvages). Pour cela, il fit faire des palissades solides aux deux ouvertures du cirque dont je viens de parler. L'ouverture de sortie était complètement fermée; mais l'ouverture d'entrée avait une porte qu'on pouvait ouvrir et fermer à volonté. Au moyen de rabatteurs on cherchait à pousser les bœufs vers le défilé,

et, dès que ces animaux, parvenus dans le cirque et trouvant l'issue fermée, essayaient de rebrousser chemin, des hommes postés à la porte d'entrée se hâtaient de leur barrer le passage. C'était alors, paraît-il, un spectacle imposant. Ces vieux taureaux, qui n'avaient jamais connu que la liberté la plus absolue, se voyant captifs, entraient tout à coup dans une fureur terrible et poussaient d'affreux mugissements. Bientôt les hommes entraient dans l'arène, une hache à la main, et abattaient les cornes des animaux les plus furieux. Cette mutilation avait pour effet immédiat de les apaiser, et permettait d'en faire des troupes que l'on conduisait aux saladeros de Buenos-Ayres. Les bœufs trop maigres ou trop méchants étaient abattus immédiatement, et la peau seule était utilisée. Par ce moyen aussi simple qu'ingénieux, M. Luro put capturer la plupart de ces animaux sauvages et réaliser de grands bénéfices. A l'époque dont je parle, on voyait encore dans cet endroit de nombreux ossements blanchis par le temps et à demi cachés par les hautes herbes qui poussaient sur ce sol engraissé par tant de sang jadis répandu.

Il nous fallut plus d'une demi-heure pour arriver au bord de la mer. Enfin lorsque, parvenu sur la dernière dune, je pus contempler l'immensité de la mer, dont les flots, paisibles en ce moment, s'étaient retirés à une assez grande distance de la côte, je sentis malgré moi un petit frisson qui me parcourait tout le corps. Quoique ce spectacle ne fût

pas nouveau pour moi, j'éprouvai une sorte de saisissement de bonheur indéfinissable, et je demeurai quelques minutes dans une muette contemplation. Le silence de cette grève déserte, le murmure de ces petites vagues qui venaient, pour ainsi dire, mourir sur la plage, l'idée de me trouver si loin de mon pays, là-bas de l'autre côté des pampas, tout cela me portait à la rêverie et au recueillement, et je sentis deux larmes froides couler de mes yeux. Je n'ai jamais pu rester impassible devant les grands tableaux de la nature, et celui-ci me semblait merveilleusement préparé pour produire sur moi une profonde impression. Mon cheval semblait aussi partager les sensations que j'éprouvais en ce moment : la pauvre bête restait immobile et regardait d'un œil étonné cet Océan qu'il voyait peut-être pour la première fois.

Nous descendîmes sur la plage, et nos chevaux altérés ne se firent pas prier pour entrer dans l'eau, car il faisait très chaud et ils devaient avoir soif. Mais ces animaux n'aimaient pas l'eau salée; à plusieurs reprises ils plongèrent leurs naseaux dans la mer, et ne tardèrent pas à piaffer avec impatience, semblant donner ainsi des preuves manifestes de leur mécontentement. Après avoir chevauché pendant quelques minutes sur le sable encore humide de la plage, unie comme une glace et s'étendant à perte de vue devant nous, entre la mer et les dunes, nous aperçûmes une masse grisâtre à demi ensablée et qui de loin ressemblait à un canot ou à une épave. Poussés par la curio-

sité, nous piquâmes des deux et nous nous dirigeâmes de ce côté, espérant faire une trouvaille importante et découvrir les débris de quelque navire naufragé. Après quelques secondes d'examen, il nous fut facile de nous convaincre que nous étions en face d'un immense ossement de baleine, que quelque tempête avait naguère jetée à la côte. Les gauchos avaient dû emporter tous les autres morceaux d'un moindre volume, car il m'était arrivé souvent de rencontrer des vertèbres servant de siège dans les cabanes des pasteurs; et les ayant interrogés sur la provenance de ces os gigantesques, ils m'avaient répondu qu'on allait les chercher sur le bord de la mer lorsque quelque baleine venait s'y échouer. Cela arrivait assez souvent, en effet, car pendant les trois ans que je restai au Moro deux baleines furent jetées à la côte. A l'estancia du Moro il y avait même un pont et un corral faits uniquement avec des côtes de baleine qui avaient au moins trois mètres de longueur.

Nous continuâmes encore pendant quelques instants à suivre la plage, puis nous nous engageâmes de nouveau dans les dunes, qui étaient maintenant plus compactes et presque couvertes d'herbes. Je trouvai sur mon chemin une couple d'œufs d'autruche; je vis apparaître et puis disparaître aussitôt quelques chiens sauvages qui vivaient encore en assez grand nombre dans ces lieux solitaires, malgré les efforts que l'on faisait pour les détruire.

Quelques instants après, nous étions en présence

d'un phénomène naturel assez singulier et tout à fait inattendu : c'était un mince filet d'eau douce qui filtrait à travers le sable, et formait une petite mare de quelques pieds d'étendue. Nous pûmes ainsi nous désaltérer, et nos chevaux burent abondamment de cette eau, vers laquelle l'instinct ou le hasard les avait conduits.

Comme il était très pénible de marcher dans le sable, et que nous avions besoin de ménager nos montures, nous traversâmes les dunes et nous continuâmes notre route vers le sud en longeant la côte, mais en nous tenant du côté de la pampa. Nous rencontrâmes encore plusieurs nids d'autruches, vides et abandonnés. Ces nids consistaient tout simplement en une cavité assez grande, creusée dans la terre, et tapissée d'un peu d'herbe sèche et de quelques plumes. A chaque instant nous apercevions des bandes de ces oiseaux, qui prenaient la fuite d'aussi loin qu'ils nous voyaient, et sur les mœurs desquels mon compagnon me fournit des renseignements dont j'ai eu plusieurs fois depuis l'occasion de constater l'exactitude.

L'autruche d'Amérique, dont le vrai nom est *nandou* ou *nandu*, ne ressemble que très peu à l'autruche d'Afrique, dont les plumes sont si belles et si recherchées. La première est beaucoup plus petite que la seconde, quoique sa tête puisse atteindre une hauteur de $1^{m}50$; les plumes des ailes servent à faire des plumeaux qu'on vend dans le commerce sous le faux

nom de plumes de vautour; et la peau de l'animal, garnie de son plumage, est employée à la construction de tapis dont les Indiens de Patagonie font un assez grand commerce. L'autruche ordinaire est de couleur grise; le mâle est un peu plus grand que la femelle, et a le cou plus noir. On trouve aussi du côté de *Bahia-Blanca* et de *Patagones* une autre variété de nandu plus petite que la précédente, et dont la couleur est presque blanche ou même tout à fait blanche. Dans la variété grise on trouve aussi à chaque aile quelques plumes entièrement blanches, qui ne paraissent que lorsque l'animal étend ses ailes pour fuir ou pour manifester sa colère.

L'autruche s'apprivoise très facilement à condition d'être prise quelques jours après sa naissance, et vit en très bonne intelligence avec les autres oiseaux de la basse-cour, et même avec les chiens de la maison, qu'elle se plaît à taquiner avec son bec. Dans toutes les localités de la province de Buenos-Ayres où l'on rencontre des autruches, chaque maison, chaque cabane a un certain nombre de ces volatiles apprivoisés. J'en ai eu moi-même pendant plusieurs années, et un de mes amis qui habitait à quelques lieues du Moro en possédait un grand nombre qui pondaient et élevaient leurs petits dans son jardin. Là il était on ne peut plus facile de les étudier de près, et il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur de connaître quelques points intéressants de leur histoire.

A l'opposé de la plupart des oiseaux domestiques

ou sauvages, c'est le nandu mâle qui couve seul les œufs et élève les petits. Ces oiseaux vivent toujours par bandes de six à quinze ou vingt; mais, dans chaque bande, il n'y a jamais qu'un seul mâle. Au commencement du printemps, le chef de la famille creuse son nid avec ses pattes et son bec, se couche dedans pour s'assurer qu'il est bien fait, et dès qu'il est fini il oblige toutes les femelles à venir y déposer leurs œufs. Il arrive souvent que ces dernières se trouvent à une assez grande distance du nid, et pondent au premier endroit venu; c'est pour cela qu'on rencontre des œufs disséminés çà et là dans la pampa.

Lorsque le nid contient de quinze à trente œufs, le mâle congédie les femelles, qui ne tardent pas à rencontrer un nouveau maître aussi exigeant que le premier. Quant à celui-ci, il s'étend sur les œufs, et, pendant trente jours, il ne les quitte qu'à de rares intervalles pour aller se chercher un peu de nourriture, et après les avoir dissimulés sous une couche d'herbe et de poussière qu'il projette avec son bec et ses pattes. Tant que le nandu est certain de ne pas avoir été aperçu, il reste dans son nid, même si on passe tout près de là, et, par un instinct admirable, il a soin de bien cacher ses œufs, d'étendre par terre son long cou, et de se couvrir tout le corps de brins d'herbe et de terre. Mais, malgré cette apparente tranquillité, il a toujours l'œil et l'oreille au guet, et dès qu'il se voit en danger il se hâte de prendre la

fuite. Il exécute alors des gambades en zig zag, en étendant ses ailes et en faisant claquer son bec. Les chevaux en ont souvent une peur extrême, et il m'est arrivé de courir au grand galop et malgré moi sur une longueur de plusieurs kilomètres avant de pouvoir arrêter ma monture, heureux encore de n'avoir pas été désarçonné et laissé à pied au milieu des prairies.

Dès que les petits sont nés, il s'agit de pourvoir à leur nourriture, et encore ici l'autruche fait preuve d'un instinct tellement merveilleux, que cela ressemble presque à un acte raisonné. Ainsi elle pousse hors du nid les œufs qui se sont trouvés mauvais, et les brise avec ses pattes et ses ongles. Aussitôt des nuées de mouches et d'autres insectes se hâtent d'accourir, et pendant deux à trois jours la couvée s'en nourrit exclusivement. Mais bientôt le mâle suivi de sa jeune famille commence à courir les champs, et si un chasseur se présente, les petits se cachent aussitôt dans l'herbe, et le père cherche son salut dans la fuite. Il peut ainsi courir pendant longtemps et s'éloigner de plusieurs kilomètres de l'endroit d'où il est parti; mais on est sûr, si on ne l'atteint pas, de le retrouver quelques instants après avec sa famille au complet. Pour retrouver ses petits, l'autruche les appelle en poussant une espèce de sifflement qui s'entend de très loin, et auquel ceux-ci répondent par un petit cri plaintif.

Pendant que le mâle couve il est très courageux, et, si apprivoisé qu'il soit, il est toujours dange-

reux de s'en approcher à ce moment-là. Il ne craint pas, en effet, de s'attaquer à l'homme ou au cheval, ou aux autres animaux, et avec ses ongles il peut faire des blessures dangereuses. Un serviteur de cet ami dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui avait des autruches à l'état domestique dans son jardin, s'étant un jour trop approché d'un mâle, eut le cou labouré par les ongles de l'oiseau, et, avant qu'on pût lui porter secours, il mourut d'une hémorragie foudroyante.

Pour terminer cette courte monographie, il est à peine utile d'ajouter, ce que chacun sait, du reste, que l'autruche avale presque tout ce qu'elle trouve à sa portée. J'en ai eu une que j'avais élevée dès sa naissance, et qui me suivait partout. Lorsque j'étais à table elle se mettait derrière moi, et, si je n'y prenais pas garde, elle me volait les morceaux de biscuit que je tenais à la main, ou les morceaux de viande qui étaient dans mon assiette. Si par hasard elle pouvait entrer dans la salle à manger lorsque le couvert était mis, son plus grand plaisir était de jeter à terre avec son bec les couteaux, les fourchettes, et tous les autres menus objets qui se trouvaient à sa portée. Mais à cela ne se bornaient pas ses méfaits : lorsque Mme Pradère était occupée à coudre, *Catalina* (c'était le nom de l'autruche) s'amusait à vider la corbeille à ouvrage, et avalait tantôt un dé, tantôt une bobine de fil ou un étui, ainsi que tous les boutons qu'elle pouvait rencontrer. Si on s'en apercevait à temps, il

était facile de lui arracher du gosier ces objets de difficile digestion, car il suffisait de lui saisir le cou à pleines mains et de faire remonter vers le bec le corps étranger, qui descendait très lentement le long de l'œsophage, et mettait un certain temps pour arriver jusqu'au jabot.

Il existe une croyance populaire très accréditée, et cependant peu exacte; on dit : « digérer comme une autruche; » or rien n'est plus faux; l'autruche *avale* une foule de choses, mais ne les digère pas; et sans parler des objets en bois ou en métal qui ne s'altèrent que très peu dans son estomac, je puis dire que presque toutes les graines sèches sont dans ce cas; le maïs, les haricots, les pois, les fèves, sont rendus intacts presque aussitôt après qu'ils ont été avalés. J'ai retrouvé une fois dans la fiente des clous, un dé en argent, et deux autres en acier, qui n'avaient subi aucune altération notable. Mais revenons à notre excursion.

V

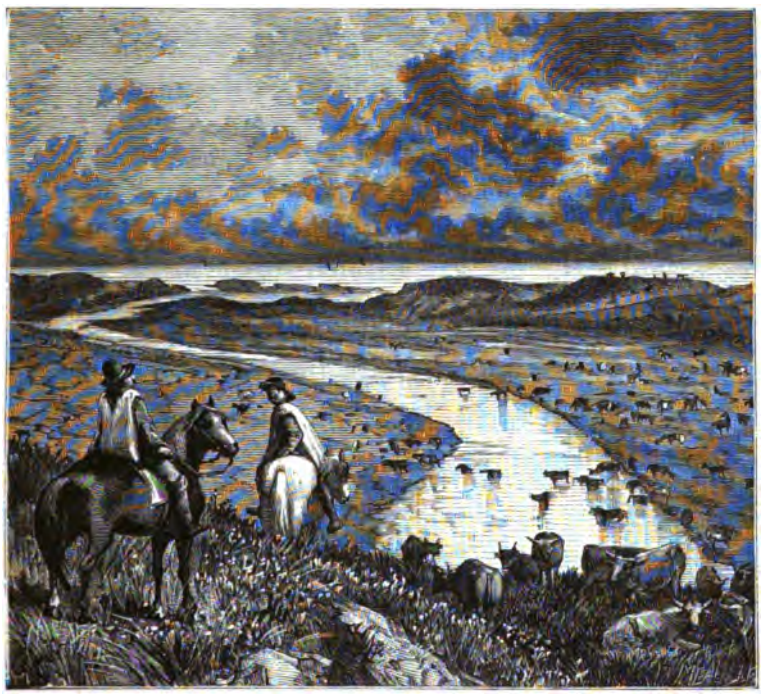
Il y avait déjà plusieurs heures que nous étions en route; cependant, comme nos chevaux n'étaient pas fatigués, nous résolûmes de suivre la côte jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière appelée Quequen-Grande, qui se jetait dans la mer à quelques kilo-

mètres de là, et qui était, m'avait-on dit, fort pittoresque.

Le terrain, uni et plat jusque-là, commençait à devenir très mouvementé; c'était toujours la même prairie et à peu près la même végétation, mais la plaine avait fait place à une série de longues collines peu élevées. Des troupeaux de bœufs et de chevaux commençaient à se montrer et indiquaient que l'eau douce ne devait pas être bien loin de là.

Arrivés au sommet d'une colline plus élevée que les autres, nous fûmes témoins encore une fois d'un spectacle magnifique, et nous eûmes devant nous le plus beau panorama qu'on puisse rencontrer dans ces pays déserts. A nos pieds serpentait une petite rivière encaissée entre deux murs taillés à pic, et formés d'un calcaire grossier. Les trous et les anfractuosités de ces rochers escarpés servaient d'asile à des nuées de perroquets qui remplissaient l'air de leurs cris perçants et insupportables. Les dunes, dont la largeur était d'au moins deux kilomètres du côté du Moro, étaient ici très étroites et interrompues par l'embouchure de la rivière, à demi obstruée par une longue barre de sable. Sur une étendue de quelques centaines de mètres, les bords de la rivière étaient plats, et au flux l'eau s'étendait de chaque côté sur une petite plage de sable fin. Par la brèche que formait la rivière on découvrait l'Océan. Ses eaux bleu-verdâtre et unies comme une glace réfléchissaient les rayons du soleil, dont le disque étincelant semblait

se regarder dans ce gigantesque miroir. De chaque côté de Quequen, les dunes encadrées entre la mer et la pampa verdoyante dessinaient une ligne sinueuse, jaunâtre, et d'un délicieux effet. Enfin, pour compléter le tableau, plus de dix mille bœufs ou che-



Nous fûmes témoins encore une fois d'un spectacle magnifique.

vaux se trouvaient en ce moment réunis le long du fleuve, et donnaient à ce site une apparence de vie extraordinaire. Il serait peut-être impossible, en effet, de trouver ailleurs un aussi grand nombre d'animaux réunis dans un si petit espace. La cause de cette agglomération consiste en ce que tous les champs environnants sont dépourvus d'eau; alors le bétail,

obligé de faire souvent plusieurs lieues pour venir boire, aime mieux rester toute la journée près de la rivière, et ce n'est que lorsque la fraîcheur arrive qu'il se dirige vers l'intérieur des terres pour chercher sa nourriture.

Du haut de la colline où j'étais parvenu d'abord, je voyais d'un coup d'œil tout ce que je viens de décrire; mais ce qui me frappa le plus ce fut cette immense quantité de bestiaux de toutes tailles et de toutes couleurs, qui allaient et venaient le long de la rivière, ou étaient couchés sur l'herbe desséchée par le soleil d'été et le manque de pluie. Je regrettai en ce moment de ne pas avoir sous la main un appareil photographique, car j'aurais pu faire un tableau unique au monde, peut-être, par la quantité d'animaux qui y auraient été représentés et la beauté grandiose du site.

Voyant que les chevaux et les vaches allaient s'abreuver dans la rivière, nous descendîmes nous aussi sur la berge pour que nos chevaux pussent se désaltérer; mais les pauvres bêtes eurent la même déception que quelques heures auparavant, et refusèrent de boire. Ayant goûté l'eau, nous la jugeâmes un peu salée, de sorte que nous fûmes obligés de remonter à plus d'un kilomètre pour que nos montures la trouvassent à leur goût.

Quant à nous, nous n'avions rien mangé depuis le matin, et nous n'avions emporté que quelques biscuits, de la viande froide et du vin. Quoique la faim

se fît sentir, l'eau était si belle que nous ne pûmes résister à l'envie de nous baigner. Après cela nous nous mîmes en devoir de chercher du bois pour faire la cuisine, car nous avions des mulitas et des œufs d'autruche que nous nous proposions de manger à notre déjeuner.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer dans le sable et sur la berge des douves ou des fonds de barrique, des cercles, de vieilles planches, des morceaux de cordage, des membrures de navire, des boulons en fer, des bouts de chaîne, et enfin un cabestan tout entier avec ses ferrures. Cette trouvaille nous intrigua beaucoup; nous pensâmes aussitôt à quelque navire naufragé et jeté à la côte à une époque plus ou moins reculée, et nous nous proposions de faire exécuter des fouilles qui pourraient nous faire découvrir quelque trésor; je pensai même involontairement alors aux fameux galions de Vigo, et je me demandai presque si ce ne seraient pas là les débris de quelques-uns de ces bâtiments que l'Espagne employait autrefois pour transporter en Europe les lingots d'or des mines du Pérou. Nous continuâmes nos recherches encore quelques instants, mais nous ne trouvâmes rien de plus. Tout le reste, sans doute, devait être enseveli sous les dunes de sable. Nous gardâmes jusqu'au soir cette illusion, et en arrivant au Moro M. Pradère, à qui nous fîmes part de notre découverte, renversa d'un mot tous nos beaux projets en nous apprenant que nous avions trouvé les débris

d'un petit navire qui, quelques années auparavant, avait voulu remonter la rivière de Quequen, et s'était échoué sur la barre en sortant. On l'avait démoli sur place, et les débris les moins volumineux avaient été emportés. Le reste avait été jeté à la côte par la mer.

Nous avions déjà réuni un gros tas de bois, et nous nous proposions de faire notre rôti en plein air, lorsque nous trouvâmes une espèce de four creusé dans le rocher et paraissant s'étendre assez profondément. Comme le combustible ne nous manquait pas, et afin que notre excursion eût un petit incident de plus, il me vint à l'esprit l'idée de chauffer ce four naturel pour y faire plus facilement notre cuisine. Mon compagnon adhéra à ma proposition, et aussitôt nous allumâmes le feu. Une épaisse fumée se répandit dans la caverne, et presque immédiatement nous entendîmes une espèce de grognement qui venait du fond de l'antre. Après un premier mouvement de surprise, nous pensâmes que ce devait être un renard; mais l'occasion était trop belle, l'idée de faire un rôti au four nous avait trop séduits pour que nous en restassions là; nous sacrifiâmes la pauvre bête et nous continuâmes à faire du feu. Cependant, par commisération, nous déchargeâmes nos revolvers dans la direction d'où venait le bruit, et comme nous n'entendîmes bientôt plus rien, nous en conclûmes que l'animal devait être mort. Lorsque le four fut assez chaud, nous y introduisîmes un tatou et deux œufs d'autruche. La singularité de la chose nous fit

prendre patience, car il nous fallut une bonne heure et demie pour préparer le rôti, et nous avions une faim canine. Les mets furent trouvés excellents et cuits à point. Nous fîmes un vrai festin de sauvages, et la plus franche gaieté ne cessa de régner entre les deux convives.

L'heure étant assez avancée, nous nous hâtâmes de seller nos chevaux, qui pendant ce temps s'étaient reposés, et nous nous dirigeâmes vers Santa-Cruz del Moro. Mon compagnon et moi nous ne connaissions guère le chemin, mais nous savions à peu près la direction que nous devions prendre, et du reste nous n'avions qu'à lâcher la bride à nos chevaux pour qu'ils nous portassent directement chez nous. Quand la nuit fut obscure, nous prîmes pour guide une étoile; mais l'instinct des animaux fit plus que tous nos raisonnements astronomiques, et lorsque nous commençâmes à nous reconnaître, nous étions presque chez nous. M. Pradère ne nous voyant pas arriver et nous croyant perdus ou plutôt égarés, avait eu la précaution de faire placer une lanterne allumée au bout d'une grande perche, pour que nous pussions nous diriger plus facilement; mais ce signal ne nous servit guère, car avant de l'apercevoir nous étions déjà sur la bonne voie et nous avions reconnu notre chemin.

CHAPITRE V

I. De la médecine chez les gauchos. Les *curanderas* ou rebouteuses. Voyage au Cristiano Muerto. Panique causée par une invasion d'Indiens. — II. La chasse et le gibier. Grande sécheresse et famine dans la pampa. — III. Voyage à Buenos-Ayres. Désastres et inondations causés par une effroyable tempête. Retour au Moro. — IV. Une grande excursion à travers la pampa et dans la sierra. Halte dans un rancho. — V. Le Tandil. La *piedra movediza*. — VI. Départ pour l'estancia de San-Luis. Le ruisseau de *los Huesos*.

I

Dès mon arrivée au Moro, le bruit s'était déjà répandu au loin que j'étais médecin; aussi je ne tardai pas à avoir un assez grand nombre de malades à soigner. Jusque-là c'étaient des sorcières qui étaient chargées de guérir les fièvres et toutes les autres maladies, de panser les plaies et de *rebouter* les membres. Je n'entrerai pas dans les détails de leurs pratiques aussi singulières que bizarres. Elles employaient comme remèdes quelques herbes du pays, de la

graisse de toute espèce d'animaux, tels que le léopard, le jaguar, le renard, le cheval, le tatou, l'autruche et encore beaucoup d'autres choses. Elles joignaient à cela des attouchements et des passes cabalistiques, des poulets noirs coupés en deux tout vivants et appliqués tout chauds sur le mal, de la yerba mâchée, parfois quelques drogues simples, telles que l'alun, le sulfate de cuivre, de zinc, de magnésie, la corne de cerf; quelques emplâtres qu'elles faisaient elles-mêmes, du sel de nitre, des estomacs d'autruches, du soufre et de la salsepareille. Quelques-unes de ces femmes, toujours assez habiles pour exploiter la crédulité des pauvres gauchos, qui leur attribuaient des dons surnaturels, avaient une grande réputation et s'en servaient pour extorquer à leurs clients autant de piastres que leurs moyens leur permettaient d'en donner.

Comme je n'avais rien à faire et que je devais rester encore longtemps au Moro, je me décidai à exercer la médecine pour tout de bon, et à installer une pharmacie afin de pouvoir préparer les remèdes que j'ordonnerais. Je n'avais aucune concurrence sérieuse à redouter; en effet, il n'y avait pas de médecins à cent kilomètres à la ronde, et ma qualité d'Européen, et surtout de Français, me donnait un certain prestige. Au bout de très peu de temps j'eus autant de malades que je pouvais en voir, car je n'étais pas encore capable de faire de longues courses à cheval, et les distances étaient toujours considérables. Néanmoins

j'étais presque tous les jours en voyage, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Cela me fournit l'occasion d'étudier *de visu* les mœurs et les coutumes du pays. Du matin au soir j'étais avec les gauchos; je les suivais dans leurs chasses, j'assistais à leurs travaux, je partageais au besoin leurs jeux et leurs repas. Comme eux j'avais à la ceinture mon grand couteau d'argent, et, comme un vrai fils de la pampa, je buvais dans une corne de bœuf quand je n'avais pas de verre; je prenais le mate sans sucre, je mangeais le rôti sans fourchette, et au besoin je faisais cuire moi-même un *churasco* sur le brasier graisseux d'une cuisine enfumée; je m'étais même pris d'une belle passion pour les travaux manuels, et personne ne faisait mieux que moi un licou, une sangle ou une tresse avec des lanières de cuir.

Comme j'allais visiter des malades de tous les côtés, il me fallait parcourir beaucoup de pays. Au commencement, il m'avait paru très difficile de se diriger dans le désert, car le plus souvent on se trouvait au milieu d'une immense prairie sans fin, sans accident de terrain, sans arbres et sans habitations; mais dès que j'eus quelques points de repère et que je connus la direction des diverses localités, je n'eus plus aucune difficulté pour m'y rendre. En partant de chez moi j'orientais mon cheval du côté que je voulais aller, je remarquais la position du soleil si c'était le jour, de la lune ou d'une étoile connue si c'était la nuit, et je me mettais en marche. Je parcou-

rais ainsi souvent quarante et cinquante kilomètres sans trop me dévier de mon chemin, et bien rarement il m'est arrivé de m'égarer.

Au bout de quelques mois je connaissais parfaitement le pays; j'aurais pu nommer la plus petite cabane, la plus insignifiante lagune, et je savais aussi quelle distance séparait les diverses localités. Ma crainte des Indiens s'était dissipée, et le plus souvent tout seul je parcourais de grandes distances sans m'inquiéter le moins du monde. J'étais revenu plusieurs fois sur le bord de la mer, et j'avais traversé sur divers points de son parcours la rivière de Quequen, qui devient très pittoresque à quelques kilomètres de son embouchure. Toujours encaissée entre des rives escarpées, ses eaux rapides coulent presque sans cesse sur un lit rocailleux et forment un grand nombre de cascades. Cependant en certains endroits les eaux sont très profondes, et on y trouve des tourbillons fort dangereux. Les endroits où l'on peut passer à gué cette rivière sont parfois éloignés de plusieurs lieues les uns des autres, et ne sont pas toujours exempts de dangers; pour mon compte, j'ai failli m'y noyer, et plusieurs personnes y ont perdu la vie, entre autres un domestique de M. Pradère, qui était pourtant un ancien marin et un excellent nageur.

En suivant la côte vers le sud, de l'autre côté de Quequen, on trouvait encore d'autres établissements ou estancias; mais les pâturages y étant

très mauvais, les propriétés étaient très vastes, et les habitations, par cela même, fort éloignées les unes des autres. De plus, on n'y était pas parfaitement en sûreté relativement aux Indiens, et ces sauvages venaient parfois dans ces contrées faire leurs approvisionnements de vaches et de chevaux.

Quelques mois après mon arrivée au Moro, j'avais dû aller soigner un malade atteint de fracture de jambe au *Cristiano Muerto* (Chrétien-Mort), situé à environ cinquante ou soixante kilomètres au sud de Quequen, et pendant que je dormais dans la maison de mon blessé, les Indiens vinrent à passer et enlevèrent tous les chevaux de mon compagnon de route. Ce fut le matin seulement que nous eûmes connaissance de l'invasion.

Le lendemain soir je dus néanmoins revenir au Moro. Tout le long du chemin je ne rencontrai que des femmes à cheval avec des enfants qui prenaient la fuite et allaient se réfugier de l'autre côté de Quequen, de peur d'être surprises et enlevées par les Indiens. On craignait, en effet, une grande invasion, car des gauchos qui étaient allés *tierra adentro*, c'est-à-dire dans l'intérieur des terres, avaient remarqué une grande agitation dans la pampa : des autruches et des cerfs venant du désert se montraient en grand nombre et paraissaient très fatigués par une longue course. Ce mouvement des animaux du désert est presque toujours un indice certain d'invasion, et les gauchos

commencent à prendre leurs précautions dès qu'ils l'observent. Ils envoient leurs femmes et leurs enfants dans des endroits plus sûrs, et eux-mêmes ne dorment qu'avec leur cheval tout sellé et attaché devant la porte de leur cabane. Les chiens servent de sentinelles et donnent l'éveil au moindre danger. A ces moments-là on enferme aussi les chevaux dans les corrales pendant la nuit, et le jour on ne les laisse pas trop s'éloigner des maisons, afin de les avoir sous la main en cas de besoin.

II

Malgré mes nombreuses occupations, j'avais cependant du temps de reste, et mon existence commençait à devenir assez monotone. Une fois rentré chez moi, je ne savais que faire. J'allais bien quelquefois à la chasse, mais il y avait tant de gibier qu'il suffisait de faire quelques pas pour avoir sa provision. Dans certains endroits, où la terre était couverte de graines de trèfle sauvage, les alouettes étaient si nombreuses que d'un seul coup de fusil on pouvait en tuer plus d'une douzaine. Près des lagunes et le long des ruisseaux on voyait des nuées de canards sauvages de plusieurs espèces, et dans les champs on

ne pouvait pas faire cent pas sans trouver une perdrix. Il y avait aussi beaucoup de tourterelles et une foule d'autres oiseaux dont nous n'utilisions que la peau, tels que des cygnes à tête noire et des outardes, des flamants roses, des spatules, des mouettes et des grèbes. Ce dernier oiseau, appelé dans le pays

Le grèbe.

pajaro niño, et dont la peau est très employée en Europe pour la confection des manchons de dames, ne vit que dans la mer, et il est presque impossible de le saisir vivant. C'est le type le plus parfait de l'oiseau aquatique. Ses pieds sont larges et palmés, et ses ailes sont transformées en deux petites nageoires cornées, dépourvues de plumes, ce qui lui donne un aspect très singulier. Lorsqu'il y a eu quelque grande tempête, il suffit d'aller au bord de la mer pour trouver sur la plage un certain nombre de grèbes morts.

C'est de cette façon, du reste, qu'on se les procure là-bas.

La plupart des oiseaux dont je viens de parler se chassent au fusil ou avec les boleadoras; mais la perdrix est bien plus facile à prendre; celle-ci, en effet, ne fuit pas, et dès qu'elle voit quelqu'un elle cherche à se blottir derrière quelque touffe d'herbe, où elle reste immobile jusqu'à ce que le danger soit passé. Il est alors facile de la tuer avec le manche du fouet, ou de la prendre dans un petit lacet fait de la côte d'une plume d'autruche et fixé à l'extrémité d'un petit bambou long de trois à quatre mètres, que l'on tient à la main. Dès qu'on voit une perdrix, il suffit de tourner deux ou trois fois autour d'elle pour que bientôt elle reste immobile. Alors on lui place très facilement le lacet autour du cou, et on fait du bruit ou on la touche avec le manche pour la faire envoler. En se levant elle se trouve prise dans le lacet, et on n'a plus qu'à la tuer et à la mettre dans son sac. Cette chasse est très amusante et fort agréable, parce qu'on n'a même pas besoin de descendre de cheval pour ramasser le gibier. En certaines localités où les perdrix abondent, j'ai vu des enfants de dix à douze ans prendre de cette façon plus de cent perdrix dans une seule journée, et les vendre à raison de 30 centimes la paire.

Au mois de mars, lorsque j'étais arrivé au Moro, la pampa était magnifique, et ses gras pâturages auraient pu nourrir dix fois plus de bétail qu'il n'y en

avait dans le pays. Tous les ruisseaux coulaient à pleins bords, et au milieu des prairies émaillées de fleurs on trouvait partout des lagunes pleines d'eau et peuplées d'oiseaux aquatiques. Des forêts de chardons de Castille gigantesques, ressemblant à s'y méprendre à des artichauts ou à des cardes, tant par la tige que par la feuille ou le fruit, couvraient çà et là de vastes espaces ayant souvent plusieurs kilomètres carrés, et presque impénétrables à cause des piquants dont ces plantes étaient garnies. Tout, en un mot, annonçait une luxuriante végétation herbacée qui semblait devoir toujours durer. Mais presque tout l'été ainsi que l'automne s'étaient passés sans pluie, et l'hiver sévissait déjà que la sécheresse continuait encore. Au mois d'août, le froid était intense; il gelait toutes les nuits, et pas une goutte d'eau ne venait humecter la terre desséchée. La pampa s'était dépouillée peu à peu de son riche manteau de verdure et de fleurs. Les plaines arides et poudreuses avaient remplacé les vertes prairies; on ne trouvait nulle part le moindre brin d'herbe, et des vents violents soulevaient des nuages de poussière qui rendaient souvent la marche impossible; car telle était leur densité, qu'on ne voyait rien à dix pas devant soi et qu'on ne pouvait pas suivre une direction. La campagne était morne et triste; les lagunes s'étaient desséchées, et plusieurs ruisseaux avaient suspendu leur cours. Le bétail s'était dispersé et avait fui en grande partie vers des lieux plus favorisés. Les vaches qui

restaient étaient d'une maigreur effrayante et succombaient en grand nombre. C'était une vraie famine. Les chardons desséchés avaient été dévorés jusqu'à la racine; les herbes les plus dures subissaient maintenant le même sort, et, pour tromper la faim, ces pauvres bêtes passaient le temps à boire l'eau saumâtre qui restait encore au fond des lagunes et des ruisseaux, à ronger des os qu'elles rencontraient çà et là au milieu de ces plaines poudreuses et désolées par la sécheresse. En temps ordinaire, même lorsque les pâturages sont très abondants, on voit souvent des bœufs et des vaches atteints de cette perversion du goût. Ces animaux restent immobiles, s'isolent de leurs camarades, délaissent l'herbe et rongent des os pendant des journées entières. Ils commencent bientôt à maigrir et meurent d'étisie au bout de quelques jours ou de quelques semaines. Cette manie singulière paraît contagieuse, et dès qu'on voit quelques vaches manger des os, on se hâte de les tuer et de faire recueillir tous les ossements qu'on peut trouver dans les champs.

Nos chevaux n'auraient guère été en meilleur état que les vaches si nous n'avions eu soin de les alimenter avec de la luzerne et du maïs. Néanmoins, notre provision de fourrage étant assez réduite, il n'y avait que les meilleurs chevaux qui jouissaient de ce privilège. La plupart des gauchos étaient, pour ainsi dire, à pied, et ne pouvaient se livrer aux travaux du bétail, faute de montures.

Depuis longtemps nous n'avions plus de vaches grasses à manger, et nous étions réduits à ne tuer que des moutons ou des brebis qui nous servaient à la fois pour le rôti et le pot-au-feu. Notre jardin potager ne nous fournissait guère que quelques choux, et la plupart du temps nous n'avions d'autres légumes que du riz et de la farine de manioc.

Cet état de choses dura plusieurs mois, pendant lesquels on ne cessa dans les villes de faire des processions, des prières et des neuvaines pour implorer la clémence divine et demander quelques gouttes d'eau.

Enfin la pluie vint, et, comme par enchantement, en quelques jours les vastes plaines se couvrirent de verdure. Les lagunes desséchées se remplirent d'eau, et les ruisseaux reprirent leur cours; les animaux qui avaient déserté revinrent en grand nombre aux lieux qui les avaient vus naître, et y retrouvèrent de nouveau une nourriture abondante et réparatrice. Les troupeaux engraissaient à vue d'œil, et au bout de quelques semaines nous pûmes manger du bœuf, dont nous avions été privés pendant si longtemps.

Il y avait un an que j'étais au Moro, et mon existence commençait à devenir monotone, car rien de nouveau ne s'offrait plus à mon observation. J'étais déjà complètement familiarisé non seulement avec le pays, mais encore avec tous les usages et toutes les coutumes de la campagne. Je n'avais donc plus

grand'chose à y apprendre; néanmoins, comme il il était question depuis quelque temps de fonder une ville et de creuser un port à l'embouchure de Quequen-Grande, je résolus de prolonger encore mon séjour de quelque temps, afin d'assister à la naissance de cette ville, qui devait donner une nouvelle vie et de nouvelles richesses à toute la région du sud, dont les communications avec la capitale étaient souvent fort difficiles, et toujours longues et coûteuses. Pour donner une idée du prix des transports par charrettes, qu'il me suffise de dire qu'un simple piquet en bois dur de ñanduvay, long de deux mètres cinquante, coûtant 2 francs d'achat à Buenos-Ayres, revenait à 5 francs rendu au Moro. Tout le reste était dans la même proportion.

III

A la fin du mois de février 1870, je partis pour Buenos-Ayres, repassant par les mêmes endroits que j'avais vus pour la première fois un an auparavant, mais sans éprouver cette fois les mêmes contrariétés ni les mêmes mortifications. Maintenant, en effet, tout cela me paraissait naturel, et du reste j'avais la consolation de penser que dans quelques jours je serais en ville : là je pourrais jouir de toutes les com-

modités de la vie, et me dédommager amplement de toutes les privations que j'avais endurées pendant un an de séjour au milieu de la pampa.

J'arrivai à la capitale l'avant-veille du mardi gras, qui tombait cette année-là le 1er mars, et je trouvai la ville beaucoup plus belle que je ne l'avais laissée. Plusieurs lignes de tramways avaient été construites; un certain nombre de rues étaient régulièrement pavées, et le service des eaux courantes fonctionnait dans presque tous les quartiers de la ville.

Le carnaval touchait à sa fin ; les cercles offraient leurs dernières soirées, et toute la jeunesse se préparait pour donner à la fête du mardi gras une splendeur inconnue jusqu'alors. Le nouveau préfet de police, M. O'Gorman, avait interdit le barbare jeu de l'eau, ainsi que la vente des *pomitos*, et une magnifique cavalcade devait remplacer ces amusements à demi sauvages et si peu dignes d'un peuple policé et d'une civilisation aussi avancée.

Comme l'année précédente, toute la ville fut magnifiquement décorée et illuminée. Les rues par où devait passer la cavalcade se distinguèrent par un luxe inouï de guirlandes, de draperies et d'oriflammes, et la rue de la Florida surtout présentait un coup d'œil féerique. Une quinzaine de chars allégoriques richement ornés, toutes les fanfares et les sociétés chorales de la ville, en uniformes de circonstance, et bannières en tête, un grand nombre de cavaliers costumés ou non, et une longue file de voi-

tures dans lesquelles avaient pris place les femmes les plus élégantes de Buenos-Ayres, formaient un brillant cortège qui disparaissait parfois sous une pluie de fleurs et de petites dragées d'amidon qu'on lançait de toutes les fenêtres, comme à Rome ou à Venise. Une particularité assez remarquable, ce fut la présence à la cavalcade des pensionnaires de l'asile d'aliénés. Le médecin qui était à la tête de cet établissement avait depuis quelque temps organisé une petite fanfare composée exclusivement de fous, et que l'on vit ce jour-là exécuter des morceaux avec un sérieux et un ensemble admirables. Ceux qui ne jouaient pas suivaient paisiblement leurs camarades, et c'était vraiment curieux de voir tous ces malheureux, avec une expression de tristesse et de profonde mélancolie peinte sur leur visage, marcher tranquillement en rang et promener autour d'eux des regards inquiets et étonnés.

Le soir eurent lieu de brillantes illuminations, où des millions de lampions et de becs de gaz mêlèrent leur clarté aux tons violets et éclatants de la lumière électrique et aux couleurs des feux de Bengale. Enfin le soir, pour terminer la fête, eurent lieu plusieurs bals masqués donnés par les cercles. Parmi ces derniers, le club *del Progreso* se fit surtout remarquer et ouvrit ses somptueux salons à plus de cinq cents invités, qui trouvèrent là non seulement une musique irréprochable et un spectacle vraiment féerique, mais encore un buffet admirablement servi.

Les glaces, les pâtisseries, le chocolat, le champagne, les liqueurs et toutes sortes de rafraîchissements s'offraient en profusion dans des salons spéciaux et conviaient les danseurs dans l'intervalle des contredanses. Dans l'immense salle à manger on avait dressé une table en fer à cheval de deux cent cinquante couverts, chargée de fleurs, de pièces montées, de fruits, des mets les plus exquis et des vins les plus recherchés. Il était grand jour lorsque le bal finit; on se sépara à regret, et chacun partit en emportant le plus agréable souvenir de cette charmante fête.

Quelques jours après la fête dont je viens de parler, Buenos-Ayres fut le théâtre d'une immense catastrophe. Une trombe d'eau s'abattit sur la ville à trois reprises différentes et à quelques jours d'intervalle seulement; tous les bas quartiers furent subitement inondés; l'eau monta, dans certaines maisons, à quatre mètres de hauteur; plusieurs édifices s'écroulèrent, et quelques personnes perdirent la vie, ainsi qu'un grand nombre d'animaux. Ce fut vers dix heures du soir que la pluie commença à tomber la première fois, et en moins d'une heure l'eau avait atteint son niveau le plus élevé. En même temps une tempête affreuse se déchaîna sur la rade; plusieurs navires, rompant leurs amarres, furent jetés à la côte; d'autres chassaient sur leurs ancres et se firent mutuellement des avaries. La violence du vent et l'impétuosité des flots fut telle qu'un grand bateau

à vapeur fut précipité au milieu des saules qui bordaient le rivage, et, dans l'impossibilité de le remettre à flot, on dut le démolir sur place. Les pertes occasionnées par ces trois ouragans, tant sur terre que dans la rade, furent évaluées à plus de 40 millions de francs.

Au commencement d'avril je repartis pour le Moro, où je dus reprendre ma vie d'autrefois, et ce ne fut pas sans plaisir que je revis encore une fois mes chères montagnes et que j'entendis le mugissement lointain de l'Océan. Je m'étais attaché à ce petit coin de terre, et il me semble que si j'avais eu là ma famille j'y aurais vécu heureux, malgré les nombreuses privations que je devais m'imposer chaque jour. Ce calme de la vie champêtre, cet isolement au milieu de la pampa, près de la mer, cette liberté absolue dont je jouissais, les quelques relations que je m'étais créées dans le voisinage, tout cela semblait m'attirer chaque jour davantage; mais parfois aussi le souvenir de mon pays natal se présentait à mon esprit, et aussitôt j'avais comme un regret d'avoir quitté la France. Je tombais dans la rêverie, tout semblait me manquer à la fois, et à la vue de ces immenses plaines sans arbres, désertes et monotones, je pensais aux belles forêts et aux riantes campagnes de ma patrie. J'aurais donné je ne sais combien pour jouir seulement un instant de la vue d'un beau chêne: tant il est vrai de dire qu'on n'apprécie généralement les choses que lorsqu'on en est privé depuis longtemps.

L'hiver de 1870 fut aussi froid que celui de l'année précédente, et on vit même se produire un phénomène que les plus anciens habitants du pays n'avaient jamais vu : il neigea pendant trois jours, et, quoique la chose ne fût pas nouvelle pour moi, je n'oublierai jamais l'impression que me fit cet immense manteau blanc qui s'étendait à perte de vue tout autour de moi comme un océan sans limites. Les bœufs et les chevaux paraissaient tout étonnés de ce spectacle qu'ils voyaient pour la première fois, et promenaient autour d'eux des regards inquiets. L'herbe ne paraissait plus, et ces pauvres animaux, poussés par la faim, couraient çà et là et fouillaient sous la neige pour tâcher de trouver un peu de nourriture. Heureusement il vint à pleuvoir, la neige fondit, et les troupeaux, menacés un instant de mourir de faim, purent se dédommager amplement de ce jeûne aussi long qu'inattendu.

J'ai déjà dit que le Moro se trouvait à une assez grande distance de tout centre de population. La ville la plus rapprochée, le Tandil, en était distante de trente lieues, et il n'y avait aucune sorte de communication entre ces deux localités, séparées par la sierra.

J'avais entendu bien souvent parler du Tandil; on m'avait dit que cette ville ne ressemblait nullement aux autres que j'avais vues, et était fort pittoresque. J'avais également entendu raconter bien des histoires sur une pierre appelée *piedra movediza* (pierre bran-

lante), qui se trouvait près de là et qui était, disait-on, perpétuellement en mouvement. Tout cela m'engageait beaucoup à entreprendre un petit voyage de ce côté, et je cherchais depuis longtemps une occasion favorable pour me mettre en route.

Au mois d'août l'occasion se présenta. Un de mes amis, habitant le Moro, devait aller dans quelques jours à l'*Azul*. Cette petite ville est située au sud-ouest de Buenos-Ayres, sur les confins du territoire habité alors par les chrétiens; près de là vivait, à cette époque, une tribu d'Indiens dont le chef ou cacique s'appelait Katriel. Depuis le Moro, pour aller à l'Azul il fallait passer par le Tandil; j'étais donc servi à souhait, et j'allais faire en excellente compagnie une excursion qui promettait d'être fort intéressante.

IV

Le 11 août 1870, à sept heures du matin, nous partions du Moro, mon ami et moi. Nous emmenions avec nous deux domestiques et vingt-quatre chevaux de selle devant nous servir à franchir les deux cent cinquante kilomètres qui nous séparaient du but de notre voyage. Une gelée blanche couvrait la terre, car dans ce pays, je l'ai déjà dit, les saisons sont diamétralement opposées à celles de notre hémi-

sphère, et l'hiver commence là-bas lorsque nous entrons ici en été. Un épais brouillard qui se condensait en pluie fine nous enveloppait de toute part, et le soleil levant montrait à l'horizon son large disque rougeâtre et dépourvu de rayons.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers le nord-ouest, et nous traversâmes les riches plaines qui s'étendent depuis le Moro jusqu'au pied de la sierra. Le soleil ne tarda pas à dissoudre la mince couche de gelée sur laquelle nous marchions, et bientôt la prairie nous apparut avec sa couleur verte habituelle. Chemin faisant, je remarquai une particularité fort intéressante, et dont j'ai cherché vainement depuis une explication scientifique rationnelle. Dans les bas-fonds on rencontrait à chaque instant de petits espaces mathématiquement circulaires, dont le diamètre variait entre quelques pieds et plusieurs mètres, et dans lesquels l'herbe faisait défaut, ou était si courte et si rare, que ces espaces formaient des taches parfaitement apparentes. Dans certains endroits ces cercles étaient très nombreux et parfois très voisins les uns des autres; ailleurs ils étaient plus rares et plus espacés. Très souvent on trouvait sur leur contour un certain nombre de gros champignons ressemblant à des éponges, et dont les habitants se servent pour faire des mèches de quinquet ou en guise d'amadou. Depuis cette époque j'ai revu bien souvent ces espèces de tonsures de la pampa; je les ai examinées de près, et je n'ai rien trouvé qui

pût m'indiquer leur origine. J'ai questionné les gauchos à ce sujet, et tous m'ont répondu que cela était produit par le *resuello del venado*, c'est-à-dire par la respiration du cerf lorsqu'il est couché. Cette action délétère de l'air expiré par ce ruminant est tellement admise dans le pays, que personne ne songerait à donner une autre explication. Cependant cela ne me satisfaisait pas, et je cherchai une autre cause, toutefois sans la trouver; j'examinai attentivement s'il n'y avait pas quelque plante parasite dans le genre de la *cuscute* par exemple, qui détruisît l'herbe; mais mes recherches furent toujours infructueuses. La présence presque constante et la disposition en cercle des champignons dont j'ai parlé tout à l'heure me donnent cependant de fortes présomptions pour croire que ces cryptogames peuvent avoir une influence au moins présumable. En effet, ces éponges végétales, remplies de spores, deviennent en séchant extrêmement légères, et sont alors dispersées par le vent. Il est toutefois assez difficile d'expliquer la forme si régulière de ces lacunes de la prairie, et je ne hasarde ici qu'une simple hypothèse.

Vers midi nous étions arrivés au pied de la sierra, que nous traversions par le passage de *Tamanguillù*. Cette sierra, dont j'ai déjà parlé, est une petite chaîne de montagnes qui, partant du cap Corrientes, s'aligne vers l'occident sur une longueur de deux cent cinquante kilomètres environ, puis s'infléchit vers le nord et va atteindre le Tandil et l'Azul. La sierra est

formée de petites montagnes recouvertes de terre et terminées par des mamelons de granit, de gneiss et de micaschiste, alternant avec des crêtes de plusieurs lieues d'étendue et d'une hauteur qui peut varier entre trois cents et huit cents mètres. Toute la partie supérieure des crêtes et des mamelons est formée d'immenses blocs dénudés que les pluies ont lavés pendant une longue série de siècles. Leurs cimes blanches semblent de loin être recouvertes de neige et ne sont visitées que par les aigles, seuls habitants de ces mornes solitudes. Les terres entraînées dans les crevasses des rochers et dans les ravins, tantôt chaudes, tantôt froides, selon leur exposition et leurs abris, tantôt sèches ou humides, fournissent au botaniste un nombre considérable de plantes aussi intéressantes que variées. On y trouve surtout en abondance plusieurs espèces de cactus épineux, des plantes bulbeuses, des lichens, dont une variété, appelée dans le pays *yerba de la piedra* (herbe de la pierre), jouit parmi les indigènes d'une grande réputation à cause de ses vertus médicinales. Une autre plante de la famille des broméliacées, et qui porte le nom pittoresque et mérité de *flor del aire* (fleur de l'air), est extrêmement curieuse sous ce rapport qu'elle emprunte à l'air toute sa nourriture et qu'elle ne se trouve que sur les rochers absolument nus, auxquels elle est fixée par des racines adventives. Je possède encore de ces plantes qui vivent depuis dix ans attachées avec du fil de fer à un cercle de bois, et

qui non seulement fleurissaient chaque année lorsqu'elles étaient sous le ciel qui les avait vues naître, mais encore poussaient de nombreux bourgeons.

Dans la plaine et sur les collines peu élevées, on trouve aussi cette autre plante appelée *romerillo* (petit romarin), dont j'ai déjà parlé, et qui est toujours verte, malgré la sécheresse et l'aridité du sol. C'est un poison mortel pour les animaux qui en mangent. Les bœufs, les chevaux et les moutons nés dans les parages où croît cette herbe n'en mangent jamais, mais les troupeaux qui viennent de loin et qui passent par là en broutent toujours quelques touffes. Malheur alors au cavalier imprudent qui laisse paître sa monture dans ces pâturages vénéneux : au bout de quelques heures le cheval succombe à une irritation intestinale extrêmement violente, suivie probablement de perforation et de péritonite. De même les bœufs et les moutons que l'on conduit aux saladeros de la capitale meurent quelquefois en grand nombre pendant la route, si les bergers commettent l'imprudence de les laisser séjourner quelques instants dans les lieux où croît cette plante perfide.

A deux heures de l'après-midi nous étions de nouveau au milieu de la plaine immense, et nous voyions fuir insensiblement derrière nous ces mêmes montagnes vers lesquelles nous nous dirigions le matin. Nous marchâmes, ou plutôt nous galopâmes encore pendant quelques heures, et dans la soirée nous ar-

rivions près d'un rancho ou cabane de berger. Il commençait à faire nuit et à geler, et, afin que nos chevaux eussent le temps de se reposer un peu et de paître avant que le froid se fît trop sentir, nous demandâmes au propriétaire de l'habitation de vouloir bien nous donner à souper et un gîte pour la nuit. Notre demande fut parfaitement accueillie, car, dans ce pays, le plus pauvre comme le plus riche ne vous refuse jamais l'hospitalité.

Quoique nous eussions de bons chevaux, nous n'étions pas sans besoin de repos; en effet, nous avions franchi quatre-vingt-dix kilomètres depuis le matin, et il nous en restait encore soixante pour arriver au Tandil.

Après avoir mis pied à terre, nous dessellâmes les chevaux et nous portâmes nos *recados* dans la cuisine, afin qu'ils nous servissent de lit pour la nuit. Dans le désert on trouve rarement du confortable; les lits même y sont presque inconnus dans la plupart des cabanes, et le voyageur qui n'apporterait pas avec lui de quoi faire son lit risquerait fort de coucher par terre. Aussi se sert-on de recado en guise de selle. Le recado est formé de deux ou trois couvertures que l'on met sur le dos du cheval après les avoir pliées en plusieurs doubles. Par-dessus on place un grand cuir épais, puis un bât solidement fixé par une forte sangle, et enfin une espèce de tapis de laine très épais appelé *cojinillo*, ou une simple peau de mouton, suivant l'opulence du cavalier, le tout

recouvert d'un cuir souple fait habituellement de peau de *carpincho* mégissée. On voit par cette énumération qu'il suffit d'étendre par terre ces diverses pièces pour avoir un lit, peu moelleux, il est vrai, mais auquel on s'habitue cependant quand on ne peut pas s'en procurer d'autre.

Les vêtements des paysans ou gauchos (prononcez : gaoutchos) sont essentiellement composés de deux pièces principales : le *poncho* et le *chiripa*. Le premier sert de paletot; le second remplace le pantalon et recouvre les caleçons. Le poncho et le chiripa sont faits l'un et l'autre d'une pièce d'étoffe carrée de laine ou de coton. Le poncho est percé au milieu d'une ouverture qui sert à passer la tête, de sorte que tout le haut du corps est couvert par ce vêtement, qui descend jusqu'aux genoux, et fournit un abri commode contre le froid et la pluie. Le chiripa se met autour de la taille, enveloppe les cuisses et le haut des jambes, et est maintenu par une ceinture étroite de laine, de soie ou de coton. Par-dessus cette dernière on place le large ceinturon de cuir appelé tirador, dont j'ai déjà parlé, et qui renferme dans ses goussets l'argent, les papiers, le tabac et le revolver.

Les gens de la classe aisée et les étrangers remplacent souvent le chiripa par un large pantalon appelé *bombacha;* mais tout le monde a un poncho et un tirador.

En voyage comme chez eux, l'été comme l'hiver, la plupart des paysans dorment toujours sur leur recado,

qu'ils étendent soit dans la cuisine, soit en plein air. Le bât tient lieu d'oreiller, et ils y ajoutent généralement leurs bottes pour lui donner un peu plus de volume. Le poncho et le chiripa servent de couvertures.

Dans un pays où les moutons abondent, et où toute la laine qui n'est pas blanche est jetée au fumier comme impropre à la vente, il semble étonnant que l'on ait des lits si peu confortables, en hiver surtout, où il gèle parfois pendant plusieurs mois, lorsque de bons matelas ne coûteraient rien ou presque rien. La raison de cette négligence, c'est d'abord l'habitude : l'enfant n'a jamais connu d'autre lit que son recado, doublé dans sa cabane de quelques peaux de mouton, mais réduit à sa plus simple expression lorsque les voyages ou les travaux l'obligent à passer les nuits au milieu des champs, ou dans la cabane d'autrui. Devenu homme, il continue à s'en servir pour faire comme les autres, et pour ne pas s'exposer à être ridiculisé par ses camarades s'il faisait différemment qu'eux.

Tant qu'ils sont errants, c'est-à-dire sans attache fixe à la propriété, et célibataires, les gauchos couchent ainsi sur la dure; cependant, lorsqu'ils s'établissent définitivement, soit comme domestiques, soit comme métayers ou associés, ou qu'ils se marient, ils se fabriquent généralement une espèce de lit de sangle en toile ou en cuir. Les enfants en bas âge sont couchés dans de petits berceaux ou hamacs improvisés au moyen de quatre morceaux de bambou formant

un carré long et servant à tendre une peau de veau ou de cheval légèrement déprimée; le tout est suspendu au toit par une courroie de cuir divisée en quatre brins dont chacun va s'attacher à un des angles du berceau. Quelquefois aussi c'est une simple caisse en bois disposée de la même façon. De cette manière la mère peut de son lit bercer son enfant sans être obligée de se déranger.

La cabane, ou rancho, dans laquelle nous devions passer la nuit se composait d'une grande pièce de cinq mètres de long sur trois de large, divisée vers le milieu par une cloison, et formant ainsi deux pièces, une chambre et une cuisine. Cette cabane était recouverte d'un toit de chaume à deux eaux fortement incliné de chaque côté et dépassant un peu les murs, construits en torchis, qui n'avaient guère plus de trois pieds de haut. La chambre à coucher contenait un mauvais grabat servant de lit, recouvert de ponchos indiens, et formant, avec quelques pièces de sellerie suspendues aux murs et aux bambous du toit, tout l'ameublement.

Comme toutes les cuisines du pays, celle-ci avait le foyer à sa partie centrale, où l'on apercevait quelques tisons répandant une odeur de corne brûlée; ce qui n'était pas étonnant, car le combustible se composait, comme d'habitude, de quelques ossements de bœuf ou de cheval demi-calcinés, auxquels, en l'honneur de notre arrivée, on venait d'ajouter deux pieds de vache et la moitié d'une tête. Sur un trépied

se trouvait placée une petite bouilloire que l'on venait de remplir d'eau et qui allait servir à faire du mate. Quelqu'un qui n'aurait pas été habitué comme nous l'étions à la vie du désert aurait cru se trouver chez des cannibales, et assister au dessert d'un repas où les vaincus auraient fourni aux vainqueurs les éléments d'un succulent dîner. Mais rassurez-vous, lecteur : il n'en était rien, et si on faisait du feu avec des matières en apparence si étranges, c'était pour la raison bien simple qu'il n'y avait pas d'autre combustible, et que celui-là est excellent et fort commode. Dans la pampa, en effet, on ne trouve pas la moindre broussaille, pas le plus petit arbrisseau, si ce n'est cependant cet arbuste de la famille des solanées appelé durasnillo, que nous connaissons déjà. Mais le durasnillo est très léger, brûle mal, donne beaucoup de fumée et fort peu de chaleur. Dans les montagnes on trouve aussi deux espèces d'arbrisseaux épineux semblables à l'ajonc, avec cette différence que l'un d'eux n'a presque pas de tige, mais seulement une grosse racine comme la bruyère, tandis que l'autre, dont j'ai déjà parlé, et que les Indiens appellent *kourou-mamouel,* a les feuilles triangulaires terminées par une épine, et fournit des troncs de la grosseur du bras. Parfois même on rencontre des régions boisées, des espèces d'oasis d'arbres rabougris et épineux ; mais ces bois sont très rares, et l'on parcourt souvent plus de mille kilomètres sans en trouver un seul. Là où il n'y a ni bois, ni marais, ni montagnes,

on n'a d'autres ressources que les ossements des animaux qui meurent dans les champs, et que les oiseaux de proie, les renards et les tatous ont bientôt réduits à l'état de squelettes. On joint à ces ossements les débris des bœufs et des moutons que l'on tue journellement pour la consommation. Pour activer la combustion du foyer on se sert de suif et de graisse, et c'est ainsi qu'une partie de l'animal sert à faire cuire l'autre.

Dès notre arrivée on était allé chercher une vache, et pendant que nos domestiques la tuaient, le maître de la maison nous offrait le mate, selon la coutume traditionnelle du pays.

Cependant, l'heure du dîner étant arrivée, on embrocha une immense tranche de bœuf, on planta la broche dans la terre, et, après avoir jeté sur le feu quelques morceaux de suif pour faire de la flamme, tout le monde s'assit en cercle autour du foyer, soit sur des têtes de cheval au crâne blanc et poli, soit sur des vertèbres de baleine rapportées de la côte, soit enfin sur des caisses vides ou même des escabeaux de bois.

La plus franche gaieté régnait parmi les convives : chacun racontait sa petite histoire, pendant que le rôti cuisait, et les plus *vicieux* ou les derniers venus continuaient de prendre le mate. Maîtres et domestiques étaient au même rang (j'allais dire à la même table, mais il n'y en avait pas), et chacun regardait avec des yeux de convoitise la viande qui commençait à montrer une belle couleur dorée. Lorsque l'expert

déclara que le rôti était à point, on le sala, puis on le retira du feu et l'on enfonça verticalement la broche dans le sol à une certaine distance du feu.

Aussitôt, et comme si l'on avait obéi à une voix de commandement, chaque convive porta la main à la ceinture, sortit son couteau du fourreau, et, après en avoir passé quatre ou cinq fois la lame sur le revers de la botte en guise de polissoir, se mit en devoir de couper sa tranche de viande à la pièce commune.

Le voyage et la fraîcheur nous avaient donné de l'appétit, et bientôt il ne resta plus à la broche que quelques débris carbonisés ou trop crus dont personne ne voulait. Le maître de la maison puisa de l'eau dans un seau au moyen d'une corne de bœuf, et l'on but à la ronde dans ce gobelet d'un nouveau genre. Le dîner était terminé, mais en guise de café on se remit à prendre le mate avant d'aller se coucher.

Il y avait dans la cabane un mauvais lit que mon hôte avait eu la gracieuseté de m'offrir. Lorsque je voulus me coucher, je m'aperçus que les draps étaient d'une couleur qui se rapprochait plus du noir que du blanc, et paraissaient avoir servi pendant un certain nombre de mois; aussi je n'hésitai pas à les reléguer dans le coin le plus éloigné de la chambre, et je me couchai tout habillé et enveloppé dans mon poncho. Je dormis profondément et ne me réveillai que le matin, lorsque les coqs commencèrent à chanter.

Après avoir sellé nos chevaux, nous nous remîmes en marche, et bientôt nous aperçûmes de nouveau

la chaîne de montagnes que nous avions traversée la veille, et que nous devions traverser encore deux fois sur des points différents, à cause des sinuosités de son parcours.

Nous avions fait à peu près six à sept lieues lorsque nous nous trouvâmes en face d'un marais rempli de hautes herbes, paraissant avoir une demi-lieue de largeur et s'étendant à droite et à gauche sur une étendue qu'il nous était impossible de mesurer. Pour ne pas être obligés de faire un long détour, nous nous décidâmes à le traverser. La terre, simplement détrempée d'abord, était néanmoins assez ferme, quoique recouverte de vingt centimètres d'eau. Mais le sol devenait de plus en plus mou, et bientôt nos chevaux s'enfoncèrent jusqu'aux genoux dans une vase noire et nauséabonde. Ces pauvres bêtes se fatiguaient horriblement, et nous ne pouvions pas nous arrêter pour les laisser souffler un peu, parce qu'alors il nous aurait été impossible d'aller plus loin et de nous tirer de là.

Heureusement nous trouvâmes bientôt une espèce d'île solide, dont le niveau était un peu supérieur à celui des terrains d'alentour, et sur laquelle nous pûmes changer de chevaux et laisser reposer ceux que nous venions de quitter. La seconde partie du marais était encore plus fangeuse que la première, et si nous n'avions pas fait un petit relais, il est probable que nous n'aurions jamais pu en sortir.

Après avoir ainsi couru de grands dangers et sur-

monté mille difficultés, nous entrâmes une seconde fois dans les montagnes, entrecoupées, cette fois, de vastes plaines; nous passâmes à gué plusieurs ruisseaux boueux, et, vers midi, nous avions devant nous des champs cultivés et de jolies petites maisonnettes blanches qui paraissaient annoncer le voisinage de quelque village. En effet, peu d'instants après nous arrivions au Tandil.

V

Comme je désirais faire des excursions dans les environs, je résolus d'employer à cela le reste de la journée, et de passer la nuit dans cette ville. En conséquence, nous nous rendîmes à un hôtel français, qui passait pour être le meilleur de la localité, et notre premier soin fut de nous faire servir un déjeuner à la française, excellent déjeuner du reste, où rien ne manqua, ni la gaieté, ni le bordeaux, ni le champagne. Tout cela me paraissait d'autant meilleur que depuis près de trois ans j'étais soumis au régime du désert, où le biscuit, la viande, les œufs, le gibier, le vin, le café et quelques légumes formaient invariablement le menu de tous les repas; à peine pouvions-nous de temps en temps nous procurer quelques petits pains créoles, et des gâteaux feuilletés que font les femmes du pays avec de la farine, des œufs et du suif frais.

Le pain créole se fait avec de la farine de froment, à laquelle on mêle une certaine quantité de graisse de vache et de mouton, qui a la propriété de le conserver frais assez longtemps. On le fait cuire dans de petits fours en terre ou en briques, chauffés avec des ossements d'animaux ou du fumier de brebis, ou bien encore avec des tiges de chardons. Ce dernier combustible est peu employé, d'abord parce qu'il n'y en a pas partout et qu'il donne beaucoup de tracas et peu de chaleur, et ensuite parce que c'est seulement pendant l'hiver qu'on trouve des tiges sèches.

Les gâteaux ne sont pas non plus d'une finesse exquise. La farine et les œufs, auxquels on ajoute du suif de mouton en guise de beurre, servent à faire une pâte feuilletée qu'on divise en morceaux de diverses formes, dans lesquels on enferme des œufs durs et de la viande hachée, et qu'on fait frire ensuite dans de la graisse de vache, comme des beignets.

Après notre déjeuner, nous remontâmes à cheval, et nous parcourûmes la ville dans tous les sens. Le Tandil est une petite ville, ou plutôt un gros bourg de quinze cents habitants à peu près, situé tout à fait au pied d'une montagne, et près d'un ruisseau dont les eaux cristallines forment un grand nombre de cascades ombragées de saules et de peupliers, et mettent en mouvement plusieurs moulins qui servent à moudre le blé récolté dans les environs. Les maisons sont basses et généralement bâties en briques

et blanchies à la chaux. Quelques-unes ont une terrasse; d'autres sont recouvertes en tuiles, en zinc ou en chaume. Il y a généralement peu de luxe, cependant assez de confortable, et même en plusieurs endroits j'ai entendu jouer du piano. On trouve là toute espèce de marchands et quelques ateliers de forge, de menuiserie et de charronnage, appartenant la plupart à des Français, des Italiens ou des Anglais.

N'ayant absolument rien de plus à voir au Tandil, nous nous dirigeâmes vers une montagne située à trois kilomètres environ de la ville, et au sommet de laquelle se trouve la fameuse *piedra movediza*, curiosité naturelle à laquelle tous les voyageurs qui passent par le Tandil ne manquent pas de faire une visite. Beaucoup de personnes même viennent exprès de fort loin.

En quelques minutes nous étions au pied de cette montagne; mais, comme il nous était impossible de la gravir à cheval, nous laissâmes là nos montures, après avoir eu la précaution de leur mettre des entraves, et nous suivîmes à pied un petit sentier étroit qui serpentait autour des blocs de granit et paraissait avoir été parcouru bien souvent, car il portait de nombreuses empreintes de pas. Nous montâmes assez facilement pendant une demi-heure; mais bientôt nous ne trouvâmes plus que des rochers escarpés qui semblaient avoir été jetés là pêle-mêle. Ils devaient, en effet, être tombés des flancs de la montagne,

car plusieurs présentaient de vastes crevasses qu'on ne pouvait attribuer qu'à une chute faite d'un endroit élevé. Le sentier avait, pour ainsi dire, disparu; on ne le reconnaissait plus qu'à quelques pierres qu'on avait placées au fond des fentes de rochers, ou les unes sur les autres, pour parvenir à la cime de ces derniers. On n'avait jamais fait de chemin exprès, mais pendant de longues années les nombreux visiteurs avaient remué chacun quelque pierre pour pouvoir descendre ou monter plus facilement, et avaient ainsi rendu l'ascension plus facile à ceux qui venaient après eux. Nous-mêmes nous ne pûmes résister à l'envie de payer notre contribution, et nous suivîmes l'exemple de nos devanciers. Je dirai même que, sans être ingénieurs des ponts et chaussées ni agents voyers, nous construisîmes avec des blocs de granit une espèce d'escalier dont les touristes qui sont venus après nous ont dû être fort satisfaits, car auparavant l'accès de la piedra movediza n'était nullement facile. En effet, la cime de la montagne est formée par un plateau de granit de quelque huit à dix mètres de largeur, hérissé de blocs énormes de tous les côtés, excepté d'un seul, où le roc est taillé à pic jusqu'à une profondeur de plus de cinquante pieds. Pour parvenir sur ce plateau, il fallait gravir un dernier rocher de quatre pieds de hauteur, placé au bord d'un précipice, et même en s'aidant des pieds et des mains ce n'était pas chose bien aisée. Nous eûmes alors l'idée de faire rouler deux ou trois

grosses pierres qui nous servirent d'escalier pour arriver facilement et sans danger à la dernière étape.

Je me souviens encore de la joie que j'éprouvai alors et que doit ressentir tout voyageur qui arrive au terme de sa course, ainsi que le touriste qui, après de grandes fatigues et de grands périls, a atteint le pic tant désiré, sur lequel il peut se reposer en sécurité et reprendre haleine avant de descendre dans la plaine. Quant à moi, je n'étais pas bien fatigué, je n'avais guère couru de dangers; mais, en revanche, j'avais devant moi une véritable merveille naturelle, et autour de moi un panorama splendide, car le point où je me trouvais dominait toute la montagne et l'immense plaine qui s'étendait tout autour à perte de vue. Le regard ne rencontrait d'abord que des rocs arides, dont quelques-uns portaient des touffes de fleurs de l'air ou de yerba de la piedra, et qui semblaient avoir été entassés là par des géants. Dans la plaine on voyait des cabanes dispersées çà et là, des champs de blé ou de maïs, quelques rares peupliers, et des troupeaux paissant librement dans les champs ou poussés par d'agiles cavaliers.

Mais ce qui attirait le plus mon attention c'était la piedra movediza, dont je vais donner la description, et avec laquelle nos plus célèbres *pierres branlantes* d'Europe ne sauraient supporter la moindre comparaison.

J'ai dit que le plateau supérieur de la montagne est formé par une plate-forme de granit, dont un des

côtés est taillé à pic et descend au fond d'un ravin d'une cinquantaine de pieds de profondeur. Le bord de la plate-forme qui limite ce côté est mousse et arrondi, et présente vers sa partie médiane une légère dépression largement évasée. La pierre branlante est formée par un gigantesque bloc de granit ayant à peu près la forme d'une pyramide triangulaire dont la base, plus grande que la hauteur, est irrégulièrement concave sur les bords, et repose sur une seconde pyramide à base supérieure, dont le sommet sert de point d'appui ou de pivot à toute la masse et vient se loger dans la petite dépression que j'ai signalée tout à l'heure. Cette pointe est arrondie et a environ trente centimètres de diamètre. Les deux pyramides, dont je parle pour la facilité de la description, ne sont pas séparées l'une de l'autre, mais bien taillées dans le même bloc de granit, qui ressemble assez grossièrement à un immense champignon dont la queue, extrêmement courte, irait en augmentant de volume depuis la partie inférieure jusqu'au chapeau, avec lequel elle se confondrait. La piedra movediza a une hauteur totale de vingt-cinq pieds depuis le pivot jusqu'au sommet, et une largeur de vingt-quatre pieds sur chacun de ses trois côtés, soit vingt-quatre mètres de tour. Son poids dépasse quatre cent mille kilogrammes. La base est à deux mètres du sol, sur le bord, de sorte qu'on peut facilement se tenir debout et se promener sous la pierre. Le point d'appui est placé sur l'arête même de la plate-

forme, et la pierre surplombe de plusieurs mètres le mur vertical qui se trouve de ce côté. Si l'on se place de profil, on voit même que le sommet de la pyramide se trouve en dehors du point d'appui, du côté du ravin, et l'on éprouve une sorte de saisissement en voyant cette masse penchée vers l'abîme, suspendue là comme par enchantement, et n'attendant, pour ainsi dire, qu'une faible secousse pour s'y précipiter. Grâce au contrepoids placé du côté de la plate-forme, où la pierre est très large et s'étend loin de son centre de gravité, une chute n'est point à craindre; et cette masse de granit placée là en équilibre *stable,* comme on dit en physique, brave depuis des siècles l'impétuosité des vents et défie les efforts des hommes. On dit en effet, dans le pays, qu'autrefois, il y a une quarantaine d'années, le tyran Rosas, pendant qu'il était souverain dictateur de la république Argentine, eut un jour la fantaisie de détruire cette merveille. Ayant fait atteler cent paires de bœufs à un énorme câble attaché à la pierre branlante, afin de la renverser, le câble se rompit, mais la pierre ne bougea pas. Pour mon compte, je ne crois guère à cette histoire passée maintenant à l'état de légende parmi les gens du pays, car Rosas était un homme trop intelligent pour employer un moyen si primitif et dont l'application eût été fort difficile. Du reste, si Rosas fut tyran envers les hommes à une époque où un bras de fer était nécessaire pour contenir le vice et arrêter le débordement de la barbarie,

à une époque où l'assassinat se commettait ostensiblement en pleine rue et en plein midi, il ne s'en prit point aux monuments, et ne chercha pas à porter la désolation ou le chaos là où la nature s'était montrée prodigue de merveilles. Au contraire, il fit faire à *Palermo*, par exemple, de magnifiques jardins plantés d'orangers, dont un grand nombre existent encore aujourd'hui. Malheureusement ces arbres servirent trop souvent, dit-on, de prétexte à ses atrocités, et plus d'une fois quelques-uns des malheureux Espagnols qui, au nombre de deux cents, étaient chargés de laver et de brosser soigneusement chaque jour les feuilles de ces orangers, payèrent bien chèrement un moment de négligence dans l'accomplissement de leur devoir.

La situation de la piedra movediza tout à fait au sommet du plus haut pic de la montagne, et sur le bord d'une commode plate-forme qui semble faite exprès pour que le touriste puisse l'examiner à son aise, est certainement due à un singulier hasard et mérite d'attirer l'attention. Mais ce qui est non moins curieux, c'est que ce gigantesque bloc de granit est presque sans cesse en mouvement et oscille dès que l'air est agité; de là lui vient son nom de pierre branlante. A défaut de vent, il suffit de pousser légèrement avec la main le bord du rocher pour que le mouvement se manifeste aussitôt. Ces oscillations ont toujours lieu dans le même sens, et ne dépassent pas quatre à cinq centimètres dans leur maximum

d'amplitude. Elles sont à peu près insensibles à la vue; mais on les rend très évidentes au moyen d'une petite expérience qu'on ne manque jamais de faire et qu'on a dû répéter bien souvent, si on en juge par la quantité de tessons de bouteilles qu'on trouve sur la plate-forme et sous la pierre. On devine aisément que cette expérience consiste à caler le rocher dans le sens des oscillations, et tout près de son pivot, avec une bouteille; celle-ci se brise en éclats dès que le mouvement se produit. Si l'atmosphère est calme, la pierre doit être au repos, quoi qu'en disent les gens du pays, qui prétendent qu'elle est toujours en mouvement; mais ce qui est certain, c'est qu'il suffit d'un faible effort pour la mettre en branle, et que lorsqu'elle oscille sous l'influence du vent, on augmente sensiblement les oscillations en la poussant avec la main.

La piedra movediza formant, comme je l'ai déjà dit, le point culminant de la montagne, doit jouer souvent le rôle de paratonnerre; et ce qui semble démontrer qu'elle a été frappée par la foudre, c'est un énorme bloc de granit qui en a été violemment détaché et qui gît maintenant sur la plate-forme. En examinant les surfaces réciproques des deux pierres, on voit manifestement qu'elles se moulent l'une sur l'autre. La partie détachée, diminuant le poids du côté de la plate-forme, a dû nécessairement faire pencher cette masse du côté du précipice, et cette circonstance fortuite est venue rendre l'équilibre encore plus surprenant.

Après avoir répété deux ou trois fois l'expérience de la bouteille, et pris les mesures et le croquis de la piedra movediza, nous descendîmes la montagne par le même sentier que nous avions suivi en montant, et nous rentrâmes à l'hôtel, où nous passâmes une excellente nuit.

VI

Le lendemain 13 août, à huit heures du matin, nous quittions le Tandil. Nous nous mettions en marche vers San-Luis, distant de cent kilomètres, où nous devions nous arrêter avant d'aller à l'Azul, qui se trouve à cinquante kilomètres de là, mais dans une autre direction, puisque cette dernière ville n'est qu'à cent kilomètres du Tandil. Nous repassâmes une seconde fois au pied de la montagne que nous avions gravie la veille; puis, la laissant à gauche, nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la pampa.

Après avoir traversé plusieurs ruisseaux fangeux peu profonds, nous arrivâmes vers midi à une estancia, où nous laissâmes reposer un peu nos chevaux pendant que nous déjeunions et que nous prenions le mate avec le propriétaire, dont nous avions reçu un excellent accueil.

Étant repartis une heure après, nous nous trouvâmes, vers trois heures de l'après-midi, en face de l'*arroyo de Chapaleofu*, large ruisseau aux eaux pro-

fondes et aux bords escarpés, qu'il s'agissait de traverser. Mais ce fut en vain que nous cherchâmes un gué en amont et en aval, car, pour ne pas perdre de temps, nous avions envoyé un domestique dans chaque direction. Nous avions ainsi côtoyé la rivière sur une longueur de plus d'une lieue, et nous ne savions pas trop quel parti prendre, lorsqu'un gaucho vint heureusement à passer et nous indiqua le gué, qui se trouvait près de là et que nous n'avions pas pu trouver.

A cinq heures du soir nous étions arrivés à l'estancia de San-Luis, appartenant à mon compagnon de voyage, et située près d'un ruisseau au cours rapide appelé *arroyo de los Huesos*.

Le nom de ce ruisseau, qui signifie « ruisseau des Os », lui vient de ce que dans le voisinage se trouvent ensevelies de grandes quantités d'ossements d'animaux antédiluviens, tels que le megatherium, le toxodon, etc. Lorsque les eaux sont basses, on voit souvent au fond du ruisseau ou sur les bords quelques-uns de ces fossiles gigantesques. On a même quelquefois trouvé là des squelettes tout entiers enfouis à plusieurs pieds de profondeur et mis à découvert par le ravinement des eaux courantes.

CHAPITRE VI

I. Voyage à l'Azul. — II. Les Indiens et les Indiennes. Leur costume. Les bottes de *potro*. Leurs armes; les boleadoras; la lance. — III. Le *lenguara*. Excursion aux toldos. Un enterrement indien. — IV. Le cacique Katriel. — V. Une grande fête dans la tribu.

I

Je restai douze jours à San-Luis, passant le temps à chasser et à faire quelques visites à deux ou trois familles françaises qui habitaient dans les environs. Enfin, le 25 au matin, nous partîmes pour l'Azul, M. Luefer et moi, et en deux galops de cheval nous franchîmes les cinquante kilomètres qui nous séparaient de cette ville. Le pays était assez laid, en effet, pour qu'on ne s'arrêtât pas en route, et d'un autre côté il me tardait beaucoup d'arriver au pays des Indiens.

En partant de San-Luis nous traversâmes d'abord des champs couverts de fin gazon et de trèfle sauvage; mais bientôt nous nous trouvâmes au milieu de

prairies vierges, tantôt sèches, tantôt marécageuses, mais néanmoins assez uniformément planes et basses. La pampa avait un aspect triste et sauvage; de hautes touffes d'herbes sèches, dépassant en hauteur le dos des chevaux, alternaient avec quelques marais à demi desséchés et salpêtreux, où croissaient une plante particulière à ces parages, et qu'on appelle *jume* (*salicornia*), et diverses espèces de graminées aux longues feuilles rougeâtres ou blanchâtres, parmi lesquelles on voyait surtout le *gynerium argenteum*, avec ses panaches argentés, et une autre variété de graminée appelée dans le pays *paja brava*. Cette dernière plante est absolument impropre à la nourriture des animaux dès qu'elle a atteint un certain degré d'accroissement, parce qu'elle est fort dure et que les feuilles sont garnies de piquants; mais lorsqu'elle commence à pousser elle offre un pâturage assez médiocre. De là vient l'habitude de mettre de temps en temps le feu aux prairies, afin d'avoir de l'herbe tendre pour les bestiaux dès que la pluie vient à tomber et à favoriser ainsi la végétation.

Dans les endroits un peu plus élevés, le sol était miné par les *toucoutous* ou *tucutus* (*stenomys brasiliensis*), espèce de gros rats sans queue, qui vivent en quantités innombrables dans ces vastes solitudes et qui disparaissent généralement à mesure que le terrain change de végétation par suite de l'occupation des colons et de l'accroissement du bétail. A chaque pas des chevaux on voyait fuir de tous côtés

quelques-uns de ces animaux, qui couraient avec la rapidité de l'éclair en poussant de petits grognements semblables au bruit d'un maillet de bois qu'on abat sur un piquet planté en terre. De là vient leur nom vulgaire, peu euphonique il est vrai, mais donnant assez bien une idée de leur cri. L'onomatopée est fort employée par les gens du peuple, en Amérique comme ailleurs, et parmi les oiseaux surtout il en est un grand nombre qui n'ont d'autre nom que leur cri, tels que le *chajà* (prononcé en espagnol), le *teru-teru*, etc.

Après avoir marché ou plutôt galopé pendant quatre heures, nous commençâmes à trouver des habitations et des champs cultivés, comme aux alentours du Tandil, et nous aperçûmes devant nous comme une immense tache de verdure tranchant sur le fond grisâtre de la pampa, et parsemée de points blancs qui n'étaient autres que des maisons. Nous ne tardâmes pas à nous trouver au milieu des plantations de saules et de peupliers qu'on trouve là en grand nombre autour des habitations, et sur lesquels se repose agréablement la vue fatiguée de la monotonie du désert. Enfin nous atteignîmes la ville de l'Azul elle-même, et bientôt nous chevauchâmes dans de véritables rues, non pavées il est vrai, mais néanmoins assez propres et bordées de trottoirs faits avec des briques posées de champ ou des bouteilles enfoncées verticalement dans la terre, le goulot en bas. Des maisons basses, couvertes de tuiles ou de terrasses, formaient de chaque côté une longue suite de magasins ou de mai-

sons particulières. On voyait là des cafés, des hôtels, des pharmacies, des magasins de chapeaux et de mercerie, et surtout des bazars contenant les objets les plus divers : des étoffes, de la lingerie, des articles de harnachement et de sellerie, de la quincaillerie, des armes, des bijoux, des denrées coloniales, du savon, des vêtements confectionnés, du vin, des liqueurs, etc. etc. Il y avait aussi des modistes, des perruquiers, des forgerons, des orfèvres, et enfin des médecins, des notaires, des officiers, des soldats, des propriétaires et des rentiers. C'était, en un mot, une vraie ville, avec tous les genres d'industrie nécessaires à une population de quatre à cinq mille habitants. J'avoue que ma surprise fut grande quand je vis tout cela, car je ne m'attendais pas à tant de commodités. Je descendis dans un hôtel très confortable, dont le propriétaire, quoique fort brave homme, portait un nom qui fut jadis synonyme de terreur et de crime. Son père, en effet, n'était autre que le fameux Cuitiño, conseiller du tyran Rosas et exécuteur de ses crimes. Esclave absolu des volontés de son maître, il ne recula jamais devant les plus odieux forfaits, et trempa bien souvent son poignard homicide dans le sang des innocents. Il avait sous ses ordres une troupe de nègres appelée la *mazorca*, qui semait la terreur dans la ville et égorgeait en pleine rue sans autre forme de procès les victimes désignées par un simple soupçon ou par une occulte dénonciation. Le maître d'hôtel n'avait gardé de son père que le nom et peut-

être un amer souvenir, car c'était l'homme le plus pacifique de la terre, et son cœur généreux était toujours ouvert à l'infortune.

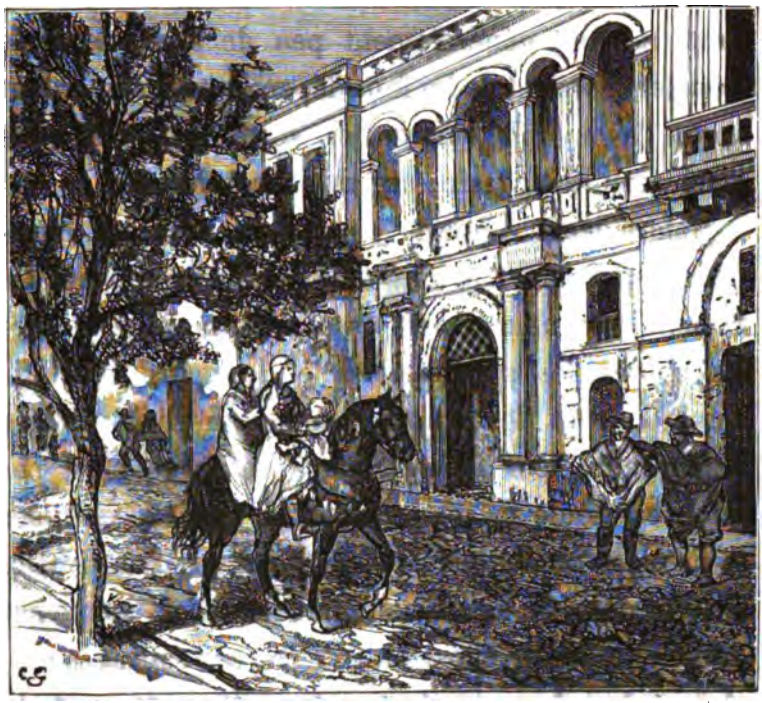
II

Il me tardait de voir les Indiens dont on m'avait tant parlé; aussi, dès que j'eus pris quelque nourriture, je sortis pour satisfaire ma curiosité. Mon attente ne fut pas longue. A peine étais-je sur la porte, que je vis passer deux Indiennes montées à califourchon, l'une derrière l'autre, sur une mauvaise haridelle. Quelques instants après j'en vis passer d'autres, soit seules, soit deux à deux, avec un ou plusieurs enfants, toujours montées sur une pauvre bête maigre et plus ou moins richement harnachée. Ces Indiennes n'étaient nullement séduisantes, et répondaient bien peu au tableau qu'en avait créé mon imagination. Toutes se ressemblaient passablement quant au type et au vêtement. Elles avaient le teint brun ou plutôt cuivré, la figure ronde et des dents très blanches. De longs cheveux noirs, gros et lisses, partagés sur le milieu de la tête, couvraient leur front étroit et tombaient en désordre sur leurs épaules ou formaient deux grosses tresses. A leurs oreilles étaient suspendus de gigantesques anneaux d'argent grossièrement travaillés, et retenus par un cordon qui passait par-

dessus la tête et soulageait ainsi les oreilles, qui n'auraient pu soutenir un si grand poids. Leurs bras étaient nus et ornés au poignet ou à la partie supérieure d'un ou plusieurs bracelets d'argent. Tout le corps était enveloppé dans une espèce de grand manteau sans manches, fait d'une seule pièce de drap foncé, dont les deux coins opposés étaient croisés sur la poitrine et retenus par une énorme agrafe d'argent large comme une assiette et appelée en indien *toupou*. Leurs pieds, fort petits, étaient nus, ainsi que les jambes, qui étaient cependant entourées d'une pièce d'étoffe tenant lieu de jupon. Ce vêtement fort simple, comme on voit, était souvent agrémenté de quelques pièces de fantaisie, telles que des cravates, des foulards ou des fichus de couleurs éclatantes, le tout d'une malpropreté repoussante et parfois dans un état de délabrement tel qu'on voyait la peau à travers les trous. Quelques Indiennes poussaient la coquetterie jusqu'à avoir des anneaux d'argent ou de cuivre au bas des jambes, autour des chevilles, et la plupart portaient aux doigts de nombreuses bagues d'argent. Leur cheval avait lui-même très souvent un mors d'argent, ainsi que des rênes et des étriers du même métal. Toute cette argenterie contrastait d'une façon singulière avec la laideur des femmes, la pauvreté des vêtements et la maigreur des chevaux.

Les Indiennes paraissaient très gaies, se tenaient à cheval comme des hommes, et montaient ou descendaient avec la plus grande aisance. Elles allaient presque

toujours par groupes de trois ou quatre, causaient entre elles dans leur langue et semblaient se soucier fort peu des sentiments de curiosité ou de dégoût qu'elles pouvaient inspirer. Si on les suivait un ins-



Je vis passer deux Indiennes montées à califourchon sur une mauvaise haridelle.

tant, on les voyait invariablement descendre à la porte d'un bijoutier ou d'un bazar, et, dans ce dernier cas, c'était presque toujours pour acheter quelque morceau d'étoffe, ou bien du sucre, du cognac, du genièvre, de la yerba, en échange de quelques ceintures de coton, de soie, de laine, tissées par elles, ou bien de quelques peaux de loutre, de renard, de

skuns, de vache ou de cheval. C'étaient des marchés qui n'en finissaient pas et qui auraient lassé la patience des boutiquiers, si ces derniers n'avaient pas eu l'habitude de faire tous les jours ces trafics. L'Indien est naturellement très méfiant, et les commerçants se font généralement peu de scrupule de le tromper. Souvent ils lui font dépenser tout son argent après l'avoir fait enivrer, de sorte que tout reste ainsi dans le magasin, argent et marchandise.

Malgré leurs rapports journaliers avec les chrétiens, les Pampas (on appelle ainsi très souvent les Indiens) savent rarement assez d'espagnol pour dire les choses les plus simples et les plus usuelles, aussi ce sont les commerçants qui sont obligés d'apprendre leur langue. L'apprentissage n'est pas long, car toute la conversation se borne à indiquer le prix des objets que l'on vend ou que l'on achète. Il suffit donc de savoir compter. Cela n'est même pas difficile en effet; chose singulière, ces sauvages emploient dans leur numération le système décimal absolument comme nous. Ils comptent d'abord jusqu'à dix, et ajoutent ensuite les unités à la première et aux autres dizaines; ainsi ils disent : *quinié*, un; *épouh*, deux; *collah*, trois; *meilly*, quatre; *quetcho*, cinq; *queyou*, six; *réouly*, sept; *pourah*, huit; *ailhia*, neuf; *mary*, dix; *mary-quinié*, onze; *mary-épouh*, douze, etc.; *épouh-mary*, vingt; *épouh-mary-quinié*, vingt et un; *épouh-mary-épouh*, vingt-deux, etc.; *collah-mary*, trente; *meilly-mary*, quarante, et ainsi

de suite. *Mary-mary* veut dire cent; le mot bonjour se dit de la même façon. J'ignore si l'orthographe est la même, car les Indiens n'ont pas de langue écrite, mais la prononciation est absolument identique.

Je n'avais d'abord vu que des Indiennes; je ne tardai pas à voir passer des Indiens. Ces derniers étaient moins remarquables que les femmes. Ils étaient généralement de haute stature et presque tous obèses; ils avaient le visage rond, le nez camus, les dents très blanches, les cheveux noirs, lisses et fort longs. Leur costume était à peu près le même que celui des gauchos, dont j'ai déjà parlé; mais le poncho et le chiripa, généralement bleus avec des dessins rouges et blancs, étaient l'œuvre des Indiennes. Ces dernières font ces sortes de tissus avec une très grande habileté, à l'aide de métiers rudimentaires et tout à fait primitifs. Quelques piquets plantés dans la terre servent à soutenir la chaîne de l'étoffe, dont elles croisent adroitement les fils pour former les dessins. La trame se fait avec un simple peloton ou une mauvaise navette; une espèce de sabre de bois leur sert à serrer le tissu et à rapprocher les fils de la trame. La laine est quelquefois teinte en écheveaux; mais souvent les Indiennes tissent en blanc et teignent ensuite la pièce en réservant des dessins blancs, formés de croix et de losanges, et cela au moyen d'artifices tout à fait primitifs, mais fort ingénieux. Leurs matières tinctoriales sont extraites des plantes, tantôt de la racine, tantôt de l'écorce, tantôt du fruit, et se com-

posent surtout de bleu, de jaune, de rouge et de marron. Le mordant employé est tout simplement un liquide organique que je n'ai pas besoin de nommer; aussi les ponchos neufs ont une odeur ammoniacale peu agréable; mais la couleur en est indélébile, et ils sont d'une très longue durée et presque imperméables à l'eau.

Quelques Indiens étaient coiffés de chapeaux de feutre; la plupart cependant avaient le front ceint d'une espèce de ruban tissé par eux, ou bien d'un simple mouchoir en coton ou en soie. Quelques-uns, les riches, avaient des bottes de cuir ordinaire; les autres allaient pieds nus ou portaient ce qu'on appelle dans le pays des bottes de *potro*, c'est-à-dire de poulain. Cette chaussure singulière, fort en usage aussi parmi les gauchos, se fait tout simplement avec la peau des pattes postérieures d'un jeune poulain de deux à trois mois, que l'on tue exprès pour cela. Cette peau, enlevée tout d'une pièce, en la retournant comme un doigt de gant, est soigneusement rasée avec un couteau pendant qu'elle est fraîche, puis séchée à l'ombre. Durant la dessiccation, on a soin de la malaxer à plusieurs reprises entre les mains ou en la faisant passer dans un anneau après l'avoir retournée à l'envers. Cette peau constitue alors une espèce de manchon très souple, ouvert seulement aux deux extrémités, et cambré au niveau de la partie correspondant au jarret de l'animal ; c'est ce qui doit former la courbure du cou-de-pied de la botte. Cette

chaussure est parfois enjolivée de broderies et retenue au-dessus du mollet au moyen de longues jarretières en ganse indienne de laine ou de soie.

Les Indiens voyagent rarement sans avoir une ou deux paires de boleadoras autour de la ceinture et leur longue lance à la main. La boleadora, dont se servent également tous les gauchos, comme nous le verrons plus loin, se compose tout simplement de deux petites boules de plomb, de fer ou de pierre, recouvertes d'un morceau de cuir solide, fixées aux deux extrémités d'une corde ayant six à sept pieds de long, et formée de lanières de cuir tordues. C'est l'arme exclusive de l'Indien pour la chasse; ces sauvages n'en ont même pas d'autre, mais ils la manient avec une très grande habileté. La manière de s'en servir est bien simple : une des boules étant tenue à la main, on fait tournoyer l'autre par-dessus la tête, et on lance le tout à travers l'animal que l'on poursuit à grand galop de cheval. Les boules continuant à tourner dans l'espace, la corde s'enroule autour des jambes de l'animal poursuivi et l'arrête immédiatement dans sa course.

Un bon chasseur manque rarement son coup, et peut atteindre le gibier à plus de cinquante mètres de distance. Si les premières boleadoras n'ont pas atteint le but, on se hâte de lancer celles qui restent autour de la ceinture, et on revient plus tard chercher les autres. On les retrouve assez facilement, grâce à une plume d'autruche fixée solidement à la

corde, et qui se voit d'assez loin. Si l'herbe est haute, le chasseur jette même quelquefois son chapeau ou son poncho, qui lui servent ensuite de points de repère pour retrouver les boleadoras.

Il ne faudrait pas croire que cet engin ne sert qu'aux Indiens : tous les gauchos et même beaucoup d'étrangers le manient avec autant d'adresse qu'eux et l'emploient journellement, non seulement pour chasser l'autruche ou le cerf, mais encore pour atteindre un animal quelconque, mouton, cheval, bœuf, etc. J'ai même vu souvent des enfants chasser des petits oiseaux et des oies sauvages avec les boleadoras.

Les boleadoras ne sont pas toutes faites de la même façon, et diffèrent selon l'animal pour lequel elles sont destinées. Ainsi celles qui doivent servir pour l'autruche, le daim et d'autres animaux relativement petits sont grosses à peu près comme un œuf, tandis que celles qui servent pour les grands animaux, tels que le cheval ou le bœuf, sont de la grosseur du poing ou d'une forte orange. Elles sont en pierre ou en bois, et se composent de trois boules au lieu de deux. La troisième, plus petite que les deux autres, est celle que l'on tient à la main. Cette boule est solidement attachée à l'extrémité d'une corde de trois à quatre pieds de longueur, fixée elle-même au milieu de celle qui joint les deux autres. Les Indiens, comme les gauchos, s'exercent dès leur plus bas âge à lancer les boleadoras. Ils se servent comme but d'un petit piquet placé à une certaine distance,

et autour duquel doit s'enrouler la corde. Plus tard, ce sont les moutons, ou les poules, ou bien les chiens, qui sont les souffre-douleur, et vers l'âge de dix à douze ans il est rare que ces enfants ne soient pas déjà capables de chasser l'autruche ou le chevreuil. Par l'habitude ils acquièrent une très grande adresse. J'ai souvent entendu raconter que les Indiens font de petites piqûres, avec un couteau, à la main de leurs enfants ou de leurs jeunes captifs chaque fois que ces derniers manquent leur coup, dans le but, disent-ils, de leur donner de la sûreté de main et de l'adresse. J'ai connu plusieurs gauchos qui, par bravade, se laissaient tomber de cheval pendant qu'ils couraient au galop, et rattrapaient immédiatement leur monture dans sa course rapide, en lui lançant les boleadoras autour des jambes.

Tous les Indiens que je voyais passer, ai-je dit, étaient armés d'une longue lance. Cette arme, redoutable entre leurs mains, se compose d'une lame de fer ou d'acier provenant de quelque vieux couteau, d'une épée, d'une baïonnette ou d'une lame de ciseaux à tondre les brebis, solidement emmanchée à l'extrémité d'un bambou ou *tacuara* de quinze à dix-huit pieds de long et parfaitement droit, souple et poli. Ces bambous d'une espèce particulière, car ils n'ont pas de cavité centrale ni de moelle, croissent dans certaines régions de la Cordillère des Andes, et sont l'objet d'un grand commerce parmi les Indiens, qui les payent fort cher à leurs camarades. Chaque

bambou vaut, dit-on, une vache ou un cheval, unité monétaire de ces gens-là.

III

Dès mon arrivée à l'Azul j'eus la bonne fortune d'entrer en relation avec un monsieur qui avait été pris par les Indiens dans son enfance, et était resté quatorze ans parmi eux. Il parlait et écrivait parfaitement leur langue, et je pus obtenir de sa bouche de précieux renseignements, dont l'authenticité ne pouvait être mise en doute. Cet homme, nommé M. Avendagne, était le *lenguara*, c'est-à-dire l'interprète des Indiens dans leurs rapports avec le gouvernement argentin. C'était chez lui que descendait Katriel, leur chef ou cacique, lorsqu'il venait à l'Azul pour ses affaires ou pour s'enivrer, ce qui lui arrivait assez souvent.

La tribu de Katriel habitait auparavant dans l'intérieur du désert; mais, ayant fait la paix avec le gouvernement de Buenos-Ayres, elle vint s'établir à quelques lieues de l'Azul, et, moyennant une subvention annuelle d'argent, de vaches, de juments, de tabac, de yerba et de vêtements qu'elle recevait de l'État, elle consentit à ne plus inquiéter les chrétiens. Le cacique fut nommé général, et ses subalternes, ou

capitanejos, reçurent aussi divers grades en rapport avec leur situation hiérarchique antérieure.

Cette tribu comprenait alors environ quatre mille personnes, et pouvait fournir près de quinze cents lances. Après être restée soumise pendant quelques années et avoir rendu au gouvernement divers services par son concours actif dans plusieurs invasions, elle a fini par se lasser de cette restriction dans sa liberté. La tyrannie de Katriel, que les épaulettes de général avaient d'abord rendu despote, a fini par s'adoucir, et l'instinct du sauvage n'a pas tardé à dominer cette nature primitive, réfractaire dans le fond à toute idée de civilisation. Il y a quatre à cinq ans ces Indiens se sont révoltés, et, accompagnés de leur chef Katriel, ils se sont enfuis dans l'intérieur du désert avec leurs familles et leurs troupeaux.

Réfugiés d'abord dans les parages qui s'étendent entre le beau lac de *Guamini*, dont les eaux tranquilles s'étendent sur une surface de plus de cent kilomètres carrés, et le lac de *Carhué*, ils n'ont pas tardé à être surpris par les corps expéditionnaires envoyés dans l'intérieur du désert, d'abord, au mois de mars 1876, pour reculer la frontière d'une trentaine de lieues vers l'ouest; ensuite en 1877 et 1878, pour soumettre les tribus de *Pincen* et de *Namuncura*, établir définitivement la frontière sur les bords du *Rio-Negro*, et refouler de l'autre côté de ce fleuve tous les sauvages de la pampa argentine.

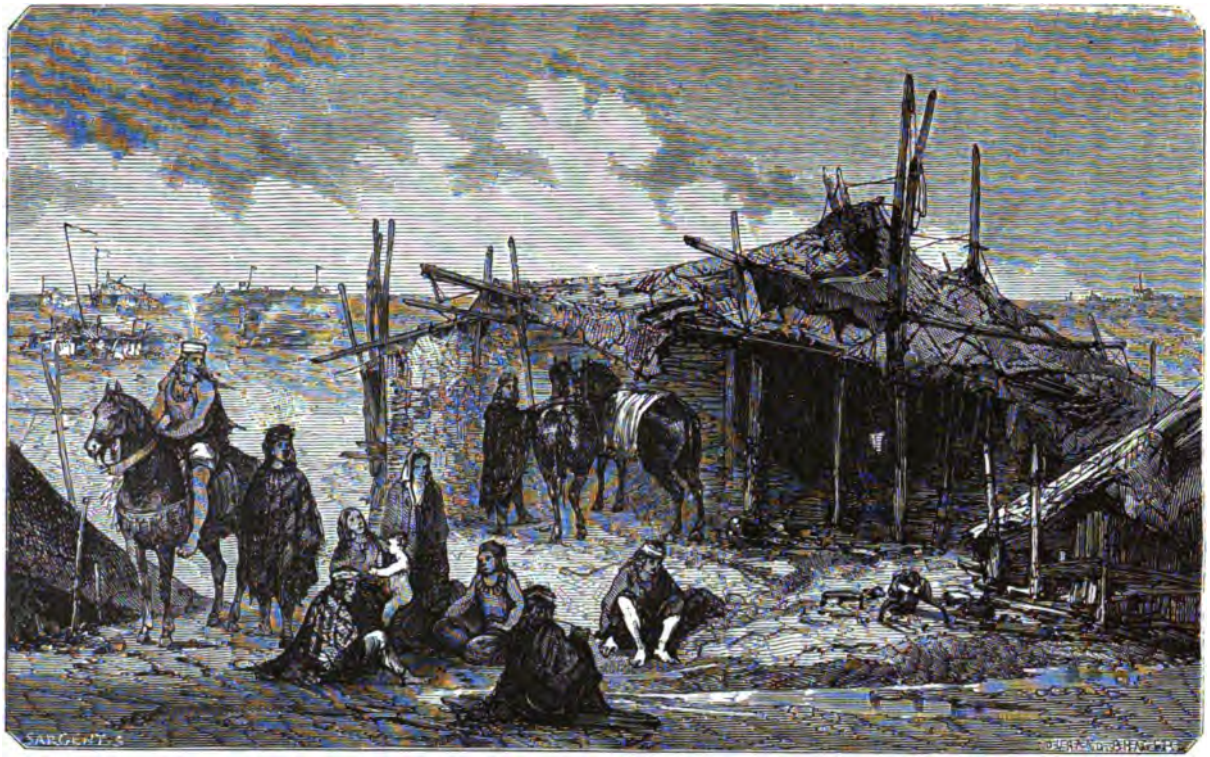
Cette première expédition, dont j'aurai occasion de

parler plus tard, et à laquelle s'attache le nom glorieux du docteur Alsina, alors ministre de la guerre, qui eut l'honneur de la commander et la gloire de la mener à bonne fin, eut pour résultat la conquête de près de trois mille lieues carrées de désert, et une organisation absolument nouvelle des moyens de défense de la frontière.

Désirant beaucoup voir les Indiens chez eux, je priai M. Avendagne de vouloir bien parler de cela à Katriel, dont il était l'homme de confiance et l'ami, et qui devait venir le lendemain chez lui.

Cette faveur me fut assez facilement accordée, à cause de mon titre d'étranger, et il fut convenu que le surlendemain nous irions, le lenguara et moi, chez le cacique, dont l'habitation se trouvait à dix ou douze kilomètres de là.

Le 27, à une heure de l'après-midi, nous nous mettions en marche, et, après avoir traversé la petite rivière de l'Azul, qui borde la ville, nous entrions sur le territoire des Indiens. L'aspect de la pampa était le même que partout ailleurs; il n'y avait de changé que les habitants et les habitations. A peine avions-nous fait quelques kilomètres que nous rencontrâmes quelques sauvages à cheval, armés de leurs longues lances, et que la curiosité avait poussés de notre côté. Bien que notre visite eût été annoncée à la tribu, les Indiens, très méfiants par nature, nous regardaient d'assez mauvais œil; mais, reconnaissant le lenguara, qui leur parla dans leur langue



Un toldo indien.

et leur disait que nous allons voir Katriel, ils ne tardèrent pas à s'éloigner en nous disant *mary, mary,* qui signifie bonjour. Bientôt après nous trouvâmes quelques habitations appelées *toldos,* devant lesquelles des Indiennes étaient occupées à faire la cuisine en plein air, ou à exécuter quelques travaux d'aiguille, ou bien à confectionner divers tissus. De nombreux chiens entouraient nos chevaux en aboyant, tandis que les petits enfants couraient vers leurs mères ou se renfermaient dans les toldos. Les femmes, au contraire, ne se dérangeaient nullement et nous adressaient de nombreux mary mary. Mon compagnon leur disait quelques plaisanteries auxquelles elles répondaient par de grands éclats de rire; et moi-même, tout fier de pouvoir leur parler dans leur langue, je leur adressais quelques paroles dont j'ignorais absolument la signification, et que mon compagnon me soufflait à l'oreille.

Les Indiennes que j'avais vues à l'Azul étaient peu séduisantes; mais celles-ci l'étaient encore moins, car elles étaient en négligé, c'est-à-dire couvertes de loques immondes et d'une malpropreté repoussante. Les jeunes, encore, avaient un semblant de coquetterie, et leurs grands yeux noirs qui lançaient des éclairs, leurs jolis petits pieds nus et leurs bras bien faits leur faisaient pardonner bien des négligences dans leur toilette; mais les vieilles étaient tellement affreuses que tout chez elles n'inspirait que l'horreur et le dégoût.

Les habitations des Indiens, ou toldos, ne ressemblent nullement à celles des gauchos, qu'on appelle ranchos. Ce sont des cabanes de dimensions assez restreintes et construites avec des peaux de vache ou de cheval soutenues par quelques piquets et des bambous. Ces peaux, imbriquées les unes sur les autres, forment à la fois le toit et les murs, et même les portes. Tant que la famille ne se compose que du père, de la mère et des enfants, il n'y a qu'une seule chambre; mais, dès qu'il y a une jeune fille en âge d'être mariée, on établit une cloison intérieure avec des peaux ou des couvertures, de façon qu'elle ait son logement particulier, et même une entrée indépendante.

Nous avions fait environ six kilomètres lorsque nous aperçûmes un certain nombre d'Indiens et d'Indiennes réunis en groupe et à pied. Leurs chevaux paissaient tranquillement à quelques pas de là. Le lenguara devina tout de suite de quoi il s'agissait, et me dit que nous allions voir un enterrement indien; il ajouta même que le mort devait être quelque capitanejo de distinction, parce qu'il y avait beaucoup de monde. Nous pressâmes le pas, et quelques minutes après nous avions rejoint le groupe. Nous nous trouvions au milieu d'un cimetière: quelques petits bâtons plantés dans la terre indiquaient la place des sépultures, et tout autour de ces dernières on voyait des cadavres d'animaux, quelques-uns encore en putréfaction et à demi dévorés par les bêtes fauves et les

oiseaux de proie, les autres desséchés ou n'offrant plus que des squelettes blanchis par le temps. Tous étaient agenouillés, la tête entre les jambes et tournée vers l'occident. Ces ossements appartenaient à des chevaux, à des vaches et même à des chiens. Autour de la fosse, qu'on était en train de combler, se trouvaient sept chevaux magnifiques, récemment tués et placés également à genoux, la tête entre les jambes et tournée vers le couchant. C'était un spectacle imposant de voir ces funérailles au milieu du désert immense et silencieux, avec une assistance si recueillie et des cérémonies si étranges.

Les Indiens ont un grand culte pour les morts. Ils croient que le trépas ne détruit que la matière, et que le défunt ne fait que changer de corps pour entreprendre un long voyage. C'est en vertu de cette croyance qu'ils mettent dans la tombe du mort de la viande, du sel, du tabac, de la yerba, des biscuits, une broche et tout ce dont le voyageur pourrait avoir besoin en route. Ils immolent aussi ses meilleurs chevaux, ses chiens et quelquefois même des êtres humains, lorsque le mort est un personnage important, un cacique, par exemple; tout cela doit l'accompagner et lui servir pendant son voyage.

A ce propos mon compagnon me raconta alors que, pendant qu'il était captif dans l'intérieur du désert, le chef de sa tribu vint à mourir. D'après les croyances des Indiens, lorsque quelqu'un, homme ou bête, a du mal, ce mal est causé par le *gualicho*,

c'est-à-dire par un esprit malfaisant qui équivaut à notre diable, et qui peut élire domicile dans le corps d'un homme, d'une femme ou d'une bête.

Le cacique étant mort, on ne manqua pas d'accuser un certain nombre de sorcières d'en être la cause, et leur mort fut décidée afin que le défunt ne fût pas inquiété pendant son voyage dans l'éternité, et n'éprouvât pas de contrariétés. La superstition aidant, et quelques haines particulières se mettant aussi de la partie, on réunit ainsi une trentaine de ces malheureuses, qui furent échelonnées dans la pampa, depuis le toldo du cacique jusqu'à la fosse où on devait l'ensevelir.

A mesure que le convoi passait, un violent coup de boleadora assommait ces pauvres femmes l'une après l'autre, et on se hâtait de leur tourner la face contre terre et de pousser des cris en se frappant la bouche, afin de faire fuir le *gualicho*. Quand on arriva près de la tombe, toute la famille du roi était présente. On y voyait ses femmes, ses enfants, et une nombreuse suite de parents et d'amis. On commença par étrangler un nombre considérable de chevaux, dont les cadavres furent rangés en cercle autour de la fosse, agenouillés, la tête entre les jambes et tournée du côté de l'occident. Quand les sacrifices furent finis, un Indien se dirigea vers la plus jeune femme du cacique, qui était, du vivant de son mari, l'épouse préférée, et qui tenait en ce moment entre ses bras un tout jeune enfant. Arrivé à deux ou trois pas der-

rière la veuve, sans rien dire et sans être aperçu d'elle, l'Indien fit tournoyer sa lourde boleadora, et du premier coup brisa le crâne de la jeune mère, qui tomba foudroyée. On emporta l'enfant, et toute l'assistance poussa un grand cri. L'épouse fut couchée à côté de son mari; on plaça dans la fosse une abondante provision de vivres; on jeta sur les cadavres quelques pelletées de terre, l'air retentit de nombreux mary mary : la cérémonie funèbre était terminée.

L'incident de voyage dont j'ai parlé, et qui était pour moi si nouveau et si inattendu, m'avait profondément touché. On se figurera facilement qu'il devait en être ainsi; car, marchant vers l'inconnu au milieu d'un pays peuplé d'habitants si étranges, les moindres événements, les moindres découvertes, piquaient ma curiosité de voyageur, et me procuraient des émotions qu'on ne saurait définir sans les avoir éprouvées.

Nous continuâmes notre route, et quelques instants après nous arrivions devant l'habitation de Katriel.

IV

J'eus en ce moment un peu de déception; je m'étais figuré qu'un chef de cette importance devait avoir un palais, et je ne voyais devant moi que trois ou quatre mauvaises cabanes bâties en terre et couvertes en chaume, comme celles de nos plus misérables gauchos. Deux femmes assez convenablement vêtues, mais les pieds nus comme toutes les Indiennes, quelle que soit leur position et en quelque saison que ce soit, étaient occupées à faire rôtir une tranche de bœuf et des ailes d'autruche. C'étaient les femmes du cacique. L'une d'elles pouvait avoir trente-cinq ans, l'autre dix-huit à vingt. Mon compagnon entra familièrement en conversation avec elles, et me présenta comme un étranger qui venait de bien loin pour voir leur pays. Elles parurent un peu étonnées et m'adressèrent quelques phrases, auxquelles naturellement je ne pus faire de réponses que par l'intermédiaire de mon lenguara, qui m'en fit la traduction en espagnol.

Bientôt je vis s'avancer vers nous un homme d'une haute stature et d'une obésité extrême. Il paraissait âgé d'une trentaine d'années, et était habillé à la façon des gauchos, avec un poncho, un chiripa et des bottes en cuir verni; sa tête était entourée d'un foulard qui retenait une épaisse chevelure; sa figure

était sans barbe, et son menton à triple étage descendait vers son énorme abdomen. C'était Katriel lui-même, car à sa cour il n'y avait ni aides de camp, ni maîtres des cérémonies, ni huissiers, et les audiences avaient lieu le plus souvent près du feu de la cuisine, en prenant de nombreux mates. Comme il nous attendait, il ne parut pas surpris de nous voir, et nous tendit affectueusement la main; mais ses premières paroles furent pour demander à mon compagnon si je parlais l'indien, et s'il était sûr que je n'étais pas un espion ou un possédé du gualicho. Il fut complètement rassuré par l'interprète, dans lequel il avait une grande confiance, malgré cet esprit méfiant qui est commun à tous les Indiens; et alors il nous invita à le suivre à son rancho, ce qui était, paraît-il, une grande preuve de déférence pour nous, car cette faveur n'était accordée qu'aux grands personnages et dans les grandes occasions.

Ce rancho, comme je l'ai déjà dit, n'avait qu'une médiocre apparence architecturale et ne formait qu'une pièce, qui servait de chambre à coucher, et, en ce moment, de salon de réception. Il se composait tout simplement d'un toit de chaume en forme de livre ouvert ou de tente militaire, reposant sur le sol, dont le niveau avait été exhaussé de quelques pouces en cet endroit. Les parties triangulaires des extrémités étaient fermées par une palissade en torchis munie d'une porte en planches. Cette chambre avait environ trois mètres de hauteur à la partie médiane, et

quatre mètres de longueur sur trois de largeur. Tout l'ameublement se composait de quelques peaux de mouton et de quelques mauvais morceaux de tapis ou de couvertures, qui servaient le jour pour s'asseoir, et la nuit pour se coucher. Aux chevrons du toit était suspendu un petit berceau formé d'un carré de bambou et d'une peau de petit veau mort-né. Des brides, des rênes, un frein en argent et quelques autres pièces de sellerie étaient accrochés au mur du fond, dont la principale décoration était une mauvaise trompette de cuivre toute bosselée, et un grand sabre à la poignée et au fourreau d'argent que Katriel tenait de son père, et dont il se parait lui-même dans les grandes occasions.

Pour nous donner l'exemple, le roi s'accroupit à l'extrémité de la chambre, et nous invita à en faire autant. Après avoir causé un moment de choses et d'autres, il fit apporter le rôti et les ailes d'autruche que ses femmes venaient de faire griller. On planta verticalement la broche dans la terre au milieu de la chambre, et chacun, tirant son couteau du fourreau, se mit à couper son morceau de viande et à le manger à belles dents, car nous n'avions là ni fourchettes ni plats. Le cacique mangeait comme un ogre; quant à nous, nous n'avions pas grand'faim, ayant déjeuné à l'Azul avant de partir; il nous fallut néanmoins accompagner notre amphitryon, et ronger comme lui un aileron d'autruche. Nous avions apporté quelques friandises, du vin et des liqueurs. L'Indien goûta de

tout, et, lorsqu'il fut rassasié, il donna le reste à ses femmes et à ses enfants, qui étaient restés devant la porte.

Après ce festin, pendant que le lenguara était occupé à jouer avec les enfants, Katriel me dit en assez mauvais espagnol d'aller avec lui. Nous nous dirigeâmes tous les deux vers un petit ruisseau situé à deux à trois cents mètres de là, et nous engageâmes une longue conversation. Le cacique affectait devant le monde de ne pas comprendre l'espagnol, et, quoiqu'il parlât couramment cette langue, il se faisait traduire mes réponses en indien lorsque le lenguara ou quelque autre personne était avec nous. Pendant cette promenade, il me fit de nombreuses questions sur mon pays; il me parla de la guerre franco-prussienne, du nombre des combattants, des moyens d'attaque et de défense, etc. Il me demanda des renseignements sur la mer et les navires, qu'il ne connaissait que pour en avoir entendu parler ; enfin il me questionna sur mes voyages, et parut étonné que je trouvasse quelque plaisir et quelque intérêt à visiter sa tribu. Il m'invita à aller faire, si je voulais, une longue excursion dans le désert, me promettant de me donner une escorte d'Indiens pour m'y accompagner.

Nous avions causé pendant près d'une heure, et je n'avais pas trouvé le temps long. Bien que la conversation n'eût pas été fort intéressante, ma situation était si étrange en ce moment que je n'en

voyais que le côté pittoresque, et je jouissais du bonheur qu'éprouve le voyageur arrivé au but de son voyage.

L'heure étant avancée, nous remontâmes à cheval et nous prîmes congé de l'Indien, après avoir été invités à revenir le 15 septembre suivant pour assister à une grande fête indienne qui devait commencer ce jour-là et continuer les deux jours suivants. A la nuit nous arrivions à l'Azul et nous passions la soirée chez le juge de paix, qui donnait ce soir-là un magnifique bal.

Le lendemain, je partis pour Saint-Louis, où je restai jusqu'au 10 septembre.

Ce jour-là, je repris de nouveau le chemin de l'Azul, et je retrouvai toutes mes connaissances occupées à faire des préparatifs pour le lendemain, qui était un jour de grande fête nationale. Le 11 septembre, en effet, il y eut des jeux de bague, des courses de chevaux, des combats de coqs, qui remplacent dans ce pays les combats de taureaux de la mère patrie. Sans être aussi émouvants ni aussi dangereux pour les acteurs, ils n'en sont pas moins barbares, et de plus ils servent de prétexte pour jouer de l'argent. J'ai vu souvent des amateurs mettre plusieurs milliers de francs sur la tête ou plutôt dans les éperons d'un coq favori.

Non seulement les gauchos, mais encore les riches propriétaires et les négociants indigènes ou étrangers se passionnent pour ces luttes. On les voit rangés en

cercle autour d'une arène minuscule de quelques mètres d'étendue, bordée d'une barrière de toile soutenue par des piquets, prenant parti pour l'un ou l'autre des combattants, comptant les blessures et louant le courage et l'ardeur guerrière de ces pauvres gallinacés, qui meurent quelquefois tous les deux sur le champ de bataille, ou restent tout au moins affreusement mutilés.

Le soir, le docteur Pongras réunissait dans ses salons une nombreuse société. Le bal dura toute la nuit. J'y assistai en touriste, c'est-à-dire en bottes à l'écuyère et en costume de voyage, et je pus constater une fois de plus la grâce charmante et l'amabilité de ces ravissantes Américaines, aussi spirituelles que jolies.

Le 12, nous reçûmes des nouvelles d'Europe, et j'appris avec douleur l'échec que nos armées venaient d'éprouver sur le Rhin. Il y avait alors là-bas un véritable enthousiasme, non seulement parmi les Français, mais encore parmi les fils du pays. A Montevideo et à Buenos-Ayres, l'intérêt et la curiosité étaient tels que, chaque fois que le paquebot devait arriver, un bateau à vapeur, ayant à bord une petite imprimerie, allait le rejoindre et pouvait dès son arrivée distribuer des bulletins contenant les dernières nouvelles. Dès que les navires étaient en vue, une partie de la population de Buenos-Ayres se rendait sur le quai, avide de nouvelles ; il en était de même à Montevideo.

V

Le 15, je voulais me rendre à la fête des Indiens; mais le lenguara me dit qu'il valait mieux n'y aller que le troisième jour, parce que les deux premiers étaient semblables au dernier, et étaient moins solennels. Je retardai donc mon départ jusqu'au surlendemain, et, le 17, le lenguara et moi nous nous acheminâmes vers le lieu de la fête, distant de quinze à vingt kilomètres.

A moitié route nous trouvâmes une escorte de huit Indiens armés de leurs longues lances, et montés sur de superbes chevaux. Katriel avait voulu bien faire les choses et nous avait ménagé cette surprise.

La fête se tenait à un kilomètre environ du toldo du cacique. Quelques instants avant d'y arriver, nous rencontrâmes un grand nombre d'Indiens revenant de la chasse, et portant des autruches, des daims ou des chevreuils, des tatous et des *peludos*. Devant nous nous apercevions des chevaux et des vaches paissant çà et là, et plus loin comme une forêt de lances plantées dans la terre.

Quand nous fûmes arrivés, plusieurs Indiens vinrent au-devant de nous, et nous conduisirent à la

tente de Katriel. Celui-ci prenait tranquillement le mate devant la porte ; il ne se dérangea nullement à notre approche, et, nous ayant invités à nous asseoir à côté de lui, il nous serra la main et nous présenta la petite calebasse. Il fallut s'exécuter et sucer à tour de rôle, avec le même tuyau de fer-blanc, ce breuvage affreux et dégoûtant servi par une vieille *china* (Indienne) qui poussait le zèle jusqu'à essayer, avant de nous l'offrir, l'horrible calumet, pour s'assurer qu'il était bien amorcé. J'en avais déjà absorbé deux ou trois doses, et, désirant couper court à ce passe-temps si agréable pour les Indiens, mais si répugnant pour moi, j'invitai le lenguara à aller faire un tour de promenade. Nous laissâmes le cacique continuer à prendre son mate, et nous nous levâmes. Il me tardait de voir en détail ce que je n'avais fait qu'entrevoir en arrivant, et vraiment le spectacle valait la peine d'arrêter un instant mon attention.

Toute la tribu de Katriel, hommes et femmes, enfants et animaux, s'était réunie à cet endroit pour célébrer une grande fête religieuse. Les Indiens étaient venus de tous côtés, apportant avec eux leurs toldos et leurs ustensiles de cuisine. Un intérêt général, en effet, les appelait tous, car depuis déjà longtemps une grande sécheresse se faisait sentir ; les verts pâturages avaient disparu ; la terre était nue et absolument dépourvue d'herbe dans beaucoup de localités, et les animaux allaient mourir de faim si une abondante pluie ne venait bientôt arroser les prairies.

L'objet de cette fête était donc de prier les divinités célestes de vouloir bien envoyer sur la terre quelques gouttes d'eau.

Au moment de notre arrivée, la fête du troisième jour n'avait pas encore commencé; les Indiens et les Indiennes allaient et venaient çà et là, les uns ramassant quelques herbes sèches ou des excréments de cheval et de vache pour faire du feu, les autres faisant la cuisine en plein air ou se livrant à quelques travaux domestiques, tels que le raccommodage et la confection des lazos, des boleadoras, des brides ou d'autres pièces de sellerie; d'autres étaient occupés à tuer des vaches, des moutons ou des juments, pour le repas du soir.

Les Indiens mangent la viande rôtie toutes les fois qu'ils peuvent avoir du feu; mais, lorsqu'ils tuent une jument, qui est pour eux l'animal de boucherie le plus estimé, ils coupent le foie, la rate et les poumons à petits morceaux, en font une espèce de pâtée avec le sang, y ajoutent du sel et mangent cela tout cru et encore chaud avec une féroce avidité. C'est leur mets de prédilection, et ils font horreur à voir quand ils plongent leurs mains dans cette bouillie sanglante.

Les chinas n'étaient pas plus intéressantes que celles dont j'ai déjà parlé; c'était le même costume, les mêmes occupations, la même malpropreté. De plus elles s'étaient bariolé la figure, les bras et les jambes de divers dessins rouges, bleus et jaunes, qui venaient encore ajouter à leur laideur naturelle.

Elles nous regardaient avec étonnement, et étaient encore plus stupéfaites quand mon compagnon leur adressait la parole dans leur langue. Les enfants n'étaient pas trop rassurés non plus, et fuyaient à notre aspect comme si nous avions été des croquemitaines. Qui sait si leurs mères ne les menacent pas des chrétiens pour leur faire peur, comme nous menacerions les nôtres des Indiens?

La disposition et l'installation du campement méritent une description particulière dont je vais tâcher de donner une idée à mes lecteurs.

Du côté du levant on voyait une longue file de lances plantées en terre, la pointe en haut, et formant un arc immense dont la concavité était tournée du côté de l'orient. Le nombre des lances était d'environ quinze cents, ce qui indiquait un égal nombre de combattants. Vers le milieu de l'arc et du côté de la concavité se trouvaient deux chevaux magnifiques, l'un blanc et l'autre alezan, gardés par deux jeunes enfants de douze à quatorze ans. Pendant les trois jours de fête, ces enfants n'ont aucune espèce de relations avec le monde, ne peuvent prendre d'autre nourriture que celle qu'on leur jette la nuit en passant près d'eux et en détournant la tête. Ils doivent regarder du côté de l'orient depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Les deux chevaux représentent les deux divinités des Indiens : le soleil et la lune. Pendant ces trois jours ils ont un caractère sacré et ne peuvent être touchés et montés que par les gar-

diens. Quiconque oserait y porter la main serait impitoyablement sacrifié comme sacrilège. Après la fête ils redeviennent simples chevaux de selle comme auparavant.

A une vingtaine de mètres de la file de lances, et du côté de la convexité, se trouvaient les toldos des Indiens, disposés à la suite les uns des autres et formant plusieurs rangées concentriques avec la courbe décrite par les lances. Chaque toldo, improvisé pour la circonstance, se composait tout simplement de deux ou trois peaux de bœuf ou de cheval formant toiture et soutenues par des piquets; quelques autres cuirs ou des couvertures de laine fermaient les côtés et le fond. L'entrée, regardant au levant, était ouverte. Vers le milieu du premier rang se trouvait le toldo du cacique, un peu plus grand et plus confortable que les autres, mais construit de la même façon. Devant la tente royale on avait placé un grand dais en toile blanche soutenu à trois mètres de hauteur par quatre lances placées une à chaque coin. Sous ce dais, et devant la porte de la tente, se trouvaient le fauteuil présidentiel et cinq ou six autres sièges, constitués les uns et les autres par une tête de cheval recouverte d'une peau de mouton ou de quelque morceau d'étoffe ou de tapis. Ces sièges devaient être occupés par le cacique et les principaux dignitaires de la tribu. Six ou sept rangées de tapis ou de peaux de mouton s'étendaient sur le sol en demi-cercles concentriques devant le dais, et

étaient destinés aux capitanejos et aux principaux Indiens de la tribu, qui devaient se réunir là pour le conseil.

Jusque-là le campement avait ressemblé un peu à une halte de Bohémiens; Indiens et Indiennes allaient et venaient, les uns portant de l'eau, les autres de la viande ou des liqueurs; d'autres étaient en train de déjeuner ou de jouer aux cartes ou aux osselets. Ayant fini notre tournée, nous étions revenus près de Katriel, qui fit alors sonner une espèce d'appel par un clairon, et nous avertit que la fête allait commencer. Aussitôt un grand mouvement se produisit dans la tribu; les femmes laissèrent leur ouvrage; quelques-unes rentrèrent dans leurs toldos et en sortirent bientôt, ayant à la main une sorte de tambour composé d'une écuelle de bois recouverte d'une peau bien tendue, ou bien un cylindre de bois creux fermé également par une peau à ses deux extrémités. Ces Indiennes se rendirent par groupes plus ou moins nombreux près de la ligne de lances, et commencèrent à se promener d'une extrémité à l'autre de la piste demi-circulaire qu'elles avaient faite les deux jours précédents en passant et repassant un grand nombre de fois par le même chemin à côté de la rangée de lances. Celles qui avaient des tambours (car toutes n'en avaient pas) marchaient au pas ordinaire à la tête des groupes, et frappaient toutes les quatre ou cinq secondes un petit coup sur leur instrument de musique avec une

baguette ou un petit maillet, en criant chaque fois : « Oh! ih! oh! ih! » Tout le groupe répétait ces cris, et comme chaque Indienne marchait à sa guise et ne marquait pas le pas, il en résultait un tohubohu et un vacarme indescriptibles. Une troupe d'enfants suivait les divers groupes, et, pour compléter et égayer le tableau, on voyait un certain nombre de chiens suivre tranquillement leurs maîtresses et participer ainsi à la fête, tout en paraissant assez étonnés de ce bruit inaccoutumé et de ces promenades singulières. Les Indiennes faisaient leur procession avec un grand sérieux et un profond recueillement. Elles étaient environ six cents allant et venant sans mot dire, et répétant toujours le même cri : « Oh! ih! oh! ih! »

Il y avait à peu près deux heures que durait cette étrange promenade, lorsque le clairon se fit entendre de nouveau. Aussitôt les tambours se turent, les cris cessèrent, et toutes les Indiennes regagnèrent tranquillement leurs toldos, laissant au-dessus de la piste un grand nuage de poussière.

Le cacique s'assit alors sur son trône, recouvert d'un poncho bleu foncé semé de croix blanches, et nous invita à prendre place à côté de lui. Les notables de la tribu commencèrent à arriver. Chacun d'eux venait serrer la main à Katriel, lui adressait quelques paroles en indien et allait s'asseoir, ou plutôt s'accroupir sur les tapis que nous avons vus rangés en demi-cercles devant la tente du chef. Les paroles des

Indiens et la réponse du cacique étaient à peu près invariablement les mêmes pour chaque arrivant. Le lenguara me dit plus tard que c'était une espèce de salutation, dont le sens était généralement le suivant : « Bonjour, maître. Votre respectueux et dévoué serviteur vous présente ses hommages ; il vous désire une bonne santé, et vous demande s'il ne vous est arrivé rien de fâcheux dans votre famille et dans vos troupeaux. » Le cacique répondait : « Bonjour, un tel. Je vous remercie de vos souhaits et désire que vous ayez beaucoup de prospérité et de bonheur dans votre famille et dans vos troupeaux. » Parfois cependant la conversation durait un peu plus longtemps, et le cacique demandait quelques détails à ses sujets sur l'état des pâturages et des ruisseaux de leur localité, car quelques-uns venaient de plus de trois cents kilomètres, sur l'état de leurs chevaux et de leurs vaches. Ces petits dialogues durèrent près d'une demi-heure, et se répétèrent environ une cinquantaine de fois.

Lorsque tous les notables furent réunis, quelques femmes passèrent entre les rangs et firent une distribution générale de yerba, dont chacun reçut une forte pincée. Naturellement Katriel et nous nous fûmes les premiers servis. Je me demandais d'abord ce qu'on allait faire de cette poudre, et je gardais soigneusement dans la main ma petite provision, attendant que mes voisins me donnassent l'exemple. Mon attente ne fut pas longue : je vis bientôt que chacun mettait la

yerba dans sa bouche et commençait à la mâcher. Comme ce n'était pas trop désagréable, je me décidai à en faire autant pour me donner une contenance. Lorsque tout le monde fut servi, les Indiennes portèrent le mate chaud dans de grandes calebasses; les Indiens savourèrent avec délices l'infusion aromatique, et les petits tuyaux de fer-blanc, ou *bombillas*, allèrent de bouche en bouche. Le cacique, le lenguara, moi et deux ou trois autres *caciquillos*, ou vice-rois, nous eûmes le privilège d'être servis par la plus âgée des deux femmes de Katriel, et d'avoir une bombilla d'argent.

Un profond silence régnait dans l'assemblée; tous les regards étaient tournés vers le chef suprême, lorsque celui-ci prit la parole et fit une harangue qui dura plus d'une demi-heure sans interruption. Une chose singulière, et qui me frappa beaucoup alors, c'est que les Indiens ont une manière de parler particulière pour le langage oratoire. Au lieu d'employer les inflexions ordinaires de la voix commandées par la nature des mots ou le sens des phrases, ils récitent, pour ainsi dire, leur discours d'une manière uniforme, et ne font sentir que le dernier mot de chaque phrase, de telle manière qu'un discours se compose d'une série de périodes monotones terminées par une sorte de cri qui a quelque analogie avec le hoquet. Je croyais d'abord, en effet, que Katriel souffrait de cette incommodité; mais, quand je l'entendis continuer son discours de la même façon jusqu'à la fin,

je fus obligé de me convaincre que c'était bien une intonation particulière aux orateurs indiens.

Lorsque le chef eut fini de parler, un caciquillo prit la parole et prononça un discours sur le même ton que le précédent orateur. Puis, successivement, un certain nombre de capitanejos firent preuve d'un talent oratoire remarquable, car ils parlèrent assez longtemps sans s'interrompre et sans se troubler un seul instant.

Il y avait déjà deux heures que j'entendais scander des phrases, et, malgré toute mon attention, je n'avais pu parvenir à comprendre un seul mot de ce langage barbare, assez doux à l'oreille cependant, à cause de la quantité de voyelles et de consonnes labiales qu'il renferme. Le lenguara me dit plus tard que chaque chef avait rendu compte des événements qui s'étaient passés dans son district et qui étaient relatifs à l'abondance ou à la disette des pâturages et de l'eau, à la mortalité des bestiaux et des gens, aux péripéties de la chasse, et enfin aux affaires domestiques ou administratives. Lorsque le dernier orateur eut fini de parler, Katriel leur adressa quelques paroles de remerciement, et alors chacun se leva et prit congé de son chef. La trompette se fit entendre, et aussitôt les Indiennes, qui semblaient attendre impatiemment ce signal, prirent leurs tambours et recommencèrent leur promenade sur la piste comme la première fois. Pendant ce temps nous causâmes, le lenguara et moi, avec Katriel, qui semblait prendre

un certain plaisir à écouter le récit de l'impression que cette fête m'avait causée.

Vers cinq heures, la trompette retentit de nouveau. Les femmes se retirèrent dans leurs toldos, et tous les hommes montèrent à cheval et allèrent chercher leur lance. Quand ils furent montés et armés, ils se rangèrent par escadrons en dehors du campement, ayant chacun en tête un caciquillo ou un capitanejo. Tout à fait devant l'armée se trouvaient les deux chevaux sacrés, montés l'un et l'autre par leur gardien. Immédiatement après venait le cacique, monté sur un superbe cheval blanc qui avait revêtu le caractère sacré l'année précédente. C'était un spectacle vraiment imposant de voir réunis tous ces Indiens aux figures sauvages, leurs longues lances à la main, et montés sur des chevaux souvent tout caparaçonnés d'argent, alors qu'ils étaient eux-mêmes demi-nus ou couverts de haillons sordides. Katriel avait à la main son grand sabre à la poignée et au fourreau d'argent. Il était vêtu d'un chiripa jaune, et avait sur les épaules son poncho bleu avec des croix blanches. Sa tête était coiffée d'un képi de général tout flambant neuf, et faisant un singulier contraste avec le reste de son accoutrement. Quelques autres chefs subalternes avaient aussi de vieux képis de toutes les couleurs, ou des chapeaux de feutre, et un vieux sabre rouillé à la main.

Quand les escadrons furent formés et en ordre les uns derrière les autres, le cacique fit un signal avec

son sabre, et aussitôt un cri formidable sortit de la poitrine de quinze cents Indiens. La troupe s'ébranla et fit trois fois au grand galop le tour du campement, en continuant de crier et de se frapper la bouche avec la main. Le but de cette clameur sauvage était de chasser le gualicho du campement, si par hasard il s'y trouvait.

Ma surprise était au comble; j'étais comme terrifié par ce spectacle aussi grandiose qu'inattendu. Les cavaliers soulevaient des tourbillons de poussière qui remplissaient l'air et formaient comme une couronne d'épais nuages. A chaque tour, j'entendais les hurlements des Indiens croissant rapidement à mesure qu'ils se rapprochaient, puis atteignant le maximum d'intensité et disparaissant presque aussitôt à cause de la rapidité de leur course.

Après le troisième tour les cris cessèrent, et Katriel déclara solennellement que la fête était terminée. On tua deux juments, dont le foie et le sang furent dévorés tout chauds; on rompit les rangs, et chaque Indien se retira dans son toldo et commença à faire ses préparatifs de départ. Les chevaux sacrés redevinrent de simples quadrupèdes, et les jeunes gardiens purent librement délier leur langue, tenue captive pendant trois jours.

Le lenguara nous dit alors que les Indiens allaient commencer à faire de copieuses libations, et que, dans une heure, la moitié de la tribu serait plongée dans l'ivresse. Nous nous hâtâmes alors de faire nos

adieux à Katriel et de monter à cheval, de crainte qu'il ne nous arrivât quelque chose de désagréable si nous restions au milieu de ces sauvages surexcités par les vapeurs du cognac et du genièvre. Une escorte de confiance nous accompagna jusqu'à une distance de quelques kilomètres, puis s'en retourna sur notre invitation. Nous pressâmes le pas et nous arrivâmes bientôt à l'Azul. J'étais très satisfait de mon petit voyage, mais je n'étais pas fâché d'en être de retour et de me retrouver avec des gens civilisés.

Pendant toute la nuit, j'eus un sommeil agité par d'affreux cauchemars; je voyais partout des Indiens qui tantôt m'emmenaient avec eux, tantôt me perçaient à coups de lance, tantôt me laissaient seul et à pied au milieu de l'immense désert. Le jour vint heureusement mettre un terme à mes rêvasseries, et une petite promenade dans les environs de la ville acheva de me remettre de la profonde émotion que j'avais ressentie, car le spectacle de la veille m'avait vivement impressionné.

Du 18 au 21 septembre je passai le temps à visiter mes amis et à recueillir quelques renseignements sur les Indiens. Le lenguara, M. Abendagno, se mit gracieusement à ma disposition et me donna des notes et des informations d'une irréprochable authenticité, auxquelles son long séjour parmi les sauvages, ses rapports fréquents avec les principaux chefs, sa connaissance parfaite de la langue pampa, donnaient un cachet spécial d'originalité et un attrait tout particu-

lier. Ce sont ces notes, un peu décousues et considérablement abrégées, qui vont faire l'objet du chapitre suivant, après lequel je reprendrai mon récit au point où je l'ai laissé.

CHAPITRE VII

I. Coup d'œil général sur les contrées de la province de Buenos-Ayres qui étaient jusqu'à ces derniers temps occupées par les sauvages. — II. Mœurs des Indiens. Leur religion, leurs institutions, leur industrie.

I

Si l'on considère la province de Buenos-Ayres avec ses limites naturelles, c'est-à-dire renfermée entre l'océan Atlantique, le Rio de la Plata et le Parana à l'est, le détroit de Magellan au sud, la Cordillère des Andes à l'ouest, et les petites rivières qui la séparent au nord des provinces de Mendoza, de San-Luis, de Cordova et de Santa-Fé, on voit qu'elle comprend une vaste étendue de pays de plus de cinq cents lieues de longueur et cent quatre-vingts de largeur. La Patagonie à elle seule forme la moitié de ce territoire, aussi grand que la France, mais dont la vingtième

partie à peine est occupée par les colons; tout le reste appartenait, il y a quelques années à peine, aux nombreuses tribus d'Indiens qui régnaient en maîtres dans ces immenses solitudes, et ne manifestaient leur présence que par les invasions fréquentes qu'ils faisaient sur les terres des chrétiens, invasions dont j'ai été plus d'une fois témoin oculaire, et dont j'aurai occasion de parler dans une autre partie de cet ouvrage. Mon but n'est pas de faire l'histoire complète de ces peuples sauvages, sur lesquels on a écrit tant de récits mensongers, et qui, à l'heure actuelle, ont à peu près disparu de la république Argentine [1]. Je ne parlerai donc que des tribus qui habitaient en deçà du Rio Negro, et sur lesquelles j'ai pu avoir des renseignements positifs et authentiques. Les mœurs et les coutumes de ces Indiens diffèrent beaucoup, paraît-il, de celles des autres sauvages qui vivent dans la Patagonie proprement dite et dans les terres magellaniques; cependant je dois dire que les relations des voyageurs modernes ne concordent guère avec celles des anciens. Pendant mon long séjour dans ce pays, mes rapports fréquents avec les captifs ou les voyageurs ont ébranlé passablement mes convictions d'autrefois touchant les merveilleux récits que les anciens écrivains, copiés plus tard par les modernes, avaient

1 Depuis l'année dernière, la frontière de la province de Buenos-Ayres a été transportée au Rio Negro, et les Indiens qui vivaient dans l'intérieur ont été refoulés sur la rive gauche de ce petit fleuve et dans la Cordillère des Andes.

offerts à mon enfance avide de nouveautés et d'émotions. Je ne discuterai pas sur la prétendue taille gigantesque des Patagons, dont les pieds avaient laissé sur le sable, dit-on, de si grandes empreintes que l'équipage d'un navire qui avait débarqué en fut effrayé. Je ne chercherai pas à savoir s'il est vrai ou faux que les Indiens de la Terre-de-Feu et des îles de l'Archipel austral sont anthropophages dans les temps de disette ou de famine; il ne sera question ici que de ces tribus dont le nombre est maintenant à peu près connu, et qui vivaient naguère dans les vastes plaines arrosées par le Rio Negro, le Rio Colorado, le Rio Salado, ou près de ces grands lacs connus sous le nom de *Urre Lauquen*, de *Salinas Grandes*, *Salinas Chicas*, *Bebedero*, etc. etc.

Si l'on consulte les anciennes relations de d'Orbigny, de Dumont d'Urville, d'Azara, on y trouvera des récits fort intéressants, mais qui n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt purement historique. Mon livre n'est pas une monographie ni une étude approfondie des Indiens de l'Amérique du Sud; c'est une simple relation de voyage et un coup d'œil sur une partie de la république Argentine, que j'ai habitée et parcourue pendant cinq ans, et qui, dans ces dernières années, a subi une transformation complète. Si mes descriptions n'ont pas le charme du merveilleux, elles seront du moins empreintes d'un cachet de vérité et d'actualité qui a bien son importance. Il faut, pour connaître un pays, savoir ce qu'il a été et le voir en-

suite avec sa physionomie actuelle; mais, pour condenser en un volume toutes les notes que j'ai prises, pour ainsi dire, jour par jour, pendant plusieurs années, je suis forcé d'omettre bien des détails peu intéressants pour le lecteur, et de passer légèrement sur certains sujets dont l'étude approfondie m'entraînerait trop loin. Si je parle en ce moment des Indiens, c'est que je me trouve parmi eux, et je profite naturellement de cette circonstance pour les faire connaître. N'étant cependant qu'un simple visiteur, et encore chez une tribu *amie,* selon l'expression du pays, quoique la foi indienne soit un peu comme la foi punique, je ne parlerai que de ce que j'ai vu chez celle-ci et de ce que j'ai entendu raconter des autres par des témoins dignes de foi. Pour le moment, il ne sera question que des Indiens vivant chez eux; dans une autre partie de cet ouvrage, je montrerai les Indiens ennemis, les Indiens envahisseurs, semant la terreur et l'épouvante parmi les colons; je ferai assister le lecteur à une invasion, ou même à plusieurs invasions plus ou moins importantes, plus ou moins désastreuses, et alors je décrirai la guerre des Indiens avec les colons ou l'armée régulière, ainsi que les moyens de prévoyance et de défense; je montrerai les sauvages sur un champ de bataille, déployant un courage et une adresse extraordinaires, et manœuvrant leurs longues lances et leurs dociles chevaux avec une habileté vraiment incroyable.

On désigne souvent sous le nom générique de *Pam-*

pas tous les Indiens qui vivaient jusqu'à ces derniers temps dans les plaines situées entre la Cordillère des Andes, le Rio Negro, et les anciennes frontières de Buenos-Ayres, de Santa-Fé, de San-Luis et de Mendoza.

Cet immense territoire comprend plus de seize mille lieues carrées, et est traversé par de nombreux cours d'eau qui, descendant de la Cordillère des Andes, vont se jeter dans l'océan Atlantique ou dans de vastes lacs ou marais. Quelques-uns de ces derniers sont salés et couvrent souvent un espace considérable. Lorsque la sécheresse se fait sentir, les eaux s'évaporent et laissent à nu d'immenses surfaces couvertes de sel, dont l'aspect est des plus curieux. Dans d'autres régions, les eaux sont salpêtreuses, et l'on voit sur la terre des efflorescences blanchâtres de sel de nitre. On trouve également quelques dépôts de sel gemme, où les Indiens viennent s'approvisionner; mais c'est généralement aux marais salants naturels qu'ils ont recours. Les sauvages renferment ce sel dans de petits sacs de peau contenant huit à dix kilogrammes, qu'ils transportent à dos de cheval à des distances souvent considérables. Ils en font un commerce assez étendu soit entre eux, soit avec les colons qui habitent les frontières.

Le pays qui était occupé par les Indiens n'est pas uniforme et change souvent d'aspect : il y a des régions montagneuses, des plaines sèches couvertes de hautes herbes dures et coriaces, des plaines humides

offrant de gras pâturages, et des ruisseaux ou des lagunes intarissables où les animaux viennent s'abreuver. On trouve même, disséminées çà et là, quelques oasis peuplées d'arbres épineux et rabougris, parmi lesquels une espèce, appelée *piquilli*, produit un petit fruit avec lequel les Indiens font une liqueur alcoolique et enivrante.

Si la flore n'est pas riche en tant que végétaux ligneux surtout, la faune n'est pas non plus très variée. Dans les régions montagneuses ou boisées, on trouve des léopards, et presque partout des jaguars, des chats-tigres, des cerfs d'une espèce particulière, de nombreux troupeaux de vigognes et de huanacos, des lièvres à queue blanche, des viscachas, des autruches, des renards, des zorrinos ou skuns, des tatous, dont deux ou trois espèces, appelées mulitas, pichos, peludos, sont insectivores ou carnivores, et ont déjà été décrites dans une autre partie de cet ouvrage. On rencontre aussi un grand nombre de vipères et de couleuvres, d'énormes lézards, des rats sans queue ou toucoutous; quelques oiseaux aquatiques, tels que des mouettes, des canards, des râles, des cygnes blancs à col noir, des flamants, des chajas, des bandurrias, des corbeaux, des perdrix et des oies sauvages. Ces dernières arrivent en troupes nombreuses au commencement de l'hiver, et viennent des îles Malouines.

Les Indiens utilisent comme aliment la plupart des animaux que je viens de citer; ils ne dédaignent

même pas la vipère et le lézard, et trouvent que la chair du renard n'est pas trop désagréable. Après tout, c'est peut-être aussi bon que les gros vers blancs, les sauterelles et les nids d'hirondelles qu'on mange dans d'autres pays.

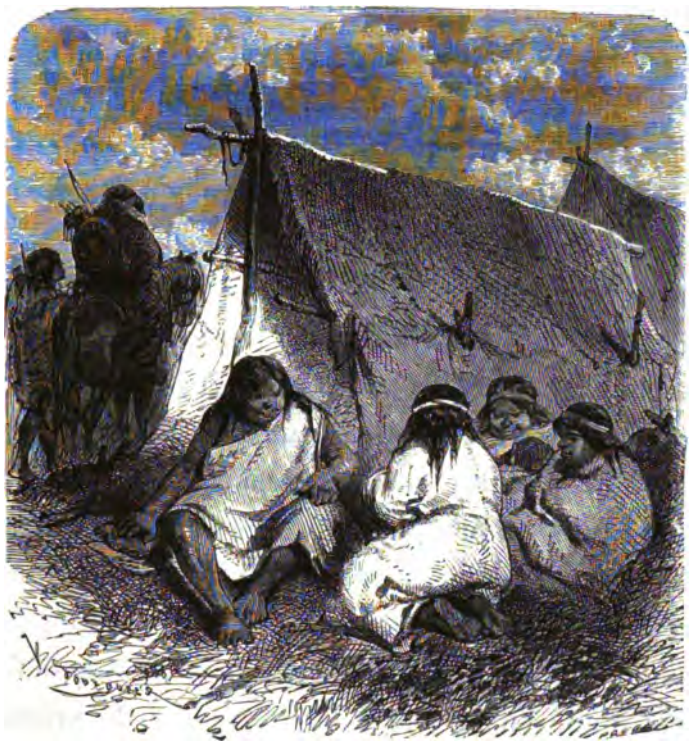
Ces sauvages, n'étant pas difficiles dans le choix de leur gibier, sont bien rarement exposés à la famine tant qu'ils ont des chevaux pour aller à la chasse; du reste, dans les moments d'abondance, ils ont soin de faire des salaisons, et même ils confectionnent avec de la viande, de la graisse et du sel, des petites boulettes qui se conservent fort longtemps, et dont ils emportent une provision lorsqu'ils partent pour de longs voyages. De la sorte ils ne sont pas obligés de s'arrêter pour faire la cuisine ou se mettre en quête de nourriture, et s'ils s'arrêtent, c'est seulement pour laisser paître leurs chevaux. Toutefois si, à la rigueur, les Indiens peuvent vivre de gibier, il ne faudrait pas en conclure qu'ils n'aiment pas la grosse viande de boucherie et qu'ils font fi d'un appétissant bifteck. Au contraire, pour eux, le suprême de l'art culinaire, c'est une tranche bien grasse de cheval, ou plutôt de jument; puis, par ordre de mérite, viennent successivement le bœuf, le mouton et le porc. Comme extra, c'est l'aileron d'autruche, lequel prime toutes les friandises.

Chez les sauvages comme chez nous, il y a des pauvres et des riches, des gens laborieux et des paresseux. Des lois fort sages et fort simples protègent la

propriété d'autrui, mais l'instinct du vol est tellement inné chez eux, qu'il arrive bien souvent que ceux qui n'ont pas de troupeaux ne sont pas pour cela privés de viande et savourent les grasses juments de leurs voisins. Presque tous les Indiens élèvent du bétail en nombre plus ou moins considérable, ainsi que des chevaux, qui sont pour eux la première de toutes les nécessités, et, de plus, l'unité monétaire pour les transactions. Tout se rapporte à la valeur d'un cheval ou d'une vache : les vêtements, les armes, les bijoux, les pièces d'orfèvrerie d'argent, telles que les éperons, les étriers, les rênes, les mors, etc.; les femmes mêmes s'achètent et se payent des prix fort variables, comme nous allons le voir dans un instant.

J'ai dit que les Indiens de la pampa portaient le nom générique de Pampas; ils formaient cependant plusieurs grandes tribus, distribuées dans des localités parfois très éloignées les unes des autres, et subdivisées elles-mêmes en un grand nombre de tribus secondaires. Tous ces Indiens paraissent appartenir à la même race; ils ont tous les mêmes habitudes et parlent à peu près la même langue. Les principales grandes tribus étaient les *Ranquèles*, les *Puelches*, les *Pehuenches*, les *Huiliches* et les *Patagons*. Chaque tribu était commandée par un chef ou cacique, qui avait lui-même sous sa dépendance des subalternes plus ou moins nombreux, appelés caciquillos et capitanejos. Le cacique ne relevait de personne ; il avait le droit de vie et de mort sur ses su-

jets ; c'est lui qui était le juge suprême dans les différends et qui prononçait en dernier ressort. Cependant pour les affaires importantes, et qui intéressaient tout le monde, il réunissait tous ses grands dignitaires,



Patagons.

et même tout son peuple, ainsi que nous l'avons vu dans le récit de la fête donnée par Katriel.

Quel est le nombre total des Indiens qui habitaient la province de Buenos-Ayres ? Il est impossible de répondre, même approximativement, à cette question. En effet, on ne les a jamais vus réunis, et aucun explorateur ne les a tous visités. Les renseignements

fournis par les Indiens eux-mêmes ou par les captifs qui vivaient parmi eux sont souvent tout à fait contradictoires. Ces sauvages ne font pas de recensement général, et, pour parler de l'importance de telle ou telle tribu, ils disent qu'elle peut fournir tant de lances, c'est-à-dire un égal nombre d'hommes de combat. D'un autre côté, chaque famille d'Indien vivant séparément, on voyait rarement plus de deux ou trois toldos réunis, de sorte qu'une population de deux à trois mille individus occupait un immense espace de terrain.

En général chacun travaillait pour soi, et ce n'est que pour les grandes chasses ou pour les expéditions lointaines chez les chrétiens que les cavaliers se réunissaient en nombre variable, depuis quelque cinq ou six individus jusqu'à plusieurs centaines ou plusieurs milliers. Les grandes invasions étaient toujours préparées longtemps d'avance et avaient à leur tête un cacique important; mais les petites invasions se faisaient d'une façon tout à fait privée, et le premier venu pouvait partir à ses risques et périls. Il lui suffisait d'avoir de bons chevaux et des nuits propices, afin de ne pas s'égarer soit pour aller, soit pour revenir; aussi l'époque de la pleine lune était-elle toujours choisie pour les invasions, et les colons qui vivaient près des frontières ne manquaient jamais de se tenir sur leurs gardes à ce moment-là.

On a dit que le nombre des Indiens du Sud atteignait deux cent mille. Je crois, pour mon compte, ce

nombre très exagéré, car je ne sache pas qu'ils se soient présentés plus de cinq mille dans aucune invasion, et il faut bien savoir que dans ces circonstances tous ceux qui peuvent porter une lance, jeunes ou vieux, montent à cheval. C'est pour eux une grande fête, et l'espoir de rapporter un riche butin leur fait braver tous les dangers et leur donne une audace extraordinaire. Pour cette raison, je crois qu'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en estimant à cinquante mille le nombre total des Indiens ou Indiennes qui forment les tribus dont j'ai déjà parlé. Si l'on y joint les Patagons et les Araucaniens, il est évident que ce nombre doit être au moins doublé.

Le titre de cacique se donne toujours au plus brave et par acclamation. Les fonctions en sont gratuites, et le plus souvent héréditaires si le fils est digne de son père. Quelques-uns de ces chefs ont acquis un immense prestige, et inspirent encore une grande admiration et un profond respect à toutes les tribus.

Calfucura (nom qui signifie en langue indienne Pierre-Bleue) a régné près d'un siècle et vivait encore il y a quelques années. Il était célèbre dans toute la pampa, et, malgré son extrême vieillesse, on le voyait encore dans les grandes expéditions à cheval à la tête de ses Indiens. Manuel-Grande avait aussi une certaine réputation, et je crois me rappeler qu'un ou deux de ses fils ou de ses parents avaient été élevés au collège national de Buenos-Ayres pen-

dant quelques années; ils avaient ensuite rejoint leur père dans le désert.

II

Les Indiens passent la plus grande partie de leur temps à la chasse. Dédaignant tout ce qui ne se rapporte pas directement à ce plaisir favori, ayant peu de besoins, vivant très sobrement, on les voit rarement chez eux occupés à faire quelque chose, si ce n'est toutefois à confectionner les objets qui leur sont nécessaires pour leurs chevaux. On en voit même parmi eux qui sont de véritables artistes dans l'art de tresser des licous, des rênes ou des lazos, soit avec des lanières étroites de cuir de cheval ou de taureau, soit avec du crin. J'ai vu souvent de ces travaux, qui dénotaient de la part de l'auteur une habileté remarquable unie à une patience à toute épreuve.

Les Indiens aiment beaucoup les bijoux et emploient une grande quantité d'argenterie dans la confection de leurs objets de sellerie. Ceux qui vivent près des frontières de la république Argentine ou du Chili achètent aux chrétiens ces divers objets tout confectionnés, et les trafiquent ensuite soit entre eux, soit avec ceux des autres tribus; ceux qui vivent dans l'intérieur du désert travaillent eux-mêmes l'argent

qu'ils recueillent directement dans les mines ou qu'ils échangent aux Chiliens pour des peaux, des plumes ou même des animaux vivants. Avec les outils les plus grossiers et les plus informes, ils parviennent à donner aux lingots d'argent toutes les formes qu'ils désirent, et à fabriquer ainsi des mors, des étriers, des éperons, des anneaux, des coulants, des toupous, des bracelets, des boucles d'oreilles, des bagues et même des manches et des fourreaux de couteaux. Leur soufflet de forge est constitué par une panse de vache ; un morceau de fer quelconque leur sert d'enclume et de marteau, et avec un poinçon et quelques mauvaises limes ils parviennent à donner à la pièce la forme voulue.

Quelques tribus cultivent un peu de maïs ou des pommes de terre ; mais généralement leur nourriture est exclusivement animale. Les femmes sont assez actives : ce sont elles qui pansent les chevaux de leurs maris, les sellent et les dessellent, préparent le gibier et font la cuisine. Elles confectionnent aussi les vêtements, et emploient pour cela soit de la laine qu'elles filent elles-mêmes, soit des peaux qu'elles cousent ensemble avec des filaments de tendons en guise de fil, après les avoir préalablement malaxées entre les mains pour les rendre plus souples.

L'industrie des Indiens se réduit, comme on le voit, à bien peu de chose. Le luxe des habitations est inconnu chez eux, et tous les toldos sont construits de la même façon ; mais ce qui constitue surtout

leur fortune, c'est l'abondance et la qualité de leurs chevaux, ainsi que la richesse de leurs objets de sellerie. Le vêtement leur importe peu, et ils préfèrent un mors d'argent ou des étriers de même métal pour leur cheval à un bon poncho, de sorte qu'il n'est pas rare de rencontrer des individus presque nus ou couverts de haillons sordides, mais ayant sur leur cheval plusieurs livres d'argenterie.

J'ai dit que les Indiennes de la tribu de Katriel tissaient des ceintures et des ponchos; toutes les autres se livrent au même travail, et font en outre des tapis avec des peaux d'autruches, de huanacos, de renards, de lièvres ou de *zorrinos*, qu'elles cousent, comme les vêtements, avec des filaments de tendons en guise de fil. Plusieurs de ces tapis leur servent de vêtement, lorsqu'il ne leur est pas possible de s'en procurer d'autres; mais cela ne se voit que parmi les tribus qui vivent tout à fait dans l'intérieur des terres, et encore chez ces dernières l'usage est loin d'être général. Les Indiens, et particulièrement les Indiennes, aiment beaucoup le drap, surtout lorsqu'il est teint de couleurs éclatantes, et ils échangent volontiers un magnifique tapis de peaux pour un morceau de cette étoffe. Ils ont aussi un goût spécial pour les foulards de soie et de coton, les colliers et les pendants d'oreilles en verre de couleur.

Ces sauvages, quoique assez intelligents, vivent dans une ignorance profonde. Ils n'ont pas d'histoire, mais seulement quelques rares traditions; ce

qui n'est pas étonnant, du reste, puisqu'ils ne connaissent que le langage parlé et qu'ils ne possèdent ni écriture ni monuments. Ils n'ont pas même d'idoles, et toute leur religion se borne à admettre l'existence d'un esprit bon, personnifié par le soleil et la lune, et d'un esprit mauvais, ou gualicho, vivant parmi les hommes et s'incarnant dans le corps des gens et quelquefois même des bêtes. Ils ne connaissent d'autre temple que l'immensité de la pampa, et d'autre culte que certaines prières ou cérémonies publiques qu'ils font à époques déterminées.

Uniquement préoccupés de la vie matérielle, on conçoit facilement qu'ils négligent toute espèce de culture intellectuelle, et qu'ils ne suivent guère que les lois de la nature. Leur langue, très simple et très sonore, dit beaucoup avec peu de mots et emprunte à la nature la plupart de ses images. Presque tous les noms d'hommes ont une signification caractéristique de celui qui le porte ou qui l'a porté, et ayant trait à ses qualités physiques ou morales. M. Avendagno avait fait une grammaire et un vocabulaire de la langue pampa, mais l'ouvrage n'a pas été imprimé, je crois, et mes notes, très insuffisantes sur ce point, ne me permettent pas de me livrer à de longues dissertations philologiques. Qu'il me suffise de dire que la langue pampa est une langue propre à un grand nombre d'Indiens, et qu'elle paraît avoir quelque analogie avec le guarani, que parlent encore, dans le Paraguay, plus de cent mille habitants.

Le gouvernement des Indiens est un mélange d'aristocratie et de démocratie. Les caciques ont sur leurs sujets une grande autorité, mais seulement pour ce qui concerne le droit commun; et si ces chefs venaient à violer la loi, ils seraient immédiatement déposés. Leur jurisprudence est fort simple : la terre et les biens des chrétiens appartiennent à tout le monde, et c'est faire un grand acte de patriotisme que de les en déposséder; mais les biens des Indiens sont toujours la propriété de celui qui les possède, et le vol est puni comme un grand crime.

Le respect des personnes défend d'attenter à la vie et à la santé d'autrui; cependant il y a un certain nombre de cas où il est permis de se faire justice soi-même. L'amour de la famille existe là aussi pur que parmi les peuples les plus civilisés; les pères et les mères adorent leurs enfants, les entourent de soins et d'affection, et sont capables de faire pour eux les plus grands sacrifices. La parenté est conservée jusqu'à la quatrième ou cinquième génération, et chaque Indien a toujours un nombre infini de parents. La polygamie est permise : les hommes ont autant de femmes qu'ils peuvent en acheter ou en nourrir (car là-bas les femmes s'achètent); mais il est rare qu'un Indien en ait plus de deux; le plus souvent il n'en a qu'une. Du reste, quand il en a plusieurs, la première est toujours la maîtresse de la maison, et les autres ne sont guère que des servantes obligées de lui obéir. L'adultère est puni de mort; mais, s'il est reconnu

par les parents de la femme que celle-ci soit trop malheureuse, elle peut demander le divorce; toutefois là-bas, comme ici, le sexe fort a toujours certaines prérogatives, et les femmes sont rarement protégées par la loi. Il existe chez les Indiens un usage assez singulier, qu'on retrouve chez plusieurs autres peuples, et en particulier chez les sauvages de l'Australie, et dont j'ai cherché vainement l'explication : c'est qu'à partir du jour du mariage le gendre ne peut plus avoir aucune espèce de relations avec sa belle-mère ; il ne doit jamais ni lui parler ni la regarder en face. Si elle entre dans une pièce où se trouve le gendre, ce dernier doit immédiatement lui tourner le dos et sortir. Est-ce une preuve de respect et de déférence, ou bien l'amabilité proverbiale des belles-mères serait-elle passée chez ces sauvages, comme chez nous, à l'état de tradition?

Les enfants sont toujours entourés d'une sollicitude paternelle et maternelle digne des nations les plus civilisées, ai-je dit; mais les jeunes garçons sont exercés dès leur plus tendre enfance à l'équitation et à la chasse. A peine peuvent-ils se tenir sur leurs jambes qu'ils essayent déjà de monter à cheval, et à l'âge de six ou sept ans ils peuvent courir au galop et lancer avec une certaine habileté leurs légères boleadoras. Les petites filles font peu de chose, mais elles apprennent aussi l'équitation et montent à cheval à califourchon comme leurs jeunes frères.

Jusqu'à douze ou treize ans, la jeune fille vit dans

la même chambre que ses parents; mais, dès qu'elle a atteint cet âge, elle acquiert une indépendance relative et commence à compter pour un personnage important. On lui fait de grandes fêtes auxquelles sont conviés tous les parents, et on lui donne une chambre à part ayant une entrée particulière. Il ne s'agit plus que de lui trouver un mari.

Les prétendants font rarement défaut; cependant le mariage est chez ces sauvages un acte fort important, et ne se marie pas qui veut; en effet, si on veut avoir une femme, il faut d'abord lui plaire, et ensuite avoir de quoi l'acheter. Les paresseux et les pauvres ont par conséquent beaucoup de chances de rester longtemps célibataires. Voici à peu près de quelle façon se fait un mariage chez les Indiens. La jeune fille doit, à l'insu de ses parents, recevoir la visite de ses prétendants; elle se montre parfois très difficile et en congédie un grand nombre avant de jeter son dévolu définitif sur quelqu'un. Dès qu'elle a arrêté son choix, l'heureux préféré peut et doit venir pendant sept nuits consécutives au toldo de sa future, mais toujours sans être aperçu et en ayant soin d'apporter chaque fois une abondante provision de viande ou de gibier, que ses hôtes trouvent le matin sous la petite grange qui sert de garde-manger. Après ces premières formalités remplies, la jeune fille fait connaître le nom de son futur, et l'on se hâte de convoquer tous les parents pour régler les conditions du mariage. Ceux-ci accourent toujours en grand nombre,

attendu qu'on se considère comme parent, ai-je dit, jusqu'à la quatrième ou cinquième génération.

Cette espèce de conseil de famille se présente à l'époux comme une petite armée de créanciers, et ce ne sera qu'après avoir donné à chacun d'eux un cadeau que le mari aura le droit d'emmener sa femme. Le père et la mère reçoivent les présents les plus importants : ce sont des chevaux, des vaches, des bijoux, des étriers, des éperons, une lance, un poignard, des rênes ou d'autres articles de prix ; les parents reçoivent des objets de plus ou moins de valeur, selon leur degré de parenté et la fortune du postulant. Dès que celui-ci a satisfait tout le monde, ce qui demande souvent plusieurs semaines, on fait un grand festin, après lequel le jeune homme emmène sa femme dans son toldo, et le mariage est conclu.

Pour les fautes graves commises par la femme, le mari peut divorcer ; mais cet acte demande beaucoup de formalités et est souvent la cause de violentes rixes entre les parents du mari et ceux de la femme, ces derniers devant, en cas de séparation dûment justifiée, rendre les cadeaux qu'ils ont reçus le jour du mariage, ou une valeur analogue.

CHAPITRE VIII

I. Retour au Moro. Un *velorio*. — II. Voyage à Buenos-Ayres. Apparition de la fièvre jaune. — III. Commission populaire de secours aux pestiférés. Progrès et ravages de l'épidémie. — IV. Voyage au Moro. Départ définitif pour Buenos-Ayres. — V. Le gaucho. — VI. Explosion du steam-boat *America*. — VII. Rencontre imprévue d'un ami. Je suis nommé médecin en chef de la frontière nord de Buenos-Ayres.

I

Le 21 septembre je revins à l'estancia de San-Luis, où je restai quelques jours, et le 26, au matin, je partis pour le Moro. Vers midi j'arrivai au Tandil. Comme je passais au pied de la montagne sur laquelle se trouve la piedra movediza, je ne pus résister au désir d'y faire une nouvelle ascension et de revoir encore une fois cette curiosité de la nature, aussi singulière par sa forme que par sa situation, et dont j'ai donné la description détaillée au commencement de ce chapitre.

En descendant de la montagne je fis une provision

de plantes dont quelques-unes étaient fort curieuses, et j'aperçus à plusieurs reprises d'énormes araignées grosses comme le pouce, pourvues de longues pattes, et douées d'une grande vélocité. Je les voyais courir si rapidement que je crus d'abord avoir affaire à des souris ou à quelque autre bête inconnue; ce ne fut que lorsque je vis un de ces hideux insectes au repos, et que je pus l'examiner à mon aise, que je revins de mon erreur.

Après avoir déjeuné au Tandil et laissé reposer nos chevaux, nous remontâmes à cheval, mon domestique et moi, et à cinq heures du soir nous faisions halte dans un rancho, de l'autre côté de la sierra et à cinq lieues du Tandil. Depuis le matin nous avions fait près de cent kilomètres, et nous n'étions pas fâchés de prendre un peu de repos.

Le lendemain 27 septembre, nous continuâmes notre route. Vers une heure de l'après-midi nous entrâmes de nouveau dans la sierra, que nous traversâmes une seconde fois, et enfin vers quatre heures nous arrivâmes à Tamanguillu, à douze lieues du Moro. Je m'arrêtai chez un de mes amis qui avait là une importante maison de commerce, et je restai deux jours chez lui.

Le soir même de mon arrivée, on me dit qu'il y avait un *velorio* dans le voisinage, et, comme j'avais souvent entendu parler de cette coutume ou de cette fête aussi étrange que bizarre, je ne voulus pas perdre l'occasion d'y assister. Je me rendis donc à l'endroit

indiqué, c'est-à-dire à un petit rancho habité par une famille de gauchos, et je vis une chambre dans laquelle brûlaient une douzaine de chandelles de suif disposées tout autour d'un petit lit garni de blanc. En m'approchant davantage, j'aperçus sur ce lit le cadavre d'un tout jeune enfant mort depuis la veille. Dans la pièce, ainsi que dans la cuisine qui était à côté, une dizaine de personnes, hommes ou femmes, étaient occupées les unes à jouer aux cartes et à boire du mate, du genièvre, du vin ou du cognac; les autres faisaient des *pasteles;* d'autres, les jeunes, dansaient, au son d'une mauvaise guitare, le *gato* ou le *triunfo*. C'était, comme on voit, une singulière façon de veiller le mort. Je connaissais déjà, pour en avoir entendu parler, quelques détails de cette cérémonie, mais je croyais que les danses étaient des danses funèbres empreintes d'un certain caractère religieux, et que le but de la réunion était de dire des prières et de consoler les parents. Je ne fus pas moins étonné de voir que la mère de l'enfant ne se faisait pas prier pour prendre part à la joie générale, et qu'elle paraissait même contente de ce que le petit *angelito* fût au ciel. Chaque personne qui arrivait allait voir l'enfant, faisait trois ou quatre signes de croix et prenait ensuite le mate avec celles qui étaient déjà rendues. On faisait circuler des pasteles et on servait du cognac dans un grand verre, dont chacun buvait de temps en temps une gorgée; puis les danses recommençaient avec un nouvel entrain.

Comme on le pense bien, je ne restai pas longtemps dans le rancho, malgré les pressantes invitations qui me furent faites; mais, lorsque je partis, il y avait déjà beaucoup de monde, et j'appris que non seulement la fête devait durer toute la nuit, mais encore que le lendemain on devait prêter l'angelito (le petit ange), comme ils disaient, à une voisine chez laquelle le velorio continuerait encore une couple de jours, selon l'habitude du pays. Le cadavre serait ensuite enfermé dans une petite caisse, qu'on suspendrait entre les branches d'un grand saule qui se trouvait non loin de là.

La cérémonie du velorio se fait aussi pour les grandes personnes; mais elle est moins considérée comme une partie de plaisir que comme un devoir pieux envers le défunt ou sa famille; et, au lieu de suspendre le cercueil entre les branches d'un arbre, on se contente de l'enfouir en terre ou de le porter à la sierra, où on le dépose dans des grottes naturelles servant de caveau et qu'on trouve là en grand nombre.

Le 30 septembre, je partis de Tamanguillu, et le soir même j'arrivais à Santa-Cruz del Moro, cinquante jours après en être parti. Dès le lendemain, je repris mes occupations habituelles.

Rien d'intéressant ne survint dans le cours paisible de mon existence jusqu'au 4 février 1871, époque à laquelle je dus aller une seconde fois à San-Luis pour voir un malade. En deux jours je fis le voyage,

car je ne m'arrêtai ni au Tandil ni ailleurs, si ce n'est pour y passer la nuit, et dix jours après j'étais de retour au Moro, d'où je partais le lendemain matin pour aller à Buenos-Ayres.

Cette fois le voyage fut plus court que d'habitude, et le 18, c'est-à-dire quatre jours après, je débarquais à la capitale.

II

C'était la veille du carnaval. Je m'étais bien promis de me dédommager un peu des dix mois de privations que j'avais passés à la campagne; mais un événement imprévu vint tout à coup jeter un voile de tristesse sur la ville et affecter douloureusement la population, surtout la population française : le paquebot apportait la nouvelle de la capitulation de Paris.

Aussitôt que l'on apprit l'immense désastre qui venait de nous frapper, non seulement les Français, mais encore presque tous les fils du pays, dont la plupart avaient conservé un grand attachement pour la France, cessèrent toute manifestation joyeuse. Les fêtes furent suspendues, et la plupart des journaux de Buenos-Ayres parurent encadrés de noir, en signe de généreuse sympathie. Quoique loin de notre patrie, et malgré nos malheurs, nous éprouvions cependant une certaine consolation en voyant les étrangers par-

tager notre douleur et prendre part à notre deuil. Ce Paris, qui restait toujours l'âme du monde malgré ses vicissitudes et ses malheurs, ce Paris sur lequel depuis quatre mois l'univers entier avait les yeux fixés, venait de succomber après une glorieuse résistance, dévoré par la faim et les maladies, et incendié par les bombes prussiennes.

Pendant que tous les esprits étaient sous l'impression terrible de ce douloureux événement, une autre nouvelle aussi attristante venait jeter la consternation dans la ville de Buenos-Ayres. Cette magnifique cité, aux mille palais de marbre et aux bois d'orangers, se trouvait tout à coup envahie par la fièvre jaune et le choléra.

Dans une autre partie de cet ouvrage j'ai déjà parlé de la topographie de Buenos-Ayres, de son climat et des diverses causes d'insalubrité tenant à la nature du sol et au voisinage des saladeros de Barracas; je n'y reviendrai donc pas, et je me bornerai à dire que si jusqu'alors Buenos-Ayres avait joui d'un état sanitaire excellent, rien pour le moment n'expliquait l'apparition d'une épidémie qui faisait déjà de nombreuses victimes. Plusieurs quartiers, il est vrai, étaient bâtis sur l'emplacement d'anciens marais qu'on avait comblés avec les immondices de la ville; ces matières avaient subi là une putréfaction plus ou moins complète; mais depuis longtemps ce sol malsain était couvert de bâtisses et n'avait été l'objet d'aucun bouleversement; aucune infiltration d'eau ne

pouvait être accusée d'y avoir développé de dangereuses fermentations.

A plusieurs reprises, sans doute, cette ville avait éprouvé les ravages du choléra asiatique, qui ne respecte, comme on sait, ni climat ni configuration géographique, et qui dans ce pays s'étendit une fois jusqu'au milieu des solitudes de la pampa; mais cette ville avait toujours été à peu près préservée de la fièvre jaune[1], malgré le voisinage du Brésil et ses rapports quotidiens avec des localités constamment infectées.

A quoi pouvons-nous attribuer le développement d'une si terrible maladie dans une ville qui, jusque-là, en avait été depuis longtemps indemne? Est-ce que ses conditions hygiéniques auraient tout d'un coup changé? Est-ce qu'elle aurait perdu du jour au lendemain, et sans cause connue, la réputation qui lui avait valu son nom de Buenos-Ayres (bon air)? Il me serait bien difficile de le croire.

[1] Par respect pour la vérité historique je dois dire cependant qu'en 1838, je crois, eut lieu la première épidémie connue de fièvre jaune à Buenos-Ayres. La maladie fut importée de Montevideo, qui de son côté la tenait de Rio-Janeiro. Cette fois-là l'épidémie se développa sur le quai, s'étendit jusqu'à une distance de quelques centaines de mètres seulement, et ne fut ni longue ni meurtrière, à cause peut-être des froids de l'hiver qui commençaient à se faire sentir.

En mai 1868, il y eut encore une petite épidémie de fièvre jaune, importée par un jeune homme venant de Rio-Janeiro et qui descendit à l'hôtel de Rome, où il mourut. L'épidémie fut circonscrite dans un rayon de quelque deux cents mètres autour du foyer primitif, et dura une quarantaine de jours. Un petit nombre de personnes furent atteintes, et peu d'entre elles succombèrent.

On a cherché longtemps à découvrir l'origine de l'épidémie de 1871; on a accusé l'équipage d'un navire venant de Rio-Janeiro d'avoir importé la maladie; mais le fait n'a pas été absolument confirmé, et on en est encore réduit à de simples conjectures.

Un de mes amis, le docteur Gallarani, ancien médecin de la marine italienne et alors établi à Buenos-Ayres, fut le premier, je crois, à appeler l'attention de l'autorité sur un cas offrant tous les symptômes de la fièvre jaune, et qui survint le 19 février dans une auberge de la rue Bolivar, près de Saint-Elme. L'opinion de ce médecin ne fut pas tout d'abord partagée par ses confrères, et les journaux de médecine aussi bien que les journaux politiques, dans le but louable sans doute de ne pas alarmer le public, se refusèrent à admettre l'existence de la fièvre jaune; et quelques médecins même déployèrent une singulière énergie pour tâcher de démontrer que cette maladie n'existait pas à Buenos-Ayres.

Bientôt cependant il fallut se rendre à l'évidence, et la maladie régnante fut officiellement reconnue pour être la fièvre jaune. Le nombre des malades augmentait tous les jours, et le fléau s'étendait sans cesse plus loin de son foyer primitif. Les morts, que l'on comptait par dizaines chaque jour à la fin du mois de février, se comptèrent bientôt par centaines dans le mois de mars. Une panique s'empara de la ville, et la fuite commença; les habitants des quartiers infectés qui n'étaient point retenus en ville par leurs

affaires se réfugièrent dans les environs de Buenos-Ayres ou à une grande distance. Ce fut alors un déménagement général. Les gares furent encombrées de voyageurs et de colis préparés à la hâte; la terreur était peinte sur tous les visages, chacun avait hâte de partir, et il fallut organiser pendant quelques jours plusieurs trains supplémentaires. Quelquefois même on dut recourir à la police pour maintenir les fuyards, qui se précipitaient dans les wagons ou s'accrochaient aux marchepieds.

Les maisons des villages voisins ne suffisant déjà plus à contenir un si grand surcroît de population, on se mit à construire des logements dans les granges et dans les écuries. La spéculation se mettant de la partie, on vit des gens se retirer sous des tentes ou dans des taudis infects, et souvent s'entasser, pour ainsi dire, pêle-mêle, afin de louer leur propre logement à des prix exorbitants.

L'affolement était tel que beaucoup de personnes fuyaient à l'aventure, sans but, laissant leurs maisons ouvertes et parfois même abandonnant leur propre famille déjà frappée par le fléau. Mais, à côté de ces actes de désespoir, heureusement peu nombreux, on put constater aussi de nobles dévouements, des traits de charité et d'abnégation, dont la plupart, hélas! resteront ensevelis à jamais dans un éternel oubli, parce qu'une mort rapide moissonna en quelques jours, parfois même en quelques heures, et les acteurs et les témoins! Comme toujours en pareille

circonstance, la plupart des médecins, dont beaucoup d'étrangers parmi eux, restèrent à leur poste de combat, et firent preuve d'un courage et d'un dévouement qui ne se démentit pas un seul instant pendant de longs mois de misères, de souffrances et de sacrifices.

Nous étions au commencement du mois de mars; l'épidémie marchait lentement, suivant les rues, pour ainsi dire, maison par maison, ne passant souvent de l'autre côté qu'après avoir ravagé le premier, et laissant les mêmes vides dans le palais du riche que dans le logement insalubre du pauvre.

Le plus souvent toutes ou presque toutes les personnes habitant la même maison, maîtres et domestiques, étaient prises successivement de la maladie, à quelques jours d'intervalle; mais quelquefois aussi plusieurs d'entre elles tombaient malades en même temps ou à peu près. Il m'est arrivé souvent d'entrer dans une maison et d'y trouver le père, la mère et un ou plusieurs enfants, les uns mourants ou déjà morts, les autres convalescents ou récemment frappés. Parfois il arrivait aussi que, tous étant malades en même temps, personne ne pouvait aller chercher de secours, et des familles entières mouraient ainsi abandonnées. Certaines maisons meublées de dernier ordre, habitées surtout par des Italiens, et présentant des conditions hygiéniques détestables, offraient souvent un horrible spectacle : dans de vastes chambres carrelées on voyait une quinzaine de lits ou de matelas

étendus par terre, ou même de simples couvertures, tout cela dans un état de malpropreté repoussante. Sur chacun de ces grabats était couché un malheureux : le moribond à côté du convalescent; l'homme à peine malade côte à côte avec un autre déjà mort. L'air était infecté d'exhalaisons fétides provenant à la fois des malades et des déjections répandues çà et là sur le sol ou sur les couches.

III

Tandis que l'épidémie suivait sa marche envahissante et faisait déjà de nombreuses victimes, quelques hommes de cœur, touchés de l'état de misère et de dénuement dans lequel se trouvaient tant de pauvres malheureux, eurent l'idée d'instituer un comité de secours, et se mirent immédiatement à l'œuvre. Cet admirable dévouement ne leur était point commandé cependant par leur profession, car la plupart d'entre eux étaient journalistes, avocats, négociants ou rentiers. Le gouvernement national et le gouvernement provincial souscrivirent d'abord quelques centaines de mille francs, qui servirent de premiers fonds de secours. La presse fit un appel à la générosité des nationaux et des étrangers, et le peuple américain, révélant en cette occasion cette grandeur d'âme et ce

désintéressement que tout le monde lui connaît, répondit aussitôt par de nombreuses offrandes.

Toutes les provinces de la république Argentine organisèrent des souscriptions, ainsi que les États voisins. Montevideo, quoique sortant à peine d'une longue guerre qui avait épuisé ses ressources, n'oublia pas les liens qui l'unissaient à sa sœur de l'autre côté de la Plata, et envoya des sommes relativement considérables. Le Pérou, la Bolivie, le Chili, le Brésil et d'autres pays encore rivalisèrent de générosité.

A peine formée, la Commission populaire (c'est ainsi qu'on appela le comité de secours) se trouva à même de faire de grandes choses. Elle commença par instituer un service médical complet et gratuit, avec les médecins qui voulurent bien lui prêter leur concours, et auxquels on donna d'assez beaux appointements. Les membres de la Commission populaire étaient en séance permanente nuit et jour, et se remplaçaient alternativement. Pendant que les uns étaient au bureau, recevant les demandes de médecins et de secours, les autres se rendaient à domicile pour contrôler ces demandes et éviter les abus et les négligences; ils avaient également pour mission d'étudier les causes diverses d'insalubrité et d'y porter remède.

Je ne citerai pas les noms de ces hommes dévoués auxquels incombait volontairement une mission si pénible et entièrement gratuite. Tous appartenaient aux premières familles du pays; la plupart contractèrent la maladie dans l'accomplissement de leurs

fonctions, et plusieurs payèrent de leur vie un si généreux dévouement. Le personnel des médecins, auquel j'eus l'honneur d'appartenir, ne fut point épargné non plus : sur cinquante environ que nous étions, une quinzaine succombèrent, et presque tous les autres furent plus ou moins malades.

Après l'épidémie, le gouvernement n'oublia pas les familles de ces hardis combattants, et le Congrès accorda aux veuves ou aux filles des victimes une pension viagère de 12,000 francs par an, réversible en partie sur les enfants.

Dans ces circonstances douloureuses, le clergé et les différents ordres religieux de Buenos-Ayres prirent aussi une part active au soulagement des malades, et se firent souvent remarquer par de nombreux actes de dévouement et de charité.

Mais la Commission populaire ne se borna pas à donner aux malades nécessiteux les secours de l'art et les médicaments. Son action bienfaisante s'étendit bien plus loin, et bientôt tous les médecins et les membres de la Commission purent donner des bons de viande, de vin vieux, de lit, de draps, de couvertures, etc., à tous ceux qui en avaient besoin, et qui n'avaient qu'à envoyer au bureau pour être servis immédiatement, car on avait formé là de vastes dépôts d'approvisionnements de toute sorte. Enfin tous les malades eurent leur garde pendant tout le temps que le médecin le jugeait à propos. On pourra se faire une idée de ce que coûtait chaque

personne secourue quand on saura que le gardien gagnait de 10 à 20 francs par jour, et qu'à une époque nous avons payé les citrons jusqu'à 3 francs la pièce !

Cependant l'épidémie allait sans cesse croissant, et moi-même j'étais atteint du *vomito negro* dix jours après être entré au service de la Commission populaire. Grâce aux soins dévoués qui me furent prodigués par mes amis, et en particulier par le docteur Gallarani, je pus échapper à la mort, qui épargnait rarement ceux qui avaient les mêmes symptômes que moi, et quinze jours après être tombé malade je pouvais reprendre mon service.

Sur 200,000 habitants que comptait Buenos-Ayres en temps ordinaire, 50 à 60,000 au plus étaient restés en ville, et parmi eux un bon nombre avaient déjà eu la fièvre jaune et n'avaient plus par conséquent à la redouter. Malgré cela, le nombre des décès montait toujours, et chaque soir on consultait avec empressement et tristesse à la fois le *Bulletin de l'épidémie*, qui donnait la liste complète des décès et le nombre des cas nouveaux.

Le nombre des morts s'éleva bientôt à 200 par jour, puis monta rapidement à 300, 400, 500, et atteignit même un jour 700 et quelques !

La ville était morne et silencieuse; tous les établissements publics, ainsi qu'un grand nombre de magasins et de maisons particulières, étaient fermés; à tous les marteaux de porte des maisons où il était

mort quelqu'un étaient attachés, en signe de deuil, de longs crêpes noirs que le vent faisait flotter tristement.

Tant que le nombre des décès ne fut pas trop considérable, les enterrements se firent de la façon ordinaire, et toute la journée on ne voyait dans les rues que des corbillards ; mais bientôt ces manifestations extérieures furent défendues, à cause de l'effet moral qu'elles produisaient sur le peuple. L'aspect de Buenos-Ayres était devenu d'une tristesse inouïe ; on eût dit une ville abandonnée, avec ses maisons revêtues de marbre et ses longues rues désertes. De temps en temps on voyait passer rapidement quelque voiture de médecin, ou bien on rencontrait quelques rares personnes au teint jaune, à la démarche chancelante, cherchant à hâter leur convalescence par un peu d'exercice, ou allant s'informer de quelque parent ou de quelque ami. Quand on se rencontrait on redoutait de demander des nouvelles d'un absent; le matin ou la veille on l'avait vu bien portant, quelques heures après on apprenait qu'il était mourant ou mort.

Le service des pompes funèbres ne suffisant déjà plus pour transporter les cercueils, on mit à contribution les tombereaux à ordures, qui allaient ainsi de maison en maison, jusqu'à ce que leur chargement fût complet. Dès que quelqu'un était mort, on devait en faire la déclaration et le mettre dans la bière ; quelques instants après, la charrette l'empor-

tait encore tiède au cimetière; puis venait une autre charrette, qui enlevait le lit, les couches et tout ce qui avait servi au malade pour aller le faire brûler hors de la ville.

Ces inhumations si précipitées et si nombreuses donnèrent lieu, comme on le pense bien, à de regrettables erreurs, car l'affolement était si grand à ce moment que les constatations de décès se faisaient tout à fait à la légère. Chose horrible à dire! plus d'un malheureux fut enfermé encore vivant dans son cercueil, soit par des mains imprudentes et inexpérimentées, soit même par des mains criminelles!

Si je n'avais pas eu moi-même des preuves irréfutables du fait, je ne me hasarderais pas à le raconter sur un simple ouï-dire; mais j'ai vu et connu un individu qui était revenu à pied du cimetière et qui s'était réveillé au moment où l'on déchargeait son cercueil.

Une autre fois, après des pluies abondantes, le chemin qui conduisait au cimetière était devenu impraticable; de profondes ornières imprimaient aux charrettes chargées de cercueils de fortes secousses qui suffisaient à défoncer ou à briser les bières souvent fort minces et mal clouées, car la rapacité des fabricants ne se faisait pas scrupule de spéculer sur la mort, et de vendre jusqu'à 200 francs et plus de mauvaises caisses en bois d'une minceur extrême. Dans un de ces voyages, plusieurs cercueils s'étant défoncés, le charretier, assis sur son siège, se sentit tirer par le pan de son paletot. S'étant retourné aussitôt,

il vit un bras qui sortait d'un cercueil brisé, et eut tellement peur qu'il sauta à bas de sa charrette, laissa là le véhicule et se mit à courir. Dès ce moment il fut fou, et on dut l'enfermer dans une maison de santé.

Ce fait, tout extraordinaire qu'il puisse paraître, me fut raconté alors par plusieurs personnes dont la bonne foi et la sincérité ne sauraient être mises en doute.

Pour ensevelir tant de cadavres, on dut bientôt cesser de faire des fosses isolées, et on creusa alors de vastes tranchées au fond desquelles on mettait une ou deux rangées de cercueils et une couche de chaux vive de cinquante centimètres d'épaisseur; le tout était ensuite recouvert de terre. Le vieux cimetière ne tarda pas à être complètement rempli, et il fallut en créer un neuf pour recevoir les nouveaux cadavres, qui arrivaient chaque jour plus nombreux.

Presque au plus fort de l'épidémie, les fossoyeurs se mirent en grève pendant deux jours, et ce ne fut que grâce à l'intrépidité et au sang-froid du directeur, qui, le revolver au poing, les força de se remettre au travail, que l'on dut de ne pas voir s'accumuler plus de six à sept cents cadavres, dont la putréfaction en plein air n'aurait pas tardé à amener les plus affreuses conséquences.

L'épidémie avait déjà pris des proportions considérables; les médecins redoublaient de zèle et d'activité, mais déjà plusieurs d'entre eux étaient malades, et quelques-uns avaient payé de leur vie leur géné-

reux dévouement. Toute la journée on était assailli de demandes : les ardoises étaient toujours trop petites pour inscrire les noms de ceux qui venaient réclamer les secours de l'art. On ne nous laissait prendre ni repos ni nourriture. Nous sortions à sept heures du matin, et à dix ou onze heures du soir nous visitions encore des malades, heureux si nous avions pu accourir à toutes les demandes et si nous n'avions pas laissé pour le lendemain une trop longue liste. Quelquefois, en sortant d'une maison de pestiférés, nous trouvions à la porte trois ou quatre personnes qui nous suppliaient toutes à la fois de les suivre pour aller voir des malades auxquels nous ne nous attendions pas, et que souvent nous avions le regret de ne pouvoir secourir, faute de temps.

Le nombre des malades et des morts augmentait de jour en jour, et rien n'avait pu arrêter la marche du fléau. Les maisons et les rues étaient soumises à de fréquents lavages, et remplies de matières désinfectantes; les logements insalubres avaient été évacués, et le soir, pour purifier l'air, on allumait au milieu des rues et sur les places publiques de grands feux, dont la lueur blafarde se réfléchissait sur les blanches façades des maisons, et donnait à la ville un aspect à la fois sinistre et imposant.

Après avoir atteint son apogée vers le milieu du mois d'avril, le fléau ne tarda pas à s'apaiser, sans doute parce qu'il ne trouvait plus de victimes, et que les premiers froids de l'hiver se faisaient sentir. Les

habitants, émigrés depuis longtemps, se hasardèrent à revenir en ville, malgré les sages avis des journaux, et plusieurs payèrent de leur vie cet acte de témérité. Cette circonstance fit remonter encore un peu le chiffre des décès, qui présenta pendant quelques jours diverses oscillations ascendantes ou descendantes. Bientôt les cas nouveaux devinrent plus rares, et l'épidémie parut presque éteinte.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il y eût un seul cas nouveau de fièvre jaune; mais le fléau inexorable caressait, pour ainsi dire, ses dernières victimes, et semblait prendre plaisir à différer le terme fatal de ceux qui, durant plusieurs mois, avaient sacrifié avec tant d'abnégation leur repos, leur fortune, leur famille, leur vie, pour secourir leurs malheureux concitoyens. Semblable au Parthe trompeur qui décoche en fuyant ses traits mortels, il frappe encore des coups douloureux, et presque une des dernières victimes fut celui-là même qui avait fondé la Commission populaire, et qui depuis lors avait consacré tous les instants de sa vie à visiter les pestiférés, portant la confiance dans leur cœur, relevant leur courage abattu par le désespoir, et leur prodiguant à la fois les secours moraux et matériels.

Si jusqu'ici je n'ai encore nommé personne, parce que tout le monde fit son devoir avec le même dévouement et la même abnégation, je ferai cependant une exception pour celui-ci, le docteur Roque Perez, un habile jurisconsulte que la république Argentine

est fière d'avoir compté au nombre de ses enfants, et qui restera toujours comme le plus bel exemple de charité et de patriotisme.

Vers la fin du mois de mai et au commencement de juin, il y eut encore plusieurs recrudescences de la maladie, car le monde arrivait en foule de la campagne, et les précautions hygiéniques que l'on prenait ne suffisaient pas toujours pour se mettre à l'abri de la maladie. Beaucoup de maisons étaient restées fermées pendant plusieurs mois, et il aurait fallu pour les assainir de fréquents lavages et de puissants désinfectants.

Au mois de juillet, la fièvre jaune avait disparu. Les habitants, revenus de toutes les parties de la campagne, avaient repris possession de leurs anciennes demeures; mais plus de 20,000 manquaient à l'appel. La plupart de ceux qui restaient avaient à déplorer la perte de quelque parent; plusieurs familles même s'étaient complètement éteintes.

Peu à peu cependant la ville reprenait son aspect accoutumé; les établissements publics et les boutiques s'ouvraient de nouveau. Chaque jour on retrouvait avec un indicible plaisir quelque parent ou quelque ami que l'on croyait mort, car la fuite avait été si précipitée que chacun était parti de son côté et était resté plusieurs mois sans donner de ses nouvelles et sans en recevoir.

Une chose remarquable, et qui resta longtemps comme une attestation de la crise horrible par laquelle nous venions de passer, ce fut le nombre pro-

digieux de personnes vêtues de deuil que l'on voyait dans les rues et dans les réunions publiques. On eût dit que ces sombres vêtements étaient obligatoires pour tout le monde, car ceux-là même qui n'avaient pas à déplorer la mort de quelque personne qui leur fût chère se faisaient un devoir de s'associer au deuil public, et s'abstenaient de porter des couleurs voyantes et des toilettes tapageuses.

Qu'on me permette, en terminant, de dire quelques mots d'histoire médicale au sujet de l'épidémie de Buenos-Ayres.

La maladie à laquelle nous avions eu affaire était une variété anormale de fièvre jaune, un peu différente de celle qu'on observe généralement au Brésil et se rapprochant de ce que l'on désigne sous le nom de fièvre bilieuse épidémique des pays chauds. Cependant nous observâmes une grande variété dans les symptômes, la marche et la terminaison de cette maladie. Tantôt, et le plus souvent, c'était la forme gastrique à évolution assez lente, commençant par un violent frisson, une douleur lombaire intense, des vomissements bilieux, une grande dépression des forces. Ces symptômes étaient plus ou moins intenses et duraient cinq, dix et même quinze jours; puis survenait un ictère généralisé et, dans les cas funestes, une fièvre violente, de la sécheresse de la gorge, une soif brûlante et le délire. Dans quelques cas, on observait, en même temps que les symptômes dont je viens de parler, de l'hématémèse, ou vomissements

noirs (*vomito negro*), des saignements de nez, de l'hématurie, des déjections noires et une grande prostration des forces. Cette forme était presque toujours mortelle.

Une seconde variété de la maladie était la forme dite cérébrale : aux symptômes précédents venaient s'ajouter une céphalalgie atroce et une exaltation de la sensibilité de l'ouïe et de la vue.

La troisième variété était la forme comateuse. Le malade semblait foudroyé tout à coup; il perdait connaissance, ne voyait plus, n'entendait plus, restait presque sans mouvement et mourait tranquillement, sans dire une parole, sans proférer une plainte.

Au commencement de l'épidémie, soit que celle-ci fût plus meurtrière ou que les moyens employés pour la combattre fussent insuffisants ou mal dirigés, la mort emportait 75 pour 100 des malades, tandis que vers la fin il en mourait à peine 20 pour 100.

Une circonstance heureuse qui épargna à Buenos-Ayres des désastres bien plus considérables encore, ce fut la localisation primitive de la maladie.

Nous avons vu en commençant que, pendant plusieurs mois, l'extrémité de la ville opposée à celle où avait débuté la maladie fut un refuge contre celle-ci; mais, lorsque toute la ville fut envahie, quelques cas à peine furent observés dans les maisons de campagne les plus voisines, et tous les lieux situés à une distance d'un ou deux kilomètres jouirent toujours d'une immunité complète. Les petites villes voisines,

quoique regorgeant de monde souvent placé dans des conditions détestables de salubrité, présentèrent bien quelques cas de fièvre jaune; mais ce fut toujours chez des personnes qui avaient contracté la maladie à Buenos-Ayres. Chez ces dernières, l'affection évolua à peu près de la même manière qu'en plein foyer épidémique, et se termina par la mort ou la guérison; mais on n'observa pas un seul cas de contagion, et pour mon compte je connais plusieurs personnes qui ont eu chez elles des malades atteints de fièvre jaune, qu'elles n'ont pas quittés, et qui ne sont jamais devenus un dangereux voisinage pour les gens de la maison ou des alentours.

Dans cette relation écourtée je n'ai pas eu la prétention de faire l'histoire complète d'une épidémie qui désola une des plus belles villes de l'Amérique du Sud. J'ai voulu seulement donner une idée de ce qu'est une épidémie dans ces contrées lointaines, et montrer que si notre mère patrie nous donne souvent de grands et nobles exemples de dévouement, de charité et de patriotisme, l'Amérique est plus civilisée qu'on ne le croit généralement, et sait au besoin prouver au vieux monde qu'un généreux héroïsme anime les cœurs de ses enfants à l'heure du danger.

IV

Au mois de juillet suivant on ne parlait déjà presque plus de l'épidémie, et tous les habitants dispersés avaient repris possession de leurs demeures. Quant à moi, je désirais ardemment m'en retourner en France; mais, comme j'avais quelques affaires à terminer au Moro, le 10 de ce même mois je me mis en route pour cette localité. Plusieurs contretemps nous occasionnèrent un retard considérable, et mon voyage ne dura pas moins de onze jours. Nous étions au cœur de l'hiver et il faisait un froid terrible, de sorte que j'eus beaucoup à souffrir pendant cette longue traversée. Mon séjour au Moro fut de courte durée, et le 21 août suivant je reprenais pour la dernière fois le chemin de Buenos-Ayres. Lorsque j'eus perdu de vue l'estancia de Santa-Cruz, je sentis mon cœur se serrer, et je ne pus contenir mes larmes. Trois années de séjour dans ce pays m'y avaient complètement acclimaté; j'aimais déjà comme un enfant du désert ces pampas immenses que je voyais peut-être pour la dernière fois; mes yeux erraient vaguement au milieu de cet océan de verdure monotone et silencieux, dont l'imposante grandeur semblait frapper mon imagination encore plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. A mesure que la diligence s'éloi-

gnait, je voyais disparaître peu à peu la ligne sinueuse et jaunâtre des dunes, je cessais d'entendre le mugissement de la mer, mais la sierra devenait de plus en plus distincte. Bientôt enfin nous laissâmes derrière nous ces montagnes que pendant si longtemps j'avais contemplées chaque matin à mon réveil, et, lorsque le soir arriva, je ne les distinguais déjà plus.

Pendant cinq jours encore nous voyageâmes dans le désert, couchant dans de mauvaises auberges, et passant toute la journée en voiture. Enfin nous arrivâmes à Chascomus, et le cri strident d'une locomotive me réveilla, pour ainsi dire, en sursaut. J'ouvris les yeux : le désert avait fait place à des champs cultivés; je voyais autour de moi des arbres et des maisons, un chemin de fer, des rues. Il me semblait rêver, et pourtant je regardais tout cela d'un air indifférent. Tout, en effet, me paraissait petit et mesquin à côté de ces immenses solitudes où je respirais à pleins poumons l'air pur de la pampa, et où un horizon sans bornes mesurait seul l'étendue de ma liberté et de mon indépendance.

Je passai une très bonne nuit à Chascomus, et le lendemain j'arrivai à Buenos-Ayres, où je descendis chez mon ami le docteur Gallarani, qui m'avait gracieusement offert sa maison.

Buenos-Ayres n'était plus cette cité morne et silencieuse, aux maisons fermées et aux rues désertes; le mouvement et l'animation étaient maintenant à peu

près les mêmes qu'autrefois, et on n'eût jamais dit que vingt mille de ses habitants avaient fait en moins de quatre mois le grand voyage de l'éternité.

V

Dans le courant de cet ouvrage j'ai fait part à mes lecteurs des impressions que m'avaient fait éprouver les diverses circonstances de mon long voyage; j'ai dépeint aussi fidèlement que possible, quoique d'une façon très succincte, les contrées que j'ai visitées; j'ai dit quelques mots en passant de la flore et de la faune des pampas, et je me suis arrêté assez longtemps sur les Indiens, dont j'ai décrit les mœurs et les coutumes. Toutefois dans cette étude ethnographique j'ai laissé une vaste lacune que je vais tâcher de combler maintenant; j'ai à peine parlé, en effet, des habitants de la pampa civilisée; j'ai, pour ainsi dire, laissé dans l'ombre cette grande figure qui est l'âme du désert, qui personnifie presque à elle seule la civilisation, et qu'on appelle le gaucho.

Mais qu'est-ce donc que le gaucho? Est-ce un personnage extraordinaire et mystérieux? Non, c'est tout simplement l'habitant de la campagne, le paysan, comme nous dirions en France; mais ce paysan est une personnalité tellement originale, que tous mes

efforts ne suffiront peut-être pas à le montrer sous son véritable jour et à en donner une idée suffisamment exacte. Et d'abord quel est-il, et d'où sort-il? Le type est à peu près toujours le même, malgré sa diversité d'origine, malgré les différences individuelles de taille et de couleur. L'un est descendant d'Indien; l'autre est petit-fils d'Espagnol, d'Anglais ou d'Allemand; tel autre est tout simplement fils de gaucho. L'étranger qui arrive à la campagne peut bien perdre ses habitudes nationales; il a beau revêtir le poncho et le chiripa, chausser les bottes en peau de cheval, manier assez adroitement le lazo et la boleadora, et se donner toutes les apparences extérieures du gaucho, ce ne sera jamais qu'un *gringo* (terme de mépris signifiant étranger, et dérivant fort probablement de *griego*, grec), et l'œil le moins exercé pourra facilement le reconnaître. Ses enfants, s'il en a, seront déjà presque gauchos, et ses petits-enfants le seront certainement tout à fait. Il n'y a pas de type physique de gaucho à proprement parler: les uns sont blonds, les autres bruns, les autres blancs, les autres un peu cuivrés. Quelques-uns sont grêles et barbus; d'autres sont obèses et presque dépourvus de barbe. Jeunes ou vieux, tous ont le même fond de caractère, à peu près les mêmes vices et les mêmes qualités. Ils sont joueurs, chicaneurs, batailleurs, ivrognes, orgueilleux et présomptueux, dépensiers et paresseux; mais ils rachètent la plupart de ces défauts par leur générosité et leur désintéressement, leur résistance à la fatigue

et à l'intempérie des saisons, leur patience à toute épreuve, la sobriété de leur régime habituel.

Le gaucho est généralement calme, froid, agile, très bon cavalier. Il est très poli, très humble et très docile, hospitalier, bon et compatissant, serviable, bon père et bon époux. Grand amateur de poésie, admirateur de la nature, il se plaît à la contempler dans tout ce qu'elle a de beau. Esprit rêveur et mélancolique, ennemi des idées abstraites et subtiles, il exprime néanmoins dans un langage simple et harmonieux les pensées les plus délicates, les sentiments les plus élevés.

Lorsque, la guitare à la main, il chante en improvisant ses peines et ses joies, ses déceptions et ses espérances, on dirait qu'il est inspiré, et que sous son poncho grossier vibre une âme de poète.

De quelle source viennent ces cadences si difficiles à imiter pour tous ceux qui ne sont pas nés dans le désert, près d'une humble cabane couverte d'un toit de chaume vers lequel montent lentement les vaporeuses spirales de fumée que dégagent les tisons graisseux du foyer? D'où vient ce génie poétique qui semble inné et qu'aucune culture intellectuelle n'a jamais épuré?

Tout effet a une cause, et certainement il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour trouver celle-ci. C'est le grand spectacle de la nature, sans cesse présent devant les yeux, qui élève l'âme sensible de ces hommes sans instruction; c'est dans ce grand livre

toujours ouvert qu'ils apprennent la prosodie et l'harmonie. Ils contemplent, sans se demander pourquoi, ces étoiles qui brillent au-dessus de leur tête, suspendues à cette voûte gigantesque qui semble s'appuyer tout autour sur cette pampa silencieuse et immense. Leur vie coule calme et paisible comme ces ruisseaux sans murmure et aux rivages sans arbres, qui sillonnent la vaste plaine.

C'est de là que vient la mélancolique et douce tristesse de ces chants monotones, tantôt semblables au ramage confus des oiseaux qui semblent faire leur prière à l'heure du crépuscule, lorsque l'étoile du Berger commence à éclairer ces silencieuses solitudes, tantôt semblables à la plainte amère que la mouette rapide et vagabonde lance en fendant l'espace.

Le gaucho est passionné pour les chevaux. Dès sa plus tendre enfance il a vécu au milieu de ces animaux, dont il a appris à reconnaître l'indispensable nécessité. Il marchait à peine que son père le portait déjà en croupe, et parcourait avec lui de grandes distances. Un peu plus tard il a eu son cheval à lui, et, à sept ou huit ans, il faisait de longues courses et s'exerçait à lancer le lazo sur les moutons, et sa petite boleadora inoffensive, faite de deux osselets reliés par une mince lanière de cuir, à travers les jambes des chiens ou de quelque agneau orphelin élevé dans la cabane et servant de souffre-douleur. Un peu plus tard encore il couche sur son recado,

dans un coin de la cuisine ou devant la porte, et participe à la plupart des travaux de la maison. Il apprend à couper une peau en lanières, à tresser un lazo et à confectionner une bride ou un licou. Bientôt les chevaux dociles ne le satisfont déjà plus; il veut passer pour un cavalier accompli ou pour un dompteur, et on le rencontre souvent monté sur un jeune poulain encore à demi sauvage, qu'il montre avec orgueil à ses camarades en lui faisant exécuter des voltiges. Quelquefois même, à défaut de poulain et pour se donner de l'importance, il remplace le mors de son cheval par un *bocado*, espèce de courroie avec laquelle on serre la mâchoire inférieure des chevaux que l'on est en train de dompter.

Vers quatorze ou quinze ans, le gaucho est déjà presque un homme; il est sérieux, sait pincer de la guitare et danser un *gato* ou un *triunfo;* il se risque même à faire une improvisation poétique ou à tourner une petite phrase galante.

Homme enfin, il fréquente les pulperias, joue aux cartes ou à la *taba* (osselets), chasse l'autruche, participe aux courses de chevaux, va au bal le soir, soigne ses chevaux, raccommode ou confectionne les divers objets de sellerie dont il a besoin, et travaille pour lui ou pour les autres, selon qu'il possède quelque chose ou qu'il ne possède rien. Il se loue au mois ou à la journée, et vit chez lui s'il a une habitation; chez les autres, en qualité de domestique ou d'*agregado,* s'il n'en a pas.

Le gato.

J'ai déjà dit qu'à la campagne on était très hospitalier. On peut sans crainte aller frapper à toutes les portes, on est sûr d'être accueilli partout et de trouver de la viande, du mate, et un cheval pour faire ses courses. A cela se borne l'hospitalité, car le gaucho n'a pas besoin d'autre chose pour vivre. La selle, ou *recado*, lui sert de lit, et généralement, même en hiver, il aime mieux dormir dehors sur la terre nue ou sur quelques peaux que dedans et à l'abri. Quand je dis qu'il n'y a qu'à frapper à la porte, je me trompe, car précisément l'usage veut qu'on ne frappe pas : lorsqu'un inconnu arrive devant une cabane ou une maison pour demander l'hospitalité, il doit crier : *Ave, Maria*, et attendre, pour descendre de cheval, qu'on l'engage à le faire. Il doit après cela laisser son cheval sellé jusqu'à ce qu'il soit invité par les maîtres du logis à le desseller. Après ces formalités remplies, l'étranger est comme de la maison, et il peut rester plusieurs jours, quelquefois plusieurs semaines ou plusieurs mois, comme hôte ou agregado, sans être indiscret ni avoir à payer la moindre rétribution. Comme on voit, le cérémonial n'est pas bien compliqué; mais les gauchos sont extrêmement polis, et ils tiennent beaucoup à ce que toutes les règles et les usages en soient rigoureusement observés.

La campagne de Buenos-Ayres n'est pas seulement habitée par des gauchos; il y a encore un nombre considérable d'Européens : des Basques, des Espagnols, des Italiens, des Anglais et des Allemands;

mais il n'y a guère que les fils du pays qui s'occupent de certains travaux qui se font à cheval, tels que la capture des bestiaux pour la marque, la formation des troupes pour les saladeros, etc. Les étrangers, au contraire, s'occupent plutôt de travaux qui se font à pied, comme le creusement des fossés et des puits, la culture des quintas, l'édification des maisons, la fabrication des briques, la tonte et la garde des brebis. Ils adoptent très vite la manière de vivre des gauchos et une partie de leur costume; néanmoins ils conservent toujours quelque chose de leur costume national, et les Basques surtout renoncent bien rarement au béret traditionnel.

Je ne terminerai pas cette rapide esquisse du gaucho sans dire quelques mots des femmes de la campagne, bien que ces dernières ne présentent maintenant qu'un intérêt fort secondaire. Autrefois, en effet, les gauchos vivaient souvent presque isolés et à de grandes distances les uns des autres. Ils élevaient leurs filles et leurs femmes comme eux, et leur faisaient souvent partager leurs travaux. J'ai connu de ces femmes, déjà vieilles, qui montaient à cheval comme le meilleur écuyer, et lançaient le lazo avec une rare habileté. Elles avaient plus d'une fois saisi ainsi en plein champ un bœuf sauvage, et, après l'avoir abattu et dépouillé, elles étaient revenues à leur rancho en portant la viande sur la croupe de leur cheval. Aujourd'hui de telles femmes seraient bien difficiles à trouver. A mesure que les champs se sont

peuplés, les difficultés de la vie matérielle sont devenues moindres; les maisons de commerce, ou pulperias, se sont multipliées; le goût du luxe et de la toilette s'est répandu partout, et actuellement le voyageur qui parcourrait la pampa ne serait pas peu étonné de trouver jusque dans les plus misérables cabanes des femmes vêtues de robes et de manteaux confectionnés à Paris, et chaussées d'élégantes bottines de lasting bleu ou rose tendre, avec de grands talons Louis XV. Il faut dire cependant que le goût qui préside à leur toilette n'a rien de parisien, et qu'on trouve souvent chez elles les contrastes de couleurs les plus rares et les plus singuliers. Ajoutons aussi qu'elles n'ont pas souvent les prémices de la mode.

Comme les hommes, elles aiment beaucoup les riches selles, les mors et les rênes d'argent, les étriers et la cravache du même métal. Autrefois elles se servaient du recado; maintenant elles ont presque toutes une selle de dame.

On trouve parmi les femmes de la campagne à peu près tous les types; les blondes cependant sont assez rares, et ont toujours une origine européenne plus ou moins éloignée; les brunes, au contraire, forment l'immense majorité et caractérisent le type américain. Elles sont en général de taille moyenne, très bien faites, souvent fort jolies; elles ont de beaux cheveux, des yeux très expressifs et des dents remarquablement blanches. Malgré leur manque d'in-

struction et d'éducation, elles sont relativement spirituelles, très polies et très gracieuses, mais généralement timides, sérieuses et réservées avec les étrangers.

L'occupation principale des femmes de la campagne consiste à faire la cuisine, à laver et à raccommoder le linge, à servir le mate et à concasser du maïs pour faire une espèce de bouillie appelée *mazamorra*, que l'on prend avec du lait, et dont les indigènes sont très friands. Quelques-unes s'occupent aussi à traire les vaches laitières et à fabriquer du beurre et du fromage. Je ne parle ici que des femmes de la province de Buenos-Ayres; dans les autres provinces de la république Argentine, il n'en est pas de même, parce que l'aspect du pays est absolument différent. Il existe là des industries spéciales à chaque localité : c'est ainsi que, dans la province de Santiago del Estero, les femmes sont très habiles à tisser et à teindre la laine avec laquelle elles font des tapis, des couvertures de lit, des *jergas*, ou couvertures de cheval, des ceintures; dans la province de Cordova, elles font des dentelles et des broderies fort belles; dans les provinces de Catamarca et de la Rioja, elles confectionnent avec la laine de vigogne des ponchos et des châles d'une finesse remarquable, et dont la valeur peut dépasser 1,200 francs.

N'ayant nullement l'intention de faire une étude complète des habitants de la pampa, j'ai dû me borner à esquisser à grands traits les particularités les

plus remarquables touchant leurs mœurs et leurs coutumes; cependant je crois en avoir dit assez pour que le lecteur puisse s'en faire une idée passablement exacte. Du reste, dans le courant de cet ouvrage, on trouvera un certain nombre de détails qui n'ont pu pendre place dans ce chapitre, et qui contribueront encore à réparer les omissions que j'ai faites volontairement.

VI

Après cette digression, un peu longue peut-être, mais nécessaire, je crois, je vais reprendre mon récit au point où je l'ai laissé tout à l'heure.

Presque aussitôt après mon arrivée à Buenos-Ayres, je commençai à faire mes préparatifs de voyage. Pendant ce temps survint une épidémie de variole, et un grand nombre de personnes, surtout de personnes âgées, furent frappées. Mon ami le docteur Gallarani étant très occupé, je voulus l'aider à visiter ses malades, en attendant le départ du paquebot; mais à peine quelques jours s'étaient-ils écoulés que je tombai malade à mon tour d'une varioloïde, qui, quoique très bénigne, m'obligea à garder la chambre pendant une dizaine de jours. Étant à peine en convalescence, je ne voulus pas m'embarquer ainsi, et je différai

mon voyage jusqu'au mois suivant. Le mois suivant il y eut encore des circonstances qui m'empêchèrent de partir, et le mois de décembre arriva sans que j'eusse pris ma carte de passage. La plupart de mes amis cherchaient à me retenir encore, et surtout le docteur Gallarani et le docteur Pineda tâchaient de me distraire par tous les moyens possibles, et ne cessaient de me prodiguer chaque jour de nombreux témoignages de la plus sincère amitié.

L'année 1871 allait finir : année de malheurs et de calamités pour un grand nombre de pays; chacun attendait le premier jour de l'an comme un jour de délivrance. En effet, sur presque tous les points du globe on avait éprouvé quelque désastre : la France et l'Allemagne avaient souffert les horreurs d'une guerre longue et meurtrière; l'Algérie avait été dévastée par les sauterelles; l'Amérique du Nord venait de voir brûler Chicago, son plus grand marché de grains; un tremblement de terre avait enseveli la ville d'Oran (république Argentine) avec un grand nombre de ses habitants; la fièvre jaune avait décimé la population de Buenos-Ayres; et cependant la mesure n'était pas encore comble.

Le 23 décembre, le bateau à vapeur *America*, qui faisait le trajet entre Buenos-Ayres et Montevideo, partait à destination de ce dernier port avec 206 passagers, presque tous Argentins, qui allaient passer les fêtes de la Noël dans la capitale de l'Uruguay. En même temps que l'*America* était parti un autre stea-

mer appartenant à une compagnie rivale, desservant les mêmes points. Pendant plusieurs heures, les deux navires avaient lutté de vitesse et étaient restés presque constamment à une très courte distance l'un de l'autre.

Vers deux heures du matin, les passagers de l'*America*, qui reposaient tranquillement dans leurs cabines, furent réveillés en sursaut par une explosion formidable. La machine s'arrêta aussitôt, et des tourbillons de flamme et de fumée commencèrent à s'élever au-dessus du bateau en même temps que l'eau se précipitait dans la cale par une large brèche. C'était la chaudière qui venait d'éclater.

L'*America* était un véritable palais flottant, construit sur le modèle de ceux qui naviguent sur le Mississipi. On sait que ces bateaux, plats et bien lestés, sont surmontés de hautes constructions renfermant un grand nombre de cabines disposées sur plusieurs étages, ainsi que des salons magnifiques. Afin de déplacer le moins possible le centre de gravité et de conserver au bateau la stabilité nécessaire, on n'emploie pour l'œuvre morte que des bois extrêmement minces et légers, soigneusement recouverts de peinture ou de vernis. On comprend dès lors avec quelle rapidité le feu se propagea sur toute l'étendue du navire. Ce fut alors une scène indescriptible : tous les passagers, sans se donner le temps de se vêtir, sortirent de leurs cabines et se précipitèrent dans les embarcations ou sur les bouées de sauvetage. Il n'y

avait pas, en effet, une minute à perdre : l'*America* sombrait à vue d'œil, et l'incendie prenait des proportions effrayantes. Il fallait choisir entre l'eau et le feu; mais l'affolement fut si grand qu'un grand nombre de personnes qui auraient pu être sauvées périrent victimes de leur imprudence et de leur précipitation. Les premiers canots qui furent mis à la mer chavirèrent et coulèrent sous le poids d'un trop grand nombre de passagers. On n'écoutait aucun ordre; on n'obéissait à aucun commandement. On en vint jusqu'à se disputer à coups de poignard les bouées ou les ceintures de sauvetage, ou même les épaves. Chacun cherchait à se sauver et ne s'inquiétait nullement du salut des autres. Les uns se jetaient à l'eau sans savoir nager, d'autres se laissaient consumer par le feu et restaient immobiles, comme paralysés.

Cependant, au milieu de ce désordre, quelques passagers, des Anglais et des Américains surtout, conservèrent tout leur sang-froid, et purent non seulement se sauver, mais encore sauver toute leur famille. C'est ainsi qu'un négociant de Buenos-Ayres eut la présence d'esprit de munir sa femme et ses enfants de ceintures de sauvetage, et de les précipiter ensuite dans la mer l'un après l'autre; puis il en fit autant pour lui-même. Tous furent recueillis vivants quelques instants après.

Au milieu du désordre qui suivit l'explosion, et pendant que chacun cherchait à se sauver par tous

les moyens possibles, quelques personnes furent témoins d'un fait en apparence invraisemblable, et que l'histoire pourrait écrire en lettres d'or parmi les plus beaux actes de dévouement. Un monsieur d'une soixantaine d'années, dont j'ai le regret d'avoir oublié le nom, et qui appartenait à une riche famille de Buenos-Ayres, venait de se munir d'une ceinture de sauvetage et allait se précipiter à la mer, lorsqu'il vit à côté de lui une jeune femme et son mari qui se tenaient étroitement embrassés et allaient périr dévorés par les flammes. A cette vue, un sentiment de compassion anima le vieillard et lui inspira le plus sublime dévouement. N'écoutant que son cœur, il quitta sa ceinture de liège et la plaça autour du corps de la jeune femme, en lui disant : « Madame, vous êtes trop jeune encore pour mourir; moi, j'ai assez vécu. » Après ces mots, et sans lui donner le temps de répondre, il la souleva de ses bras robustes et la précipita dans la mer. La jeune femme se sauva, et son bienfaiteur mourut victime de son généreux dévouement.

Une demi-heure après l'accident, l'*America* était aux trois quarts submergée, et toute la partie qui surnageait n'était plus qu'un immense brasier, d'où s'élevait une colonne de feu rougeâtre qui éclairait vivement la surface des eaux, unie comme une glace. Un clair de lune magnifique éclairait cette scène de désolation et facilitait la recherche des naufragés, que l'on voyait çà et là accrochés à quelque épave

ou soutenus par une ceinture de sauvetage. La plupart vivaient encore; d'autres, déjà morts, tenaient d'une main crispée quelque débris de planche qui n'avait pu suffire à les sauver. Quelques-uns même portaient de profondes blessures occasionnées par l'explosion ou par le poignard.

L'autre bateau à vapeur, qui précédait l'*America* de deux à trois milles, s'étant aperçu de l'accident, s'était hâté de rebrousser chemin; mais il était arrivé trop tard pour porter un secours bien efficace. Il n'avait pu que recueillir les quelques naufragés que l'eau n'avait pas encore engloutis, et qui, au nombre de 46 seulement, se retrouvèrent à bord du navire sauveteur. 160 passagers avaient péri. Des scènes navrantes s'étaient produites pendant tout le temps du sauvetage, à mesure que les canots rapportaient un cadavre ou un être vivant; les uns tressaillaient de joie, les autres étaient abîmés dans la douleur; celui-ci retrouvait un fils ou une épouse, celui-là venait de perdre son père ou sa femme. Les bateaux de sauvetage restèrent encore plusieurs heures sur le lieu du sinistre, et ce ne fut que lorsqu'on eut la certitude de ne pouvoir plus sauver personne qu'on se retira. Pendant ce temps l'*America* s'était englouti, et on ne voyait plus au-dessus des flots que l'extrémité du mât et de la cheminée.

Ce douloureux événement fut bientôt connu à Buenos-Ayres, et affecta profondément toute la population, en même temps qu'il plongeait dans le

deuil près de cent cinquante familles, dont quelques-unes avaient déjà été cruellement éprouvées par la fièvre jaune.

VII

Je passai encore en ville les mois de janvier et de février 1872; enfin, le mois suivant, je me décidai à partir, et un matin je me rendis à l'agence des paquebots, située rue 25 *de Mayo*. Là j'éprouvai encore une contrariété : toutes les places étaient prises, et ce serait seulement si dans le nombre réservé aux passagers partant de Montevideo ou de Rio-Janeiro il y en avait une vacante, ce qu'on ne saurait qu'à la dernière heure, qu'il me serait possible de m'embarquer. Décidément tout semblait conjuré pour retarder mon départ. Je sortis de l'agence en maugréant, et je me rendis sur le quai pour prendre l'air et faire une petite promenade. A peine avais-je fait quelques pas que je me trouvai face à face avec un de mes anciens camarades qui avait étudié la médecine avec moi à Bordeaux. Il me reconnut le premier et m'adressa la parole.

Lorsqu'on se trouve loin de sa patrie et qu'on rencontre un compatriote, on a bien vite fait connaissance. Aussi nous ne tardâmes pas à nous lier d'amitié et à nous raconter mutuellement notre histoire depuis que nous nous étions perdus de vue à Bordeaux. Par

un singulier hasard, mon ancien camarade était venu à Buenos-Ayres en qualité de médecin à bord du même navire que moi, et était arrivé en Amérique au milieu de l'année 1869. Après quelques mois de séjour dans la capitale, il était entré comme médecin militaire au service de la république Argentine, et avait été envoyé à la frontière sud de Santa-Fé. Dans ce moment il se trouvait à Buenos-Ayres, ayant été chargé d'une mission extraordinaire, celle d'acheter des médicaments et des fournitures pour l'hôpital de la frontière. Il était très satisfait de son emploi, fort bien payé, du reste, et il me fit un tableau si pittoresque et si attrayant de son existence dans le désert, que je ne pus résister au désir de suivre son exemple. Il devait s'en retourner en France dans un an; il fut convenu que nous ferions le voyage ensemble. En attendant il se chargea de me faire avoir le même emploi qu'il avait lui-même, et à la frontière immédiatement contiguë à la sienne.

L'occasion était vraiment trop belle pour la laisser passer, d'autant plus qu'on parlait depuis longtemps d'une grande expédition dans le désert et que, pour mon compte, j'aurais été enchanté d'en faire partie. C'était, en effet, un nouvel horizon qui s'ouvrait devant moi; mon esprit aventureux pourrait se donner libre carrière, il me serait facile par ce moyen de pénétrer au sein de ces peuplades sauvages encore si peu connues, et de voir le désert sous un nouvel aspect. Je connaissais déjà parfaitement la

pampa habitée par les chrétiens, j'avais vu et étudié chez elle une tribu d'Indiens *mansos* (soumis); mais il me restait encore à connaître les Indiens sauvages, les Indiens envahisseurs.

Une demi-heure après la rencontre de mon nouvel ami, je ne pensais déjà plus à m'en retourner en France, et nous nous dirigions tous les deux vers le ministère de la guerre, où nous devions voir un chef de bureau qui me présenterait au ministre ou à son premier secrétaire. Ce fut ce dernier que nous rencontrâmes. Il m'accueillit avec beaucoup de courtoisie et accepta ma demande de faire partie, en qualité de médecin, de l'expédition projetée contre les Indiens, et dont le ministre d'alors, M. Gainza, s'occupait beaucoup. Toutefois, comme le projet n'était pas définitivement arrêté, et que le moment du départ n'était pas encore fixé, il m'offrit, en attendant, la place de médecin en chef de la frontière nord de Buenos-Ayres, dont le fort principal, appelé fort Général-Lavalle, était situé à Ancalu, à cent kilomètres en dehors de la petite ville de *Junin*, distante elle-même de trois cents kilomètres de Buenos-Ayres.

J'acceptai immédiatement cette offre, et dès le lendemain je commençai à faire mes préparatifs en vue de ma nouvelle existence. Mon collègue, déjà habitué à la frontière, me fournit de précieuses indications sur la région que j'allais habiter, et m'indiqua à peu près ce que je devais emporter de Buenos-Ayres.

CHAPITRE IX

I. Départ pour Junin et la frontière nord de Buenos-Ayres. — II. Le fort Général-Lavalle et l'ancienne ligne de frontière. Organisation de la défense. Les fortins. — III. Translation de la ligne de frontière à trente lieues au large. Creusement d'un fossé de cinq cents kilomètres. — IV. — Établissement de la frontière actuelle. — V. La guerre d'Indiens. — VI. Une boleada. Chasse au jaguar. — VII. Le canon d'alarme. Une petite invasion d'Indiens. Poursuite et défaite des sauvages.

I

Le 20 avril, je pris le chemin de fer de l'Ouest et je me rendis à *Chivilcoy,* où je passai la nuit. J'avais franchi environ une trentaine de lieues, et le voyage n'avait pas été trop désagréable, car de ce côté le pays était beaucoup plus habité que du côté du sud, et on rencontrait de vastes champs cultivés, de nombreux villages et même quelques petites villes. C'était cependant toujours la même plaine immense et monotone, sans arbres et sans accidents de terrain. La principale culture de cette région consistait, comme

partout ailleurs, du reste, en blé et en maïs; mais on trouvait néanmoins quelques jardins potagers, quelques saules, des peupliers, des forêts de pêchers, des poiriers, des figuiers, des agaves, des cactus arborescents, et même des ceps de vigne. Toutes les parties cultivées formaient comme des îlots ou des oasis au milieu de la pampa verdoyante, couverte de nombreux troupeaux. Quant à Chivilcoy, c'était une petite ville de quinze cents à deux mille habitants, mal bâtie, mal pavée, et assez peu intéressante pour que je m'abstienne d'en parler.

Le lendemain matin, je montai dans la diligence qui faisait tous les jours le service de Chivilcoy à Junin. Jusqu'au soir nous traversâmes des champs absolument semblables à ceux que nous connaissons déjà sous le nom de pampa habitée. Les relais, le recrutement des chevaux, la voiture, tout était semblable à ce qui existait entre Chascomus et le Moro, et qui a été précédemment décrit; je n'y reviendrai donc pas. Le soir nous arrivâmes à une pulperia servant d'auberge, où nous couchâmes. A peine étions-nous au lit qu'une pluie torrentielle commença à tomber, et que des gouttières se déclarèrent de toute part dans la chambre où nous étions. Il nous fallut déménager au plus vite et transporter nos lits dans les parties de la chambre à l'abri de la pluie. Mais de nouvelles gouttières ne tardèrent pas à se déclarer, et nous forcèrent de déguerpir encore une fois. Bientôt ce fut une inondation générale, et il ne

nous resta d'autre ressource que celle de nous couvrir avec nos effets ou avec des peaux de bœuf ou de mouton qui se trouvaient dans la chambre. Ces petites manœuvres, assez désagréables et tout à fait imprévues, ne divertissaient pas tout le monde, car, si les uns prenaient leur mal en patience, les autres ne cessaient de maugréer et d'envoyer à tous les diables l'auberge et le mauvais temps.

Le lendemain, la journée fut magnifique, et vers cinq heures du soir nous arrivâmes à Junin.

Je me dirigeai vers un hôtel qu'on m'avait recommandé, et où je trouvai, en effet, une excellente table et un très bon lit.

Junin est une petite ville de deux mille habitants, très bien bâtie et très commerçante. C'est la dernière agglomération de maisons que l'on trouve de ce côté. Autrefois la ligne de frontière passait par là; mais, à l'époque dont je parle, cette ligne en était distante de cent kilomètres; toutefois Junin restait toujours comme le centre de cette frontière. C'était là qu'était la résidence du commandant général des trois frontières ouest et nord de Buenos-Ayres, et sud de Santa-Fé; c'était là qu'habitaient les pourvoyeurs de l'armée et les négociants qui avaient des maisons de commerce au fort Général-Lavalle. Déjà à cette époque on trouvait, dans les alentours de Junin, de vastes champs cultivés qui produisaient chaque année d'énormes quantités de maïs et de froment. L'agriculture était ainsi une nouvelle source de richesses

pour cette petite ville, fort commode, du reste, et bien pourvue de tout.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai me présenter au commandant général, qui me reçut fort bien et m'offrit de venir passer quelques jours chez lui lorsque je m'ennuierais trop à la frontière. Celui qui occupait alors ce poste important était le colonel Borges. Cet officier distingué, dont je devins plus tard l'ami intime, est mort il y a quatre à cinq ans dans une révolution, laissant d'unanimes regrets à tous ceux qui l'avaient connu, et une réputation de bravoure qui ne s'était jamais démentie pendant sa longue et glorieuse carrière militaire.

Le colonel me fit donner une escorte et des chevaux, et, deux ou trois jours après, je me mettais en marche pour le fort Général-Lavalle, distant, comme je l'ai dit, de cent kilomètres de Junin. A moitié route, nous fîmes halte dans un vieux fort qui appartenait autrefois à l'ancienne ligne de frontière, et qui porte le nom de fort de *Chiquilof*. Nous nous y arrêtâmes une couple d'heures pour déjeuner et changer de chevaux, et bientôt nous continuâmes de galoper au milieu de la pampa sauvage et complètement inhabitée.

J'étais maintenant tout à fait dans le désert; les prairies couvertes de hautes herbes rôties par le soleil s'étendaient à perte de vue tout autour de moi; aucun bruit, si ce n'est le pas de nos chevaux, ne venait rompre le silence majestueux de ces vastes

solitudes. J'étais devenu rêveur; je contemplais ce tableau grandiose, au milieu duquel je n'étais qu'un point imperceptible; je regardais d'un œil distrait fuir devant moi les cerfs et les autruches, et, parfois faisant un retour sur moi-même, je comparais ma situation présente avec celle que j'avais en France quelques années auparavant. Je ne pouvais pas me figurer qu'un si grand changement se fût accompli, et que, poussé par des événements imprévus, je fusse arrivé insensiblement jusqu'à la limite du monde habité que j'avais déjà perdu de vue derrière moi. L'inconnu est comme un gouffre qui vous attire malgré vous; dès que vous en avez franchi le seuil, il faut marcher en avant; le danger semble disparaître, les privations ne sont plus pénibles, les fatigues ne vous arrêtent plus.

Livré à ces réflexions, je chevauchais tranquillement depuis trois heures, lorsque j'aperçus devant moi un point noir qui se détachait dans le lointain et tranchait par sa couleur et son élévation sur la ligne grisâtre et régulière de la prairie. Je demandai à un des soldats qui m'accompagnaient ce que c'était que ce point noir, et il me répondit que c'était un petit fort très rapproché de la frontière. Quelques instants après nous l'avions rejoint, et nous nous y reposions quelques minutes pour laisser souffler nos montures.

Une heure après nous arrivions au terme de notre voyage, et nous avions devant nous le fort Lavalle. Deux soldats à cheval et la carabine à la main vinrent

nous reconnaître à quelques centaines de mètres, et allèrent aussitôt annoncer notre arrivée au commandant de la frontière, chez qui je me rendis directement. Je fus là aussi parfaitement accueilli, et j'y rencontrai la plupart des officiers supérieurs de la division, avec lesquels j'eus bientôt fait connaissance.

II

La frontière nord de Buenos-Ayres avait alors une étendue de cent cinquante kilomètres environ, et faisait suite, d'un côté à celle de l'ouest, de l'autre à celle de Santa-Fé. Cette frontière, comme toutes les autres qui lui faisaient suite, était défendue par une série de forts ou fortins distants les uns des autres de quinze à vingt kilomètres, et dans chacun desquels se trouvaient quatre ou cinq hommes. Dans les forts des deux extrémités il y avait une quarantaine de soldats commandés par un capitaine. Le fort Lavalle occupait à peu près le centre de la ligne et était de beaucoup le plus important de tous. C'est là que se trouvaient le dépôt des troupes, le commandant de la frontière, l'état-major, l'intendance, l'hôpital, la pharmacie, le médecin, le pourvoyeur, les magasins de vivres et de munitions, et enfin un certain nombre de maisons de commerce, ou de cantines,

dans lesquelles les soldats achetaient tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. La garnison se composait de deux régiments de cavalerie, d'un bataillon d'infanterie et d'un piquet d'artillerie, avec quatre pièces de canon de campagne du calibre de 4, et une pièce du calibre de 16 pour défendre la place et faire le signal d'alarme. L'effectif des troupes de ligne atteignait environ six cents hommes, auxquels venaient s'ajouter une cinquantaine de gardes nationaux qu'on remplaçait tous les six mois, et qu'on employait surtout aux travaux manuels, tels que la fabrication des briques, la construction des maisons, le creusement des fossés et la culture de la terre.

Chacun des trois régiments occupait à tour de rôle les divers fortins de la ligne et se relevait tous les quinze jours. Pendant ce temps, son commandant inspectait les postes et habitait dans l'un ou dans l'autre des forts extrêmes.

On serait peut-être tenté de croire que les forts étaient des positions redoutables, munies d'épaisses murailles et de fossés profonds; il n'en était rien cependant : c'étaient des maisons retranchées ou des cabanes plutôt que des forts; les constructions n'avaient rien de bien imposant, et servaient plutôt à loger les troupes, et à les mettre à l'abri d'un coup de main de la part des Indiens, qu'à les défendre sérieusement contre des hommes mieux armés.

Le fort Lavalle comprenait deux quartiers séparés l'un de l'autre par un espace de trois cents mètres

environ, dans lequel se trouvaient les maisons de commerce des industriels et la demeure du commandant. Chacun de ces quartiers se composait d'un carré de cent à cent vingt mètres de côté, autour duquel étaient construits les logements des soldats. Ces logements étaient formés de petites maisonnettes en briques crues et couvertes de toits en jonc, ou bien de grands bâtiments dans lesquels les hommes logeaient en commun. Les officiers avaient chacun une petite maison séparée et plus ou moins confortable. Chaque quartier était entouré d'un fossé de sept à huit pieds de largeur sur autant de profondeur. Toute la terre qui en avait été extraite avait été jetée en dedans, et formait le long du fossé une espèce de digue ou de parapet qui servait de chemin de ronde. Il n'existait qu'une seule porte d'entrée, située au milieu de l'un des côtés, et flanquée d'un corps de garde. Pendant le jour il n'y avait que la garde et une sentinelle à la porte; mais, à l'entrée de la nuit, on plaçait à chaque coin du quartier un factionnaire qu'on relevait toutes les deux heures et qui, pendant toute la nuit, ne cessait de crier : *Centinela alerta* (sentinelle alerte)! Ce cri partait de la garde et était répété à tue-tête toutes les quatre à cinq minutes par chacun des factionnaires, prouvant ainsi qu'il était à son poste et qu'il ne dormait pas. Le dernier répondait : *Alerto estoy* (je suis alerte).

En temps ordinaire, et lorsque la nuit était bien claire, c'était toujours cette même phrase monotone et

solennelle à la fois qui venait interrompre le silence de la pampa, et que ne répétait aucun écho : la voix se perdait dans le désert. Mais, lorsqu'on craignait quelque invasion d'Indiens et que la nuit était obscure, les sentinelles, pour ne pas trahir leur présence et n'être pas exposées à une surprise ou à une attaque de la part des sauvages, qui auraient pu ainsi s'orienter d'assez loin, les sentinelles, dis-je, étaient muettes et se contentaient de se répondre soit en frappant des mains légèrement, soit en toussant, soit en sifflant, juste assez fort pour être entendues d'un poste à l'autre. Lorsqu'une sentinelle apercevait quelqu'un en dehors du fossé, elle devait crier immédiatement : *Alto! y quien vive* (halte! et qui vive!)? et si à la troisième fois elle n'obtenait pas de réponse ou que la réponse fût insuffisante pour se faire connaître, elle devait faire feu ou appeler la garde, qui allait immédiatement reconnaître la personne et l'amenait au poste devant l'officier de service.

Les fortins n'étaient autre chose qu'une ou plusieurs cabanes protégées par un profond et large fossé. Toute la terre extraite de ce fossé avait été jetée à l'intérieur et formait ainsi un monticule assez élevé sur lequel était construite l'habitation des soldats, et d'où la vue s'étendait au loin. Dans presque tous les fortins il y avait des fusils pour la garnison et une pièce de canon qui servait à faire le signal d'alarme en cas d'invasion ou de danger. En dehors du fortin se trouvait aussi un enclos, dans lequel on pouvait en-

fermer les chevaux pendant la nuit, et les mettre en sûreté contre les Indiens ou les déserteurs.

J'ai déjà dit que les fortins étaient à quinze et même à vingt kilomètres les uns des autres. On se demandera peut-être comment, avec cela, on pouvait garder la frontière ou signaler une invasion qui avait tant d'espace pour passer sans danger d'être aperçue. Le moyen était fort simple : matin et soir, à la même heure, partaient de chaque fort deux soldats à cheval, l'un d'un côté, l'autre de l'autre de la ligne de frontière; ces soldats se rencontraient à un point désigné d'avance, et situé vers le milieu de l'intervalle des deux forts voisins, avec les autres soldats qui étaient partis de chacun de ces forts; c'est ce qu'on appelait passer le rapport. Le premier arrivé attendait l'autre, et chacun avait soin d'observer, chemin faisant, s'il n'y avait rien de nouveau dans la pampa. S'il avait rencontré beaucoup de cerfs ou d'autruches paraissant venir de *tierra adentro* (de l'intérieur), il ne manquait pas d'en avertir son camarade, car cela annonçait presque toujours une invasion d'Indiens; il fallait alors redoubler de vigilance et transmettre la nouvelle au fort central, où, tous les soirs et tous les matins, on recevait un rapport général sur toute la ligne. Si à la *découverte* les soldats constataient la présence d'une *rastrillada*, c'est-à-dire la trace du passage d'un ou de plusieurs cavaliers venant de l'intérieur ou de l'extérieur, ils devaient immédiatement expédier un courrier au fort Lavalle, et, si la

rastrillada indiquait une invasion de quelque importance, tirer un coup de canon. Tous les forts répétaient le signal de proche en proche, et en quelques instants toute la frontière était avertie du danger. On se mettait sur ses gardes pour éviter d'être surpris, et l'on attendait des ordres du commandant général, ou du chef de la frontière, pour se mettre en marche à la poursuite des envahisseurs. Si les Indiens étaient nombreux, le commandant général faisait tirer un ou plusieurs coups de canon à Junin, et prévenait aussitôt tous les chefs de la garde nationale des environs.

Dans ces localités, tous les gauchos sont soldats, et au premier signal d'alarme ils se hâtent d'accourir tout armés et montés sur leurs meilleurs chevaux, pour prêter main forte aux troupes de ligne. C'est pour eux une véritable fête que cette chasse à l'Indien, et ils rendent toujours de grands services, parce qu'ils sont bien montés et qu'ils connaissent parfaitement le terrain. Ils ne marchandent pas leur peine non plus, et font toujours preuve d'une grande bravoure.

Pour garder la frontière on ne se borne pas à inspecter la ligne entre les forts. Chaque jour on va à la découverte dans la pampa jusqu'à une distance de deux à trois lieues, et on envoie même des détachements composés de trois ou quatre hommes bien montés qui passent plusieurs jours dans le désert, s'avancent très loin dans l'intérieur des terres, et

s'assurent qu'il ne s'y passe rien d'insolite. Au moindre mouvement dans la pampa, à la plus petite menace de danger, ils se hâtent de venir au campement pour en informer le chef de la frontière.

III

J'ai dû, pour ne pas interrompre l'ordre de mon récit, décrire la frontière telle qu'elle était il y a dix ans, et telle que je l'ai connue. Je dois dire cependant qu'il y a quelques années cette frontière a été transportée à une trentaine de lieues plus au large, et enfin, tout récemment, à la Cordillère et au Rio Negro. Je crois utile de donner à mes lecteurs quelques détails sur ces sujets d'actualité, qui ont eu une très grande importance au point de vue de la sécurité des colons et de la prospérité du pays.

Les invasions d'Indiens, autrefois si fréquentes et si désastreuses, sont aujourd'hui à peu près impossibles. Les sauvages, décimés par la famine et par les défaites successives qu'ils ont éprouvées dans ces derniers temps, soit chez eux, soit dans les diverses expéditions qu'ils ont tentées, sont réduits à l'impuissance; et maintenant, acculés dans la Cordillère et de l'autre côté du Rio Negro, ils ne tarderont pas à disparaître bientôt devant la civilisation.

En 1876, cinq colonnes expéditionnaires, parties simultanément des forts principaux de l'ancienne frontière, se sont dirigées vers l'ouest, en suivant des routes parallèles, et se sont avancées à plus de cent cinquante kilomètres, pour occuper des positions très importantes, et qui étaient, pour ainsi dire, comme la clef du désert.

Là on a d'abord construit des forts retranchés, puis on s'est occupé de couvrir la nouvelle ligne de frontières de travaux de défense importants, dont l'utilité, d'abord problématique, avait fini par s'imposer d'une façon absolue.

Jusqu'à ces dernières années, les Indiens, dans leurs invasions, avaient pu bien souvent échapper à la poursuite des troupes de ligne, parce qu'ils étaient bien montés, tandis que les soldats n'avaient que de mauvais chevaux incapables de faire une marche rapide. D'un autre côté, trouvant la route libre, et connaissant parfaitement la topographie du désert, ils savaient éviter les obstacles naturels, tels que les marais ou les lagunes, et passaient parfois à côté même des fortins échelonnés sur la ligne de frontière, conduisant précipitamment les troupeaux qu'ils avaient volés, et qu'ils ne tardaient pas à mettre à l'abri de la poursuite de leurs ennemis en se retirant de quelques lieues vers l'intérieur du désert.

Avec la nouvelle frontière, il fallait songer sérieusement d'abord à empêcher les sauvages d'envahir le territoire des colons, ensuite à pouvoir leur couper

la retraite lorsqu'ils se retireraient chez eux, s'ils avaient déjà envahi. Pour atteindre ce double but, il était nécessaire d'avoir une véritable ligne fortifiée et de bons chevaux.

Ce n'était pas une petite affaire que de couvrir de fortifications un front de quatre cents kilomètres de développement, dans un pays à peu près dépourvu de toute espèce de matériaux de construction, et où la main-d'œuvre coûte fort cher. Il fut décidé qu'on creuserait un fossé de 2m60 de largeur à l'ouverture, et 1m75 de profondeur. Le talus des bords avait été déterminé suivant la consistance des terrains à traverser, de façon à éviter les éboulements. Le côté intérieur du fossé devait être garni d'un parapet de gazon d'un mètre de haut, contre lequel on placerait toutes les terres extraites de la fouille. Celles-ci devaient être couvertes d'une épaisse haie d'arbustes épineux. Dans les parties où le sous-sol était formé de roches dures, on devait remplacer cette tranchée par un remblai maintenu entre deux murailles de gazon. Ces travaux de défense étaient suffisants pour arrêter la sortie d'un troupeau, fût-il poussé et aiguillonné par des sauvages, et rendait à peu près impossible le passage de nombreux chevaux de main, sans lesquels les Indiens ne pouvaient songer à tenter une invasion.

Pour remuer ces deux millions de mètres cubes de terre au cœur du désert, il fallait toute une armée de terrassiers. Le gouvernement était pauvre, et la

dépense devait monter à plus d'un million ; aussi eut-on l'idée d'avoir recours à un expédient qui assura le succès de l'entreprise : ce fut de faire une levée exceptionnelle de 800 hommes de garde nationale, mobilisés à cet effet.

De ces 800 hommes, 600 à peine arrivèrent à la frontière ; les autres avaient déserté en route ou s'étaient fait exonérer du service. Aidés d'une centaine de terrassiers de profession, sous la direction d'un ingénieur français, M. Ébelot, qui a publié d'intéressants articles dans la *Revue des Deux Mondes*, et à qui j'emprunte la plupart de ces détails, ces gardes nationaux se mirent résolument à l'ouvrage et creusèrent plus d'un kilomètre de fossé par jour. Organisés militairement et couvrant un vaste front, se gardant comme en campagne et poussant au désert de fréquentes reconnaissances, ils rendirent de grands services aux troupes de ligne pendant toute la durée des travaux.

Le long du fossé on établit un fil télégraphique qui mettait en communication les forts principaux, et permettait de signaler immédiatement l'arrivée des Indiens d'un point quelconque de la ligne.

Mais les moyens défensifs ne suffisaient pas pour garder la frontière ; il fallait aussi des moyens offensifs, c'est-à-dire de bons chevaux pour les troupes. Or, dans l'armée argentine, j'ai déjà dit que la plupart du temps les soldats n'avaient à leur disposition que des rosses maigres. La cause principale de ce mau-

vais état de la cavalerie consistait en ce que les chevaux étaient mal nourris et maltraités. Le soldat n'ayant pas son cheval à lui, car ces animaux appartenaient à tout le monde indistinctement, n'avait aucun soin de sa monture, et n'encourait presque aucune responsabilité au cas où la bête était surmenée ou endurait de mauvais traitements. Dans quelques régiments, il est vrai, en particulier dans celui du colonel Villegas, les chevaux étaient l'objet de soins tout particuliers ; mais peu de chefs imitaient un si bon exemple. D'un autre côté, la nourriture était trop souvent insuffisante et réduite à l'herbe verte des champs ; on conçoit alors que, malgré leur rusticité et leurs habitudes de sobriété, les chevaux n'avaient pas la même vigueur que s'ils avaient été nourris avec du fourrage sec et de l'avoine ou du maïs. En outre, il n'y avait pas partout de bons pâturages ; la sécheresse se faisait souvent sentir, et les taons et les moustiques contribuaient aussi pour une bonne part à faire dépérir les chevaux.

Pour remédier à ce triste état de la cavalerie, on établit dès la première année, dans les quatre campements principaux, — comme on l'avait déjà fait, du reste, à l'ancienne frontière, — de grandes fermes d'une centaine d'hectares de superficie, où l'on sema de la luzerne et du maïs. Le fossé, outre ses avantages contre les invasions d'Indiens, en avait encore un second non moins important : c'était de permettre aux chevaux de paître paisiblement en plein champ,

à une certaine distance des forts, partout où il y avait de bons pâturages, sans crainte d'une surprise de la part des sauvages. Les expéditions heureuses qui ont été faites à la fin de 1877 et en 1878, et plus tard, en 1879, 1880 et 1881, contre les tribus du désert, ont dû leur succès au bon état des chevaux autant qu'à l'intelligence et à la bravoure des chefs; et si, aujourd'hui, la campagne de Buenos-Ayres se trouve définitivement délivrée de ces invasions, qui étaient jadis la terreur des colons et la ruine du pays, on doit cet avantage à la translation de la frontière et aux travaux gigantesques de défense qui y ont été exécutés.

IV

Des événements d'une très grande importance, survenus en ces derniers temps dans la république Argentine, et auxquels j'ai fait allusion tout à l'heure, m'obligent à interrompre momentanément mon récit pour les mentionner. Le lecteur voudra bien me pardonner ces détails, un peu longs peut-être, mais dont l'intérêt n'échappera à personne. En effet, mon livre ne perdra rien en revêtant un caractère d'actualité que je n'avais pas d'abord songé à lui donner, et il aura l'avantage de faire connaître l'état présent d'un

pays trop peu connu en France, et dont la prospérité est désormais assurée, s'il ne survient pas une de ces crises politiques si fréquentes dans l'Amérique du Sud, et qui sont la ruine des États et des peuples qui les subissent.

A l'heure où j'écris ces lignes, Buenos-Ayres est déjà la capitale définitive de la république Argentine; les luttes incessantes et les animosités réciproques des provinces ont fait place à une puissante fédération ; toutes les tribus indiennes des pampas, balayées par les troupes de ligne, ont été refoulées de l'autre côté de la Cordillère et du Rio Negro, qui forment la frontière actuelle, et seront désormais dans l'impossibilité de nuire. Par ce seul fait, plus de quinze mille lieues carrées d'excellents terrains sont offertes à la colonisation, et contribueront dans une grande mesure à la prospérité nationale. Enfin, un traité en bonne forme, réglant tous les différends qui s'étaient déjà élevés à plusieurs reprises entre le Chili et la république Argentine, vient de trancher une question depuis longtemps pendante, et qui aurait amené tôt ou tard des complications diplomatiques ou des guerres ruineuses pour les deux pays : c'est la délimitation des frontières respectives des deux républiques. En vertu de ce traité, la Cordillère formera la frontière définitive de la république Argentine, qui cède au Chili le territoire de Punta-Arenas, dans le détroit de Magellan ; ce dernier restera neutre.

Les Indiens, qui ont été pendant si longtemps la terreur des colons, n'existeront bientôt plus dans la Plata qu'à l'état de légende, et, acculés d'abord par la force armée dans les montagnes de l'Araucanie, ils ne tarderont pas, comme partout ailleurs, à disparaître peu à peu devant la civilisation. Les nombreux échecs qu'ils ont subis dans ces derniers temps ont déjà diminué considérablement leurs forces et leur prestige. Leurs principaux caciques ont été tués ou faits prisonniers; leurs tolderias ont été détruites, et une partie de leurs troupeaux sont tombés au pouvoir des vainqueurs. Tout-puissants quand ils avaient le rôle d'agresseurs, ils n'ont opposé qu'une faible résistance lorsque les uniformes des braves soldats argentins ont apparu subitement au milieu de leurs tribus.

Les immenses travaux de fortification qu'on avait établis les années précédentes, et dont j'ai fait mention dans le paragraphe qu'on vient de lire, n'étaient qu'une étape pour arriver au Rio Negro, une sorte de camp retranché, d'où les colonnes expéditionnaires devaient partir lorsque leurs chevaux seraient en assez bon état pour entreprendre une campagne dont l'issue n'était douteuse pour personne, et que tout le monde attendait avec la plus vive impatience.

Depuis le commencement de l'année 1877 jusqu'à ces derniers temps, les troupes de ligne se sont avancées peu à peu vers la Cordillère, prenant possession des points stratégiques les plus importants, et refou-

lant devant elles les nombreuses tribus d'Indiens qui occupaient ces parages. Le récit complet de cette glorieuse campagne formerait tout un livre ; mais malheureusement il n'entre pas dans le plan de mon ouvrage de m'étendre sur ce sujet, et je dois me borner à mentionner seulement l'occupation, par les troupes argentines, des deux principaux affluents du Rio Negro, le *Limay* et le *Neuquen*, et de la partie de la Cordillère comprise entre les sources de ces deux rivières.

Cette région montagneuse, entrecoupée de plaines d'une extrême fertilité, était occupée par les Indiens, qui vivaient là en paix et y élevaient de nombreux troupeaux. C'était là qu'ils complotaient leurs invasions, soit du côté du Chili, soit dans les pampas de la république Argentine, et quelques-uns de leurs chefs, tels que Ramon, Baigorria et Purran, jouirent pendant longtemps d'une grande célébrité.

Plus d'une surprise attendait les soldats dans ce pays inconnu, et les témoins oculaires qui ont écrit la relation des épisodes de cette expédition, parmi lesquels je citerai en première ligne le major Host, ingénieur militaire, ne peuvent s'empêcher de manifester leur étonnement et leur admiration. Au pied de la Cordillère, au sud du Neuquen, se trouvent les plus délicieux paysages qu'un touriste puisse rêver, et qui rappellent les plus beaux sites de la Suisse : des rivières nombreuses descendent des montagnes, et tantôt coulent paisiblement au milieu des plaines

verdoyantes, tantôt se précipitent en cascades du haut des rochers. Des forêts de chênes, de cyprès et de pins séculaires ombragent un sol fertile, où croissent spontanément les fraisiers, les groseilliers, et mille espèces de fleurs et d'arbustes; des pommiers et des cerisiers couverts de fruits se montrent dans plusieurs localités; de vastes lacs aux eaux argentées, situés parfois à une grande altitude, au milieu des pics granitiques ou sur l'emplacement d'anciens cratères éteints, récréent agréablement la vue et réfléchissent l'image à la fois triste et grandiose de leurs rivages solitaires et déserts. Plus loin apparaissent les cimes neigeuses des Andes, et la fumée des volcans en activité d'*Antenor* et de *Villarica*. C'est dans ces parages que croissent en abondance ces longs bambous appelés en indien *tacuara*, et dont les sauvages se servent pour confectionner leurs lances.

Un silence mortel règne sans cesse dans ces bois touffus, qui rappellent les forêts tropicales par leur luxuriante végétation, mais que n'égaye le chant d'aucun oiseau; seul le condor fend parfois les airs de son vol rapide, et vient se percher sur la crête aiguë d'un roc escarpé en faisant entendre son cri strident et lugubre.

Le major Host a mesuré là des pins dont le tronc avait six mètres de circonférence à la base, et trente mètres de hauteur. Les cyprès et les chênes y atteignent aussi des proportions colossales.

Dans les vallées andines, la température est fort

élevée pendant le jour, où elle atteint jusqu'à 28° centigrades, et descend la nuit parfois jusqu'à 2° au-dessous de 0, et même plus bas. Plus la journée a été chaude, plus il fait froid pendant la nuit.

Je ne saurais terminer cette courte description du territoire du Limay et du Neuquen sans parler un peu de ces deux rivières, qui, après s'être réunies, forment le Rio Negro.

A son confluent, le Limay a deux cents mètres de largeur et coule entre deux lignes de collines; plus haut ses rives sont plates comme celles du Neuquen, lequel a deux cent trente mètres de largeur. A un kilomètre au-dessous du confluent des deux rivières, le Rio Negro a une largeur de trois cent quatre-vingts mètres.

Ces cours d'eau sont sujets à des inondations périodiques et subites, dès qu'il survient dans la Cordillère un peu de dégel ou des pluies abondantes. Ces inondations s'étendent parfois jusqu'à plus de vingt kilomètres, et peuvent atteindre dans les parties basses un niveau assez élevé. Pendant que les troupes argentines étaient campées dans ces parages, il arriva une fois que toute une division faillit être submergée; elle n'eut que le temps de se retirer sur un plateau que les eaux n'atteignirent pas. Pendant quatre heures, la crue se maintint à cinquante-deux centimètres au-dessus du niveau du rivage; mais les eaux rentrèrent dans leur lit avec la même rapidité qu'elles en étaient sorties. Pour utiliser les riches plaines qui bordent le

euquen, le Rio Negro, le Colorado et les autres cours u, il serait indispensable de faire des digues et des x d'écoulement qui s'opposassent à la disper- n et à la stagnation des eaux, comme cela se pratique sur une vaste échelle en Hollande et en Égypte.

V

La guerre d'Indiens est une guerre de ruse qui exige une connaissance absolue du désert et de l'ennemi. Il faut savoir non seulement où l'on trouvera de l'eau pour abreuver les chevaux, mais encore par où l'ennemi peut passer, et dans quels endroits on peut lui couper la retraite. On trouve, en effet, d'immenses marais presque impraticables qui sont un obstacle considérable, et qu'il faut savoir éviter pour ne pas être obligé de faire de longs détours et des marches inutiles. Si l'on se met à poursuivre les Indiens, pour peu que ces derniers aient de l'avance, il est à peu près toujours impossible de les atteindre; il faut aller au-devant d'eux et leur couper la retraite si l'on veut avoir quelque chance de les arrêter avant qu'ils aient gagné l'intérieur des terres, et qu'ils se soient mis à l'abri de leurs ennemis.

Les Indiens ne s'engagent jamais dans un pays qu'ils ne connaissent pas. Ils ne voyagent en général que la nuit et à la faveur d'un beau clair de lune,

afin de pouvoir s'orienter facilement, soit pour aller, soit pour revenir, s'ils venaient à être surpris ou à être attaqués par des forces supérieures aux leurs. Ils ont toujours avec eux des *vaqueanos*, ou guides, et usent de toute sorte de précautions pour mener à bonne fin leur entreprise. A moins d'être en nombre considérable et de venir avec l'intention bien arrêtée de se battre, ils évitent autant que possible d'être attaqués, traversent toujours la frontière assez loin des forts pour ne pas être aperçus, et assez tard pour que la trace de leur passage ne soit constatée que le lendemain.

A l'époque dont je parle, le territoire habité par les Indiens était peu connu; nous n'avions que des notions assez vagues qui nous étaient fournies de temps en temps, soit par des captifs qui parvenaient à s'échapper de chez eux et à gagner la frontière, soit même par des Indiens que nous faisions prisonniers. Nous savions qu'il y avait une tribu à soixante à quatre-vingts lieues en dedans de la frontière, et plusieurs autres encore plus éloignées; mais cela ne nous servait pas à grand'chose, car les Indiens s'avançaient à petites journées jusqu'à quinze à vingt lieues de la frontière, campaient là, y laissaient reposer leurs chevaux, et en partaient pour faire leurs incursions et leurs razzias dans les contrées pourvues de bétail et habitées par les chrétiens. L'unique but de toute invasion, en effet, est de ramener des vaches et des chevaux aux tolderias, et aussi, si c'est pos-

sible, quelques femmes blanches destinées à servir d'épouses aux caciques et aux capitanejos.

Pour faire leurs expéditions, les sauvages emploient comme guides des soldats transfuges qui désertent assez souvent de la frontière et se réfugient chez eux. Ces hommes leur sont très utiles, parce qu'ils connaissent parfaitement non seulement le terrain, mais encore les habitudes de la frontière, l'état des chevaux, la garnison et les forces des fortins, etc. etc.

Les grandes invasions d'Indiens sont le plus souvent annoncées d'avance; mais, ce qu'on ne sait presque jamais, c'est la marche qu'elles doivent suivre et l'endroit par où elles doivent passer. Néanmoins, comme elles ne peuvent pas aller très vite, en raison même de leur nombre, on peut généralement les atteindre avant qu'elles aient repassé la frontière, mais rarement avant qu'elles aient causé des désastres considérables, volé une grande quantité de bétail, massacré un certain nombre d'habitants, et enlevé quelques enfants et des femmes qui vont finir leurs jours dans le désert, loin de leurs familles et dans une affreuse captivité. Quelques-uns de ces captifs réussissent quelquefois à s'échapper des tolderias; mais d'autres y restent volontairement, s'y créent une nouvelle famille, et refusent d'en sortir lorsqu'ils en trouvent l'occasion.

Les gauchos qui habitent près des frontières vivent presque comme les Indiens, de sorte que si ces derniers les enmènent, ils s'habituent assez vite à leur

nouvelle existence; mais, lorsque ce sont des femmes ou des filles européennes, ou même des personnes qui, bien que nées dans le pays, jouissent d'une certaine aisance et appartiennent à de bonnes familles, on comprend que leur existence au milieu des sauvages ne doit être qu'un long martyre et une série inénarrable de sacrifices.

Lorsque les Indiens veulent faire une grande invasion, il faut que plusieurs tribus fournissent leur contingent d'hommes et de chevaux, et que ces derniers soient assez nombreux et en état de faire rapidement un long voyage. Dans ces expéditions on compte parfois jusqu'à trois à quatre mille Indiens; mais cela est très rare, et généralement leur nombre ne dépasse pas quatre à cinq cents, ayant chacun au moins deux ou trois bons chevaux de réserve.

Il est arrivé quelquefois que les envahisseurs ont cerné les fortins; d'autres fois ils ont surpris la garnison endormie et l'ont massacrée; d'autres fois encore ils se sont présentés en bataille rangée, et ont campé des mois entiers dans l'intérieur de la ligne de frontière, semant au loin la terreur et ravageant la campagne sur une étendue de plusieurs centaines de lieues carrées. Heureusement de si grandes calamités ne se sont produites que très rarement, et presque toujours il a été possible d'enlever aux Indiens la majeure partie du butin, et la plupart des captifs et des captives.

Pour donner une idée d'une pareille invasion il me

suffira de dire que, quelque temps avant mon arrivée au fort Lavalle, quatre mille Indiens avaient pénétré par la frontière du sud, s'étaient répandus comme un torrent dévastateur au milieu des estancias de *Patagones*, de *Bahia-Blanca*, de *Pillahuinco*, *del Cristiano*, etc., avaient réuni plus de cent mille têtes de bétail, soixante mille chevaux ou juments, et un grand nombre de brebis. Ils emmenaient aussi plus de cent captifs ou captives, et emportaient une quantité considérable de provisions et d'ustensiles de toute sorte qu'ils avaient volés dans les estancias et dans les maisons de commerce de la contrée. Les troupes de ligne et la garde nationale leur livrèrent plusieurs combats, leur tuèrent plus de quatre cents hommes, et leur enlevèrent presque tout le butin et la plupart des captifs. Cette invasion était commandée par le célèbre cacique Calfucura, chef suprême de toutes les tribus de la pampa.

Les petites invasions sont très fréquentes et toujours fort difficiles à réprimer. Une poignée d'Indiens, depuis cinq ou six jusqu'à quarante à cinquante, parfaitement montés et équipés à la légère, quittent les tolderias, s'avancent à petites journées vers la frontière, s'arrêtent de temps en temps dans les bons pâturages pour laisser paître leurs chevaux, viennent camper à quelques lieues de la ligne de frontière, et, à la tombée de la nuit, font irruption dans les champs habités, en ayant soin de passer le plus loin possible des maisons pour ne pas être aperçus. Sur leur pas-

sage ils enlèvent tous les troupeaux qu'ils rencontrent, les poussent devant eux, et, lorsque le butin leur paraît suffisant ou qu'ils craignent d'être gênés dans la retraite, ils se hâtent de repasser la frontière et de s'en retourner à leurs tolderias. Ils appellent cela travailler.

Souvent dans une seule nuit ils font leur razzia, et se retirent suffisamment loin pour être à l'abri de toute poursuite de la part des troupes ou des gauchos; mais généralement ils restent un ou deux jours à piller, décrivent dans leur marche un immense arc de cercle, et vont traverser la ligne de frontière en un point éloigné souvent de plus de quarante lieues de l'endroit par lequel ils sont entrés. Dans ces invasions rapides, les Indiens ne peuvent emmener que le bétail et les chevaux en état de supporter une longue marche, et ils laissent au milieu des champs les animaux qui se fatiguent en route; parfois même ils poussent la barbarie jusqu'à les égorger ou leur couper les jarrets.

J'ai déjà dit que les sauvages avaient une grande prédilection pour la viande de cheval, qu'ils mangeaient même crue; aussi dans ces occasions ils ne perdent pas leur temps à faire la cuisine, et, tout en marchant, ils croquent à belles dents les émincés de solipède qu'ils ont eu soin d'attacher à leur recado, ou de suspendre au cou de leurs montures. Ils ont aussi leur petite provision de sel qu'ils mangent en nature, ou dont ils se servent pour saler leur viande.

A la découverte du matin, lorsque les soldats passent le rapport de la frontière, ils aperçoivent la rastrillada des Indiens; et d'après la forme, la disposition, le nombre, et quelques autres caractères, des empreintes de pas, ils reconnaissent très exactement non seulement la force numérique des envahisseurs et la direction qu'ils ont prise, mais encore le nombre de chevaux montés, de chevaux libres, ou de vaches qui ont passé par là. On peut savoir également depuis combien de temps existe la rastrillada, et quelle était l'allure des chevaux au moment où ils l'ont faite. Tous ces indices sont précieux pour organiser les secours, les envoyer où il faut, et les proportionner à l'importance de l'invasion.

Le lendemain de mon arrivée à la frontière, je commençai à organiser la pharmacie, qui se trouvait dans l'état de délabrement le plus complet. Les médicaments les plus utiles, et dont on avait besoin chaque jour, faisaient complètement défaut, tandis que les substances les plus rarement employées se trouvaient en quantités relativement considérables. Pour n'en citer qu'un exemple, je dirai qu'il n'y avait pas de farine de moutarde ni de graine de lin, mais qu'en revanche il y avait plusieurs kilogrammes de columbo ou de racine de jalap, et plus de cinq cents grammes de crayons de nitrate d'argent. Le local servant de pharmacie n'était ni clos ni bien abrité. Lorsqu'il pleuvait, de nombreuses gouttières se déclaraient de toute part, et les drogues que la dent des souris ou

les insectes avaient épargnées, ne tardaient pas à se pourrir ou à se détériorer.

La direction de l'officine avait été confiée jusque-là à deux soldats, l'un Italien, l'autre Français, pompeusement décorés du nom de pharmaciens, et dont l'unique titre était celui d'ancien garçon de droguerie pour le premier, et de matelot déserteur pour le second. De plus, ils s'enivraient régulièrement tous les deux jours, et à tour de rôle, de sorte qu'il n'y en avait jamais qu'un dans un état à peu près satisfaisant; souvent même ils étaient ivres tous les deux à la fois. Avec de tels pharmaciens, il était impossible de conserver l'alcool, même l'alcool camphré, et plus d'une fois ils faillirent s'empoisonner avec des préparations plus ou moins toxiques qu'ils avaient trouvées sous leur main.

Je les moralisai de mon mieux, et je parvins même pendant quelque temps à les détourner de leur funeste habitude; mais bientôt mes efforts furent vains, et, malgré les exhortations, malgré les punitions, ils retombèrent dans le vice et recommencèrent de plus belle à s'enivrer.

Nous n'avions point d'hôpital ni même de lits, et les malheureux soldats malades étaient couchés par terre sur leur recado, grelottant de froid pendant l'hiver et n'ayant pas même le nécessaire pour se couvrir, ni un peu de feu pour faire chauffer une tasse de tisane. Un matériel d'hôpital complet, ainsi qu'un assortiment de médicaments, avaient été demandés

au gouvernement; mais plusieurs mois s'étaient déjà écoulés, et on n'avait encore rien reçu.

L'état sanitaire de la garnison était heureusement très bon, et j'avais peu de malades à soigner; cependant les blessures n'étaient pas rares, et peu de jours se passaient sans que j'eusse à panser quelque coup de sabre ou de couteau. En effet, outre la garnison militaire, nous avions encore environ cent quarante femmes faisant partie, pour ainsi dire, et à divers titres, des régiments de ligne, et qui servaient fréquemment de prétexte de querelles parmi les soldats. Il y avait aussi de nombreux cas d'insubordination, occasionnés par l'ivresse et se terminant la plupart du temps par quelques coups de sabre.

Habituellement on payait la troupe tous les trois mois, et, pendant les quelques jours qui suivaient la paye, les soldats, pourvus subitement d'une somme assez ronde, se livraient à de copieuses libations et commettaient alors fréquemment des actes répréhensibles envers les officiers. Ces derniers, pour observer les règles de la discipline, sévissaient brutalement sur ces pauvres diables égarés par la boisson, et qui cherchaient à oublier dans un moment d'ivresse de longs mois de privations, de souffrances et de misères. Aussi les coups de sabre pleuvaient dru, et, dans une seule journée, j'ai eu souvent à panser plus de quinze blessés plus ou moins mutilés. Je dois me hâter de dire cependant que je ne me rappelle pas d'avoir vu survenir d'accidents sérieux, même à la

suite des plaies les plus graves et les plus étendues.

La réunion se faisait toujours, par première intention, avec un simple pansement au moyen de bandelettes de diachylon ou de quelques points de suture. Pendant mon séjour dans les pampas, j'ai toujours été frappé de la rareté des complications accompagnant les traumatismes les plus violents, et de la facilité avec laquelle s'opérait la guérison des plaies pénétrantes du thorax et de l'abdomen. Pour en citer un exemple, il me suffira de dire que nous avions dans la division un sergent qui, ayant été surpris par les Indiens, avait été percé de soixante-douze coups de lance et laissé pour mort. Eh bien, non seulement cet homme ne mourut pas, mais encore il guérit de toutes ses blessures, et put continuer à faire son service après sa guérison. Dans toutes les rencontres que nous avions avec les Indiens, ce sergent était toujours au premier rang, et rarement il rentrait à la caserne sans avoir rougi son sabre ou son poignard du sang de quelque sauvage.

Les premiers jours qui suivirent mon arrivée au fort Lavalle ne furent marqués par aucun événement important; cependant le temps ne me parut pas long, car cette nouvelle existence, si étrange pour moi, offrit un vaste champ à mon observation, et de nombreux sujets d'étude à ma curiosité. Je passais le temps à lire les journaux, que nous recevions assez fréquemment, à me promener à cheval, à regarder les troupiers faire l'exercice, à tirer à la cible ou à

chasser. Le soir, pendant le dîner, la fanfare du bataillon d'infanterie, sous l'habile direction d'un nègre brésilien fort distingué, faisait entendre les meilleurs morceaux de son répertoire, et contribuait puissamment à rompre la monotonie et l'uniformité de notre existence.

VI

Il y avait huit jours que j'étais au fort Lavalle, lorsque des soldats occupés à garder les chevaux dans le désert vinrent annoncer au commandant qu'ils avaient vu un magnifique jaguar à une dizaine de lieues de là. On résolut aussitôt de faire une battue, et, le lendemain 5 mai, nous partîmes, plusieurs officiers et moi, avec une trentaine de soldats, et nous nous dirigeâmes vers l'endroit désigné. Chemin faisant, nous rencontrâmes beaucoup d'autruches et de cerfs, et le chef de l'expédition autorisa les soldats à faire une *boleada,* c'est-à-dire une chasse en règle dans laquelle on se sert, comme toujours, des boleadoras pour capturer le gibier.

Les gauchos qui habitent sur les limites de la frontière se réunissent souvent, au nombre d'une centaine ou davantage, et organisent de ces chasses, qui durent plusieurs jours. Ces boleadas ont lieu dans les contrées dépourvues de bétail, afin de ne pas effa-

roucher et disperser les bœufs ou les chevaux. C'est une des plus grandes distractions du gaucho, et les Indiens eux-mêmes, dans un autre but peut-être, c'est-à-dire pour se procurer du gibier qui leur permette de se nourrir eux et leurs familles, parcourent fréquemment la pampa et chassent ainsi de grandes quantités d'animaux sauvages, dont ils utilisent à la fois la chair, la plume ou la fourrure.

Pour faire ces sortes de chasses, ou *corridas* d'autruches, les chasseurs partent d'un point où ils se trouvent réunis, et se dirigent d'un côté et de l'autre, en sens inverse, de façon à former un arc immense de plusieurs kilomètres de rayon, dont les deux extrémités ne tardent pas à se rejoindre. Alors on rétrécit le cercle de plus en plus, et bientôt tous les animaux qui sont dans l'intérieur se trouvent cernés et ne peuvent s'échapper qu'en passant assez près des chasseurs pour que ceux-ci puissent les poursuivre et les atteindre avec les boleadoras. Quand le mouvement a été bien exécuté et qu'on est tombé sur un endroit abondant en gibier, c'est vraiment curieux de voir quelquefois des centaines d'autruches, de cerfs ou de renards courir affolés au milieu des chasseurs. De tous côtés les boleadoras fendent l'espace en tournoyant, et vont s'enrouler avec une précision presque mathématique autour des jambes des animaux, qui tombent aussitôt comme foudroyés par un plomb meurtrier. C'est une vraie curée, dans laquelle les chiens apportent aussi leur utile concours.

On forme ainsi successivement plusieurs cercles, et, lorsque tout le monde est satisfait, on fait la répartition du gibier, et chacun se retire chez soi. Il est inutile de dire que pour ces chasses les gauchos

Les boleadoras fendent l'espace en tournoyant.

se servent de leurs meilleurs chevaux, et que les chutes et les accidents ne sont pas rares.

Quant à nous, nous étions trop peu nombreux pour faire de grands cercles ; néanmoins nous parvînmes à cerner plusieurs *cuadrillas* (troupes) d'autruches, et un certain nombre de *gamas* et de *venados* (espèces de cerfs), dont les soldats purent s'emparer assez facilement.

Nous chevauchions depuis quelques instants dans des champs couverts de hautes *cortaderas* (*gynerium argenteum*), au milieu desquelles disparaissaient, pour ainsi dire, hommes et chevaux. C'est dans ces sortes de forêts herbacées que se cachent habituellement les jaguars; aussi le commandant donna-t-il l'ordre à tout le monde de ne pas trop s'éloigner les uns des autres, afin qu'en cas de danger on pût facilement se porter secours.

Nous avions fait à peine deux à trois kilomètres, quand tout à coup un soldat placé à l'avant-garde se mit à agiter en l'air son poncho, en criant : « El tigre ! » Immédiatement tout le monde accourut, et je vis un superbe jaguar couché sous une touffe de gynerium, prêt à s'élancer contre le premier chasseur qui oserait s'approcher, et roulant dans leurs orbites ses grands yeux pleins de feu et de colère. Le soldat qui avait donné le signal s'était un peu retiré et était venu vers moi pour me montrer sa jambe, labourée par la griffe du tigre, et d'où s'échappait un flot de sang. Son cheval avait été également atteint, et portait au flanc une profonde blessure. Pour nous laisser le plaisir, au commandant et à moi, de tuer la bête féroce, les hommes ne firent pas feu et se bornèrent à la coucher en joue jusqu'à notre arrivée, pour parer à toute éventualité fâcheuse. L'animal, du reste, paraissait tout étonné de voir tant de monde autour de lui, et se contentait de pousser quelques grognements féroces et de se tenir sur la défensive. Le chef

de l'expédition donna l'ordre de viser à la tête, afin de ne pas endommager la peau de la bête, et tira le premier coup de revolver. Je tirai le second coup, puis un troisième, et, comme nous n'étions qu'à quelques pas, toutes nos balles allèrent se loger dans le corps de l'animal, qui essaya en vain de se lever, et retomba lourdement sur le sol. Une dernière balle, tirée dans le crâne à bout portant, acheva de le tuer. Les soldats se mirent aussitôt à le dépouiller de sa peau. Ils emportèrent aussi quelques morceaux de viande, que nous mangeâmes le soir, et qui me parurent assez bons.

La plupart de nos chevaux étant fatigués, nous nous dirigeâmes au petit galop vers le fort Lavalle, que nous ne tardâmes pas à atteindre, et où nous reçûmes de nombreuses félicitations pour la belle chasse que nous avions faite.

Dans les premiers jours du mois suivant, le colonel Borges m'envoya l'ordre de me rendre immédiatement à Junin, pour affaires de service. Je ne me fis pas prier pour partir, et le lendemain matin je me mis en route avec deux ou trois soldats qui devaient me servir d'escorte.

Vers onze heures nous arrivâmes au fort de Chiquilof, situé, comme je l'ai déjà dit, à peu près à moitié chemin, et nous nous y arrêtâmes une couple d'heures pour déjeuner et laisser reposer les chevaux. A quatre heures du soir j'étais à Junin.

Le colonel Borges me reçut avec sa bienveillance

ordinaire, me fit préparer une chambre dans sa maison, et dès ce moment je fus admis dans l'intimité de la famille dont j'allais devenir le médecin. Malgré le plaisir que j'avais eu d'aller à la frontière, j'avoue que je ne fus pas insensible au charme de ma nouvelle existence. Il commençait à faire froid, et je me trouvais beaucoup mieux au coin du feu, dans un salon bien clos et avec une charmante société, qu'au fort Lavalle, où il n'y avait pas le moindre morceau de bois pour se chauffer, et où le vent passait en sifflant à travers les ais disjoints des portes et sous le jonc à moitié pourri de la toiture.

Le colonel était un grand joueur d'échecs ; aussi faisions-nous chaque jour de nombreuses parties, et, comme je savais qu'il n'aimait pas à être battu et qu'il était beaucoup plus fort que moi, je jouais tout à mon aise et cherchais très rarement à lui gagner la partie. De temps en temps nous nous exercions à tirer à la cible, ou bien nous allions à la chasse, et tous les soirs nous faisions une promenade à cheval ou en voiture. J'avais fait aussi la connaissance de quelques bonnes familles de la ville, chez lesquelles on faisait de la musique et l'on donnait de temps en temps de petites soirées. Depuis plusieurs semaines les Indiens ne s'étaient pas montrés à notre frontière, et nous passions nos quartiers d'hiver le plus agréablement du monde.

VII

Mais tout cela ne devait pas durer longtemps. Le 18 juillet, dans la soirée, un courrier du fort Lavalle vint apporter la nouvelle qu'une quarantaine d'Indiens avaient traversé la frontière et s'avançaient dans la direction de Junin. Presque en même temps, plusieurs gauchos des environs vinrent confirmer le fait et dirent avoir entendu plusieurs coups de canon venant, non pas de la frontière, mais des estancias qui se trouvaient à quelques lieues de la ville, et qui possèdent presque toutes une pièce pour faire le signal d'alarme en cas d'invasion ou de surprise.

Comme il ne fallait pas perdre de temps si l'on voulait avoir quelque chance d'atteindre les Indiens, le colonel fit aussitôt tirer trois coups de canon et envoya des ordres de marche à tous les commandants de la garde nationale des environs, afin qu'ils réunissent le plus tôt possible leurs hommes, et qu'ils se missent en marche dans la direction indiquée. Quant à lui, il fit immédiatement préparer ses chevaux, réunit les gardes nationaux de la ville, sous le commandement de leur chef, M. Atalive Roca, ainsi qu'une trentaine de soldats qui lui servaient habituellement d'escorte, et à cinq heures du soir nous nous mîmes en marche.

Je n'avais pas encore vu d'invasion, et je ne voulais pas laisser passer celle-ci sans profiter d'une si belle occasion. Le colonel fit d'abord quelques difficultés pour m'emmener; mais à la fin, voyant que je persistais à vouloir le suivre, il consentit à me laisser partir.

Après être sortis de la ville, nous rencontrâmes encore plusieurs gauchos armés de lances indiennes ou de carabines, qui nous portèrent des nouvelles toutes fraîches et se joignirent à nous. Ils nous dirent que les Indiens, au nombre de cinquante environ, étaient passés dans l'après-midi à quatre lieues de Junin, et avaient tué plusieurs colons qu'ils avaient trouvés sans défense dans les champs ou dans les maisons. Nous prîmes la direction que les sauvages devaient avoir suivie, et, au bout d'une heure et demie de marche, nous trouvâmes une *rastrillada* qui allait vers l'est et semblait indiquer que les envahisseurs avaient dû s'égarer. En effet, il était inutile pour eux de s'avancer autant qu'ils l'avaient fait sur le territoire habité, car il y avait derrière eux de nombreux troupeaux, et ils se trouvaient à une très grande distance de la frontière. D'un autre côté, ils étaient trop peu nombreux pour chercher à se battre, et évidemment ils n'étaient pas venus dans cette intention. Une chose encore nous paraissait singulière : c'est qu'ils n'emmenaient que des chevaux, et même en assez petit nombre.

Nous suivions depuis quelques instants la rastrillada, lorsque nous vîmes les gauchos qui nous ac-

compagnaient se rassembler à environ deux cents mètres devant nous et s'arrêter. Pensant qu'ils avaient dû faire quelque trouvaille, nous pressâmes le pas et nous ne tardâmes pas à les rejoindre. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction en voyant en travers de la route le cadavre d'un jeune homme complètement nu et percé de nombreux coups de lance ! Cet horrible spectacle nous remplit d'indignation, et nos hommes ne purent s'empêcher de brandir en l'air leurs longs couteaux en jurant de se venger. On les vit alors s'élancer en avant comme des lions furieux, et je suis persuadé que si, dans ce moment, nous eussions rencontré les Indiens, quel qu'eût été leur nombre, ils auraient payé cher un tel acte de barbarie. Les éclaireurs et les guides, ou *vaqueanos*, coururent de tous les côtés, s'arrêtèrent sur le sommet des petites ondulations que faisait le terrain, et, debout sur leurs chevaux, sondèrent l'horizon avec leurs yeux de lynx; mais ils ne purent rien découvrir : la pampa était silencieuse, et seulement quelques cerfs et quelques autruches, que notre présence effarouchait peut-être, couraient çà et là dans la vaste prairie, et fuyaient rapidement devant nous.

Quoique bien montés, comme nous nous attendions à aller loin, nous laissions reposer de temps en temps nos chevaux pendant quelques minutes, ou bien nous alternions le trot avec le galop. Le jour allait finir, et, comme la lune ne se levait qu'assez tard, nous craignions que l'obscurité ne nous fît perdre

la piste. Le colonel donna ordre de ralentir le pas, et commanda aux vaqueanos de faire tous leurs efforts pour suivre la rastrillada, qui devenait de moins en moins distincte. C'est alors que je pus me rendre compte de la facilité extraordinaire que possèdent ces gens-là pour se conduire dans le désert. En effet, la nuit fut bientôt complètement obscure, et nos guides galopaient toujours comme s'ils eussent été sur un chemin tracé d'avance et parfaitement distinct. Nous les suivions tranquillement, presque sans dire un mot et sans nous inquiéter de la route, car nous avions une entière confiance dans ces pilotes du désert, et nous nous laissions guider par eux. De temps en temps ils descendaient de cheval, passaient la main sur l'herbe et allumaient une allumette, pour nous montrer que nous suivions toujours la rastrillada. Ils reconnaissaient les moindres lagunes, les plus insignifiantes collines, et savaient à chaque instant à quelle distance nous nous trouvions de tel ou tel endroit. La lune finit enfin par se lever, et éclaira de sa lumière indécise ces vastes solitudes, où des hommes suivaient soigneusement la trace d'autres hommes, comme des chasseurs de fauves. Il faisait très froid ; l'herbe gelée crépitait sous le pas des chevaux, et plus d'une fois je fus forcé d'abandonner les étriers, que je ne sentais plus sous mes pieds, pour tâcher de me réchauffer un peu. Je pensais alors, un peu tard il est vrai, que j'aurais pu à cette heure, en restant à Junin, être dans un lit bien chaud,

sous un moelleux édredon; mais il n'était plus temps de changer d'avis, et il fallait bon gré mal gré aller jusqu'au bout. Au fond, je n'étais pas fâché de faire une petite campagne, mais j'aurais été presque aussi content d'être déjà de retour. Je ne voulus pas cependant manifester le moindre regret ni proférer la moindre plainte, et à toutes les questions qu'on m'adressait je répondais avec un air de satisfaction qui étonnait mes compagnons, peu habitués à voir les étrangers marcher contre les Indiens.

La restrillada, après s'être dirigée pendant quelques lieues vers l'est, s'était infléchie tout à coup vers l'ouest. Nul doute, les sauvages avaient reconnu leur erreur et avaient repris la route du désert. Nos vaqueanos avaient parfaitement pu constater qu'en cet endroit ils avaient tenu conseil avant de changer de direction. En effet, les empreintes des pas de chevaux formaient un amas confus, sans ordre ni arrangement régulier, au lieu d'être disposées en lignes plus ou moins parallèles comme précédemment.

Nous continuâmes à suivre la piste, tout en regrettant d'avoir perdu plusieurs heures à nous éloigner de nos ennemis, qui devaient être déjà bien loin. La nuit était superbe, nos chevaux tenaient bon, et, de notre côté, nous faisions tout notre possible pour les ménager. Vers six heures du matin, le jour commençait à poindre, lorsque nos guides accoururent vers le colonel avec un tel empressement que nous devinâmes aussitôt qu'ils devaient porter une importante

nouvelle. « Les Indiens sont près d'ici, s'écrièrent-ils, et sont passés depuis peu de temps, car les empreintes des chevaux sont toutes fraîches et ne sont pas encore couvertes de rosée. » Cette remarque, qui aurait si facilement échappé à quelqu'un de moins habitué à interpréter les moindres indices du désert, fut presque une révélation pour nous. Le colonel donna ordre aux éclaireurs de s'avancer avec prudence, de façon à ne pas être aperçus, et commanda à tous les hommes qui avaient leur monture fatiguée de changer de chevaux. Les soldats chargèrent leurs armes et s'assurèrent de leur bon fonctionnement.

Il y avait à peu près une demi-heure que nous marchions ainsi avec précaution. Le terrain n'était plus plat, mais formait une série de longues collines à pente douce et très peu élevées, couvertes de hautes tiges de gynerium. Lorsqu'on était dans un bas-fond on avait devant soi un horizon assez limité; mais, lorsqu'on parvenait au point culminant des collines, on pouvait découvrir une assez vaste étendue; aussi les éclaireurs avaient-ils le soin de ne les gravir qu'avec précaution et en se couchant d'abord sur leur cheval pour que de loin l'animal ne parût pas monté. Dès qu'ils voyaient que les Indiens ne paraissaient pas, ils nous faisaient signe d'avancer en agitant leur poncho. Ils recommençaient la même manœuvre pour la colline suivante,

Cette chasse à l'homme exigeait, comme on le voit, une grande perspicacité et beaucoup de prudence;

mais nos hommes ne se rebutaient nullement, car ils sentaient, pour ainsi dire, leur proie, et ces vaillants gauchos, habitués depuis leur enfance à maudire l'Indien et à le combattre, brûlaient d'envie d'en venir aux mains. Ils suivaient d'un œil attentif les éclaireurs, et attendaient avec anxiété le moment où ceux-ci annonceraient la présence des sauvages.

Enfin ce moment arriva : un vaqueano qui venait d'arriver au sommet d'une *loma* (colline peu élevée ou ondulation de terrain) avait tout d'un coup rebroussé chemin, et courait au grand galop vers le détachement : *Aquì estan los Indios en el bajo, con los caballos desensillados* (les Indiens sont là dans le bas-fond avec leurs chevaux dessellés), s'écria-t-il en arrivant près de nous. Ces paroles produisirent sur les gauchos un effet surprenant : toutes les figures devinrent rayonnantes de joie. Ce n'était pas en vain que nous avions galopé toute la nuit et enduré un froid glacial; ces sauvages qui nous avaient bravés tant de fois, et qui avaient emmené peut-être dans leurs tolderias de nombreux troupeaux, allaient enfin payer cher leur piraterie.

Le moment était solennel. Les Indiens, fatigués d'une longue course et se croyant déjà à l'abri de toute poursuite, se reposaient tranquillement et laissaient paître leurs chevaux. Le colonel ordonna à tout le monde de prendre son cheval de réserve et de se préparer au combat. Les préparatifs ne furent pas longs; en cinq minutes, soldats et gauchos, la lance

en avant ou le sabre au poing, furent en rang de bataille, attendant le signal de l'attaque; quelques-uns d'entre eux furent chargés de la garde des chevaux de réserve, afin que les combattants conservassent toute la liberté de leurs mouvements.

Nous nous avançâmes doucement et sans faire le moindre bruit jusqu'au sommet de la loma, et bientôt nous aperçûmes une cinquantaine d'Indiens, la plupart à pied, les autres à cheval, campés à environ cinq à six cents mètres de nous. Dès qu'ils nous virent, ceux qui étaient à pied se hâtèrent de monter à cheval, du moins ceux qui trouvèrent une monture à leur portée, et tous prirent la fuite précipitamment. Mais nos gauchos s'élancèrent à leur poursuite, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, en atteignirent quelques-uns, qu'ils tuèrent à coups de lance ou de couteau. Les autres s'échappèrent dans toutes les directions au milieu des hautes herbes qui couvraient la prairie. On se mit à leur poursuite, on put encore en saisir un certain nombre, qui furent immédiatement fusillés et achevés à coups de poignard. Les gauchos mettaient un véritable acharnement dans ces exécutions sommaires : c'était à qui plongerait le premier son couteau dans le sang ennemi.

Si l'attaque avait été prompte, la fuite et la dispersion des Indiens ne s'étaient pas fait attendre, et lorsque j'arrivai sur le lieu du campement il n'y avait plus personne. Quelques chevaux *pampas*, des lances,

et quelques objets de sellerie attestaient seuls que les Indiens étaient là tout à l'heure. Nous savions cependant qu'un certain nombre d'entre eux n'avaient pas eu le temps de remonter à cheval, et s'étaient enfuis au milieu des cortaderas, très hautes et très touffues dans cet endroit. Aussi, pendant que les gardes nationaux et quelques soldats poursuivaient les fuyards, les autres se mirent à la recherche de ceux qui étaient restés à pied, aidés par quelques chiens qui nous avaient suivis et qui nous furent fort utiles dans cette circonstance. Cette chasse avait, j'en conviens, quelque chose de barbare; mais nous avions encore présent à l'esprit le souvenir du cadavre mutilé dont j'ai déjà parlé, et puis, d'un autre côté, il eût été bien difficile de modérer la soif de vengeance qu'avaient nos braves gauchos.

Après quelques instants de recherche on découvrit trois ou quatre sauvages cachés dans l'herbe, et qui furent immédiatement fusillés. Ne comptant plus trouver personne, nous nous en retournions tranquillement, lorsque tout à coup un superbe Indien se dressa devant nous avec sa longue lance à la main, et fit mine de vouloir nous attaquer. Le colonel, las sans doute du carnage, voulut le faire prisonnier, et lui fit dire de se rendre par un interprète qui parlait la langue pampa, ajoutant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Mais l'Indien, au lieu de l'écouter, s'avança vers nous en brandissant sa lance, et répondit qu'il aimait mieux mourir que de se rendre. On eut beau lui re-

nouveler la proposition une seconde et une troisième fois, il n'en fit aucun cas, et chercha, au contraire, à vendre sa vie le plus chèrement possible, et à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Semblable à un lion acculé et poursuivi par les chasseurs, il bondissait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, poussant des cris féroces et lançant sur nous des regards pleins de rage. Sa figure, contractée et crispée par la colère et le désespoir, n'avait rien d'humain et était hideuse à voir.

En présence d'une attitude si menaçante, et persuadé qu'il serait impossible de prendre l'Indien vivant, attendu que nous n'avions pas de lazo ni de boleadoras, car tous les gauchos étaient partis, et il n'était resté que les soldats, le colonel voulut mettre un terme à cette horrible tragédie : il tira son revolver et déchargea deux balles, qui allèrent se loger dans le corps du sauvage. Mais celui-ci ne tomba pas ; il fit seulement un léger mouvement convulsif. Une troisième balle, qui l'atteignit en pleine poitrine, ne parvint pas encore à abattre ce vigoureux athlète de la pampa. C'est alors qu'un soldat, qui servait le colonel en qualité d'ordonnance, saisit sa carabine par le canon, et, s'avançant tout d'un coup vers l'Indien, lui assena sur la tête un coup si violent que l'arme vola en éclats. Cette fois l'Indien tomba pour ne plus se relever, la lance échappa de ses mains, et un coup de revolver tiré à bout portant mit un terme à cette horrible agonie et à cette lutte désespérée.

Les gauchos qui étaient venus avec nous continuèrent de poursuivre les fuyards, ou s'en retournèrent directement chez eux. Quant à nous, nous reprîmes le chemin de Junin, où nous arrivâmes vers midi, harassés de fatigue, gelés de froid, mais fiers de notre victoire.

Le lendemain je pus trouver, quoique à grand'peine, un gaucho qui consentit, moyennant une bonne rémunération, à aller sur le champ de bataille me chercher les têtes des Indiens morts, afin de pouvoir les préparer pour un musée anthropologique qui m'avait chargé de lui procurer des crânes. En effet, ceux-là mêmes que j'avais vus les plus acharnés contre les sauvages du désert, et qui avaient rougi à maintes reprises leur poignard du sang indien avec une joie féroce, n'avaient pas le courage de toucher à un cadavre, et ne voulurent à aucun prix se charger de cette mission scientifique. Néanmoins je pus me procurer une demi-douzaine de crânes, que je disséquai soigneusement, et qui, joints à un certain nombre d'autres que je parvins à recueillir depuis, figurent aujourd'hui dans les deux plus importantes collections d'Angleterre et d'Italie.

CHAPITRE X

I. Une grande invasion d'Indiens. — Défaite complète des sauvages. — II. Défection et fuite d'une tribu amie. Incendie dans la pampa. — III. La vie de camp à la frontière. — IV. Désertions nombreuses dans l'armée. Exécution d'un soldat déserteur. — V. Je quitte l'armée et la frontière, et je pars pour Buenos-Ayres. Je m'embarque à bord du paquebot *la France*. — VI. Arrivée à Rio-de-Janeiro. La rade et la ville. — VII. Le jardin botanique. Départ de Rio et arrivée à Saint-Vincent. La tête de Louis XVI. Les nègres-poissons. Gibraltar. Arrivée à Marseille.

I

Vers la fin d'août, ma mission à Junin étant terminée, je repartis pour le fort Lavalle, où je repris mes anciennes occupations.

Dès mon arrivée nous apprîmes par un captif, qui s'était échappé des Indiens et était venu tomber à la frontière après avoir supporté mille privations et couru mille dangers, qu'une invasion forte de quatre cents Indiens était déjà en route, et se dirigeait de

notre côté. Nos éclaireurs ne purent rien découvrir; mais, malgré cela, on redoubla de précautions, afin de ne pas être surpris par l'ennemi. Chaque nuit je m'attendais à tout instant à être réveillé par le clairon de la garde sonnant la générale; aussi j'avais soin de préparer tous les soirs mes bagages de campagne, et de me faire tenir un cheval en réserve pour être plus tôt prêt à partir. L'appréhension de cette sonnerie, à la fois solennelle et imposante, m'empêchait de dormir. Je n'avais pas encore entendu jouer cet air guerrier, auquel le morne silence de la pampa et l'obscurité de la nuit devaient donner un caractère à la fois lugubre et étrange.

Enfin l'invasion annoncée eut lieu, comme nous l'avions prévu, pendant la pleine lune de septembre. Le 18 de ce mois, les Indiens, au nombre de mille, franchirent l'extrémité sud de notre frontière sans être aperçus, s'avancèrent à plus de quinze lieues dans l'intérieur, réunirent tout le bétail et tous les chevaux qu'ils trouvèrent sur leur route, s'emparèrent de plusieurs femmes et de plusieurs enfants, et tuèrent quelques colons qui furent surpris sans défense dans les champs ou dans les habitations. Tout cela se passa dans la nuit du 18 au 19. Le lendemain matin ou dans la journée, ils se rendirent chez le cacique Coliqueo, qui commandait une tribu soumise au gouvernement argentin et son alliée, et lui intimèrent l'ordre de les suivre avec tous ses Indiens. C'est ainsi, du moins, que Coliqueo raconta le fait; mais les circonstances

qui accompagnèrent ce rapt nous donnèrent plus tard des soupçons, et nous démontrèrent d'une façon à peu près évidente qu'une entente préalable avait dû se faire entre les Indiens alliés et les prétendus ravisseurs.

A cinq heures du soir seulement nous eûmes connaissance de l'invasion. Aussitôt on sonna la générale, et on tira trois coups de canon comme signal d'alarme. Une demi-heure après, toute la division, cavalerie, infanterie et artillerie, était prête à partir.

A cinq heures et demie, après avoir pris à la hâte quelques provisions de bouche et un peu de genièvre et de cognac, nous nous mettions en marche vers le sud.

Nous galopâmes toute la nuit, en nous arrêtant seulement de temps en temps pendant quelques minutes pour laisser reposer les chevaux, et nous parcourûmes ainsi environ soixante-quinze kilomètres. Fatigué par cette longue course et par la privation de sommeil durant les jours précédents, je dormais sur mon cheval, et à plusieurs reprises peu s'en fallut que je ne tombasse. Dès qu'on donna le signal de faire halte et de desseller pour attendre le jour, je ne me fis pas prier, et quelques minutes après je dormais profondément, couché sur l'herbe sèche et enveloppé dans mon poncho.

Vers quatre heures du matin, un courrier envoyé par le commandant de la frontière de l'ouest, avec lequel nous devions opérer notre jonction, nous ap-

prit que les Indiens n'avaient pas encore repassé la frontière, et se retiraient chez eux en se dirigeant précisément vers le point où nous nous trouvions.

Nous montâmes à cheval de nouveau, et nous parcourûmes encore une douzaine de kilomètres, en prenant toutes sortes de précautions pour ne pas être vus par l'ennemi, et surtout pour ne pas être surpris. Les sauvages, en effet, étaient au nombre de mille, et nous n'avions en tout que quatre cents hommes. Nous envoyâmes alors des éclaireurs pourvus de bons chevaux et chargés de découvrir l'ennemi. Ceux-ci ne tardèrent pas à revenir en disant que les sauvages étaient à une lieue de là, et qu'ils mettaient le feu aux champs derrière eux, afin qu'on ne pût pas facilement les poursuivre. Nous apercevions la fumée et la lueur de l'incendie, et, comme les Indiens se retiraient sans ordre et dispersés de tous côtés, afin de marcher plus vite, il nous était assez facile de suivre leur marche en remarquant les nouveaux foyers qui s'allumaient çà et là dans la pampa. Nous savions que dans toutes les invasions les captifs se trouvaient toujours à la tête de la troupe et devançaient souvent de beaucoup le gros de l'armée. Comme il était très important pour nous de les délivrer, le commandant envoya une compagnie de cavalerie munie de bons chevaux pour leur barrer le passage et les faire obliquer vers nous. Quant à nous, après avoir changé de chevaux, nous pressâmes le

pas et nous arrivâmes bientôt sur une hauteur, d'où je pus jouir d'un superbe spectacle.

A deux kilomètres environ devant nous, la pampa semblait couverte d'une forêt de lances qui s'agitaient dans tous les sens comme les épis de blé pendant une tempête. Des nuées d'Indiens allaient et venaient de tous les côtés et couraient dans la plaine avec une rapidité prodigieuse, tantôt se rassemblant, tantôt se dispersant pour se réunir bientôt de nouveau. Dès qu'ils nous aperçurent, ils poussèrent une immense clameur dont l'écho affaibli arriva néanmoins jusqu'à nous, et semblèrent se concerter un moment. Le colonel Borges, qui nous avait rejoint avec quelques gardes nationaux, prit le commandement de la division et donna des ordres pour se préparer au combat. Il fit placer l'artillerie, composée seulement de deux pièces de canon de campagne du calibre de 4, au milieu de l'infanterie, flanquée elle-même par les troupes de cavalerie, qui protégeaient à leur tour les chevaux de réserve et l'ambulance. Cette dernière avait pour tout personnel un médecin (celui qui écrit ces lignes), et un soldat qui me servait d'aide et de pharmacien. Une mule portait la valise de cuir dans laquelle j'avais placé, avant de partir, quelques bandes, des compresses de toile, de la charpie, du diachylon, des aiguilles et du fil à suture, des attelles en bois, de l'amadou, du perchlorure de fer, de l'alcool et une trousse de poche; c'était là tout l'arsenal chirurgical de la frontière.

Notre colonne s'avança au pas de charge, dans l'ordre que je viens de décrire, et arriva en quelques minutes à environ trois cents mètres des Indiens. Tous nos soldats étaient radieux, et jetaient déjà des regards de convoitise sur les superbes chevaux pampas aux muscles d'acier, avec lesquels les fils du désert exécutaient des prodiges de voltige et de vélocité. Dans tous les combats avec les Indiens, en effet, les dépouilles de l'ennemi vaincu appartenaient à la troupe, et cela stimulait singulièrement son courage; car, pour le soldat comme pour le gaucho, un bon cheval est le trésor le plus précieux et le plus estimé.

La matinée était magnifique, le ciel d'une pureté remarquable, et l'immense disque du soleil, qui se levait à l'horizon, répandait déjà des flots de lumière sur cette vaste plaine sans ombre, où les toiles d'araignée, couvertes d'humidité, et les perles de rosée suspendues aux extrémités des herbes jetaient des feux comme des diamants. Nous voyions déjà très distinctement les costumes bariolés des sauvages, dont quelques-uns étaient accoutrés d'effets militaires ayant appartenu sans doute à des soldats transfuges. Quelques-uns portaient des chapeaux de feutre ou des képis; la plupart avaient la tête nue et ceinte d'une *bincha,* ou bandelette de laine tissée par les femmes du désert. Tous montaient des chevaux en apparence maigres et chétifs, mais en réalité d'une vigueur et d'une souplesse dont les Indiens seuls connaissent le secret.

Les sauvages étaient rassemblés devant nous en masse compacte et désordonnée. Tout à coup, nous entendîmes une sonnerie de clairon : à l'instant toute cette masse s'ébranla, se dispersa de tous les côtés, et en moins de cinq minutes nous étions attaqués vio-

Une charge d'Indiens.

lemment et à la fois par l'avant-garde, l'arrière-garde et les flancs. Le colonel fit mettre pied à terre[1] à l'infanterie, qui forma le carré et commença un feu à volonté; le résultat en fut assez insignifiant, parce que les Indiens ne formaient aucun groupe important, et couraient sans cesse d'un côté et de l'autre,

1 Dans ce pays l'infanterie fait les marches à cheval et combat à pied.

de façon à déjouer l'habileté des meilleurs tireurs. Quelques-uns d'entre eux s'avançaient jusqu'à cent mètres de nous, criaient en se frappant sur la bouche avec la main comme pour nous narguer; puis, faisant pirouetter leur cheval, ils s'en retournaient au grand galop rejoindre les leurs, qui les recevaient en poussant des cris sauvages tenant lieu sans doute de bravos et de félicitations. Il y avait déjà quelques instants que cela durait; aucun Indien, je crois, n'était encore tombé, et leur audace devenait de plus en plus grande. L'un d'eux, qui paraissait être un chef, voulant imiter ses camarades, ou peut-être donner à ses subalternes un exemple de hardiesse et de bravoure, s'avança encore plus près de nous que les autres; il s'en vint à cinquante pas environ, brandissant sa longue lance d'une main, frappant de l'autre sur sa bouche, et criant à tue-tête, comme les premiers. Mais une balle atteignit son cheval, et, lorsqu'il voulut s'en retourner, sa monture hésita et commença bientôt à chanceler. Quelques cavaliers se dirigèrent alors vers lui, ne tardèrent pas à l'atteindre et le tuèrent à coups de sabre; puis ils lui arrachèrent sa lance et son poncho. Le lendemain j'achetai ces deux objets aux soldats qui s'en étaient emparés, et je les conserve encore aujourd'hui comme un souvenir de cette journée mémorable.

Voyant le danger que courait un des leurs, les Indiens s'élancèrent à son secours en grand nombre; mais ils arrivèrent trop tard, et durent s'en retourner,

non sans laisser encore quelques morts sur le champ de bataille. Pendant ce mouvement, quelques-uns pénétrèrent jusqu'au milieu de l'infanterie, et cherchèrent à s'emparer des chevaux de réserve, qui se trouvaient là ; mais ils échouèrent dans leur tentative, quoiqu'ils fussent parvenus cependant à s'échapper en enlevant deux chevaux et la mule qui portait la valise de l'ambulance, et qui n'était qu'à quelques pas derrière moi. L'occasion était si favorable, et les ennemis si près, que je ne pus résister à la tentation d'essayer mon revolver américain, que j'avais acheté avant de partir pour la frontière, et avec lequel je pouvais tirer dix-huit coups par minute, y compris le temps de charger et d'enlever les cartouches vides. Comme tout le monde tirait à la fois, il m'est impossible de dire si je réussis à tuer quelque sauvage ; mais je puis bien affirmer que plusieurs de mes balles arrivèrent à destination. En effet, me trouvant à cheval au milieu du carré d'infanterie, je pouvais tirer par-dessus la tête des hommes, et je n'avais rien qui me fît obstacle ni me gênât pour viser.

De temps en temps le carré s'ouvrait, et les deux pièces de canon envoyaient au milieu de l'ennemi des boulets ou des boîtes de mitraille, qui faisaient peut-être plus de bruit que de mal, car la distance était assez grande, et les *gargousses* avaient dû souffrir de l'humidité. Quelques boulets s'arrêtèrent à cinquante mètres du canon, après avoir roulé à terre pendant quelques instants ; mais je dois dire

aussi, pour rendre justice au *capitaine* d'artillerie qui pointait les pièces, que les coups heureux furent parfaitement tirés, et que les projectiles allèrent droit au but, mettant un certain désordre au milieu des chevaux indiens, peu habitués au bruit de la *charrette brisée* (c'est ainsi que les sauvages appellent les canons) et au sifflement des biscaïens. Des fusées à la Congrève furent également lancées et produisirent beaucoup plus d'effet que les balles et les boulets. Cette gerbe de feu, qui changeait de direction toutes les fois que la longue queue de bois de la fusée touchait à quelque chose, qui semblait poursuivre celui-ci après avoir meurtri celui-là, et qui éclatait enfin, en frappant mortellement de ses débris hommes et chevaux; cette gerbe de feu, dis-je, épouvantait les chevaux, et frappait profondément l'imagination des Indiens; ils voyaient quelque chose d'infernal dans ces engins pyrotechniques.

Il y avait déjà plus d'un quart d'heure que durait le combat, lorsque nous aperçûmes devant nous, du côté de l'ouest, une espèce de nuage de poussière et quelques feux qu'on venait d'allumer. Le colonel en conclut aussitôt qu'une partie des Indiens fuyaient en emmenant les captifs, et mettaient le feu derrière eux pour nous empêcher de les poursuivre. Les deux régiments de cavalerie reçurent l'ordre de charger les Indiens à l'arme blanche, et, au commandement de : *Saquen sables* (tirez les sabres)! trois cents lames d'acier resplendirent au soleil. Cette

manœuvre produisit un résultat inespéré : les Indiens parurent étonnés, s'arrêtèrent un instant, puis bientôt prirent la fuite dans toutes les directions, abandonnant tous les objets lourds ou embarrassants dont ils étaient chargés, et jetant derrière eux jusqu'à des enfants qu'ils portaient en croupe. Un certain nombre de femmes captives furent aussi abandonnées. Un détachement de cavalerie se mit à la poursuite des sauvages, et en tua un grand nombre.

Pendant ce temps l'infanterie était remontée à cheval, et le reste de la colonne s'était mis en marche du côté des fuyards qui avaient pris les devants.

II

Après avoir galopé pendant une heure et demie au milieu des champs incendiés et couverts de cendres encore chaudes, nous les atteignîmes. Mais quelle ne fut pas notre surprise en ne trouvant là que le bétail volé, environ vingt mille têtes, et la tribu du cacique Coliqueo, qui décampait tranquillement après avoir pris toutes ses précautions pour faire un déménagement complet! C'était un spectacle à la fois curieux et singulier de voir une tribu entière, avec femmes, enfants, ustensiles de ménage et bagages de toute sorte, s'acheminant au milieu du désert vers les tolderias où jadis avaient vécu ses pères. Les che-

vaux fléchissaient sous le poids des cavaliers et des colis, et comme la tribu était pauvre, on avait dû mettre à contribution les plus affreuses rosses, dont quelques-unes portaient jusqu'à deux femmes et un ou deux enfants. Les *cargueros*, c'est-à-dire les chevaux qui portaient les bagages, n'étaient guère mieux partagés, car les Indiens avaient eu soin d'enlever tout ce qui était susceptible d'être transporté : les marmites, les casseroles, les plats de fer-blanc, les seaux, les broches, les cuirs, les piquets, et jusqu'aux bambous qui avaient servi à soutenir le chaume de leurs ranchos. Ces sauvages demi-civilisés étaient couverts de haillons, et faisaient peine à voir; l'ensemble était à la fois grotesque, étrange, disparate et piteux.

En présence d'un déménagement si complet, il était difficile de se faire à l'idée d'un enlèvement par les *malones* du désert, et de ne pas croire à une fuite préméditée et préparée; aussi le colonel Borges eut un instant l'idée de faire charger par ses troupes ce vil troupeau, et de l'anéantir sans pitié. Mais l'humanité l'emporta sur la vengeance, et quoique ses officiers l'engageassent à sévir et lui donnassent des preuves de la défection des Indiens, il sut néanmoins se contenir, et donna immédiatement à la tribu l'ordre de revenir sur ses pas et de retourner à ses toldos. Les pauvres chevaux ne se firent pas prier non plus; ils avaient sans doute un pressentiment de la longueur du chemin qu'on allait leur

faire parcourir, car, dès qu'on leur tourna la bride, ils poussèrent des hennissements de joie et marchèrent d'un pas plus alerte. Malgré leurs protestations d'innocence, la plupart des Indiens et des Indiennes étaient visiblement contrariés d'un retour si prompt et si inattendu, et un certain nombre d'entre eux, les mieux montés sans doute, avaient pris les devants et fuyaient à toute bride vers l'intérieur du désert. Ils devaient être déjà fort loin, et il eût été inutile et même téméraire de les poursuivre.

Nous avions galopé pendant près de deux heures au milieu des champs incendiés et complètement dépourvus de végétation et d'eau. Notre colonne, augmentée des trois cents Indiens que nous ramenions, soulevait des tourbillons de cendre noire et nauséabonde provenant de la combustion des herbes. Cette cendre nous couvrait la figure et les vêtements en même temps qu'elle pénétrait dans les yeux, dans le nez et dans les bronches. Il faisait passablement chaud, et tout le monde souffrait déjà de la soif. La faim se faisait également sentir assez vivement, car la troupe n'avait rien pris depuis plus de dix-huit heures. Nos chevaux étaient à bout de forces et se traînaient péniblement: il fallait à tout prix arriver jusqu'aux lagunes que nous savions exister à quelques lieues de là, sous peine de voir nos montures manquer tout à fait et nous laisser à pied au milieu des champs.

Nous dûmes par conséquent traverser encore une fois ces prairies carbonisées, et marcher pendant plus

de deux heures, presque toujours au pas, avant de trouver de l'eau et des pâturages. Enfin le terrain commença à être humide, et bientôt nos chevaux piétinèrent dans une boue noirâtre, à peine détrempée par de l'eau croupissante, ou couverte d'efflorescences salines ou salpêtreuses produites par l'évaporation. Aussitôt les soldats se précipitèrent à terre et se mirent à boire avec avidité cette eau saumâtre et bourbeuse, rendue encore plus trouble par le piétinement des chevaux. Ces derniers se désaltérèrent aussi, et, comme dans cet endroit les pâturages étaient assez bons, le colonel donna l'ordre de camper et de débrider.

Quelques instants après on tua quelques vaches et deux ou trois juments, qui furent dévorées à moitié crues par les soldats exténués de fatigue et mourant de faim, mais néanmoins calmes, résignés et gais comme d'habitude.

Après nous être reposés pendant une couple d'heures, nous remontâmes à cheval et nous nous dirigeâmes vers le fort *Triunfo,* où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit. Chacun s'installa comme il put, soit dehors, soit dans les ranchos; quant à moi, je fis mon lit avec mon recado et mes ponchos sur un tas de maïs qu'on avait porté là pour les chevaux, et, avant de me coucher, j'allai me promener au milieu des groupes de soldats, afin d'écouter, en passant, le récit de leurs exploits et de leurs aventures. Comme d'habitude, dans toutes ces narrations, leurs chevaux

Incendie dans les pampas.

jouaient un rôle fort important, et les cavaliers attribuaient toujours à leur animal favori la meilleure part de mérite. Plusieurs soldats avaient enlevé aux Indiens des lances ou des chevaux pampas, et ils racontaient à leurs camarades, avec les moindres détails, toutes les péripéties des drames dont ils avaient été les héros.

Avant de rentrer, je restai quelque temps sur l'esplanade du fort, d'où la vue s'étendait au loin dans la pampa, et je pus jouir d'un spectacle magnifique, que j'avais déjà admiré bien des fois lorsque j'habitais au Moro, mais qui ne m'avait jamais apparu avec des proportions si considérables : je veux parler d'un incendie dans ces prairies vierges et couvertes de hautes herbes, représentant la végétation primitive du désert avec ses luxuriantes touffes de paja brava ou de cortaderas. L'horizon était formé à l'ouest par un immense cordon de feu, dont la lueur rougeâtre éclairait vivement le ciel et teignait de reflets cuivrés les épais nuages de fumée qui semblaient s'étendre comme une sombre draperie au-dessus de cette gigantesque fournaise allumée par les Indiens, et qui couvrait déjà plusieurs milliers d'hectares. Si on eût été plus près, on aurait pu voir les troupeaux de cerfs et d'autruches courir affolés et fuir devant l'incendie, tandis que d'innombrables vipères se tordaient dans les flammes ou glissaient sous l'herbe prête à s'embraser.

Je ne me serais pas lassé de contempler ce tableau

à la fois grandiose et majestueux; mais la fatigue l'emporta bientôt, et, quoique mon lit fût loin d'être moelleux, je dus m'arracher à cette contemplation pour aller chercher dans le sommeil le repos réparateur dont j'avais grand besoin.

Le lendemain matin, je partis pour le fort Lavalle, où la troupe arriva aussi dans la soirée. Dans le combat, nous n'avions perdu qu'un soldat qui avait été tué, ou qui avait déserté; deux ou trois autres étaient légèrement blessés. Il était difficile d'évaluer exactement les pertes subies par les Indiens, qui avaient été poursuivis pendant plusieurs heures et s'étaient dispersés de tous les côtés; mais, d'après les récits de nos soldats, une cinquantaine au moins avaient dû rester sur le terrain.

III

Pendant les quelques mois qui suivirent les événements que je viens de rapporter, il ne se passa à la frontière rien qui mérite d'être mentionné. Nous eûmes quelques petites invasions d'Indiens; je fis une couple de voyages à Junin, et bientôt j'arrivai à me lasser d'une existence qui était devenue passablement monotone. Ce désert sans arbres me rendait d'une tristesse extrême, et je ne sais pas ce que

j'aurais donné alors pour pouvoir contempler seulement pendant une heure les grands chênes ou les belles garennes de mon pays. J'avais peur du spleen, et je comprenais parfaitement pourquoi se meurent de tristesse les Esquimaux ou les Lapons que l'on éloigne de leurs montagnes de glaces éternelles, de leurs rivages stériles désolés par le froid; pourquoi l'Arabe ne se trouve bien qu'au milieu de ses oasis, et l'Indien d'Amérique dans ses vastes plaines silencieuses et sauvages. J'aurais passé une partie de mon temps à lire; mais les livres intéressants étaient rares au fort Lavalle, et les jours me paraissaient d'une longueur infinie. J'avais beau inventer de temps en temps quelques récréations nouvelles, quelque travail de patience, aller à la chasse, tirer à la cible au revolver ou à la carabine; rien n'y faisait, et les semaines comme les mois semblaient ne devoir jamais finir. Un jour, à bout de moyens, je m'enfermai dans ma chambre, et je me mis à relire une par une toutes les lettres que j'avais reçues depuis quatre ans et que j'avais soigneusement collationnées. Cet expédient me réussit, et pendant plusieurs heures j'oubliai presque que j'étais à trois mille lieues de ma patrie et de ma famille.

Sur ces entrefaites, le premier de l'an approchait, et ce ne fut pas sans plaisir que je vis arriver l'année 1873. Le froid avait cessé; la pampa était redevenue verdoyante et fleurie, et dans quelques mois j'allais pouvoir m'acheminer vers la France.

Comme on a pu le voir jusqu'ici, notre existence à la frontière n'était guère qu'une sorte d'exil, et, outre les difficultés matérielles de la vie, nous avions encore à lutter contre les Indiens et contre la monotonie de notre existence.

Tous les matins au point du jour, et pendant deux mortelles heures, les petits Indiens captifs s'exerçaient à sonner du clairon ou de la trompette devant ma fenêtre, tantôt un par un, tantôt en chœur, et tiraient de ces affreux instruments les notes les plus dissonantes et la plus étrange cacophonie que l'on puisse imaginer. Puis venait la succession des diverses sonneries, dont la signification m'était depuis longtemps familière, jusqu'à huit heures et demie ou neuf heures du soir, où les dernières notes prolongées du *silencio*, ou couvre-feu, étaient immédiatement suivies des cris des sentinelles, qui ne cessaient eux-mêmes qu'à la diane. N'ayant pas de société, dans le sens spécial de ce mot, il n'y avait guère de fête possible, et, pour se distraire, les officiers étaient réduits à improviser des bals dont l'élément fondamental était constitué par les femmes des soldats de tout âge et de toute provenance, qui se faisaient même quelquefois prier pour y prêter leur concours. Dans plusieurs de ces bals, la fanfare du bataillon d'infanterie se faisait entendre, et alors nous passions une soirée assez agréable, car, je l'ai déjà dit, la musique était excellente.

Les fêtes religieuses n'étaient pas fréquentes non

plus, pour la simple raison qu'il n'y avait pas d'aumôniers militaires et qu'il ne venait jamais de prêtre au fort Lavalle. Du reste, le seul sacrement dont l'administration était assez régulièrement réclamée était le baptême; et comme on pouvait être baptisé à tout âge, on ne se pressait pas et l'on attendait une occasion qui mettait quelquefois plusieurs années pour se présenter. Je dois dire cependant que tous les soirs, à cinq heures, pendant la revue des troupes et à certain moment, une sonnerie spéciale, d'un caractère à la fois religieux et fort touchant, se faisait entendre. On l'appelait *la oracion* (la prière). Alors toute la troupe mettait un genou en terre et restait environ une minute dans un pieux recueillement. Cette habitude était tellement dans les mœurs des soldats, qu'en quelque endroit que ceux-ci se trouvassent, en service, en corvée ou ailleurs, ils ne manquaient jamais de s'arrêter lorsqu'ils entendaient la sonnerie en question.

Chez les femmes on trouvait encore les restes de quelques pratiques religieuses : à l'occasion de certains saints, de certaines fêtes, elles faisaient brûler des chandelles de suif autour de quelque image bénite, seul patrimoine qu'elles eussent emporté du fond des forêts vierges du Paraguay ou des montagnes de Salta ou de Jujuy. Mais parmi ces fêtes il en était une que toute notre division célébrait avec une grande solennité : c'était la fête de Pâques. Depuis le jeudi saint le camp présentait un aspect des plus tristes; toute

espèce de travaux avaient cessé, les exercices étaient suspendus, les maisons de commerce fermées. Les soldats portaient l'arme en deuil, c'est-à-dire la crosse en haut et le canon dirigé vers la terre; les gardes se relevaient en silence; le drapeau était hissé à demi-corne; les clairons, les trompettes, les tambours et tous les autres instruments étaient voilés, c'est-à-dire portaient un morceau de linge dans leur pavillon ou sur la peau d'âne, et faisaient entendre un son rauque et lugubre. Le soir, à huit heures, la fanfare, avec tous ses instruments ainsi disposés, jouait une retraite funèbre d'un effet aussi étrange qu'imposant.

Cette année-là, le temps semblait s'associer à la tristesse générale; en effet, le ciel était couvert de grands nuages noirs immobiles, et un vent violent soulevait des tourbillons de poussière. Enfin le samedi matin, à dix heures, le clairon du commandant fit entendre sa voix sonore et retentissante, et aussitôt tous les cuivres des diverses compagnies y répondirent joyeusement; la fanfare joua un des meilleurs morceaux de son répertoire, les boutiques s'ouvrirent, le pavillon fut hissé jusqu'à la pointe du mât, et une gaieté universelle succéda bientôt à ce silence sépulcral de deux jours. Le lendemain, jour de Pâques, il y eut grande revue à cheval, exercice à feu, musique, rations extraordinaires, et surtout parmi les soldats de copieuses libations.

IV

J'ai dit dans une autre partie de cet ouvrage que les forts échelonnés le long de la ligne de défense étaient occupés par des groupes d'hommes, au nombre de cinq à vingt-cinq, suivant l'importance du fort, placés sous la surveillance d'un officier ou d'un sous-officier. Ces hommes avaient pour mission de tenir le retranchement et l'habitation en bon état; de faire bonne garde, de façon à ne pas être surpris par les Indiens; de procéder, matin et soir, à l'inspection de la ligne, pour s'assurer qu'il n'y avait aucune restrillada, et en même temps pour transmettre la correspondance militaire d'une frontière à l'autre; de veiller à la conservation et à l'entretien de leurs chevaux; de fournir au besoin, et à toute heure, des courriers pour porter immédiatement à un point quelconque un ordre ou une dépêche, et enfin, en cas d'invasion, de marcher à l'ennemi comme le reste de la division.

Il résultait de cet état de choses que les soldats étaient presque toujours sans surveillance directe, et que ceux qui ne se trouvaient pas bien au service, et ceux-là étaient en grand nombre, avaient toute facilité pour déserter et fuir soit du côté des Indiens, soit du côté des chrétiens. A cette époque, en effet,

le recrutement de l'armée laissait encore beaucoup à désirer. Dans la république Argentine il n'y a pas de conscription : tous les citoyens sont soldats d'après la loi, mais bien peu parmi les gens riches font le service de garde national auquel ils sont assujettis. L'armée proprement dite, c'est-à-dire les troupes de ligne, qui comprend environ dix mille hommes, est formée d'engagés volontaires recrutés dans le pays ou à l'étranger, et d'individus condamnés à une peine disciplinaire grave pour un temps plus ou moins long.

Pendant la guerre terrible que les Argentins, unis aux Brésiliens et aux *Orientales* de Montevideo, firent contre le Paraguay, alors sous la domination du tyran Solano Lopez, et qui dura cinq ans, depuis 1865 jusqu'à 1870, toutes les troupes de ligne, ainsi qu'une grande partie de la garde nationale, furent envoyées sur le théâtre de la guerre, et n'en revinrent que lorsque cette guerre fut terminée. Pendant ces cinq ans, sans doute, beaucoup de soldats avaient fini leur temps de service, volontaire ou imposé; mais, pour continuer les hostilités, il fallait des hommes, et l'on ne songeait pas à donner de congés. Bien plus, ces mêmes hommes, qui avaient fait deux ou trois fois leur temps de service, et qui étaient restés deux ou trois ans sans avoir reçu un sou de solde, et sans se plaindre, avaient encore été retenus dans les compagnies après la guerre, afin de ne pas *désorganiser les régiments* par l'absence des meilleurs sujets, qu'une

campagne si longue et si pénible avait merveilleusement aguerris et disciplinés.

J'ose croire qu'à l'heure actuelle des abus si regrettables que j'ai eu l'occasion de constater souvent ont disparu, et que tous ces vieux militaires, qui avaient blanchi sous l'uniforme alors qu'ils avaient été condamnés à un ou deux ans de service pour quelque faute légère, seront retournés dans leurs foyers, où ils auront peut-être trouvé leur famille dispersée ou disparue, mais où, du moins, ils auront pu vivre libres et fouler encore avec plaisir le sol qui les avait vus naître.

Je n'ai point l'intention de calomnier ici un pays que j'aime beaucoup, et dont j'ai gardé le meilleur souvenir; mais je suis avant tout ami de la justice, et, quand on aura lu les lignes qui vont suivre, on verra qu'il convient parfois de dénoncer les abus et de flétrir l'injustice avant d'incriminer la conduite des hommes.

J'ai dit tout à l'heure que les soldats disséminés sur la ligne de frontière avaient toute facilité pour déserter. Aussi, depuis quelque temps, ils en usaient largement, et l'on avait vu toute la garnison d'un fortin fuir avec son chef. L'exemple devenant contagieux, on put constater bientôt des désertions presque quotidiennes, et en moins de deux mois un régiment de cavalerie perdit ainsi près de la moitié de son effectif. Je ne chercherai pas sans doute à approuver une telle conduite, et je ferai la part du

blâme, car un grand nombre de déserteurs étaient liés encore par leurs engagements ou leurs condamnations; mais aussi ne pourrait-on pas excuser ceux qui, déjà vétérans dans l'armée, et brusquement éloignés jadis de leur femme et de leurs enfants, cherchaient, par ce moyen, à reconquérir une liberté à laquelle ils avaient droit depuis longtemps, et à sortir d'un esclavage dont le terme n'arriverait peut-être jamais, s'ils se bornaient à l'attendre.

Dès qu'on s'apercevait qu'un homme avait déserté, on envoyait immédiatement une *commission* à sa poursuite; mais c'était toujours en vain, ou, pour compléter le tableau, la commission elle-même prenait la clef des champs et ne reparaissait plus. Un ou deux déserteurs furent saisis cependant, passèrent en conseil de guerre, et furent condamnés à être fusillés; mais les formalités judiciaires étaient longues, et l'ordre d'exécution, qui devait partir du ministère de la guerre, n'arrivait pas. Ces deux condamnations ne produisirent aucun effet salutaire, et, bien que tous les jours on lût à la troupe les articles du code militaire relatifs à la désertion, afin que personne ne péchât par ignorance, les défections n'en devinrent que plus nombreuses. C'est alors que parut un ordre du jour excessivement sévère, et ainsi conçu : « Tout déserteur qui sera saisi sera jugé par un conseil de guerre verbal et exécuté dans les vingt-quatre heures. » Cet ordre du jour, à la fois si laconique et si décisif, fit une certaine impression sur la troupe, et nous

restâmes plus de huit jours sans constater une désertion; mais, hélas! un malheureux soldat ne tarda pas à vouloir suivre l'exemple de ses devanciers, et, moins habile ou moins heureux que ces derniers, il fut capturé, par hasard, à deux kilomètres du point d'où il était parti. Il avait échangé ses vêtements militaires contre un poncho et un chiripa de gaucho, et enfoncé sur sa tête un vieux chapeau de feutre à larges bords. En présence de ce déguisement, il ne pouvait nier son crime, et il ne chercha pas à le faire. On l'attacha sur un cheval, et on l'amena au fort Lavalle, où un conseil de guerre fut immédiatement réuni, et prononça la condamnation à mort. L'exécution devait avoir lieu le lendemain matin.

Le malheureux écouta sa sentence avec un calme et une résignation qui ne se démentirent pas un instant. Il savait, en désertant, qu'il risquait le tout pour le tout, et peut-être la mort lui paraissait-elle moins affreuse, parce qu'elle venait mettre un terme à une existence dont le charme n'avait sans doute rien d'enviable. Je ne me rappelle pas si ce soldat était un vétéran ou une recrue, s'il avait fini son temps de service ou s'il lui restait encore à payer sa dette à la patrie ou à la justice; mais ce que je sais, c'est qu'un grand nombre de militaires, arrivés depuis huit à quinze jours au corps, et regrettant probablement leur ancienne liberté, s'étaient déjà hâtés de se soustraire à l'obéissance et à la discipline, en

désertant et en prenant la fuite dans le désert, soit à pied, soit à cheval.

Après que la sentence fut prononcée, on mit le prisonnier en *capilla* (en chapelle). Pour cela, on l'enferma dans une tente qu'on avait dressée près de la porte du quartier, et on le laissa là toute la nuit, avec les fers aux pieds et aux mains, et sous la garde de deux sentinelles. On lui donna à souper, et on lui accorda en outre quelques cigarettes et deux verres de vin.

Que les heures de la nuit durent lui paraître longues ! Quelles angoisses durent déchirer son âme pendant une si longue agonie, lorsque, seul et loin des siens, il voyait approcher peu à peu l'heure du supplice ! Le silence solennel de la pampa n'était interrompu que par le cri des sentinelles, dont la voix devait retentir douloureusement aux oreilles du malheureux condamné, et par le bruit des pas ou le cliquetis des sabres de la garde, qui allait de temps en temps relever les factionnaires.

Enfin le jour arriva, et bientôt les clairons sonnèrent la diane, puis la générale. Toutes les troupes montèrent à cheval et se réunirent dans la cour du quartier d'infanterie. Là on avait déjà planté un poteau, contre lequel était placé un petit banc destiné à faire asseoir le condamné au moment du supplice. Les régiments se mirent en ordre de bataille en formant un demi-cercle; la musique joua une marche guerrière, et le déserteur fut amené. On lui banda

les yeux, et on l'attacha sur le banc fatal. Un peloton de cinq hommes, commandés par un lieutenant, sortit des rangs, les fusils tout armés. L'officier leva son épée, le condamné fut couché en joue; l'épée retomba, aussitôt une violente détonation se fit entendre, et cinq balles traversèrent la poitrine du malheureux, qui fut instantanément foudroyé. Malgré cela, un soldat s'avança et lui donna le coup de grâce. La musique se fit entendre de nouveau; les troupes défilèrent devant le cadavre et se rendirent à leurs quartiers respectifs. J'allai moi-même constater la mort du soldat; on dressa le procès-verbal du décès, et la triste cérémonie était terminée, laissant une profonde impression dans l'esprit des soldats et des chefs eux-mêmes, qui ne pouvaient dissimuler leur émotion.

Cette exécution mit un terme aux désertions, et, à partir de ce jour, les nouveaux engagés ne songèrent plus qu'à faire leur devoir et à remplir leurs engagements; les vétérans, qui avaient fini leur temps et qu'on retenait encore indûment dans l'armée, se résignèrent, en attendant que l'heure de la justice sonnât pour eux.

V

Quelques semaines après, la province d'Entre-Rios s'étant soulevée, à l'instigation de Lopez Jordan, toutes les troupes de ligne furent envoyées de l'autre côté du Parana pour réprimer la rébellion, et remplacées à la frontière par des gardes nationaux. Mon désir de retourner en France devint alors plus ardent, et je profitai de l'occasion pour donner ma démission et revenir à Buenos-Ayres, où j'arrivai le 10 juillet.

Le paquebot *la France*, de la ligne de Marseille, partait le 20; aussi je me hâtai d'arrêter ma place, afin de n'avoir plus aucun prétexte de prolonger davantage mon séjour à la Plata, que je quittais avec regret cependant, et où j'avais reçu une si généreuse et si aimable hospitalité.

Pendant les quelques jours qui précédèrent mon départ, j'allai faire mes adieux aux nombreux amis que j'avais à Buenos-Ayres, et enfin, le 19 au soir, je me rendis au ponton, où je m'embarquai à bord d'un petit bateau à vapeur, qui devait me porter, avec quelques autres passagers, à bord de la *France*, mouillée à 28 milles au large.

Dès qu'on eut largué l'amarre qui nous retenait

encore au sol américain par l'intermédiaire du ponton, et que le bruit sec et saccadé de la machine vint m'avertir que nous étions déjà en route, je regardai en arrière, et je vis de nombreux mouchoirs qui s'agitaient en l'air en signe d'adieu. Le temps était magnifique, et le fleuve, paisible en ce moment et uni comme une glace, s'étendait à perte de vue devant nous, et roulait tranquillement vers l'Océan ses flots jaunâtres chargés de limon, au-dessus desquels flottaient çà et là quelque épave jetée à l'eau par les marins, ou quelque tronc d'arbre arraché au rivage. Pendant une heure et demie nous naviguâmes parmi les navires, ancrés plus ou moins au large suivant leur tirant d'eau ; puis bientôt nous nous trouvâmes complètement isolés. Le rivage devenait de plus en plus confus, et la ville elle-même ne nous montrait plus que les hautes coupoles de ses églises, dont la silhouette hardie et majestueuse tranchait encore sur le ciel grisâtre qui formait l'horizon de ce côté. Tous les passagers paraissaient être en proie aux mêmes sentiments, aux mêmes regrets ; la plupart tenaient constamment leurs regards dirigés vers la terre, qui semblait fuir derrière nous, et sur laquelle ils avaient laissé peut-être de tendres amitiés ou de doux souvenirs. J'en vis plus d'un essuyer une larme furtive ou étouffer un sanglot. D'autres, au contraire, partaient avec joie, et regardaient sans cesse du côté de la *France*, qui se dessinait à l'horizon sous forme d'une grande masse noire pourvue de deux

mâts et de deux gigantesques cheminées, d'où s'échappaient déjà de noirs tourbillons de fumée. Nous accostâmes enfin le vaisseau, et bientôt nous prîmes possession des étroites cabines qui nous avaient été désignées d'avance, et dans lesquelles nous installâmes nos bagages les moins encombrants.

A six heures on servit le dîner, et ce premier repas, dont le menu avait été savamment combiné, nous donna d'ores et déjà une haute idée du talent de notre maître d'hôtel, et un avant-goût du régime alimentaire qui nous était réservé pendant la traversée. Nous fîmes connaissance avec nos voisins ou nos voisines de table ; la plus franche gaieté ne cessa de régner parmi les convives, et au dessert, d'un commun accord, nous portâmes un toast à la république Argentine, dont quelques citoyens se trouvaient parmi nous.

Le lendemain matin, de bonne heure, j'entendis le bruit des chaînes et le cliquetis du guindeau, annonçant qu'on devait lever l'ancre. Je me levai aussitôt pour assister à l'opération, et je trouvai réunis sur le pont un grand nombre de passagers, qui attendaient avec impatience le premier coup de piston de notre gigantesque machine.

La *France* est un superbe paquebot de 4,000 tonneaux de jauge, qui a été construit dans les chantiers de Marseille, et dont l'aménagement et la marche ne laissent rien à désirer. Sa longueur totale est de 130 mètres, et sa largeur au maître bau est de 10 à

11 mètres seulement, ce qui lui donne une forme extrêmement allongée et très gracieuse. Une puissante machine de 800 chevaux de force met en mouvement une hélice qui fait en moyenne soixante tours par minute, et communique au navire une vitesse de 270 milles par vingt-quatre heures, c'est-à-dire d'environ 5 mètres par seconde ou par chaque tour d'hélice. Je ne fatiguerai pas le lecteur par de plus longs détails, et si je donne ces chiffres, c'est dans le seul but de fournir un simple renseignement sur la marche d'un paquebot; je me permettrai cependant d'ajouter que la *France* constituait, pour ainsi dire, une petite ville flottante, car sa population n'était guère inférieure à 1,200 habitants, et elle pouvait en contenir encore davantage. Il y avait sur le pont une étable bien garnie de bœufs et de vaches laitières, et une bergerie renfermant des moutons, des agneaux et des chevreaux. Des monceaux de légumes frais remplaçaient le potager, et d'innombrables cages à poules, logeant toute sorte de volailles, tenaient lieu de volière et de colombier.

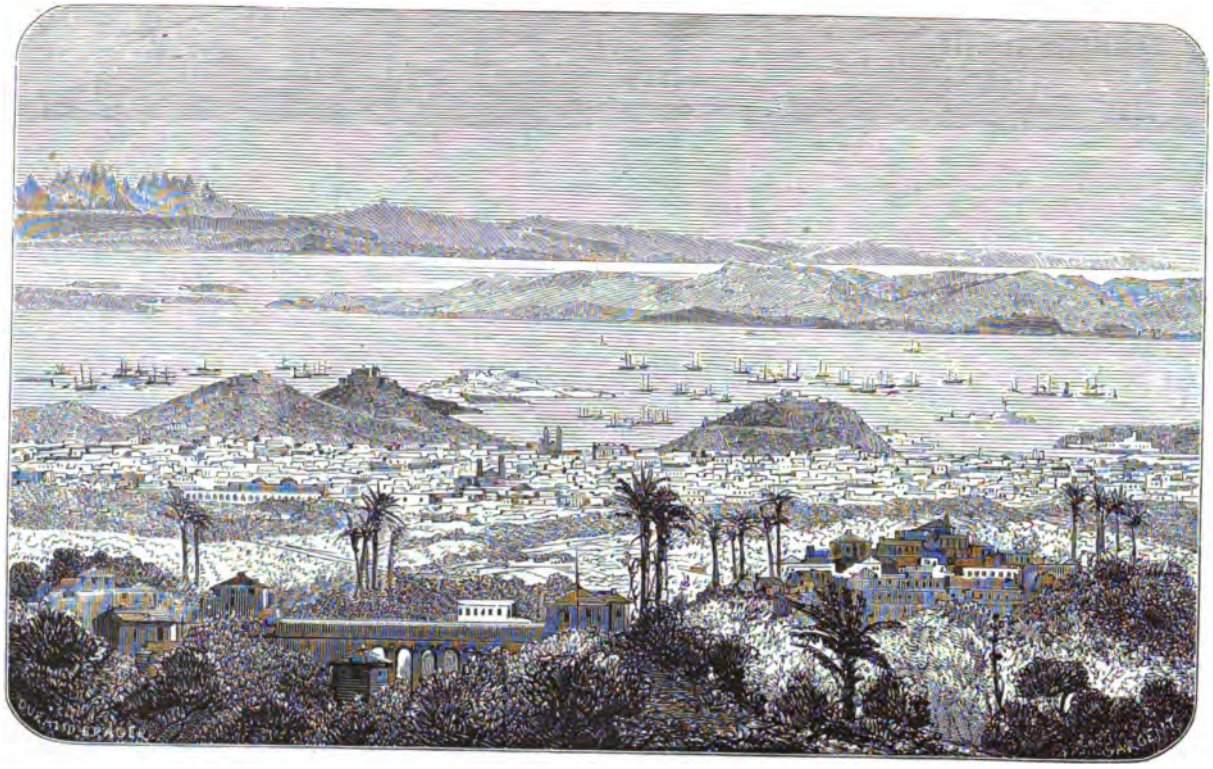
Nous ne tardâmes pas à nous mettre en route, et quelques heures après la côte ne nous apparaissait plus que comme un long nuage grisâtre. Dans la soirée, nous arrivâmes devant Montevideo, où nous jetâmes l'ancre.

Le lendemain soir, à 4 heures, nous quittions ce dernier port et nous prenions la mer. Le navire ne tarda pas à gagner le large. Peu à peu la ville disparut

à nos yeux, et la montagne ou colline au pied de laquelle s'étend la capitale de l'Uruguay, et qu'on appelle *el Cerro,* nous indiqua seule encore pendant quelques instants l'embouchure du Rio de la Plata, car on passe sans transition du fleuve dans l'Océan.

Quoique la mer fût assez tranquille, plusieurs passagers commencèrent bientôt à ressentir les effets du mal de mer, et le soir, à table, on remarqua de nombreuses places vides. Quand l'ombre du crépuscule nous eut caché la terre, nous pûmes voir encore briller à l'horizon le phare de Maldonado, dont la vue m'avait causé une si agréable surprise cinq ans auparavant, lorsque j'allais aborder pour la première fois le continent américain. Je restai longtemps sur le pont, regardant tantôt le phare et tantôt les fanaux de position de quelque voilier qui se dirigeait vers la Plata ou vers le cap Horn, jusqu'à ce que, vaincu par le sommeil, je me décidai à aller me coucher.

Le jour suivant, on pouvait encore apercevoir la terre. A midi, on afficha sur un petit tableau *ad hoc* la situation du navire, le *point,* et le nombre de milles parcourus depuis la veille, et qui atteignait le chiffre de deux cent trente. Quelques passagers, qui s'étaient munis de cartes avant leur départ, se mirent à *pointer,* voulant montrer ainsi qu'ils étaient familiers avec les latitudes et les longitudes. Pendant trois jours nous côtoyâmes, pour ainsi dire, le continent, que



Vue de Rio-de-Janeiro.

nous perdions rarement de vue, et le 25, à midi, nous entrions dans la baie de Rio-de-Janeiro, après avoir parcouru 1030 milles depuis Montevideo.

VI

Jusque-là je ne connaissais les régions tropicales que par les descriptions plus ou moins pompeuses que j'avais trouvées dans les livres de voyages, et il me tardait beaucoup de vérifier moi-même *de visu* les assertions des voyageurs. Je cherchais en vain ces forêts vierges impénétrables, cette luxuriante végétation dont on m'avait si souvent parlé, et je ne voyais autour de moi que des rochers absolument nus, qu'une côte stérile et déserte, formée de montagnes granitiques de plusieurs centaines de mètres d'élévation, et que dominent deux pics appelés l'un *o Pão de assucar*, l'autre *o Corcovado*.

En entrant dans la baie on remarque aussi un phénomène naturel assez singulier et bien connu des voyageurs; c'est la *Tête de Lafayette*. On appelle ainsi une crête de montagne passablement élevée, dont le bord supérieur figure assez exactement le profil de la tête du général français. Pendant plus d'une demi-heure la *France* navigua doucement dans les eaux

calmes de la baie, au milieu des rochers gigantesques qui semblent avoir été jetés çà et là par la main des Titans, et dont quelques-uns sont surmontés d'un fort ou portent une batterie. Peu de sites dans le monde égalent la beauté de ce vaste bassin, dont les eaux tranquilles reflètent de toute part un mélange de rochers élancés, de mâts de navires, de maisons, de jardins et de temples. Enfin, parvenus en face de la ville, la machine s'arrêta, et nous jetâmes l'ancre à un mille environ du rivage.

Nous ne tardâmes pas à voir arriver de tous les côtés de longues pirogues montées par des nègres qui venaient nous faire leurs offres de service pour nous débarquer. Je ne me fis pas longtemps prier, et, accompagné de deux passagers avec qui j'avais déjà noué à bord des relations assez intimes, je descendis dans une de ces pirogues. Notre batelier était un vieux nègre de haute stature, aux bras nerveux, à la barbe grisonnante. Sous la vigoureuse impulsion de ses deux avirons, la légère nacelle vola, pour ainsi dire, sur la surface des eaux, et nous ne tardâmes pas à accoster au rivage.

Comme nous avions l'intention de revenir coucher à bord, nous nous gardâmes bien de payer notre passage, et nous donnâmes ordre à notre nègre de nous attendre vers minuit pour nous rapporter. De cette manière, ayant fixé notre prix d'avance, nous étions sûrs non seulement de n'être pas exploités, ainsi que cela arrive souvent aux voyageurs inexpérimentés,

mais encore de trouver un bateau à une heure aussi avancée.

Ma première impression en débarquant sur le sol brésilien ne fut pas, il faut le dire, très favorable. Le quai, assez malpropre, du reste, n'offrait rien d'intéressant, si ce n'est quelques grandes négresses, vieilles et ridées, qui, à l'abri d'immenses parapluies, fumaient tranquillement leur pipe ou leur cigare, et vendaient des oranges, des bananes, des melons d'eau, des ananas, des cannes à sucre et divers autres fruits du pays. En entrant dans la ville, je trouvai des rues étroites, tortueuses, des maisons mal bâties, des magasins sans apparence, ressemblant à des caves à fleur de terre, et répandant une odeur assez désagréable; beaucoup de nègres et de mulâtres, les uns déguenillés, les autres vêtus avec beaucoup de recherche et d'élégance, et portant invariablement un chapeau noir à haute forme sur la tête, et un parapluie à la main en guise d'ombrelle.

Je ne tardai pas cependant à modifier un peu mes premières impressions en arrivant à la *rua Ouvidor*, le boulevard des Italiens de Rio-de-Janeiro. Là se trouvent, en effet, des boutiques élégantes qui ne seraient nullement déplacées dans nos plus belles rues d'Europe, et une foule de gens de tout âge, de toute couleur et de toute nationalité, qui paraissent n'être venus là que dans un simple but de promenade. On y entend toutes les langues, on y voit des représentants de tous les pays : l'Anglais coudoie le Fran-

çais; l'Allemand marche côte à côte avec l'Espagnol ou le Russe; l'Italien suit l'Américain du Nord et précède le Norwégien; et au milieu de toute cette population cosmopolite domine le Brésilien, dont le type a une couleur locale facile à saisir.

Si on a la curiosité de s'arrêter devant une boutique et de promener le regard sur l'étalage d'une vitrine, on est un peu surpris d'y voir affichés des prix dont le chiffre semble fantastique et fait exclusivement pour le pays des diamants : une brosse à dents est marquée 1,000 reis; un chapeau de soie, 15,000; un paletot vaut 60,000 reis; une montre commune 100,000 reis; un diamant de médiocre grosseur ne vaut pas moins de *trois* à *quatre cent mille* reis. Un pays qui vend les choses si cher doit être bien riche, ou l'argent doit valoir fort peu de chose. Détrompez-vous; le précieux métal a là-bas presque autant de valeur qu'ici. Pour vous en convaincre, allez chez un changeur, et, si ce dernier est de bonne foi, il vous donnera pour une livre sterling une liasse de billets de banque et une pleine main de jetons en nickel, le tout représentant une valeur de *neuf mille et quelques cents* reis. Je ne sais ce qui a pu faire adopter par les Brésiliens une unité monétaire de si infime valeur, mais la chose n'en est pas moins singulière.

J'aurais cru tout d'abord que la chaleur devait être accablante à Rio; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que la température était très supportable et ne

semblait pas dépasser de beaucoup celle de notre été. Comme les rues sont très étroites et que la plupart des magasins ont de grandes enseignes placées verticalement aux façades des maisons, ces enseignes s'entre-croisent presque au-dessus de la tête des promeneurs, et forment autant d'écrans qui arrêtent presque entièrement les rayons du soleil.

Si les piétons sont nombreux dans les rues de Rio, les voitures y sont relativement rares; mais en revanche on trouve partout des tramways traînés par des mules, et qui vont dans toutes les directions, soit en ville, soit vers les faubourgs ou vers la campagne. Ces véhicules marchent très vite et parcourent souvent des rues dans lesquelles les rails touchent presque les bordures des trottoirs.

N'ayant aucun but spécial autre que celui de voir le plus de choses possible pendant le peu de temps dont nous pouvions disposer, nous courions de tous côtés presque sans nous arrêter. Aucun monument remarquable ne s'offrait à notre vue, et les jardins clairsemés dans la ville étaient loin de me donner une haute idée de cette végétation tropicale que je cherchais encore, quoiqu'ils renfermassent d'assez jolis arbres et un grand nombre d'autres plantes qui m'étaient complètement inconnues. Je trouvais que cela ressemblait trop à une serre, et j'aurais voulu que la main de l'homme n'eût pas tant cherché à aider ou plutôt à contrarier la nature. Au milieu d'un de ces jardins, je pus admirer cependant une œuvre

d'art fort remarquable, sortie des ateliers de Paris, et due aussi, je crois, à un artiste parisien. C'est un immense monument en bronze et en granit, surmonté de la statue de don Pedro, empereur du Brésil, et entouré d'un grand nombre d'autres figures allégoriques.

Après avoir parcouru la ville dans tous les sens pendant plusieurs heures, et visité la cathédrale et quelques autres monuments, nous arrivâmes au pied d'une haute colline couverte de belles constructions, les unes paraissant neuves ou presque neuves, et les autres fort anciennes. Un immense escalier en granit, bordé de belles balustrades, conduisait jusqu'à une assez grande hauteur, et au pied de la colline on trouvait une fontaine dont les eaux fraîches et limpides coulaient abondamment dans un grand bassin en pierre. Voyant l'entrée ouverte, nous montâmes l'escalier; puis, ayant rencontré un monsieur, nous déclinâmes nos titres de médecins et d'étrangers, et nous lui demandâmes la permission de visiter les bâtiments que nous avions devant nous. Notre demande fut fort bien accueillie, et le monsieur, après s'être muni d'un trousseau de clefs, s'offrit de fort bonne grâce pour nous accompagner.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que nous étions dans un hôpital en voie de construction, et presque sur le point de recevoir des malades, car un grand nombre de chambres et de salles étaient déjà aménagées. C'était un établissement magnifique, dans

lequel les exigences de l'hygiène la plus rigoureuse étaient savamment et amplement remplies. Le mobilier était d'une richesse dont je n'avais pas encore vu d'exemple dans un hôpital : les commodes et les tables de nuit étaient en acajou et recouvertes en marbre, les fontaines en porcelaine, les tables en chêne verni ou recouvert de marbre. De nombreuses et grandes fenêtres donnaient à profusion du jour et de l'air. Après avoir visité et admiré l'édifice jusque dans ses moindres détails, nous gravîmes encore de nombreuses marches d'escalier, et nous pénétrâmes dans un vieux cloître d'une très belle architecture et parfaitement conservé. Nous traversâmes un petit jardin planté de vignes et d'arbres fruitiers, et, gravissant un étroit sentier assez rapide, nous parvînmes au sommet de la montagne, occupé par un cimetière et par une vieille église gothique d'une construction très élégante, et remplie de dorures et de sculptures. De ce point élevé on jouissait d'un coup d'œil magnifique. L'immense baie de Rio, entourée d'une ceinture de rochers, et ressemblant à un grand lac couvert de vaisseaux et d'embarcations, s'étendait au loin et pénétrait dans les innombrables découpures de la côte. Les maisons, entassées, pour ainsi dire, les unes sur les autres, au centre de la ville, espacées et entourées de jardins dans les faubourgs, couvraient une vaste étendue de terrain; là s'agitait, comme dans une ruche gigantesque, une population de près de 400,000 habitants. Des montagnes grises,

à la cime dénudée et aux flancs couverts de bambous et de palmiers, formaient comme un encadrement à ce magnifique panorama. Dans le lointain, l'Océan étalait à perte de vue ses flots bleus.

Je m'arrachai avec regret à cette contemplation, à laquelle la fraîcheur de l'air, sur ce plateau élevé, ajoutait un charme de plus; et, malgré l'amabilité de notre cicerone, qui semblait prendre plaisir à nous voir admirer les beautés de son pays, nous ne voulûmes pas abuser de sa complaisance plus longtemps, et nous reprîmes le même chemin que nous avions parcouru en venant. Avant de nous quitter, notre guide, qui était, je crois, un des administrateurs de l'établissement, nous remit sa carte de visite et diverses brochures relatives à son administration. Autant que j'ai pu en juger depuis par ces écrits, cet hôpital et ce monastère sont la propriété des *irmandades*, espèces de sociétés ou associations, dont le but fondamental est philanthropique, mais qui se donnent un caractère religieux en acquérant et en construisant des églises et des chapelles, où les membres de la confrérie, ou *irmâos*, ont le droit d'assister aux cérémonies du culte dans un costume spécial.

En partant de là, nous nous dirigeâmes vers un hôtel français, où l'on nous servit un excellent dîner; puis nous allâmes à l'Alcazar, où jouait alors une troupe française.

Le sujet de la représentation était *la Timbale d'argent*. Le premier acte alla tant bien que mal, car on

pouvait remarquer dans la pièce quelque chose d'insolite, et on entendait du bruit dans les coulisses. Au second acte, un acteur et une actrice, qui avaient déjà commencé à se disputer, continuèrent à faire du tapage, et, lorsque les artistes durent entrer en scène, l'actrice refusa net de paraître, et feignit une attaque de nerfs. Comme le public s'impatientait et qu'on n'avait personne pour remplacer la dame de mauvaise humeur, on dut suspendre la représentation. Le caissier s'était hâté de mettre les fonds en lieu sûr; mais l'assistance ne se tint pas pour satisfaite, et réclama son argent avec des cris et des menaces.

La police, qui intervint aussitôt, ne put rétablir l'ordre, et l'administration, craignant sans doute quelque mauvais coup, car on parlait déjà de démolir le théâtre, finit par où elle aurait dû commencer, et nous rendit notre argent. Faute de pouvoir mieux employer son temps, il nous fallut aller au café, où nous restâmes jusqu'à minuit.

En sortant de là, nous nous rendîmes sur le quai et nous y trouvâmes notre vieux batelier nègre, qui attendait à l'endroit convenu.

La nuit était superbe. Le ciel était resplendissant d'étoiles; l'atmosphère était fraîche, et l'on sentait de temps en temps comme des émanations parfumées qui venaient de terre. Notre pirogue laissait derrière elle un long sillage phosphorescent, et chaque coup d'aviron produisait une vive clarté. Des milliers de petites étoiles de feu roulaient dans les flots agités

par la rame, et l'eau soulevée retombait en pluie d'argent. Je n'ai jamais observé nulle part le phénomène de la phosphorescence de la mer comme cette nuit-là. La tranquillité des eaux de la baie et la chaleur qui y règne doivent sans doute être favorables à la propagation des *noctiluques*, car ce sont ces petits vers luisants microscopiques qui produisent la phosphorescence, ainsi que je l'ai déjà dit au commencement de cet ouvrage. Quoique plusieurs années se soient écoulées depuis mon retour de ces lointains pays, j'ai toujours conservé le plus agréable souvenir de cette charmante petite promenade en pirogue dans la baie de Rio-de-Janeiro.

VII

Comme nous ne devions prendre la mer que le lendemain soir, je m'empressai de descendre à terre de grand matin, avec les deux amis qui m'avaient déjà accompagné. Je voulais voir, en effet, une des curiosités de Rio, dont on m'avait fait beaucoup d'éloges, et dont j'avais vu moi-même la photographie : je veux parler du jardin botanique, situé à une douzaine de kilomètres de la ville, autant que j'ai pu en juger du moins par le temps que nous avons mis pour y arriver.

A cet effet, nous montâmes dans un tramway traîné par des mules vigoureuses, qui, une heure après, nous déposait à la porte même du jardin. Ce petit voyage est fort agréable. Les voitures sont formées d'une simple plate-forme, sur laquelle sont disposées plusieurs rangées de bancs abrités du soleil par une tente en toile. De cette manière on évite la chaleur, ce qui n'aurait pas lieu dans des véhicules fermés, et on ne perd rien du paysage fort pittoresque qu'on ne tarde pas à avoir sous les yeux dès qu'on quitte la cité proprement dite. Pendant plusieurs kilomètres on chemine au milieu des maisons de campagne et des villas des riches habitants de Rio ; on ne voit de chaque côté que des habitations splendides, construites en briques et en granit, et entourées de jardins remplis de fleurs et de plantes tropicales du plus délicieux effet. Un peu plus loin la campagne est moins belle, et on traverse des champs incultes et presque dépourvus de végétation ; mais, dans le lointain, on voit les riches campagnes couvertes de verdure, et les montagnes dont les flancs disparaissent sous des massifs de bambous, de palmiers, de cactus, d'aloès et d'une foule d'autres plantes que nous cultivons ici à grand'peine dans nos serres chaudes.

En face de la station des tramways s'élève le *Corcovado*, montagne granitique dont l'arête, à peu près verticale d'un côté, atteint une hauteur de deux mille cinq cents pieds, et domine le jardin botanique, qui s'étend à sa base. L'autre côté présente une énorme

proéminence ou bosse, qui a fait donner à ce pic son nom de *Corcovado*, qui signifie *bossu* en portugais.

A peine eus-je franchi la grille du jardin, que j'éprouvai une sorte de saisissement. Il me semblait que j'étais subitement transporté dans le royaume des fées, tant le tableau que j'avais sous les yeux était grandiose. Je me trouvais en face de cette merveilleuse allée de palmiers, longue de plus de cinq cents mètres, dont les Brésiliens sont à juste titre si fiers. Je voyais ces stipes énormes, dont la base renflée avait plusieurs mètres de circonférence, et dont la hauteur était si grande qu'on distinguait à peine les feuilles et les fruits. Ces troncs grisâtres, luisants et polis, ressemblaient à de gigantesques colonnes de granit supportant un couronnement de palmes finement découpées. Tous ces arbres avaient absolument la même taille et la même grosseur; on eût dit qu'ils avaient tous été coulés dans le même moule. Leur feuillage immobile leur donnait un air de tristesse et de mystérieuse mélancolie, à laquelle on semblait forcé de s'associer. La pelouse qui s'étendait à leurs pieds était d'une irréprochable régularité; pas un brin d'herbe ne dépassait l'autre, et les allées, couvertes de sable fin, s'alignaient avec une rigueur mathématique. De chaque côté de l'allée principale on en voyait d'autres perpendiculaires à la première, et plantées soit de palmiers, soit d'autres arbres plus ou moins remarquables, et couverts de plantes para-

sites de la famille des orchidées et des broméliacées. Au fond du jardin et sur les côtés se trouvaient des massifs de bambous, dont les tiges, longues de quinze à vingt mètres, formaient tantôt une forêt impénétrable, tantôt des berceaux ombragés ou de mystérieuses allées couvertes d'un dôme de feuillage que ne traversaient jamais les rayons du soleil. Çà et là on rencontrait un filet d'eau fraîche et limpide, qui formait de loin en loin de petites cascades où les oiseaux-mouches venaient folâtrer et baigner leur riche plumage. Ces petits ruisseaux alimentaient des bassins couverts de gigantesques nénuphars.

Je me promenai pendant plusieurs heures dans cet Éden délicieux. Il me semblait que mon cœur se dilatait en présence de cette nature si belle; l'atmosphère était tiède, et les bois exhalaient une douce senteur qui m'était inconnue, et qui produisait en moi une sorte d'ivresse. Il fallut bientôt, cependant, songer à retourner en ville et à s'embarquer. Je m'arrachai avec peine à cette douce contemplation dans laquelle j'étais plongé, et je quittai avec regret, et non sans jeter en arrière un regard d'adieu, ces sites délicieux et enchanteurs que je ne reverrai probablement jamais.

A dix heures du soir, j'étais à bord. A dix heures et demie, la *France* tirait deux coups de canon pour avertir les voyageurs retardataires qu'on allait lever l'ancre, et à minuit nous sortions des passes en faisant avec des lanternes colorées et des feux de Ben-

gale des signaux convenus avec le fort qui gardait l'entrée de la rade, et qui était ainsi avisé que c'était nous qui nous en allions. Il faut savoir, en effet, que les navires ne peuvent entrer dans le port ou en sortir que pendant le jour.

Après nous être éloignés de terre d'une quarantaine de lieues, nous remontâmes vers le nord en longeant la côte du Brésil pendant quatre jours; puis, laissant derrière nous le continent américain, qui ne tarda pas à disparaître, nous cinglâmes vers la haute mer.

Le 2 août, nous passâmes tout près de l'île Saint-Paul, située à environ 2° au nord de l'équateur; mais pendant plusieurs jours nous ne vîmes que le ciel et l'eau, et quelques navires qui allaient dans diverses directions, et avec lesquels nous échangeâmes quelquefois les signaux.

Le 6 août, à cinq heures du matin, nous arrivâmes à Saint-Vincent, une des îles du Cap-Vert, où nous jetâmes l'ancre. Nous devions y rester jusqu'au soir pour prendre du charbon et quelques vivres frais.

L'île Saint-Vincent est absolument déserte et stérile ; on n'y voit que des rochers et des montagnes arides, dont une présente un singulier phénomène, ou plutôt une étrange conformation : sa crête, en effet, est découpée de telle sorte qu'elle figure très exactement le profil de la tête de Louis XVI, supposée penchée sur la nuque et regardant le ciel.

Dès que le navire fut mouillé, les insulaires vinrent de tous côtés pour nous offrir les produits de leur

pays, qui consistaient en nattes d'herbes habilement tissées, en parures de coquillages telles que bracelets, colliers, boucles d'oreilles et autres objets, et enfin en oiseaux et en fruits.

Quelques instants après, nous vîmes arriver à la nage un certain nombre de petits nègres absolument nus, qui se mirent à jouer dans l'eau comme ils auraient pu le faire sur la terre ferme. Ils se poursuivaient en nageant, plongeaient à plusieurs mètres de profondeur, se battaient sous l'eau, remontaient à la surface, et replongeaient encore pour aller sortir à une grande distance. Les officiers du bord nous expliquèrent l'arrivée de ces petits négrillons, qui ne parlaient pas français, mais qui faisaient force signes et grimaces pour tâcher d'être compris. Ils nous dirent qu'ils venaient pêcher les pièces de monnaie que les passagers voudraient bien jeter dans la mer.

Nous ne tardâmes pas à faire l'expérience, et à la première pièce de dix sous qui fut lancée dans l'eau, tous les petits nègres se hâtèrent de plonger pour la rattraper. Ce fut l'affaire de quelques secondes. Celui qui s'était trouvé le plus à portée ou qui avait été le plus leste reparut bientôt au-dessus de l'eau avec la pièce de monnaie entre les dents. Pendant plusieurs heures, les passagers s'amusèrent à ce jeu d'un nouveau genre, et pas une pièce de monnaie ne tomba au fond de la mer.

L'eau était d'une transparence parfaite, de sorte

que l'on pouvait voir les nègres jusqu'à une grande profondeur, et suivre tous leurs mouvements lorsqu'ils se disputaient ou s'arrachaient les uns aux autres les pièces blanches. Il ne fallait pas, en effet, leur jeter de sous, car ils nous les lançaient immédiatement sur le pont en signe de dédain. La plupart d'entre nous avaient encore un certain nombre de pièces en nickel de cent et de deux cents reis, soit de vingt-cinq ou de cinquante centimes de notre monnaie, provenant de Rio. Les petits nègres en firent leur profit, et le soir, lorsqu'ils montèrent sur le bateau qui était venu nous apporter du charbon, nous les vîmes fort occupés à faire leur caisse : quelques-uns d'entre eux avaient plus de quarante à cinquante pièces de monnaie, et paraissaient fort satisfaits de leur journée.

A trois heures on leva l'ancre, et avant la nuit les îles du Cap-Vert ne paraissaient plus derrière nous que comme un nuage grisâtre.

Nous nous approchâmes peu à peu de la côte d'Afrique, et, le 10 août, nous avions devant nous les îles Canaries, au milieu desquelles se détachait le pic de Ténériffe, situé sur l'île de même nom, et dont le cône gigantesque, surmonté d'un volcan aujourd'hui éteint, s'élève à 3,700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Laissant à notre gauche l'île de *Fuerteventura*, nous nous rapprochâmes suffisamment du continent africain pour en voir très distinctement la côte, que nous longeâmes bientôt constamment à quelques milles de distance, jusqu'au détroit de Gibraltar. On

ne saurait s'imaginer un voyage plus charmant; la mer était très calme, le temps magnifique; et, quoique les côtes du Maroc ne présentassent rien d'extraordinaire, ce voisinage de la terre ferme, qui nous semblait être seulement à quelques portées de fusil, rendait la traversée bien moins monotone, et nous faisait paraître le temps moins long.

Le 13, nous passâmes en vue de Tanger, et, dans l'après-midi, nous entrâmes dans le détroit de Gibraltar en longeant la côte d'Espagne. Bientôt même nous pûmes entrevoir la ville de Gibraltar et l'immense forteresse qui garde l'entrée de la Méditerranée. C'est un gigantesque rocher, ou plutôt une montagne de granit taillée à pic du côté de la mer, hérissée de canons, et toute creusée de casemates.

Enfin, le 16 août, après vingt-sept jours de traversée, nous jetions l'ancre devant Marseille. Toutefois nous ne pûmes pas débarquer immédiatement, parce que nous avions perdu deux passagers pendant le voyage. Il fallut arborer le pavillon jaune et faire quatre jours de quarantaine au lazaret. Ces quatre jours me parurent d'une longueur désespérante. Quoique nous fussions relativement bien traités au lazaret, le service du restaurant laissait néanmoins beaucoup à désirer, et l'impatience que nous causait ce retard nous rendait aussi peut-être plus exigeants.

Ce fut une joie universelle lorsqu'on nous donna l'ordre de remonter à bord. Une heure après, la *France* avait jeté l'ancre dans le port neuf, et les

passagers se hâtaient de débarquer et de se disperser chacun de son côté.

En définitive, nous avions fait une excellente traversée, et, en retranchant les haltes, nous avions parcouru 6,119 milles en vingt-quatre jours, soit une moyenne de 255 milles par vingt-quatre heures. Nous étions partis de Buenos-Ayres en plein hiver, nous arrivions en France au milieu de l'été.

En foulant de nouveau le sol de ma patrie, après cinq années d'absence, j'éprouvai une grande émotion que je ne saurais traduire par des mots. Le contraste de ma nouvelle existence avec mon existence passée, le souvenir de mes aventures, la joie que me causait le retour, le bonheur d'avoir échappé à tant de dangers, d'avoir parcouru tant de pays et visité tant de peuples, tout cela formait un ensemble indéfinissable qu'on ne saurait comprendre sans l'avoir éprouvé.

Malgré les bons souvenirs que j'avais emportés d'Amérique, malgré les délicieux instants que j'avais souvent passés dans ces lointains pays, je me vois néanmoins forcé de conclure comme le comte d'Ursel à la fin de son livre sur l'Amérique du Sud, et, comme lui, je n'hésite pas à dire que le meilleur moment est encore le moment du retour.

FIN

APPENDICE

ÉTAT ACTUEL DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — INFLUENCE DE LA CAMPAGNE DU RIO NEGRO SUR SON AVENIR ÉCONOMIQUE[1].

Il y a déjà près de dix ans que vous avez quitté la république Argentine, et depuis cette époque ont eu lieu dans notre pays les événements les plus importants qu'enregistre notre histoire : l'adoption de Buenos-Ayres comme capitale de la république ; la destruction complète des tribus indiennes de la pampa, ayant pour conséquence la conquête de plus de 15,000 lieues carrées de terrain propre à l'agriculture et à l'industrie pastorale ; la conclusion avec le Chili d'un traité de limites honorable pour les deux nations ; la construction ou le prolongement de grandes lignes de chemins de fer, qui ont porté dans l'intérieur du pays les bienfaits de la civilisation et réveillé l'industrie, qui languissait par le manque de moyens de transport et de communications ; l'établissement dans l'intérieur même du désert d'une multitude de villes ou de villages qui deviendront

[1] Cet appendice forme la suite de l'importante lettre qui nous a été adressée par notre ami le Dr J. Luro au moment de tirer la dernière feuille de notre ouvrage. Nous avons cru être utile et agréable à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux ce travail, sorti de la plume d'un homme si compétent.

comme autant de centres de civilisation et de progrès; le raffermissement de nos institutions, que les révolutions de parti ne parviennent plus à ébranler; la consolidation de notre crédit à l'extérieur par l'accomplissement fidèle de nos engagements; l'accroissement de la prospérité de nos campagnes par l'extension que leur a donnée la conquête du désert; la naissance d'un certain nombre d'industries nationales nouvelles, et le redoublement d'activité de celles qui existaient déjà; enfin l'exportation en Europe des céréales de la Plata.

Tous ces faits, qui marquent pour le pays une ère féconde de prospérité, ont été accomplis dans ces dernières années; je vais maintenant les passer successivement en revue.

I

Jusqu'à l'année 1880, le gouvernement national avait son siège provisoire à Buenos-Ayres, capitale de la province du même nom. Par suite de dissidences entre le gouvernement de la province et le président de la république, survinrent les événements de juin, qui mirent en armes Buenos-Ayres contre l'autorité nationale, et donnèrent lieu à de sanglantes représailles; mais à la fin la province succomba, et la ville avec les autorités restèrent au pouvoir du gouvernement national. De là naquit la nécessité de fixer définitivement le siège du gouvernement national, afin d'éviter désormais le renouvellement de nouvelles hostilités. Malgré la forte opposition d'un parti qui, de tout temps, avait soutenu l'autonomie provinciale, Buenos-Ayres fut déclarée par le congrès et les chambres capitale définitive de la république Argentine.

Je n'ai pas l'intention, et cela sortirait, du reste, de

l'esprit de ce travail, d'émettre une opinion quelconque ni de discuter sur l'importance de ce fait; je me borne seulement à le mentionner, en ajoutant qu'il a eu par ses conséquences une grande importance dans l'histoire contemporaine de notre pays.

La conquête du désert, accomplie, pour ainsi dire, en deux ans, est certainement le fait le plus grandiose de notre époque pour la république Argentine, et celui dont l'armée et le pays peuvent s'enorgueillir à plus juste titre. Lorsque, en plein XIXe siècle, 15,000 lieues carrées de territoire fertile sont arrachées à la barbarie par la civilisation et livrées à l'action puissante du capital et de l'industrie, ces deux grandes forces de l'époque, c'est un phénomène dont l'importance doit être proclamée bien haut et jusque dans les derniers coins de la terre, afin qu'on sache de quoi est capable un jeune peuple qui triomphe d'une semblable entreprise.

Les États-Unis, avec leur nombreuse population et leurs puissants éléments de civilisation, n'ont pas encore pu résoudre la question indienne, malgré leurs immenses sacrifices en hommes et en argent, tandis que nous, nous venons de le faire sans bruit et sans que personne se soit aperçu qu'au milieu du désert, au sein de ces profondes solitudes dont l'aspect seul intimide les plus vaillants, une petite armée luttait avec ténacité contre un ennemi invisible, et supportait le froid, la chaleur et la faim, et toutes les misères d'une pénible campagne. Il y a des faits qui, bien qu'ignorés, ne perdent rien de leur éclat, et celui-là en est un. Sans doute la guerre et l'extermination sont les plaies de l'humanité; mais elles sont parfois justifiées par la nécessité, lorsqu'elles s'accomplissent sous la bannière et au nom de la civilisation.

Une poignée de sauvages était le fléau et l'épouvante des paisibles populations de la campagne, qui vivaient

sans cesse dans la crainte; 20,000 lieues de terrains fertiles servaient de théâtre à leurs chasses à courre, et, pendant près d'un siècle, l'essor de la population et du capital avait été arrêté par cette barrière redoutable et sauvage. Aujourd'hui, après une lutte désespérée et sans quartier, dans laquelle la civilisation et la barbarie livraient leur dernier combat, nous sommes restés vainqueurs; les plaines fertiles qui, hier encore, étaient livrées au meurtre, au pillage et à l'incendie, verront bientôt s'élever de toutes parts des cités florissantes qui exploiteront leurs richesses inépuisables et prépareront la grandeur future du pays. Les noms d'Alsina et de Roca, les glorieux initiateurs de cette œuvre gigantesque, resteront à tout jamais inscrits en caractères indélébiles dans les fastes de notre histoire, et les générations futures n'oublieront jamais les chefs courageux et la vaillante armée auxquels elles devront leur grandeur et leur prospérité.

Je crois qu'il ne sera pas inutile de transcrire ici quelques paragraphes du mémorable message qu'adressa au congrès le général Roca, alors ministre de la guerre, et aujourd'hui président de la république, pour lui demander des fonds destinés à commencer la campagne contre les Indiens.

« Le pouvoir exécutif croit le moment opportun pour soumettre à la sanction du congrès le projet ci-joint, en exécution de la loi du 23 août 1867, qui résout définitivement le problème de la défense de nos frontières du côté ouest et du côté sud, par l'adoption du système que l'expérience et l'étude n'ont cessé de conseiller depuis le siècle dernier, c'est-à-dire l'occupation du Rio Negro comme frontière de la république par rapport aux Indiens de la pampa.

« Le vieux système des occupations successives que nous a légué la conquête, et qui nous obligeait à dis-

perser les forces nationales sur une très grande étendue de territoire ouvert à toutes les incursions des sauvages, a démontré son impuissance à garantir la vie et la fortune des habitants des villes de nos frontières, constamment menacées. Il est nécessaire d'y renoncer résolument et d'aller surprendre l'Indien dans son repaire, le soumettre ou l'expulser, afin d'élever ensuite entre lui, non pas un fossé creusé dans le sol par la main de l'homme, mais la grande et insurmontable barrière du Rio Negro, rivière profonde et navigable sur tout son parcours, depuis l'Océan jusqu'aux Andes. »

Après quelques considérations historiques démontrant que depuis le commencement de ce siècle cette idée avait déjà germé dans le cerveau de quelques explorateurs, tels que Francisco Biedma, qui, en 1774, reconnut l'importance stratégique du Rio Negro, le général Roca ajoute :

« La nation dispose aujourd'hui de puissants moyens comparés à ceux que possédaient la vice-royauté et ceux mêmes sur lesquels pouvait compter le congrès de 1867, en promulguant cette loi : l'armée se trouve à Carhue et à Guamini, en plein désert, à une courte distance du Rio Negro; la population civilisée occupe plusieurs milliers de lieues au delà de la ligne de frontière que la vice-royauté nous avait léguée; et la richesse publique et particulière, que la nation a pour devoir de garantir, a centuplé.

« Avec ces éléments et ces facilités, pourrait-on hésiter aujourd'hui à tenter une opération que les vice-rois, divers gouvernements et le congrès de 1867 étaient disposés à entreprendre?

« Notre honneur même nous oblige à soumettre sans retard, par la raison ou par la force, une poignée de sauvages qui détruisent notre principale richesse et nous empêchent d'occuper définitivement, au nom du progrès

et de la sécurité générale, les plus riches et les plus fertiles territoires de la république.

« Les bienfaits de cette opération sont manifestes, et, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux auteurs qui s'en sont occupés ni d'invoquer le sentiment public qui nous pousse à réaliser cette idée, il suffit de consulter une carte de la pampa pour reconnaître que le Rio Negro est une barrière naturelle, la ligne la plus courte, la plus sûre et la plus économique, et qui, une fois occupée, ferait oublier jusqu'à la signification même du mot *frontière*, puisque la république Argentine n'a d'autres frontières à l'ouest et au sud que les sommets des Andes et l'Océan.

« La première ligne actuelle, de Patagones au fort Général-San-Martin, à l'extrémité droite de Mendoza, embrasse une étendue de trois cents lieues géographiques, et la seconde ligne, de la frontière de Buenos-Ayres à celle de Cordova, mesure cent soixante lieues, ce qui donne un total de quatre cent soixante-neuf lieues, gardées par soixante chefs, trois cent soixante-douze officiers et six mille cent soixante-quatorze soldats, coûtant annuellement à la nation, en équipement, armement, nourriture, solde, chevaux, etc., 2,361,199 piastres fortes, sans compter la valeur des constructions, des logements et des fossés qui sont nécessaires pour avancer peu à peu dans le désert, suivant le système connu depuis la conquête.

« Il en sera autrement lorsque la frontière sera établie au Rio Negro; il suffira de deux mille hommes, même de quinze cents, pour la bien garder. En occupant Choele-Choel, Chichinal, le confluent des rivières Limay et Nauquen, et la partie supérieure du Nauquen jusqu'aux Andes, on fera disparaître tout péril pour l'avenir.

« Même en n'envisageant la question qu'au point de

vue de l'économie de seize à dix-sept millions de piastres fortes dont la nation aurait bénéficié au bout de dix ans, on ne devrait pas hésiter à mettre ce projet à exécution.

« Quelque chose parle plus haut encore que cette économie : c'est le développement rapide de la richesse publique, et l'augmentation de toutes les valeurs sur cette nouvelle ligne, comme effet immédiat de la sécurité et des garanties qui seront la conséquence forcée de l'occupation du Rio Negro. La population pourra se développer librement sur une vaste étendue de terrain, et les éleveurs laisseront multiplier leurs troupeaux sous la constante protection de la nation, qui seulement alors pourra se dire la véritable maîtresse des pampas argentines. Il restera encore au pays comme capital inappréciable les 15,000 lieues carrées acquises à la civilisation et au travail, et dont le prix ira sans cesse en augmentant. »

Après cela le ministre de la guerre retrace l'histoire des tribus de la pampa et énumère leurs forces et leurs éléments de défense, tout cela avec la plus rigoureuse exactitude.

Le congrès, s'inspirant des grands intérêts du pays, et pour manifester la confiance que lui inspirait ce jeune général, adopta le projet et vota les fonds nécessaires.

Un an après le même général Roca, à la tête de son armée, occupait militairement la barrière du Rio Negro, après avoir balayé la pampa de toutes les tribus qui l'occupaient. Le succès le plus complet avait couronné son entreprise.

Le lieutenant-colonel Olascoaga, historien de cette mémorable campagne, dit :

« Le plan de campagne a été exécuté au pied de la lettre. L'armée est arrivée à Choele-Choel au jour dit ; elle a pu envoyer des détachements jusqu'au Nauquen, et ces détachements ont opéré leur jonction avec la co-

lonne partie de San-Rafael en suivant les contreforts des Andes.

« Le général a pu revenir en descendant le Rio Negro et rentrer à Buenos-Ayres par mer, après avoir salué la Patagonie, dont il venait d'assurer la paisible possession à son pays.

« Jamais campagne à travers l'inconnu n'offrit moins de mécomptes et de désillusions. L'armée a opéré sur la pampa comme sur un champ de manœuvres, et cette campagne, réputée folie deux années auparavant, apparut comme un fait vulgaire et fut qualifiée de promenade militaire par ceux-là mêmes qui l'avaient déclarée impossible.

« La campagne du Rio Negro, comme tous les grands événements arrivés à leur heure et accomplis après une étude approfondie des obstacles à vaincre, apparaîtra aux générations futures comme une victoire facile remportée sur des fantômes. Le passage des Andes par San-Martin, le passage des Alpes par Annibal, ont été des hardiesses semblables, que l'historien peut apprécier suivant son humeur, exalter ou rapetisser à son gré.

« Une tempête éclatant sur la Cordillère au moment où l'armée argentine la franchissait, aurait donné tort au général San-Martin et changé un fait glorieux en déplorable folie. Il en a été de même dans la campagne du Rio Negro : un accident pouvait la faire échouer. En toutes choses il faut faire la part de la Providence ou du hasard. »

II

L'influence de notre campagne sur les Indiens ne s'est pas seulement fait sentir sur notre industrie, mais encore elle a eu un retentissement sur nos relations extérieures.

La question des limites avec le Chili, qui depuis si longtemps était agitée, avait pris dans ces derniers temps un caractère aigu, et la guerre entre les deux pays paraissait imminente. Nos relations diplomatiques étaient interrompues; on croyait épuisés tous les moyens de conciliation, et il semblait que le résultat inévitable allait être un conflit sanglant, lorsque les ministres plénipotentiaires des États-Unis. accrédités auprès des gouvernements du Chili et de la république Argentine, offrirent leur médiation et parvinrent à renouer les relations diplomatiques des deux peuples voisins.

Grâce à cette intervention, la question a été résolue pacifiquement, et un traité définitif de limites a été conclu sans que nous ayons eu à faire aucune cession de territoire.

Le principal marché qu'avaient les Indiens pour vendre le bétail volé dans les campagnes de Buenos-Ayres était le Chili. Les *estancieros* qui habitaient près de la frontière des Cordillères s'enrichissaient à ce commerce immoral, et c'était en vain que nous réclamions contre cet abus. Le gouvernement chilien ne répondait pas à nos notes diplomatiques, et semblait, au contraire, couvrir de sa protection ces opérations sans précédent dans les relations des peuples civilisés. Notre ministre disait à ce sujet :

« L'attention est appelée depuis longtemps sur les achats d'animaux volés par les Indiens sur les frontières de la républiquc, achats faits publiquement par des individus établis au sud du Chili. Le gouvernement a reçu à ce sujet de nombreux rapports; il connaît les chemins de la Cordillère, par où passe le bétail volé; il connaît les points où ce bétail est livré, le prix insignifiant auquel il est acheté, ainsi que la nature des articles donnés en échange, et les noms de quelques-uns de ceux qui se livrent à ce commerce scandaleux.

« Il suffisait, croyait-on, de porter ces faits à la connaissance du gouvernement chilien pour le décider à adopter des mesures tendant à réprimer de semblables abus, qui encouragent les instincts sauvages des Indiens, leurs agressions contre nos frontières, et causent un très grand préjudice au commerce.

« Je ne puis comprendre, disait-il, comment on considère comme opération industrielle garantie par la constitution chilienne, l'encouragement que quelques habitants du sud du Chili prodiguent aux sauvages de la pampa, pour qu'ils leur livrent, en échange d'objets sans valeur, le bétail qu'ils volent sur nos frontières après avoir incendié les villages et assassiné leurs habitants.

« Je ne peux admettre que les sauvages du désert, qui ne constituent pas une société régulière, qui ne reconnaissent aucune loi, qui violent les principes de la morale et de la civilisation, soient protégés par la législation chilienne lorsqu'ils apportent le fruit de leurs rapines.

« Aucun peuple civilisé ne protège les auteurs ou complices du vol; que ce soient des Indiens ou non; ce sont des criminels qui tombent forcément sous le coup de la justice.

« Le gouvernement argentin espère donc que cette affaire, examinée de nouveau, sera résolue dans le sens des principes moraux qui doivent présider aux relations entre peuples amis. »

Ce commerce était devenu pour le Chili une nécessité vitale, et c'est de cette manière seulement qu'on peut expliquer le peu de cas que faisait le Chili des notes du gouvernement argentin.

Cependant, au sein même du parlement chilien s'élevèrent quelques voix pour blâmer la conduite de leurs concitoyens. M. Puelma disait, en parlant d'un système

de civilisation applicable aux Araucaniens : « N'analysons que ce qui se passe. A l'égard du commerce nous voyons que celui des animaux est le plus important qu'on fasse avec les Araucaniens. Ce commerce est toujours entretenu avec du bétail volé dans la république Argentine. On sait qu'on y a volé dernièrement quarante mille animaux, plus ou moins, qui ont été conduits dans ce pays, et nous, tout en sachant qu'ils sont volés, nous les achetons sans scrupule, et nous disons ensuite que les voleurs sont les Indiens seuls. Et nous, que sommes-nous ? »

Maintenant que l'occupation du Rio Negro par les troupes argentines empêchera les Araucaniens d'introduire annuellement au Chili deux cent mille têtes de bétail, comme ils le faisaient auparavant, et d'approvisionner le marché chilien de viande à bon marché, il faudra bien, pour trouver à acheter cette quantité de bétail dont on a besoin, qu'on favorise l'élevage des troupeaux dans les riches vallées de la Cordillère.

III

Le territoire de la république Argentine a une superficie de cent vingt mille lieues carrées, et l'on peut dire sans exagération qu'aucune nation du globe n'est mieux favorisée par la nature. On y trouve tous les climats, depuis le tropical jusqu'au glacial, et par conséquent tous les genres de productions.

En face de l'immense plaine sans arbres semblable à une mer de verdure, nous trouvons des forêts immenses formées de bois d'essences diverses, sans rivaux pour la construction et la menuiserie.

Un pays si avantageusement doté doit forcément attirer en grand nombre l'émigration, comme les États-

Unis, et prendre une place importante parmi les pays civilisés. La campagne se modifie de jour en jour, soit en extension, soit en population.

Dans votre livre vous racontez une excursion que nous fîmes ensemble à l'embouchure du Quequen-Grande; eh bien! sur ce rivage alors silencieux où nous préparâmes à la manière du pays un tatou rôti, aujourd'hui s'élève une ville florissante qui remplit l'air du bruit de son industrie. Les eaux du fleuve, sillonnées uniquement à cette époque par les cygnes à col noir, les flamants roses et les mouettes blanches, le sont maintenant par des bateaux qui portent à la pointe de leurs mâts les insignes du progrès. Ces champs, où paissaient naguère ces milliers de vaches qui frappèrent d'étonnement et d'admiration votre imagination non accoutumée encore à ce spectacle, sont maintenant remués par la charrue, et ces troupeaux multicolores ont cédé la place aux épis dorés du froment, qui indiquent un degré plus avancé dans la marche industrielle d'un peuple.

Comme à Quequen, vingt autres villes se sont élevées dans le désert, et dans toutes l'agriculture occupe la première place. A mesure que les moyens de transport se multiplieront, celle-ci suivra une marche progressive et se substituera peu à peu à l'industrie pastorale.

Je ne veux pas dire pour cela que l'élevage du bétail perdra de son importance, non; la province de Buenos-Ayres sera toujours un pays de pâturages, parce que les conditions spéciales de son sol l'exigent. Il n'existe aucun pays au monde qui possède le climat et les pâturages de cette province.

On a observé que les animaux de race qui nous arrivent d'Europe ne veulent plus manger le fourrage dont ils se nourrissaient pendant la traversée dès qu'ils ont goûté aux pâturages du pays. Qu'est-ce que cela signi-

fie? qu'ils trouvent dans nos prairies une nourriture plus savoureuse et de meilleure qualité que celle qui provenait d'Europe. L'instinct de l'animal est le meilleur juge dans ce cas.

La production de bétail a été, pour ainsi dire, stationnaire pendant ces dix dernières années. Les troupeaux ne pouvaient pas se multiplier à cause de l'espace relativement restreint dans lequel ils vivaient, et, pour ce même motif, les épidémies faisaient des ravages considérables. Mais, depuis trois ans que les champs déserts où régnaient les Indiens ont été livrés à l'exploitation, l'élevage des bestiaux a pris des proportions considérables. Les animaux se sont sentis revivre en respirant une atmosphère plus pure, et en broutant librement au milieu de champs vierges qu'on ne leur limitait plus.

La population s'est disséminée à l'ouest et au sud jusqu'au Rio Colorado, dont les bords rappellent le Chili par leur fertilité extraordinaire et leur riche végétation. Là les animaux grandissent et se multiplient avec une prodigieuse rapidité, et je ne crois pas que la province de Buenos-Ayres possède une région plus favorisée que celle-là.

On y trouve encore un port de mer, la baie de l'Union, et un fleuve navigable qui sera la grande voie de circulation par laquelle passeront les richesses que le capital et la population ne tarderont pas à accumuler là-bas. Et à ce sujet je ne crains pas de dire que les capitaux européens qui cherchent un placement avantageux ne sauraient être mieux employés qu'à la colonisation de ces champs fertiles, où l'agriculture et l'élevage du bétail donneront de gros intérêts. Cette dernière branche d'industrie, surtout, occupe dans la rpublique Argentine le premier rang par les bénéfices énormes qu'elle procure. En effet, le capital employé produit de 20 à 30 pour cent d'intérêt, et très souvent

davantage, parce qu'il y a deux choses qui augmentent peu à peu de valeur : la terre et le bétail.

Les premières nécessités de la vie, ce sont l'aliment et le vêtement. A mesure que la population augmente de nombre et que s'accroît son bien-être, ces nécessités deviennent plus grandes; et, comme l'augmentation de la population et du bien-être individuel, produit par l'accroissement de la fortune publique, devient de jour en jour plus considérable en Europe et en Amérique, comme le démontrent les statistiques, il s'ensuit qu'il n'y a aucune raison pour que les capitaux employés dans l'industrie qui fournit l'aliment et le vêtement puissent diminuer leurs bénéfices.

L'avenir réservé à la république Argentine est considérable, parce que son champ d'action est immense. Là l'homme s'enrichit sans efforts, sans danger, et la meilleure preuve en est dans ces milliers d'étrangers qui, arrivés pauvres et sans ressources dans le pays, y ont acquis en peu d'années une fortune considérable. Les hommes jeunes et valides de la vieille Europe, qui a une pléthore de population, doivent aller là-bas, où un climat sain et tempéré maintiendra leur vigueur pour leur permettre d'arriver promptement à la fortune, et où ils trouveront des institutions libérales et toutes sortes de garanties.

L'Amérique est la terre promise de la nouvelle race, qui proclame et consacre les grands principes de la souveraineté du peuple; à elle donc les hommes libres, honnêtes et travailleurs.

IV

La république Argentine possède actuellement dix lignes de chemins de fer, ayant une longueur totale de

2,509 kilomètres. Trois de ces lignes appartiennent à l'État; trois autres sont garanties par lui. Des autres quatre, une appartient à la province de Buenos-Ayres; les trois autres à des sociétés particulières.

Il y a en outre en construction ou à l'étude 2,777 kilomètres, ce qui permet d'assurer qu'avant peu la république possédera plus de 5,000 kilomètres de voies ferrées, qui la traverseront dans tous les sens.

Ce que nécessite un pays d'une grande étendue et avec une population restreinte, ce sont des voies faciles de communication. Une fois que celles-ci sont établies, le capital individuel ne tarde pas à chercher les sources de production.

Les provinces argentines ont un riche sol à exploiter; mais la grande entrave jusqu'ici a été le manque de voies de transport faciles et à bon marché. L'arrivée de la locomotive à Tucuman a fomenté à un tel point la culture de la canne à sucre dans cette riche province, que les machines introduites dans Tucuman pendant la seule année 1881 représentent une valeur de plus de 5,000,000 de francs, et les constructions destinées à les recevoir plus de 2,000,000 de francs.

La province de Cuyo produit d'excellents vins, qui ont figuré avantageusement cette année à l'Exposition universelle de Buenos-Ayres, et qui ne tarderont pas à être exportés en Europe.

Le chiffre du commerce international de la république Argentine pendant l'année 1881 atteint, d'après le message du président de la république, 15 pour cent de plus que celui de l'année précédente. L'importation figure pour 270,871,020 francs, et l'exportation pour 280,980,970 francs. L'expédition de marchandises en transit a atteint le chiffre de 26,753,035 francs; ce qui fait un total de 578,605,025 francs, et un excédent de 71,225,845 sur l'année précédente.

Pendant cette même année il est entré dans notre port 11,691 navires, et il y a eu un mouvement, tant d'importation que d'exportation, de 2,579,331 tonneaux, c'est-à-dire un trafic de 336,779 tonneaux de plus que pendant l'année 1880.

Pour les premiers mois de l'exercice courant, le mouvement commercial atteint un chiffre encore plus élevé, et tout fait croire que la progression ne s'arrêtera pas.

Comme on le voit, nous marchons bien, et avec l'aide d'une bonne administration il faut espérer que nous ne descendrons pas du niveau auquel nous avons su nous élever.

Avant de terminer, qu'on veuille bien me permettre de dire quelques mots de la ville de Buenos-Ayres.

La capitale de la république Argentine a aujourd'hui une population de 350,000 habitants. C'est la première ville de l'Amérique du Sud pour la richesse de ses édifices publics et de ses habitations privées. La culture intellectuelle des *porteños* se reflète dans ses journaux et ses autres productions littéraires, ou dans ses théâtres. Il se publie à Buenos-Ayres une vingtaine de journaux, dont la moitié en langues étrangères : français, anglais, allemand et italien; ce qui prouve l'importance dans cette ville de chacune de ces nationalités. Il y a deux théâtres de grand opéra italien avec un personnel complet et de premier choix, ce qui n'existe dans aucune autre ville du monde.

Dans ses promenades on voit défiler jusqu'à cinq cents voitures particulières, et les femmes ne le cèdent en rien à celles d'aucun autre pays pour l'élégance, la distinction, la beauté et les bonnes manières.

Buenos-Ayres est appelée à devenir le Paris de l'Amérique du Sud à cause du caractère de ses habitants, du luxe de ses habitations, et de la facilité avec laquelle on y dépense l'argent en distractions et en plaisirs.

Comme Paris, qu'elle semble avoir pris pour modèle, Buenos-Ayres aura bientôt ses boulevards, dont la construction au centre même de la ville est déjà à l'étude, et est devenue une urgente nécessité pour la circulation d'une population si nombreuse; je dis urgente nécessité, car la valeur foncière augmentant de jour en jour, ces travaux coûteraient des sommes immenses si l'on attendait encore quelques années pour les exécuter.

Telles sont, mon cher ami, les quelques notes que j'ai cru devoir ajouter, à votre sollicitation, au bel ouvrage que vous publiez sur mon pays, et dont je vous remercie au nom de mes concitoyens. Je regrette que le manque de temps et de documents ne m'ait pas permis de mieux coordonner mes idées, et je compte sur la bienveillance de vos nombreux lecteurs pour me pardonner l'imperfection de ce travail, que j'ai dû faire à la hâte et à l'improviste, mais qui a au moins l'avantage de donner une idée suffisamment exacte, et surtout impartiale, de la situation actuelle de mon pays.

JOSE LURO.

FIN DE L'APPENDICE

TABLE

PRÉFACE. VII

LETTRE DU Dr J. LURO A L'AUTEUR. IX

CHAPITRE I

I. Voyage de Bordeaux à Buenos-Ayres à bord du navire à voile *le Saint-Jacques*. Un convoi d'émigrants. — II. Les signaux télégraphiques en mer. — III. Une tempête. La phosphorescence de la mer. La pêche à bord. — IV. Un enterrement en pleine mer. Le poisson pilote. Les poissons volants. La dorade des tropiques. — V. Le pot au noir. Une partie de chasse à bord. La ligne. Le baptême du tropique. — VI. Le phare de Maldonado. Le Rio de la Plata. La rade de Buenos-Ayres. Singulière façon de débarquer. Le mal de terre. 7

CHAPITRE II

I. Débarquement à Buenos-Ayres. Un vol audacieux. Les *serenos*. — II. Coup d'œil général sur la république Argentine; orographie et hydrographie. — III. Buenos-Ayres; mœurs et coutumes des habitants; le *mate*. — IV. Excursion à Belgrano, au Tigre et aux îles du Parana; les moustiques. — V. Barracas; les *saladeros*. 43

CHAPITRE III

I. Le carnaval à Buenos-Ayres. — II. Départ pour le Moro; la *viscacha*. — III. Chascomus; le grand lac; la pêche miraculeuse; départ pour Dolores; la *galera;* le *lazo;* les relais; la *pulperia*. — IV. Le Rio Salado; passage à gué d'une grande rivière; les hôtelleries. — V. Aspect du pays; la sierra; arrivée à Santa-Cruz del Moro. . 95

CHAPITRE IV

I. La pampa; sa flore et sa faune; l'ombu. — II. Une *estancia*. L'élevage des chevaux et des bestiaux. Origine et accroissement des troupeaux dans la république Argentine. La marque. L'*asado concuero*. — III. Mon installation à Santa-Cruz del Moro. Une grande panique. — IV. Excursion au bord de la mer. Chasse au tatou. Les chevaux, les bœufs et les chiens sauvages. Les dunes. Les ossements de baleines. L'autruche d'Amérique; ses mœurs. — V. Le Rio Quequen-Grande. 133

CHAPITRE V

I. De la médecine chez les gauchos. Les *curanderas* ou rebouteuses. Voyage au Cristiano Muerto. Panique causée par une invasion d'Indiens. — II. La chasse et le gibier. Grande sécheresse et famine dans la pampa. — III. Voyage à Buenos-Ayres. Désastres et inondations causés par une effroyable tempête. Retour au Moro. — IV. Une grande

excursion à travers la pampa et dans la sierra. Halte dans un *rancho*. — V. Le Tandil. La *piedra movediza*. — VI. Départ pour l'estancia de San-Luis. Le ruisseau de *los Huesos*. 197

CHAPITRE VI

I. Voyage à l'Azul. — II. Les Indiens et les Indiennes. Leur costume. Les bottes de *potro*. Leurs armes; les *boleadoras;* la lance. — III. Le *lenguara*. Excursion aux *toldos*. Un enterrement indien. — IV. Le cacique Katriel. — V. Une grande fête dans la tribu. 239

CHAPITRE VII

I. Coup d'œil général sur les contrées de la province de Buenos-Ayres qui étaient jusqu'à ces derniers temps occupées par les sauvages. — II. Mœurs des Indiens. Leur religion, leurs institutions, leur industrie. . 283

CHAPITRE VIII

I. Retour au Moro. Un *velorio*. — II. Voyage à Buenos-Ayres. Apparition de la fièvre jaune. — III. Commission populaire de secours aux pestiférés. Progrès et ravages de l'épidémie. — IV. Voyage au Moro. Départ définitif pour Buenos-Ayres. — V. Le gaucho. — VI. Explosion du steam-boat *America*. — VII. Rencontre imprévue d'un ami. Je suis nommé médecin en chef de la frontière nord de Buenos-Ayres. . 303

CHAPITRE IX

I. Départ pour Junin et la frontière nord de Buenos-Ayres. — II. Le fort Général-Lavalle et l'ancienne ligne de frontière. Organisation de la défense. Les fortins. — III. Translation de la ligne de frontière à trente lieues au large. Creusement d'un fossé de cinq cents kilomètres. — IV. Établissement de la frontière actuelle. — V. La guerre d'Indiens. — VI. Une *boleada*. Chasse au jaguar. — VII. Le canon d'alarme. Une petite invasion d'Indiens. Poursuite et défaite des sauvages. . . 349

CHAPITRE X

I. Une grande invasion d'Indiens. — Défaite complète des sauvages. — II. Défection et fuite d'une tribu amie. Incendie dans la pampa. — III. La vie de camp à la frontière. — IV. Désertions nombreuses dans l'armée. Exécution d'un soldat déserteur. — V. Je quitte l'armée et la frontière, et je pars pour Buenos-Ayres. Je m'embarque à bord du paquebot *la France*. — VI. Arrivée à Rio-de-Janeiro. La rade et la ville. — VII. Le jardin botanique. Départ de Rio et arrivée à Saint-Vincent. La tête de Louis XVI. Les nègres-poissons. Gibraltar. Arrivée à Marseille. 399

APPENDICE

État actuel de la république Argentine. — Influence de la campagne du Rio Negro sur son avenir économique 453

12658. — Tours, impr. Mame.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.